



# CHAOTIC MIND

MAZE PERKINS



MAZE PERKINS

# CHAOTIC MIND



[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

© Maze Perkins, 2023  
© Éditions Plumes du Web, 2023  
82700 Montech  
www.plumesduweb.com  
ISBN : 978-2-38151-113-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*« But it's a bad bet, certain death  
But I want what I want, and I gotta get it  
When the fire dies  
Darken the skies  
Hot ash, dead match, only smoke is left  
Flame you came to me,  
Fire meet gasoline,  
Fire meet gasoline »*

*– Fire Meet Gasoline – Sia*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# note de l'auteure - trigger Warning

Holà tout le monde !

*(Vous sentez les soucis arriver quand je mets une note hein ? Vous avez raison.)*

Tout d'abord, la partie la moins fun : Le trigger warning. Dans ce roman, plusieurs sujets sont abordés avec plus ou moins de tact (OK, en vérité, mon tact a pris ses cliques et ses claques direction Pluton !)

La maltraitance (physique et morale) sur enfant ; le harcèlement scolaire ; les troubles de la personnalité ; les troubles alimentaires ; la dépression ; le suicide ; la drogue ; les meurtres... Je crois que j'ai fait le tour (encore heureux !). Je déconseille ce roman aux personnes sensibles.

Aussi, parce qu'il est bon de le rappeler, vous n'êtes pas seul(e). Des numéros sont à votre disposition pour vous venir en aide si vous en ressentez le besoin.

Le **119** – Allô enfance en danger – est à votre écoute si vous avez connaissance d'une situation de maltraitance d'un enfant ou d'un adolescent ou si vous êtes vous-même victime. (Numéro gratuit et confidentiel 24h/24 et 7 jours sur 7).

Le **3020** – Non au harcèlement – est un numéro d'écoute et de prise en charge au service des familles et des victimes de harcèlement scolaire (service et appel gratuits).

Le **0810.037.037** – Anorexie Boulimie, Info écoute – est un numéro permettant aux personnes souffrant de troubles du comportement alimentaire de discuter anonymement avec des spécialistes et des membres d'association et obtenir des informations sur les aides (Prix d'un appel local).

**S.O.S Amitié** offre la possibilité de mettre des mots sur vos souffrances, parler anonymement, en toute confidentialité et sans directive, de vos problèmes. Le site internet donne les numéros d'appel de chaque région et offre également un service d'écoute Web.

**Suicide écoute** accueille et écoute toutes les personnes confrontées au

suicide (ou avec des envies suicidaires) 24h/24 et 7 jours sur 7 en composant le **01.45.39.40.00**

**Drogues Info Service** est à votre disposition de 08h à 02h, 7 jours sur 7 en composant le **0800.23.13.13** (gratuit depuis un poste fixe).

Plusieurs autres services sont à votre disposition, et en cas d'urgence, vous pouvez appeler le **15** qui vous mettra en relation avec un médecin compétent. Il n'y a pas de honte à se faire aider.

Aussi, dans ce roman, je parle ouvertement de drogues sans forcément toujours vous rappeler les dangers liés à leur consommation. Je ne fais en aucun cas l'apologie de ces substances qui, en plus d'être potentiellement mortelles et très clairement dangereuses pour la santé, sont **illégales**. Tout comme je ne fais pas l'apologie du meurtre, il en va de même pour tous les sujets de controverse que j'aborde dans le roman. Il s'agit d'une œuvre de fiction et non le reflet de mes pensées ou de mes opinions. (En bref, la drogue c'est mal, ne vous droguez pas, j'vous kiffe ! Et ne tuez personne non plus, c'est important)

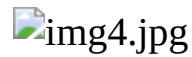
Je crois que j'ai fait le tour, bonne lecture mes petites étoiles !

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# playlist

## **Envie de plonger dans l'ambiance du livre ?**

Accompagnez votre lecture grâce à cette playlist de musiques spécialement sélectionnées par Maze Perkins !



*Scannez le QR Code choisi  
ou rendez-vous sur l'adresse internet inscrite en dessous !*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*(Ceci est certainement la playlist la plus longue de l'univers !)*

**Fire Meet Gasoline** - Sia  
**Scarlett Cross** - Black Veil Brides  
**Évidemment** - Lomepal  
**Ne me ramène pas** - Lomepal  
**In Loving Memory** - Alter Bridge  
**Qu'on se blesse** - Eskemo  
**Je saigne encore** - Kyo  
**Jusqu'à toi** - Eskemo  
**Someone You Love** - After Ivory  
**Heathens** - Twenty One Pilots  
**White Trash** - Kyo  
**Hymn For The Missing** - Red  
**Pieces** - Red  
**Start Again** - Red  
**Already Over** - Red  
**Hold Me Now** - Red  
**So Far Gone** - Thousand Foot Krutch  
**All I Need To Know** - Thousand Foot Krutch  
**Oxygen** - Thousand Foot Krutch  
**Set Me On Fire** - Thousand Foot Krutch  
**I See Red** - Thousand Foot Krutch  
**I Won't Run Away** - Ashes Remain  
**Here for a Reason** - Ashes Remain  
**Blink** - Revive  
**Libre et chargé** - Côme  
**Amour toxic** - Dadju  
**Cadavres** - Blam'S  
**J'aime bien!** - Josman  
**Avec toi** - Oboy  
**Pour deux âmes solitaires (Part.1)** - Luidji  
**Brûle** - Georgio  
**Cigarette** - Tsew The kid



**Dark Light** - Night Lovell  
**SAD!** - XXXTentacion  
**BAD!** - XXXTentacion  
**Trop beau** - Lomepal  
**Chute d'étoiles** - Suzuya  
**Déprime** - Klem Schen  
**Suicide-moi** - Lekden  
**S'aimer en enfer** - Seizur  
**Problèmes** - 2TH  
**Soleil noir** - 47ter  
**Ghost Boy** - Lil Peep

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# prologue

Nous hurlions et nous nous brisions le cœur. À nos peines, nous sommes restés sourds. Le regard plein de ténèbres, nous nous sommes tués au nom de l'amour.

Un ostinato<sup>{1}</sup>. Voilà ce que nous sommes.

Sans cesse, nous répétons la même mélodie, ses erreurs et ses imperfections. Nous tournons en boucle sur un disque ancien, dans l'espoir que la fin changera. Tu me brises le cœur, je brise le tien. Encore et encore. Un jeu sans fin, sans gagnant, que des perdants aux palpitations défaillants.

Dans une nuit sans étoiles, j'ai fui. Un soir sans lune, tu m'as retrouvée.

Et dans l'obscurité, on espère encore briller...

# partie 1

## before you go

*« So, before you go  
Was there something I could've said  
To make it all stop hurting ?  
It kills me how your mind can make you feel so worthless  
So, before you go »*

*– Before you go – Lewis Capaldi*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 1.

## ici, tout commence

*Scarlett – 9 ans*

J'observe monsieur et madame Cross me sourire d'une façon étrange, un peu bancal, un peu hésitant. Mes parents ne m'ont jamais regardée de cette manière, encore moins souri. Enfin, pas depuis le jour où je suis tombée de l'arbre. Ils disent que j'incarne une créature maléfique et que tout est de ma faute. Je pense qu'ils ont raison et je mérite la punition qu'ils m'ont infligée.

Marina, une femme qui est venue me voir à l'hôpital, m'a expliqué que mes parents seraient punis pour les actes qu'ils ont commis. Je n'ai pas répondu parce que papa m'a ordonné de ne jamais répondre quand on me parlait de ces choses... En fait, de ne rien dire du tout. Ce n'est pas grave, j'apprécie le silence. Il est apaisant.

Marina m'a dit que dorénavant, je vivrai avec monsieur et madame Cross, ainsi que leurs deux enfants, Heath et Owen, des jumeaux de trois ans mes aînés. Je les connais déjà, mais je ne veux pas vivre chez eux. Je dois rentrer à la maison, sinon maman et papa vont se mettre en colère. Je voulais le dire à Marina, je n'ai pas réussi. Je n'ai pas le droit de parler. À personne. Jamais.

Mon père affirme que ma voix est une abomination, digne de la création du Mal. Il dit aussi que ce son tuerait n'importe qui et que si je ne veux pas être responsable d'une nouvelle mort, je dois me taire. Alors je me tais.

— Tu te sens bien, Scarlett ? demande madame Cross.

Je hoche lentement la tête, regardant le bout de mes chaussures. Maman m'a expliqué que c'était malpoli de regarder un grand dans les yeux et que je n'en ai pas le droit parce que mes iris pourraient tromper le plus sage des hommes. Elle dit que ma beauté est le poison de l'humanité.

Je lève le regard vers la voix gentille de madame Cross avant de vite le

baissier. Je ne veux pas leur manquer de respect, maman et papa sont toujours en colère quand je le fais, et ils ne sont pas gentils lorsqu'ils s'énervent. Je jette un coup d'œil à la porte, tordant mes doigts derrière mon dos. Le soleil se couche, j'aurais dû rentrer chez moi depuis longtemps. Si je ne pars pas vite, je serai encore punie, et je suis trop mal en point pour subir à nouveau ça. Le médecin de l'hôpital a déclaré que j'avais de la chance. Je n'ai jamais été habituée à ce mot et je ne suis pas certaine d'en comprendre le sens, mais je suppose que ce n'est pas vrai. Je serai encore châtiée, ce n'est pas une aubaine pour moi.

— Scarlett ?

Un jour, papa m'a expliqué que Scarlett avait deux significations. Quand je suis née, ils ont choisi mon prénom pour sa signification en français : « écarlate » ou « pourpre ». Cette couleur est la préférée de maman. En revanche, en anglais, cela signifie « immoral », ce qui, selon mon père, me correspond mieux désormais. Je ne sais pas vraiment ce que ça veut dire, mais je suppose que ce n'est pas gentil. Mon père ne dit jamais rien d'agréable.

Madame Cross pose sa main sur mon épaule. Je sursaute et manque de crier. Je ne peux pas hurler même si j'ai mal. Papa répète que seuls les lâches meuglent et qu'en plus d'être l'enfant du mal, je ne peux pas me permettre d'être vile.

À l'inverse de maman, qui aime que je fasse des grimaces et que je retienne ma douleur et mes pleurs, madame Cross retire sa main avec des larmes dans les yeux, comme si elle regrettait de m'avoir blessée. Elle ne devrait pas être triste. Je dois souffrir.

— Tu comprends ce qui se passe, ma puce ? me questionne monsieur Cross.

Papa n'aime pas se répéter. Chaque fois que je ne saisis pas ce qu'il essaie de m'expliquer, il se met en colère et crie que je ne suis qu'une imbécile. Il doit avoir raison. Il dit toujours la vérité. C'est maman qui l'affirme.

Alors je hoche la tête, même si je ne comprends pas ce qui se passe. C'est la première fois depuis longtemps que je viens chez les Cross et leur maison est vraiment magnifique. Chez moi, c'est toujours en désordre et cela date du jour où je suis tombée de l'arbre. C'est moi qui dois ranger parce que c'est ma punition. Mais parfois, j'ai trop mal pour ramasser le verre sur le sol ou les cendres de cigarette de ma mère sur le canapé. À

certains moments, j'ai tellement mal aux bras que je ne peux pas faire la vaisselle, ce qui met ma mère encore plus en colère.

Ici, tout est propre. Il n'y a pas d'odeur de cigarette, ni celle des bouteilles d'alcool de papa. Il n'y a pas de verre sur le sol, celui qui coupait le dessous de mes pieds quand maman m'interdisait de mettre mes chaussons – ça aussi, c'était une punition. Il n'y a pas de vaisselle sale sur la table basse qui m'attend pour être lavée.

Je me demande combien de couverts il y aura ce soir, car je ne suis pas rentrée depuis trois semaines, d'après Marina. Maman déteste nettoyer. Quand c'était trop douloureux pour moi de le faire, elle attendait que je me remette sur pied. Papa disait que si je n'étais pas heureuse, je pouvais sortir et travailler comme prostituée pour payer les factures. Je ne sais pas ce que c'est, mais à chaque fois, maman riait.

Les murs sont blancs. À la maison, ils l'étaient aussi, maintenant ils sont jaunes. Un jour, alors que papa était de bonne humeur, je lui ai demandé pourquoi ils étaient de cette couleur parce que je n'aimais pas ça. Il a répondu qu'il n'en avait rien à foutre que j'aime ou non, mais que c'était à cause de la cigarette de ma mère. Elle fumait dehors avant que je ne tombe de l'arbre. Elle ne voulait pas que je sente la fumée, aujourd'hui, elle s'en fiche.

Le canapé est confortable. À la maison, je n'ai pas le droit de m'asseoir dessus, parce que quand papa et maman sont là, je ne dois pas être sur le chemin, ils ne veulent pas me voir. S'ils ont quelque chose à me dire, ils viennent me trouver dans ma chambre. Je n'ai pas l'autorisation d'en sortir sauf pour aller faire pipi et encore, je dois m'y rendre sur la pointe des pieds pour ne pas les déranger.

— Je ne pense pas que ce soit réellement le cas, continue monsieur Cross. Tu ne rentreras pas chez toi ce soir, ma belle, et j'espère que tu n'y retourneras jamais. C'est ici ta maison, désormais.

Je sursaute et secoue brusquement la tête. Je dois rentrer chez moi. Maman a dit que je pouvais blesser les gens, elle m'a répété que je suis maudite et que je porte malheur à ceux qui m'entourent. Je ne suis pas méchante, je ne veux pas que les autres soient tristes à cause de moi. Parfois, je fais des choses stupides comme le jour où j'ai grimpé à un arbre et que je suis tombée. C'était une grosse erreur, mais je ne pensais pas que c'en était une, je voulais juste m'amuser un peu. Cependant, après l'accident, mes parents étaient tristes et en colère contre moi.

Quand j'étais encore petite, papa et maman ne s'énervaient jamais. Nous faisons beaucoup de choses tous les trois, j'allais même à l'école, et souvent après les cours, nous jouions au parc. C'est là-bas que j'ai rencontré Heath et Owen. Nous sommes amis, enfin je crois. Je ne le dirai jamais à leurs parents, mais Heath – que j'appelle H parce que je n'arrivais pas à bien prononcer son prénom – ne fait que des bêtises. On riait beaucoup de ça, avec Owen.

La dernière fois que je les ai vus, avant de tomber de l'arbre, c'était le soir d'Halloween. Nous sommes allés chercher des bonbons ensemble. Je devais rester avec H et Owen parce que je n'avais que sept ans. Ils étaient plus grands et connaissaient les maisons que nous n'avions pas le droit de dépasser. À cette époque, maman avait encore peur pour moi et elle ne voulait pas qu'on s'aventure trop loin. Je m'en souviens comme si c'était hier, certainement parce que ce fut ma dernière chasse aux bonbons.

J'étais déguisée en fantôme, H était en Frankenstein, et Owen en savant fou. H avait jeté du papier toilette dans l'arbre de la maison du vieux Campbell. Sa demeure fait tellement peur ! Elle ressemble à un château abandonné avec son jardin non entretenu et jamais tondu. Monsieur Campbell est horrible, aussi. Un jour, Owen m'a dit qu'il avait deux cents ans ! Je ne pense pas que ce soit vrai, personne ne vit si longtemps, mais de toute façon, il est le plus vieux de la ville, c'est sûr. Il ne fait que crier et ce soir-là, il nous a dit de brûler dans un sort, alors H s'est vengé.

Nous avons couru tout le long de la rue pour nous cacher rapidement. Comme j'étais petite et plus lente qu'eux, H m'avait portée sur son dos. Je n'ai jamais autant ri que cette nuit-là, et quand je suis triste à cause de papa et maman, je pense souvent à Halloween avec les jumeaux Cross. Lorsque papa me tape et que j'ai trop mal, je ferme les yeux et me répète que si je veux refaire la chasse aux bonbons avec Owen et H, je dois subir le châtiment et surtout, ne pas faire de bruit. Quand je ne crie pas, c'est plus court, parce que papa adore m'entendre hurler, il dit que le mal sort, alors il poursuit la punition plus longtemps.

— Tu préférerais rentrer chez toi ? demande madame Cross d'une voix triste.

Non, je n'ai vraiment pas envie d'y retourner, les journées y sont douloureuses, mais je n'ai pas le choix. Maman dit que nous devons faire face aux conséquences de nos bêtises.

Alors, je hoche doucement la tête et enfouis mes ongles dans mes

paumes pour ne pas pleurer. Je ne veux pas blesser monsieur et madame Cross. Ce sont de bonnes personnes, et ils sont parvenus à élever H et Owen avec les mêmes valeurs. Si je reste ici, maman et papa seront en colère contre eux et ils les puniront comme ils le font avec moi.

— Scarlett, déclare monsieur Cross, nous sommes ce qu'on appelle une famille d'accueil. On s'occupe des enfants qui, comme toi, ont des parents qui ne sont pas gentils. Parce que les tiens n'avaient pas le droit de te faire mal, tu comprends ça, ma puce ? C'est interdit par la loi. Et quand on fait quelque chose d'illégal, on va en prison. C'est la punition des grands.

Je fixe mes chaussures, ne comprenant pas pourquoi papa et maman n'avaient pas le droit de me punir alors qu'ils sont eux-mêmes punis.

— Tu te souviens de ce que Marina t'a dit ? Dans quelques mois, tu vas devoir raconter tout ce que ta mère et ton père t'ont fait à un monsieur, le juge. C'est lui qui décidera combien de temps tes parents seront enfermés et toi, en attendant, tu vas rester à la maison, avec nous.

— Ils ne te feront plus jamais de mal, Scarlett, je te le promets, termine madame Cross.

Je secoue vite la tête. Je me lève et cours vers la porte. Mes jambes me font mal, mais c'est encore pire pour mes côtes et mes poignets. J'ai un joli plâtre rose sur la main, qui remonte jusqu'à mon coude. Le docteur a dit que je pourrai l'enlever la semaine prochaine, je l'ai depuis que je suis allée à l'hôpital il y a presque un mois.

J'ouvre la porte, alors que monsieur et madame Cross crient mon prénom. Sur le perron, H et Owen jouent avec des cartes. Lorsque Owen me voit sortir, il se lève et me fait face, m'empêchant de descendre les quatre marches.

— Tu ne peux pas partir, Scarlett ! Tu dois rester avec nous.

Je secoue la tête, une larme coule sur ma joue. Il faut que je sois à la maison avant que maman et papa ne se fâchent. Je veux rentrer chez moi et ne plus jamais blesser personne.

Il passe ses bras autour de moi et m'attire contre lui. Il me serre fort, comme s'il avait peur que je parte. Owen aime les câlins, et avant que je ne tombe de l'arbre, il m'en faisait dès qu'il le pouvait. J'adorais ça. Il me donne l'impression d'avaler toutes mes peurs.

J'ai toujours été effrayée par l'orage. Ma maison et celle des Cross se trouvent à deux rues l'une de l'autre et chaque fois que le tonnerre grondait, Owen venait chez moi. On faisait une cabane avec des coussins et des



couvertures. Dans ce refuge provisoire, il me racontait des blagues jusqu'à ce que le ciel se calme.

Et puis, il n'est plus jamais venu.

J'ai mis longtemps à comprendre pourquoi. C'est maman qui me l'a expliqué une fois, quand elle n'était pas trop en colère. Elle a dit à monsieur et madame Cross que j'étais chez ma grand-mère, le temps de me remettre de ma chute de l'arbre et des conséquences.

Lorsque je lui ai demandé pourquoi elle avait menti, puisque mamie était morte lorsque j'étais un bébé, maman m'a répondu que comme je n'allais plus à l'école, mais que je vivais encore à la maison, les gens se poseraient trop de questions.

Je n'avais pas le droit de sortir, pour qu'on ne me voie pas, ni de m'approcher des fenêtres. Tout le monde pensait que j'étais à New York et parfois, ça me rendait triste. Parce que personne n'avait peur pour moi.

Avant que je parte pour de faux, Owen disait que rien ne pouvait me faire de mal dans la cabane. Il a menti. Quand j'y suis allée pour me protéger de mes parents, ça ne m'a pas défendu. C'est lui qui me cachait, même du tonnerre. Il est comme un super-héros.

— Tu te souviens de ce film qu'on a regardé en cachette ? chuchote-t-il.

J'acquiesce doucement en reniflant. C'était un film interdit aux moins de douze ans, j'avais tellement peur que j'en ai fait des cauchemars toute la semaine. Je l'ai vu avec Owen et H pendant que maman et papa étaient au travail.

— Tu te souviens de ce que le garçon avait dit à sa meilleure amie ? (Je secoue la tête, j'ai fait de mon mieux pour oublier ce film.) Je te retrouverai, même en enfer. Parce qu'on n'abandonne jamais sa meilleure amie, surtout quand elle est en enfer, encore plus lorsqu'elle est triste.

Je pensais que H et Owen me considéraient comme un bébé, puisqu'ils sont plus vieux de trois ans, alors je suis contente d'être sa meilleure amie. Quand ma mère et mon père ont décidé que je n'irais plus à l'école et que je faisais semblant d'être à New York, j'ai perdu toutes mes copines. Je n'avais plus le droit de les voir, c'était une partie de ma punition pour éviter que je leur fasse mal à elles aussi.

J'étais triste de ne plus avoir d'amies et davantage encore de ne plus sortir avec Owen et H. Ils sont drôles, tous les deux et je peux faire des trucs de grande quand je suis avec eux.

— Alors, je ne te laisserai pas partir, même si tu ne veux plus parler et

que tu me détestes. Je préfère ça plutôt que de te voir encore souffrir. Ce sera comme une soirée pyjama sans fin ! rigole-t-il.

Il recule un peu et attrape ma main. Silencieusement, nous rejoignons l'intérieur de la maison et passons devant monsieur et madame Cross qui nous regardent avec un sourire triste. Owen et moi montons à l'étage, je n'y suis jamais allée. Dans les escaliers, il y a des photos sur les murs. À la maison, il y en avait aussi, avant que papa ne les jette par terre parce qu'il ne voulait plus me voir sourire. Il disait que quand on est aussi méchante que moi, on n'en a pas le droit. Alors je me l'interdis, même lorsque c'est drôle.

— Voilà ta chambre, déclare Owen en ouvrant une porte.

La pièce est magnifique. Les murs sont violets, ma couleur préférée, et le lit est immense ! Papa a retiré celui que j'avais, je dormais sur le tapis. Quand il avait enlevé le Mal en moi, coucher par terre était douloureux, j'avais envie de retrouver mon lit, mais je sais pourquoi il faisait ça. Il disait que c'était pour le bien de tous.

Il y a aussi un bureau et une armoire. Je n'ai jamais eu de bureau et ma penderie était cassée à la maison. Une fois, la porte m'est tombée sur la main et je n'ai pas pu la bouger pendant des jours tant c'était douloureux. Maman m'a affirmé que je n'étais qu'une imbécile, incapable de prendre soin de moi. Elle ne m'a pas laissé le temps de ne plus avoir mal, j'ai dû faire le ménage et la vaisselle quand même. Elle m'a dit que c'était pour que plus jamais je ne sois aussi conne.

J'entre doucement dans la chambre et m'approche du bureau. Dessus, il y a une ardoise. Si je n'ai pas le droit de parler, maman et papa ne m'ont pas interdit d'écrire. J'ai donc noté tout ce que je n'avais pas le droit de dire dans mon journal, j'espère pouvoir le récupérer. J'aime noircir les pages de mes maux. Plus rien de mauvais ne me vient à l'esprit, c'est relaxant.

J'attrape le marqueur et j'écris pour Owen : « Tu veux bien qu'on fasse une cabane et qu'on y dorme ensemble, cette nuit ? »

Je lui tends la pancarte, et un large sourire étire sa bouche.

— Je vais chercher des oreillers et des couvertures.

Un petit rictus soulève mes lèvres alors qu'il sort de la pièce en courant, mais je me dépêche de l'effacer. Les méchants n'ont pas le droit d'être heureux.

## 2.

# le chemin du retour

*Heath – 13 ans*

La cloche sonne, signalant la fin du cours. Quand mes camarades sont pressés de ranger leurs affaires, je prends mon temps. Tant que je suis dans cette pièce, je ne risque pas grand-chose. À l'extérieur, en revanche...

Le prof de maths me lance un regard impatient, certainement car la salle est désormais vide. J'attrape mon sac et sors en quatrième vitesse.

J'ai tout essayé pour les éviter. Au début, j'étais le premier à sortir de la classe lorsque la sonnerie retentissait, espérant me fondre dans la masse. Ça a fonctionné une ou deux fois, mais finalement ils ont compris, et au lieu de m'attendre devant les grilles du collège, ils patientent désormais dans une ruelle non loin de chez moi.

J'aimerais pouvoir l'éviter, néanmoins c'est le seul chemin existant pour rejoindre ma maison. Désormais, j'utilise une nouvelle technique, j'ai des doutes sur les probabilités de réussite, mais tant pis, je suis à court d'idées. J'espère sincèrement que si je mets plus de temps que d'ordinaire pour rentrer chez moi, ils penseront m'avoir loupé et partiront sans m'attendre. Je me fais des films, je le sais. Kevin est beaucoup plus intelligent qu'il n'en a l'air, et bien que sa bande de copains soit aussi stupide que mes pieds, ils lui sont totalement dévoués. Si Kevin leur dit de ne pas bouger avant mon départ, ils ne bougeront pas comme des chiens bien dressés.

Je suis beaucoup plus petit que la moyenne, Owen a facilement deux têtes d'avance sur moi, et même Scarlett me rattrape alors qu'elle n'a que dix ans. Mon père dit qu'il était comme moi à mon âge, et un été, il a eu une poussée de croissance et a rapidement dépassé tout le monde. Certes, il est grand, toutefois il ne comprend pas que je n'ai pas besoin de celle-ci dans deux ou trois ans, mais aujourd'hui.

Alors que je franchis le portail, mon téléphone sonne. C'est un message

de ma mère me demandant d'aller chercher Scarlett à l'école, car elle a pris du retard au travail et ne sera pas à l'heure. Une boule naît au creux de mon estomac quand je tourne à droite au lieu de prendre à gauche. Jusqu'à présent, j'ai réussi à cacher à tout le monde que j'étais la victime d'un groupe de lycéens m'ayant choisi pour une raison quelconque pour subir leur jeu stupide. Je ne sais pas si la présence de Scarlett les empêchera d'agir aujourd'hui.

J'aime vraiment beaucoup cette fille. Elle ne parle plus beaucoup depuis cette terrible nuit qui a bien failli lui coûter la vie. Autrefois, c'était une vraie pipelette. Ma mère dit qu'elle est traumatisée, je pense que ses cauchemars récurrents en sont la preuve. Elle vit à la maison depuis un an et parfois quand personne ne s'y attend, elle parle. Un mot par-ci, un mot par-là, jamais une phrase entière, juste assez pour être comprise ou s'annoncer si aucun de nous ne l'aperçoit.

Il est donc quasiment certain qu'elle ne répétera pas ce qu'elle pourrait voir si Kevin et sa bande décidaient d'agir en sa présence. Cependant, si comme ma mère le prétend, elle est traumatisée... je ne veux pas lui infliger ça.

Arrivé devant l'école de Scarlett, je reconnais rapidement sa petite tête blonde à l'écart des autres. Elle n'était plus allée en cours depuis ses sept ans, elle est donc un peu en retard par rapport à ses camarades. Owen l'aide avec les maths autant qu'il le peut pendant que je fais de mon mieux pour rattraper ses lacunes en langue. Elle écrit très bien, mais est dyslexique, donc la grammaire est encore difficile pour elle. J'essaie de lui donner des méthodes pour qu'elle s'en sorte plus facilement et visiblement, ça fonctionne. L'orthophoniste avec qui elle travaille depuis le début de l'année lui facilite aussi la vie. Comme en histoire, elle cartonne en anglais, ce sont les matières scientifiques qui lui font défaut. Et la sociabilisation. Ce n'est pas facile de se faire des amis, je suis le premier à m'en rendre compte, mais si on ne se parle même pas, c'est juste l'enfer.

Quand mes parents lui demandent pourquoi elle n'invite pas une ou deux copines à la maison, elle hausse simplement les épaules et quitte la pièce. Owen aime être son seul ami, affirmant que de cette façon, il peut la protéger du reste du monde. Pour ma part, je ne considère pas Scarlett comme une amie, déjà parce qu'elle est petite et maintenant elle fait partie de notre famille, donc elle est un peu comme ma sœur. J'aimerais qu'elle soit plus ouverte aux autres. L'année prochaine, si tout se passe bien, elle

entrera au collège, pile lorsque Owen et moi le quitterons, personne ne sera là pour l'aiguiller et les cours, sans amis, c'est insoutenable.

Quand elle m'aperçoit, Scarlett se précipite vers moi, un léger sourire aux lèvres. Elle a pris du poids depuis son arrivée, désormais, son état est moins alarmant. L'année dernière, elle était si maigre qu'on pouvait compter ses côtes, j'arrivais même à encercler son poignet avec mon pouce et mon index et il restait encore de la place. Elle avait toujours des cernes presque noirs sous les yeux et était constamment malade. Je me souviens que les premières semaines, elle perdait ses cheveux par poignées. Au début, mes parents refusaient de lui donner une part de nourriture supplémentaire, ils disaient qu'il ne fallait pas qu'elle reprenne du poids trop rapidement. Si ça n'avait tenu qu'à moi, elle aurait eu droit aux burgers les plus gras du monde le midi et des pizzas le soir, avec bonbons entre les deux. Toutefois, si elle mangeait beaucoup, elle passait sa soirée à vomir. Le chemin a été long parce que, parfois, elle refusait de se nourrir, sans donner d'explications.

Finalement, elle a repris du poids, elle ne ressemble plus à un squelette. Elle tombe moins souvent malade aussi, et ne perd plus ses longs cheveux blonds.

Scarlett s'approche de moi, ses yeux couleur océan écarquillés de surprise. C'est la première fois que je viens la chercher. D'ordinaire, lorsque mes parents ont un empêchement, c'est Owen qui passe la récupérer après les cours, car je ne veux pas prendre le risque qu'elle croise Kevin. Mais mon frère est malade comme un chien ces derniers jours, si bien qu'il ne dort même plus avec Scarlett.

Elle n'arrive pas à trouver le sommeil seule. Elle n'a même jamais réussi depuis qu'elle est arrivée à la maison. Alors, Owen a élu domicile dans sa chambre. Sauf que ces derniers jours, il passe la quasi-totalité de ses nuits à vomir, mes parents lui ont interdit de dormir avec Scarlett. Elle a tendance à mal réagir aux maladies, même à une simple gastro. Ma mère affirme que cela est dû à son enfermement total pendant deux longues années, alors que nous la pensions à New York. Son système immunitaire est pourri. Du coup, depuis trois jours, elle passe ses nuits dans mon lit.

— Salut Scar, ta journée s'est bien passée ? demandé-je tandis qu'elle réajuste les bretelles de son sac à dos.

Scar est le personnage préféré de Scarlett dans le dessin animé *Le Roi Lion*. Elle ne fait jamais rien comme les autres enfants de son âge, elle

n'aime pas du tout Simba. Lorsque je lui avais demandé lequel elle aimait le plus, elle n'avait pas hésité avant de me montrer Scar, j'ai tellement ri que j'en avais mal au ventre. Depuis, c'est resté. Qui plus est, cela raccourcit son prénom.

Dans un roulement d'yeux, elle hoche la tête avant d'attraper la main que je lui tends. C'est dingue qu'une gamine qui a – visiblement – fait vœu de silence soit aussi insolente. Je retiens un léger ricanement. Un jour, mon père m'a expliqué que le plus dur lorsqu'on élève un enfant est de ne pas rire aux bêtises que nous avons nous-mêmes faites au même âge. Avec Scarlett, c'est d'autant plus vrai. Bien sûr, ce n'est pas moi qui l'éduque, mais j'ai le devoir de lui montrer l'exemple, d'après mes parents. Pourtant, parfois, elle a des réactions qui me font penser à moi, et je dois avouer qu'il est difficile de ne pas en rire.

— Tu as réussi ton évaluation ?

Nous nous arrêtons au passage piéton et Scarlett en profite pour sortir sa copie de son sac. Je ne sais même pas pourquoi je pose la question. Son contrôle portait sur *Le Petit Prince*, livre qu'elle a dû parcourir quelques jours auparavant. Elle l'a lu trois fois et chacune de ses lectures s'est soldée par des larmes. Elle a perdu des points en orthographe, néanmoins Scarlett a obtenu un A-. Lorsqu'il s'agit d'écrire, elle est dans son univers et, même si elle ne donne jamais son avis à l'oral, elle a de quoi argumenter sur le papier.

— Bien joué, Scar.

Elle m'offre un sourire éclatant, tandis que nous reprenons notre chemin. La boule dans mon estomac n'a de cesse de grossir à mesure que nous approchons de la ruelle où Kevin et sa bande m'attendent habituellement.

Pourquoi moi ? J'ai, évidemment, fait des conneries, mais je ne m'en suis jamais pris à qui que ce soit, on peut me qualifier comme quelqu'un de gentil, alors pourquoi ? Je ne sais pas si je trouverai un jour la réponse à cette question, toutefois ça me taraude depuis que Kevin s'en est pris à moi pour la première fois, et je suis certain qu'elle ne me quittera pas tant que je n'aurai pas eu de réponse. La cruauté de ce type et de sa bande, je ne la tolère pas avec ou sans explications. Elle me met hors de moi. Néanmoins, quitte à me faire casser la figure quotidiennement, j'aimerais connaître le pourquoi du comment.

Cependant, je sais que chaque jour est marqué par une angoisse presque tangible qui m'assaille à la simple idée de voir la journée se terminer. Il y a

cette peur, cette panique qui me submerge comme un putain de raz-de-marée, lorsque je m’imagine rentrer au lycée l’année prochaine.<sup>[2]</sup>

Kevin est en *sophomore year*, ce qui signifie que l’année prochaine, il y sera encore. Mon enfer s’étendra sur toutes les journées, sur chaque heure, et non pas que quelques minutes le soir. Ma vie sera couronnée de ténèbres constantes, sans un brin de lumière. Affirmer que je n’ai pas peur serait un mensonge qui me dépasse. Je devrais en parler avant que tout ce bordel ne m’échappe entièrement – si tant est que ce ne soit pas déjà le cas. Mais cela ferait de moi un lâche, une balance, un faible incapable de gérer la situation par lui-même. Je ne veux pas de ça.

Nous ne sommes désormais plus qu’à deux pas de la ruelle. Ma main se resserre autour de celle de Scarlett. Pour seule réponse à mon geste ridicule, elle me lance un regard en biais. Je tente un sourire rassurant qui, j’en suis certain, ressemble davantage à une grimace qu’à autre chose.

Je me crispe quand je vois la tête brune de Kevin dépasser de la ruelle. Il me regarde de haut en bas, comme si je le dégoûtais, avant de constater que je ne suis pas seul. Lorsqu’il aperçoit Scarlett, un sourire méprisant étire ses lèvres. La boule dans mon ventre remonte jusqu’à ma gorge. La petite ne remarque rien, elle balance mon bras d’avant en arrière, sans se douter une seule seconde de mon état de panique. J’ai presque envie d’appeler Owen pour lui demander de venir la chercher. Je peux encaisser les coups, j’ai l’habitude maintenant, mais je ne veux pas que Scarlett se retrouve de nouveau face à la violence.

— Bah alors, Heath, tu n’as rien trouvé de mieux qu’une gosse pour te protéger ? ricane Kevin.

Autrefois, je répondais à ses piques. J’ai toujours une ou deux répliques en tête pour le laisser coi. Cependant, même si ma répartie est légendaire, je ne fais pas le poids contre lui, physiquement parlant, encore moins face à cinq lycéens. Malgré tout, parce que je ne compte pas me laisser faire devant Scarlett, je lui lance un regard noir, signe d’avertissement. Il tire sur sa clope en grimaçant. Kevin est le genre de mec qui fume pour se donner un style, mais qui, en réalité, n’aime pas du tout ça. Dans une autre situation, son comportement puéril m’aurait certainement arraché un rire, je n’ai jamais compris le principe de faire quelque chose qu’on n’apprécie pas pour être comme les copains ou pire encore, pour entrer dans une case prédéfinie. Si je pouvais être parfaitement honnête avec lui, sans risquer de me prendre la dérouillée de ma vie devant une enfant, je lui dirais qu’il est

purement et simplement pitoyable.

Ses potes ricanent, amusés par la moquerie ridicule de Kevin. Je l'ai connu plus imaginatif, ce mec a BAC + 15 en langue de vipère. Pire que la plus peste de mon collègue.

Scarlett, qui remarque enfin que nous ne sommes pas seuls, relève le menton et observe Kevin, la tête légèrement penchée sur le côté comme si elle le jugeait. Il a fallu plusieurs semaines pour qu'elle comprenne qu'il n'y a aucun mal à regarder les autres, même droit dans les yeux. Comme pour tout le reste, elle ne nous a jamais expliqué pourquoi elle se refusait à le faire, mais je suppose que son passé y est pour beaucoup. Désormais, elle n'hésite plus à plonger dans le regard des autres et, soyons honnêtes, ses iris sont une arme de destruction massive.

Il y a quelque chose d'inquiétant dans ses prunelles. Celles-ci donnent l'impression que Scarlett nous pénètre entièrement. Parfois, j'en viens à penser qu'elle peut découvrir le moindre de nos secrets simplement en nous fixant quelques secondes. Comme si nos âmes étaient une serrure et ses iris, la clef. Le bleu de ses yeux n'est pas étranger à cette situation. Leur couleur est si intense que l'eau de l'océan paraît fade à côté. Mon père n'a de cesse de répéter, aussi bien à Owen qu'à moi, que nous devrions faire attention lorsqu'elle sera en âge de fréquenter des garçons, ils tomberont tous comme des mouches. J'ai la sensation d'avoir passé ma vie à essuyer des coups, mais si un mec a le culot de la faire pleurer, j'apprendrai à en donner. Scarlett est... trop bien pour le reste du monde. Qui plus est, elle a déjà bien assez souffert, pour cette vie, la seconde et celle qui suivra. Je ne laisserai jamais quiconque lui faire du mal. Jamais.

— Bah quoi ? Tu ne réponds pas, tapette ?

Mon souffle se coupe, alors que Scarlett resserre ma main. Elle y met tellement de force qu'elle me fait presque mal. Du coin de l'œil, je vois son visage passer de Kevin à moi tandis que je suis incapable de détourner mon regard de celui de mon assaillant. Je l'implore, sans un mot, de ne rien faire de stupide en présence de Scarlett. Je ne l'ai jamais supplié, même lorsque j'étais à terre et fatigué, mais aujourd'hui, je me mettrai à genoux devant lui s'il le faut. J'ai promis à mes parents de toujours protéger Scarlett. Elle est fragile. Je refuse de la revoir comme à son arrivée à la maison. Le chemin a été trop long pour elle, désormais, elle doit juste... souffler.

Doucement, Scarlett tire sur mon bras pour que nous avancions, mais je suis comme cloué au sol. Ici, la distance entre Kevin et moi nous protège,



elle et moi. Si j'avais ne serait-ce qu'une once de confiance en Kevin et ses potes, je dirais à Scarlett de rentrer, les choses seraient plus simples. Toutefois, pour que cela soit possible, elle doit forcément passer devant eux et rien ne me garantit qu'ils ne s'en prendront pas à elle. Après tout, j'ai deux ans de moins qu'eux et ça ne les a jamais empêchés de me taper.

— On peut rentrer à la maison, s'il te plaît, H ? Je n'aime pas ce garçon, il n'est pas gentil. Et en plus, c'est un lâche, ajoute-t-elle en se tournant vers Kevin.

Ma bouche s'entrouvre, autant de surprise que d'inquiétude. Voilà désormais un an que nous attendons qu'elle nous parle. Je veux dire qu'elle parle vraiment, et pas uniquement un mot par-ci par-là. Aujourd'hui, elle prend la parole pour... balancer à Kevin qu'il est lâche.

— Répète un peu, gamine, grogne-t-il.

Je m'apprête à répondre et affirmer que ce n'est qu'une enfant, qu'elle ne comprend pas réellement ce qu'elle dit, mais une fois de plus, Scarlett me surprend. Elle redresse la tête et bombe la poitrine avant de déclarer, d'une voix assurée, bien que légèrement enrouée :

— Tu es un lâche. Tu penses que je suis bête ? Je vous vois très bien depuis ma chambre. Je ne suis pas douée en mathématiques, mais je sais compter, et vous êtes cinq contre un, c'est ce que mon père qualifiait de lâche. Et madame Cross m'a dit que les lâches, c'était aussi les plus grands qui s'en prennent aux moins âgés. Donc vous êtes tous faibles, conclut-elle en tirant sur mon bras pour m'inciter à la suivre.

J'avance tel un automate, incapable de détourner mon regard de la petite blonde qui se dirige d'un pas déterminé vers la maison. Un instant, je lève les yeux vers la façade blanche de cette dernière et tombe directement sur la chambre qu'occupe Scarlett. En effet, elle a une vue dégagée sur la ruelle où Kevin et sa bande m'attendent chaque jour. Mes joues rougissent de honte lorsque je comprends que c'est une gamine qui jusqu'ici ne parlait pas, qui vient de me sauver d'une situation compliquée.

Ma fierté mise à mal, j'ai presque envie de l'engueuler, mais alors qu'on monte les marches du perron, elle s'arrête pour se tourner vers moi.

— Les nuages cachent les étoiles parfois, pourtant, elles ne disparaissent jamais réellement, contrairement à la douleur. Un matin, tu souffres et puis, le soir même, tu comprends que tout est éphémère. Comme les nuages qui cachent les étoiles, rien ne dure jamais éternellement, pas même la douleur.

Surpris par la beauté et la profondeur de sa phrase, je la fixe, toujours

aussi ahuri. Pour seule réponse, elle hausse les épaules et se tourne pour entrer. Je reste un instant immobile, me demandant si j'ai rêvé ce qu'il vient de se passer. Mon regard divague vers la ruelle où je vois Kevin glisser son pouce sous sa gorge comme ultime menace. Mon sang se glace et je me précipite pour me mettre en sécurité chez moi.

Un instant, je me demande si Scarlett me trouve lâche, moi aussi. Je compte bien lui poser la question lorsque la main de mon père se dépose sur mon épaule et m'oblige à me diriger vers le salon. Je suis surpris de le voir à la maison, je pensais que nous serions seuls avec Owen et Scar, puisque ma mère n'a pas pu aller la chercher.

— Les bagarres, ça allait encore parce que le directeur ne nous a jamais contactés, commence mon père. Les mauvaises notes ne sont sûrement qu'une passade, du moins je l'espère pour toi, si tu ne veux pas passer ton été à travailler. Mais que tu nous voles ? Non. Ta mère et moi faisons tout ce que nous pouvons pour vous, on se démène pour que vous ayez absolument tout ce que vous voulez. Jamais nous ne vous avons refusé le moindre centime, si c'était justifié. Alors, quelle est ton explication, jeune homme ?

J'ouvre puis referme la bouche, surpris. Je ne me suis jamais bagarré, hormis quand j'étais encore à l'école où est Scarlett. Toutefois, c'est la seule logique qui tienne la route pour expliquer mes blessures lorsque je reviens à la maison après que Kevin et ses potes me sont tombés dessus. Pour les mauvaises notes, je pense que je n'ai aucune excuse. J'ai tellement peur de rentrer chez moi que je fais exprès de rater mes contrôles dans l'espoir que mes professeurs m'imposent des cours de soutien. Ce n'est pas une solution, j'en suis conscient, mais c'est la seule que j'ai trouvée. Mais jamais, ô grand jamais, je n'ai volé ma famille, ni personne d'ailleurs.

J'ai les parents les plus cools du monde. Si j'ai besoin d'argent, ils m'en donnent toujours, ils me disent rarement non. Je pense que c'est une manière de compenser le temps qu'ils passent avec Scarlett pour la « remettre en société » comme dit ma mère. Je ne leur en veux pas, je sais que Scar a besoin d'attention et de soutien, bien plus qu'Owen ou moi.

— Quoi ?

C'est le seul mot que je suis capable de formuler.

— Et maintenant, tu me mens ! s'énerve-t-il. De mieux en mieux, Heath. Nous ne t'avons pas élevé comme ça ! C'est la dernière fois que tu touches au portefeuille de ta mère ou le mien, même pour un dollar. La prochaine

fois, c'est la pension ! Dans ta chambre.

— Mais...

— J'ai dit, dans ta chambre ! Je ne veux pas te voir avant le dîner.

Mon père quitte le salon et, alors que je m'apprête à en faire de même, choqué par la menace et les accusations de mon père, je tombe sur les grands yeux bleus de Scarlett.

*Et si les nuages ne disparaissaient jamais, Scar ?*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

### 3.

## noir ou blanc ?

*Scarlett – 13 ans*

Il y a des jours où tout va pour le mieux et d'autres où j'ai l'impression que l'enfer s'ouvre sous mes pieds pour m'attirer dans les profondeurs du néant. Ces journées où tout semble aller de travers, les « noires » comme je les appelle, j'écris dans le carnet que m'a offert Owen pour mon anniversaire. Aujourd'hui, je n'en ai même pas la force.

C'est drôle, je suis née le lendemain des jumeaux, alors nous les fêtons en même temps.

L'année dernière, j'ai demandé à madame Cross – elle veut que je l'appelle par son prénom, pourtant je n'y arrive pas – de m'accompagner afin d'acheter une guitare pour H. Une vraie. Il en avait une pour enfants, ridicule dans ses mains. Alors, j'ai économisé toute l'année pour lui en payer une pour adultes.

Je n'ose pas lui dire, mais j'adore l'entendre jouer de la guitare. Il chante mal en revanche, heureusement son talent avec les cordes camoufle son défaut vocal. Je suis moins proche de lui que je ne le suis d'Owen. H est plus mature, c'est peut-être pour ça, je ne reste qu'une enfant à ses yeux même si, lui comme moi, savons qu'avec mon vécu, je ne pense pas comme le ferait une gamine de treize ans lorsque sa vie se résume à des problèmes classiques. Quoique, peut-on considérer qu'il existe des soucis plus banals que les autres ? Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, je n'aime pas qu'il me traite comme un bébé.

Depuis qu'il est entré au secondaire, H est insupportable. Beau, mais insupportable. Il est tous les jours en colère et passe sa vie enfermé dans sa chambre. J'avais bon espoir que la guitare le ferait sortir un peu de sa bulle, seulement j'ai simplement aggravé la situation.

Assise à même le sol, l'oreille collée contre le mur, je l'écoute gratter les cordes de l'instrument. Avant, il jouait des morceaux remplis de peps, désormais, ils sont plus tristes, mélancoliques. J'aime bien aussi, mais je suppose que ça démontre le changement drastique de son comportement.

Aujourd'hui, c'est une journée noire. Ma psy, celle que madame Cross m'oblige à aller voir, m'a donné son numéro de téléphone personnel pour la contacter en cas de jour noir. Elle veut que je lui parle, tout le temps et beaucoup trop. Qu'on discute de mes parents, de ma vie chez les Cross, de l'école et de mes amis... Je n'en ai pas envie, même en jour blanc.

J'ai parlé de mon père et ma mère avec les jumeaux l'année dernière, je voulais qu'ils arrêtent de me regarder comme un oiseau sans ailes. Je suis plus forte que j'en ai l'air, et leur parler de ma vie d'avant me semblait être le meilleur moyen de le prouver. J'ai pleuré, beaucoup, et ils se sont excusés, énormément. Et puis je leur ai fait promettre de ne plus jamais aborder le sujet, le passé appartient au passé. Ma vie d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec celle d'autrefois, je ne suis plus la même qu'avant non plus et c'est bien mieux ainsi.

Enfin, c'est ce que j'affirme. En réalité, hier me paraît si proche parfois. J'ai toujours cette boule au ventre lorsqu'une porte claque. Toujours cette même crainte lorsqu'une voix s'élève un peu trop. Toujours cette peur omniprésente de voir la silhouette de mon père sortir de l'ombre. Je ne veux pas l'avouer, mais ça ne disparaît pas pour autant.

La psy, Charlotte, m'avait dit que parler de mes parents me ferait du bien. Elle a menti. À croire que les adultes passent leur vie à nous duper... Après ma discussion avec les jumeaux, j'ai traversé trois semaines noires durant lesquelles j'ai refusé de sortir de mon lit. Je n'en avais pas la force, voilà tout. Manger me donnait envie de vomir, et même mon sommeil n'était pas reposant. Et puis, comme les nuages disparaissent pour laisser place aux étoiles, le noir s'en est allé. Du jour au lendemain.

Je n'ai pas grand-chose à dire sur les Cross, non plus. Ils sont gentils et me traitent bien. Avec eux, j'ai appris que je ne méritais pas le traitement que m'infligeaient mes parents et surtout, que je n'étais pas responsable de ma chute de l'arbre et des drames que ça a engendrés. Je me sens bien chez eux, mais ça n'évite pas les jours noirs, je pense que rien ne le peut.

Pour l'école... c'est pareil. Grâce à Owen et H, j'ai rattrapé mon retard, je suis bonne élève et j'aime apprendre. La seule chose qui me dérange, c'est de devoir me lever chaque matin aussi tôt. Et les amis, c'est simple, je

n'en ai pas. Par choix. J'ai appris que lorsqu'on donne trop de confiance à quelqu'un, il finit tôt ou tard par nous blesser.

Alors il n'y a qu'Owen et moi, face au reste du monde, et c'est parfait ainsi. Je sais qu'il ne me fera jamais de mal, c'est comme ça. Il est la seule personne en qui j'ai entièrement confiance. Même si je suis consciente que je peux compter aussi sur H, il est parfois trop en colère pour que je puisse me fier à lui. Je n'aime pas les gens qui s'échauffent facilement, ils me ramènent sans cesse à mes parents. Je n'ai pas envie de les comparer à H parce que je sais qu'il n'est pas comme eux, alors, lorsqu'il est enragé, je le laisse seul.

Owen est mon ami. Le meilleur de tous. Mais H est bien plus que ça. Il n'est pas mon ami, encore moins mon frère, il est juste lui, et c'est amplement suffisant. Même si parfois, il me fait peur, je suis consciente que, quelque part au fond de moi, H représente beaucoup plus pour moi que je ne l'avouerai jamais.

Je me demande si c'est ça, être amoureuse. J'en entends souvent parler durant les pauses ou au réfectoire, le midi. Même si je n'ai pas d'amis, rien ne m'empêche d'écouter le sujet préféré qui passionne tant les filles de ma classe. Les garçons sont le centre d'intérêt de toutes les meufs et les mecs ne parlent que de nanas. Il arrive parfois qu'Owen me parle de ses relations, parce que lui en a eu, évidemment. Après tout, il a seize ans et comme il dit, le lycée, c'est un autre monde.

Bien sûr, il y a des garçons que je trouve beaux, mais aucun qui crée cette boule dans mon ventre, comme des fourmis qui se baladent. Dans les romans que je lis, les personnages féminins parlent de papillons, je préfère les fourmis, parce que je ne suis pas certaine d'apprécier cette sensation. Bref, il n'y a qu'une personne qui provoque cette impression dans mon ventre. Il n'y a qu'un garçon devant lequel je rougis pour un simple sourire. Il n'y en a qu'un qui me fasse rire, même si ses blagues ne sont pas réellement drôles. Il n'y en a qu'un que je pourrais regarder durant des heures sans jamais m'en lasser. Il n'y a que lui qui ne me dérange pas, à aucun moment, que je sois en jour blanc ou en noir.

C'est étrange, puisque je ne suis pas proche de H comme je le suis d'Owen. D'un point de vue purement mathématique, je devrais ressentir tout ça avec Owen, mais il faut croire que ce sentiment n'a rien de mathématique, encore moins de logique.

Deux coups à la porte de ma chambre me sortent de mes songes. Je

sursaute et me décolle du mur avant que celle-ci ne s'ouvre. Owen apparaît, un large sourire aux lèvres et une brique de jus d'orange à la main.

Il ne ressemble pas à son frère, aussi bien physiquement que mentalement. J'aime les comparer à deux anges. Owen est la lumière, le bon côté. Il me fait vraiment penser à un ange, avec ses cheveux blonds et ses yeux verts. Il passe sa vie à sourire, même lorsqu'il a toutes les raisons du monde de pleurer. H est la noirceur, un ange déchu, triste et usé par la vie, à seulement seize ans. Il est mélancolique et, souvent, enfermé dans une bulle où personne ne peut l'approcher.

C'est peut-être pour cette raison que je suis plus attirée par lui. Owen me fait du bien, mais... il n'y a aucune once de négativité en lui. Il ne comprend pas – et il ne le pourra jamais – la douleur qui lacère mon ventre lorsque je me réveille en pleine nuit, après avoir revécu ce moment de ma vie où j'ai bien cru y rester. Cette infime seconde, suspendue entre la vie et la mort où la faucheuse te paraît plus attrayante qu'un avenir aussi sombre que le fond d'une cave. H... il comprend. Il pense que je ne sais pas ce qu'il vit depuis plus de trois ans, mais il se trompe.

Je vois les bleus sur son corps. Je perçois la peur dans son regard lorsqu'il va au lycée. Je discerne ses mains trembler quand il entend un verre tomber ou un bruit inhabituel. Je connais cette terreur, je vis avec elle depuis des années. Je partage sa souffrance, car aussi tragique que soit cette vérité, elle fait écho à la mienne.

— Comment tu vas ? demande Owen en s'asseyant à mes côtés.

Il n'attend pas de « ça va » ou de « ça ne va pas ». Les couleurs, c'est Owen qui les a instaurées. Je vis dans un monde sans demi-mesure, comme dit si bien ma psy. Tout est blanc ou noir. Jamais d'entre-deux, il était plus simple d'utiliser les couleurs, ainsi il sait comment se comporter avec moi. Pourtant, ces derniers temps, je lui mens. D'ordinaire, je suis pour la vérité, peu importe qui la dit. Totalelement contre le mensonge, que ce soit pour protéger ou non. Mais il m'est devenu insupportable de le voir souffrir chaque fois que je réponds « noir ». Alors, je lui mens. Il n'y a qu'à H que je dis la vérité, quand ça l'intéresse.

— Blanc, affirmé-je, accompagné d'un grand sourire. Et toi ?

— Blanc.

*Comme toujours*, pensé-je.

— Je t'ai ramené du jus d'orange, poursuit-il, fier de lui.

C'est notre petit rituel depuis que je suis ici : avant de nous coucher, on

débriefe de nos journées respectives en buvant une brique de jus. Généralement, j'écoute Owen parler sans réellement m'étendre sur le sujet. Je n'aime pas discuter. Avant, je pensais que je ne devais pas le faire, aujourd'hui, je n'en ressens pas le besoin. Je trouve ça... surfait. Je préfère porter une oreille attentive à ceux qui m'entourent plutôt que les déprimer avec mes pensées noircies par mon passé. Je suis davantage douée pour écouter que pour parler, chacun ses compétences. Owen est, quant à lui, doué pour combler les blancs.

— Une fille m'a demandé de sortir avec elle, aujourd'hui.

Je tourne doucement la tête vers lui. La situation est plutôt comique : il me parle de sa vie sentimentale, alors que le garçon dont je suis – j'en suis presque certaine – amoureuse joue un air triste dans la chambre juste à côté de la mienne. Comme si moi, Scarlett Black, treize ans, folle d'un mec qui me voit encore avec des couches-culottes, pouvait être de bon conseil face à Owen Cross, l'homme aux multiples conquêtes !

— Et ? demandé-je, légèrement curieuse.

Owen sort avec des filles depuis des lustres, il est même arrivé qu'il déserte ma chambre pour faire le mur et passer la soirée avec l'une d'entre elles. C'est rare, évidemment. Il se débrouille toujours pour rester la nuit avec moi. Dormir avec quelqu'un atténue l'impact de mes cauchemars. Bien sûr, qu'Owen dorme avec moi ou non, je fais tout de même de mauvais rêves, en revanche ma réaction est moins violente quand il est présent à mon réveil.

— J'ai refusé.

— Laisse-moi deviner, trop collante ? Trop bavarde ? Trop chiant ?

Il éclate de rire et je fais mine de sourire. Lorsque je suis dans un jour noir, rien ne m'amuse vraiment. C'est comme si rien n'avait de sens ou, au contraire, tout en prenait. Naviguer dans le flou est plus simple que de faire face à la vraie vie puisque, dans ma réalité, l'espoir n'a plus réellement sa place. L'espoir est le moteur de celui qui ignore la véritable nature de l'être humain. Dans mon monde à moi, même lui a fini par désespérer, et cela, depuis ma chute de l'arbre.

— Non.

Il prend une mine sérieuse qui me fait tiquer, mais je ne dis rien, attendant la suite.

— Elle n'était pas toi.

Je recule comme s'il venait de me gifler. Celle-ci, je dois le reconnaître,



je ne l'ai pas vue venir. J'ouvre, puis referme la bouche, totalement coite. Et surprise. Et choquée. Et mal à l'aise. Et...

— Mais je n'ai que treize ans !

C'est la seule excuse que j'ai trouvée. Je n'aime pas faire du mal aux autres et je sais que les mots, davantage encore lorsqu'ils sont utilisés pour rejeter quelqu'un, sont d'une extrême violence. Je les vois comme des balles. Elles perforent notre peau et se logent dans nos chairs si profondément qu'on se retrouve dans l'impossibilité de les retirer. Je fais toujours attention de les choisir avec soin.

Owen soupire doucement en rejetant sa tête en arrière, l'appuyant contre mon matelas.

— Un jour, tu nous as demandé, à Heath et moi, de ne pas te traiter comme un enfant. Tu as dit quelque chose de très intelligent. « L'âge sur ma carte d'identité n'a aucune importance, ce n'est pas un bout de papier qui me définit, c'est mon vécu. Et j'ai déjà vécu dix vies. » Tu es plus mature que n'importe quelle fille de mon lycée, Scarlett.

Je me souviens de ce jour-là comme si c'était hier. C'était juste avant que je leur raconte tout ce qui s'était passé avec mes parents. Toutefois, je ne parlais pas de... ça. Owen est mon ami, le plus cher, le perdre me détruirait, sans aucun doute. Je ne suis pas amoureuse de lui, et même si c'était le cas, je ne veux pas de ce genre de relation. Pas avec un garçon de trois ans mon aîné qui n'aurait, soyons honnêtes, pas les mêmes envies que moi.

Dans mon malheur, j'ai eu de la chance. Mes parents m'ont très clairement expliqué ce qu'un homme et une femme faisaient dans leur relation conjugale. Ma mère me disait souvent, en rigolant, de mettre un pull sur mes oreilles parce qu'elle allait « baiser » avec mon père. Plus tard, j'ai compris ce que ça signifiait en les surprenant. Owen me l'a confirmé. C'est ce qu'il fait lorsqu'il ne dort pas avec moi. Ce n'est pas ce que je veux.

— Ça n'a rien à voir, contré-je.

— Vraiment ?

— Oui, bon Dieu. Ça n'a même aucun rapport. Je ne suis pas comme les filles qui veulent sortir avec toi.

— C'est exactement ce que j'aime chez toi.

Je me redresse précipitamment. Cette conversation me met mal à l'aise. Le regard – certes, pas nouveau – d'Owen me dérange. Il est vrai que

depuis plusieurs semaines, il ne m'observe plus comme avant, mais... je n'avais pas compris et désormais, je me sens particulièrement embarrassée à l'idée d'avoir dormi avec lui.

— J'aimerais rester seule, s'il te plaît, demandé-je en chuchotant.

Owen se relève d'un bond, donnant l'impression que le sol l'a brûlé. Il tente de m'approcher, mais je recule jusqu'à me coller à mon bureau. Mon cœur bat si fort dans ma poitrine qu'il me fait mal, je me sens prise au piège, comme avant. Instinctivement, mon attention se porte sur le parquet en bois blanc. Je ne veux pas voir la réaction dans ses yeux. Le regard... c'est pire que tout. Surtout chez Owen. Lorsqu'il est blessé ou en colère, quand il est heureux... tout passe dans ses iris clairs.

— Tu n'es pas sérieuse, Scarlett ?

Sa voix claque dans l'air tel un coup de fouet. Je sursaute face à la froideur de son ton. Avant, lorsque mon père me parlait de cette façon, j'abandonnais dans la seconde afin de limiter les dégâts. Cependant, monsieur et madame Cross m'ont expliqué que je ne devais pas céder à l'intimidation. Ils disent qu'un « oui » sous la contrainte n'est pas un réel « oui ». Je pense qu'ils ont raison.

— Regarde-moi, Scarlett.

Je ferme plus fort les paupières, jusqu'à entendre un intense bourdonnement dans mes oreilles. Mes mains tremblent, tout comme le reste de mon corps. Mes jambes peinent à supporter mon poids, mais je n'ose pas lui demander de reculer. Ma voix est comme bloquée dans ma gorge. J'aimerais lui hurler qu'il me fait peur, qu'à cet instant, il me rappelle tellement mon père que j'en ai la nausée, mais j'en suis incapable.

— J'ai dit : regarde-moi ! crie-t-il.

Je sursaute avant de rapidement lever les yeux vers lui. Je sens une larme rouler sur ma joue, je m'étais pourtant promis de ne plus jamais pleurer devant qui que ce soit. Charlotte, ma psy, dit qu'il n'y a pas de honte à se laisser aller, que bien souvent, les larmes permettent de faire sortir tous nos maux. Peut-être qu'elle a raison, pour ma part, je pense que c'est une preuve de lâcheté. Et je ne dois plus me montrer lâche. Toutefois, en cet instant, je ne peux me retenir.

J'entends encore mon père me hurler de le regarder avant de me gifler parce que je l'avais fait. Et de fil en aiguille, mon esprit remonte à cette nuit-là. Ma panique augmente tout comme le rythme de ma respiration et les battements de mon cœur.

Cependant, l'expression d'Owen s'adoucit, juste lorsque la porte de ma chambre s'ouvre. Je devine les lèvres de H qui bougent, mais je n'entends pas un mot, je ne peux détourner mon regard de celui d'Owen, choquée par sa réaction.

Rapidement, Owen disparaît pour laisser sa place à H. Il pose ses mains sur mes épaules et me secoue légèrement. Au loin, j'entends les supplices d'Owen qui s'excuse encore et encore alors que je plonge dans les yeux sombres d'H pour y trouver mon ancrage.

— Scar... quelle couleur ? demande-t-il dans un murmure à peine audible.

— Noir, réponds-je sans hésitation, noir, noir, noir...

Je le répète lorsqu'il m'attire dans ses bras, me serrant avec force contre son torse. Je pleure. Tellement. Je pleure à en tremper son tee-shirt. Je pleure sans être capable de m'arrêter. Je pleure ma peur. Je pleure la douleur dans mon cœur. Je pleure d'avoir blessé Owen. Je pleure l'idée qu'un instant, j'ai pu le comparer à mon père. Et par-dessus tout, je pleure le fait qu'il se soit comporté comme lui. Je pleure, même lorsque H murmure à mon oreille des mots rassurants.

— Ça va aller, chuchote-t-il, je suis là.

Je hoche la tête. D'ordinaire, je me sens en sécurité avec Owen, mais... avec H, je me sens invincible. La nuance est immense. Owen m'enferme dans une bulle rassurante alors que H me donne la force dont j'ai besoin pour me battre seule face à mes démons. Je me sens plus forte.

— Tu te souviens, Scar ? Les nuages cachent les étoiles parfois, pourtant, elles ne disparaissent jamais réellement, contrairement à la douleur. Un matin, tu souffres et puis le soir même, tu comprends que tout est éphémère. Comme les nuages qui cachent les étoiles, rien ne dure jamais éternellement, pas même la douleur.

J'acquiesce doucement, d'un geste de la tête. Je me répétais cette phrase quand mes parents étaient en colère, ou lorsque j'avais trop mal. Ça me permettait de me concentrer sur autre chose, de me déconnecter de la situation, de ne pas abandonner. C'était ma façon à moi d'oublier la noirceur de mon univers tout en restant consciente de la douleur que je ressentais.

— Reste avec moi ce soir, le supplié-je.

— Toujours, Scar. Toujours.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 4.

# boom, comme mon cœur

*Heath – 16 ans*

— H ?

Je tourne doucement la tête vers Scarlett, qui m’observe de son regard attristé. Depuis sa dispute avec Owen, elle est dans la phase qu’elle nomme « noire ». D’un point de vue purement psychologique, je pense qu’on peut davantage définir ses jours « noirs » comme des épisodes de dépression. Je n’aime pas la voir ainsi, mais au fil des mois, des années, on s’y habitue.

Elle navigue entre un état dépressif et une joie intense, parfois même insupportable. Tout le monde ici sait avec précision pourquoi son humeur passe de « blanc » à « noir » comme elle le dit si bien, toutefois personne n’en parle, c’est le mot interdit, en quelque sorte. Elle en est également consciente, sa psy lui a annoncé le diagnostic avant de nous en informer, mais elle refuse de se l’avouer. Évidemment, ce serait reconnaître qu’elle a un problème et donc, que ma mère a bien raison de la traîner chez Charlotte. Oh, dans ses jours blancs, Scarlett a une très haute estime d’elle-même, c’en est révoltant tant cela est exagéré, alors avouer que quelque chose cloche dans sa tête ? Je suis certain qu’elle préférerait retourner chez ses parents.

— Quoi ?

Elle saute sur mon lit, qu’elle a quitté seulement ce matin pour prendre son petit déjeuner. Encore aujourd’hui, elle est incapable de dormir seule, ce qui, disons-le franchement, m’inquiète pas mal pour les prochaines années. Nous sommes toujours à la maison, Owen et moi, mais lorsque viendra l’heure pour nous d’aller à l’université, Scarlett ne pourra plus compter sur nous pour apaiser ses cauchemars. Je connais cette fille, peut-être mieux que je ne me connais moi-même, je sais qu’elle trouvera un moyen de ne pas se retrouver seule face à ses démons. Et ce moyen ne me plaît pas du tout.

Imaginer, un seul instant, qu'après notre départ elle naviguera de lit en lit ou prendra le premier blaireau avec qui se mettre en couple dans l'espoir de ne pas être seule, ça me donne la gerbe. Mon frère est un enfoiré de première, c'est mon jumeau, je l'aime, mais il se comporte souvent comme un pauvre con.

En revanche, je sais qu'il n'incitera jamais Scar à baiser pour partager son lit. Il la respecte bien trop pour ça. Toutefois je ne suis pas un abruti, je suis parfaitement conscient de comment fonctionnent les mecs, je sais ce dont ils sont capables, et les filles comme Scarlett sont des cibles tellement faciles.

Elle a trop confiance en elle – dans ses jours blancs – pour remettre en question les intentions de ceux qui la côtoient. Oh, c'est fascinant à voir. Elle n'a foi qu'en Owen et moi – pas même en mes parents – pourtant, elle ne se méfie pas de ce que les autres attendent d'elle. Elle s'en fiche. Pour Scarlett, le monde n'a que deux couleurs, les gens sont soit très bons, soit extrêmement mauvais, elle n'a pas de juste milieu, donc le reste du monde non plus. Et puisqu'elle réfléchit ainsi, elle ne parvient pas à comprendre pourquoi quelqu'un agirait gentiment si cette personne lui veut du mal.

*Je vous rassure, moi aussi, j'ai du mal à suivre !*

— Tu penses qu'il se passe quoi, après la mort ? demande-t-elle de sa voix innocente.

Le contraste entre son timbre et la franchise de sa question est... troublant. Elle plante ses yeux océan dans les miens, les sourcils légèrement froncés. Bien que l'été approche à grands pas, sa peau n'a pas encore pris de couleur, elle est aussi pâle qu'un cadavre. Rien d'inquiétant, c'est son teint naturel, et le fait de rester enfermée avec ses livres l'empêche de profiter des rayons du soleil. Bien souvent, ma mère lui demande d'aller lire dehors, mais elle a toujours préféré le confort de sa chambre, du moins, c'est ce qu'elle nous affirme. Je pense que la réalité est tout autre.

Depuis notre jardin, elle peut voir la façade de la maison dans laquelle elle a grandi. Chaque fois que nous passons devant le numéro 482, et même si elle tente de le cacher, Scarlett tressaille. Bien sûr, il est certain qu'elle ne l'avouera jamais, mais sa peur est quasiment palpable.

— Je n'en ai pas la moindre idée, Scar.

Évidemment, je me suis posé la question. Un nombre incalculable de fois. Parfois, le monde semble m'engloutir, briser chacun de mes os avant de me rejeter en petits morceaux de rien. Lorsque, après une énième insulte, un

énième coup, une énième humiliation, même respirer devient douloureux... cette question s'impose toute seule.

Si, dans un élan de lâcheté, ou de courage, je décidais que c'était le jour de trop, que m'attend-il de l'autre côté ? La souffrance deviendrait-elle un mythe dans le monde d'après ? Ou alors, le vide m'accueillerait dans ses bras parfois si attrayants ? Le paradis, l'enfer, la réincarnation, qu'est-ce qu'il adviendra de moi une fois ma vie terminée ?

La mort nous semble plus agréable qu'une existence plongée dans le noir, justement parce qu'on ne sait pas ce qu'elle cache. Peut-être est-ce plus supportable, ou peut-être pas.

Chaque jour, vivre avec cette peur comme incrustée dans l'estomac. Cette boule qui noue une gorge, donnant l'impression qu'une corde s'y enroulait. J'avais sous-estimé l'enfer. Le vrai. Le réel. Si horrible qu'il te donne envie de rejoindre celui dépeint dans de multiples religions. Parce qu'une personne, même le diable en personne, paraît plus charmante que les centaines de jeunes qui balancent du sel sur nos plaies à peine refermées. J'avais sous-estimé l'aptitude de Kevin à faire du mal à celui qu'il considérait comme son ennemi. Ou sa chose. Son jouet. Son défouloir. Ou peut-être avais-je surestimé ma capacité à encaisser.

Tout s'est compliqué pour moi dès mon entrée au lycée, même si l'intervention de celle qu'on prend pour ma sœur de sang n'avait pas arrangé la situation il y a trois ans. Scarlett voulait bien faire, sûrement, pensait-elle que tout cela cesserait après ? Je dois reconnaître que d'avoir choisi de parler pour la première fois afin de prendre ma défense n'a fait qu'accentuer mon affection pour elle. En revanche, se faire défendre par une gamine de dix piges, ça ne donne pas une très bonne image de soi et brusquement, l'affaire s'est fait connaître, pas seulement au lycée où Kevin étudiait, mais aussi au collège. Les rumeurs sont allées bon train et rapidement, je suis passé d'homme invisible à risée de tous les gamins. Toutefois, tout ceci n'était rien en comparaison du lycée.

Les moqueries sont plus réfléchies et bien souvent, elles tombent assez juste pour me blesser réellement. Les humiliations sont plus poussées, tout le monde s'y met. Ces dernières semaines, je dois faire face à Victoria Wilkinson, celle que je pensais être l'ex de Kevin. Bien sûr, mon ego au ras des pâquerettes a fait la remontada du millénaire lorsqu'elle m'a ouvertement dragué avant de m'inviter à une soirée chez elle. Victoria est en dernière

année, c'est le cliché type de la cheerleader. Belle à se damner, populaire, professionnelle des fêtes à fort potentiel sexuel... Bref, mon cerveau temporairement remplacé par ma queue n'a pas fait long feu face à elle.

Et en parlant de ma queue, elle fut plus que ravie de connaître d'autres plaisirs que celui solitaire. Une partie de moi, aussi infime soit-elle, restera à jamais emplie de fierté à l'idée d'avoir baisé Victoria, la meuf de Kevin. Même si ce n'était pas pour les bonnes raisons.

Mais les répercussions engendrées ont été... ignobles. Vraiment. J'aurais dû me méfier davantage, après tout, Victoria n'a rien à envier à Kevin. Je ne pouvais pas prédire qu'elle allait sous-entendre qu'elle n'était pas consentante. J'ai repassé la scène des dizaines et des dizaines de fois dans ma tête. Je me souviens parfaitement de ses avances, de ses mains sur mon corps, de sa manière de me prendre en bouche et de ses gémissements. Je m'en souviens !

Je n'avais pas bu une goutte d'alcool, je sais très bien ce qui s'est passé dans cette chambre, et je jure devant tout ce qui m'est de plus cher qu'elle était parfaitement consentante.

Cependant, personne n'aurait pu remettre en cause la parole de Victoria Wilkinson. Pire encore si le soi-disant violeur, c'était moi. Moi, je ne suis rien. Un caillou sous leurs semelles, une merde sur un trottoir. Et lorsque tu n'es rien, tu ne vaux rien et ta parole encore moins. Elle ne peut pas prouver qu'elle a raison, mais je ne peux pas démontrer qu'elle ment, alors je suis coupable. C'est ainsi, et peut-être que j'aurais dû le voir venir. J'aurais dû comprendre qu'elle allait profiter de cet instant pour me porter le coup de grâce. Mais je n'ai rien vu. Aveuglé par mon désir et ma colère, je me suis fait avoir comme un bleu.

Désormais, je connais la définition réelle du mot enfer. Autrefois, je pensais qu'à un moment, nous ne pouvions pas tomber plus bas. Aujourd'hui, j'ai compris que la chute est sans fin. On invente le « fond du trou » pour nous rassurer, nous dire que tout cessera un jour, mais la vérité est bien plus cruelle. Il n'y a pas de fin, on tombe, encore et encore. On s'arrache la peau à trop tenter de se rattraper à ceux qui ne sont, en réalité, que des ronces. On s'entache l'âme à coups de faux espoirs avant de sombrer dans le puits du désespoir. La seule chose capable de stopper cette chute interminable, c'est la faucheuse elle-même, lors d'un trop-plein de générosité.

— Je pense qu'il n'y a rien, déclare-t-elle solennellement. La vie est trop



compliquée pour qu'il y ait une suite. C'est comme un bouquin pas dingue, tu sais, ceux que tu te forces à finir ? Je vois la vie comme ce genre de livre, le début t'intrigue, ensuite, tu te fais chier, mais tu continues de le lire. Parce qu'un bouquin, ça coûte cher, tu ne veux pas jeter l'argent par les fenêtres, donc tu le termines à contrecœur. La vie, c'est un livre pas dingue ou carrément nul à chier.

Je tourne doucement la tête vers Scarlett. Elle observe le plafond d'un regard absent, comme si sa pensée ne m'était pas destinée. Elle choisit toujours ses mots avec soin, c'est fascinant. On n'y pense pas, après tout, Scar n'est qu'une gamine de treize piges. Avec un passé merdique, certes, mais elle n'en reste pas moins une enfant. Toutefois, chacun de ses mots est passé et repassé dans sa petite tête, elle n'en dit jamais trop et en même temps, largement assez pour qu'on capte le fond de sa pensée. C'est perturbant de constater qu'une gosse est aussi – si ce n'est plus – mature que soi.

— Noir, Scar ? demandé-je.

— Noir, blanc, aucune importance, la finalité est la même. J'ai perdu mon meilleur ami parce que je n'ai pas voulu sortir avec lui.

Je manque de rire. Pas de joie, certainement pas, disons simplement que je ne comprends pas mon frère. Il a toutes les filles à ses pieds, au lycée, il se tape des dernières années – qui ne l'accusent pas de viol – et pourtant, c'est une gamine qu'il veut. Non pas que j'aie un problème avec la différence d'âge dans un couple, simplement, treize et seize, ça coince quelque part. Évidemment, elle est plus mature que son âge, mentalement parlant. Mais physiquement... C'est une gamine quoi ! Bien sûr, dans plusieurs années, je suis persuadé qu'elle fera tomber les mecs comme des mouches, mais pour l'heure, c'est une enfant et je trouve ça carrément malsain de la part de mon frère.

Bien que nous soyons – faux – jumeaux, nous ne nous sommes jamais entendus. Enfin, peut-être que si, mais nous n'avons jamais été extrêmement proches. Gamins, il avait ses potes et moi, les miens, nous ne nous fréquentions que très rarement en dehors de la maison. Je sais qu'il est parfaitement conscient de ce que j'ai vécu au collège, et désormais au lycée, mais il n'a jamais pris la peine de prendre ma défense. Dans un sens, j'apprécie. Même si je ne trouve pas de solution pour me sortir de cette situation, je ne veux pas de sa charité ou pire encore, de sa pitié. Il ne m'a

jamais aidé et, s'il le faisait aujourd'hui, j'aurais l'impression de lui être redevable, et mon frère est assez fourbe pour me le rappeler.

J'ai toujours pensé que les liens du sang n'apportaient rien d'autre qu'un ADN similaire. Je suis presque plus proche de Scar que d'Owen. Non, je *suis* plus proche d'elle que de mon propre frère. Dès l'enfance, même si nous nous entendions un peu mieux qu'aujourd'hui, nous avons pris des chemins distincts, et plus le temps passe, plus nos routes s'éloignent. Je le vis bien, je pense que lui aussi. Nous sommes radicalement différents. Comme le dit si bien Scarlett : il est le blanc, je suis le noir. Pourtant, parfois, je me demande qui est le plus sombre d'entre nous : celui qui n'a aucun mal à assumer cette partie de lui ou celui qui se dit blanc comme neige, mais hurle sur une gamine parce qu'elle ne veut pas se mettre en couple avec lui ?

Malgré ça, je sais que Scar tient énormément à son amitié avec Owen. Il est son pilier et le seul capable de la raisonner lorsqu'elle se montre... instable. Comme il y a quelques mois, quand elle s'est jetée sur sa psy parce qu'elle a eu le malheur de parler de ses parents. La pauvre dame s'en est tirée avec une jolie trace de griffure sur le visage. C'est lui qui a réussi à la sortir du brouillard. Scarlett pense que le noir est le pire qu'elle puisse vivre, mais lorsqu'elle entre dans une colère telle qu'elle finit par s'évanouir sous la pression, c'est une vision cauchemardesque.

Ses parents ont laissé des cicatrices si profondes que, bien souvent, mise au pied du mur, elle trouve sa solution dans la violence, parce que c'est tout ce qu'elle a toujours connu. Il n'y a que mon frère capable de la sortir de cet état de semi-transe.

— Ça va s'arranger, Scar.

— Tout le monde dit constamment ça, ricane-t-elle. C'est vrai quoi. « Tu verras, ça ira mieux demain » ; « Tu finiras par oublier ». Mais ce ne sont que des mensonges. On n'oublie jamais, rien ne s'arrange réellement, on vit avec, c'est tout. Et on finit par dire blanc quand tout est noir. Parce qu'en réalité, personne n'attend de réponse franche. Seulement la moins compliquée.

J'avais oublié à quel point elle peut être déprimante, lorsqu'elle s'y met...

— Tu nous mens souvent, lorsqu'on te demande comment tu vas ?

Elle plante son regard dans le mien, elle n'a pas besoin de parler, ses yeux avouent déjà le moindre de ses secrets. C'est ce que je trouve fascinant chez cette fille, elle peut nous ouvrir les portes de son univers en déroulant le tapis rouge d'un simple regard, alors que d'autres fois, elle est si hermétique qu'on

se demande si elle a encore une âme enfouie en elle.

— Tout le monde ment, H. Même l'homme le plus sage a un jour succombé au doux parfum du mensonge. La réalité est trop compliquée à affronter sans lui.

— Je ne pense pas que ce soit une solution, contré-je.

— Sortant de ta bouche, ça sonne encore tellement faux, rit-elle. Tu mens plus que moi. J'ai au moins le mérite d'affirmer « noir » parfois, alors que toi, tu passes ton temps à affirmer que tout roule dans le meilleur des mondes, avant de te morfondre dans ta chambre. Ose. Ose dire que tu ne vas pas bien et à partir de ce jour, peut-être que j'arrêterai de mentir. Maintenant, joue-moi une chanson, s'il te plaît.

D'un geste de tête, elle me montre ma guitare, celle qu'elle m'a offerte l'année dernière. Mon regard tombe sur mon index gauche. J'en pratique tellement, ces derniers temps que même la corne qui s'est formée au bout de mon doigt ne parvient pas à protéger ma peau. J'en saigne parfois, mais c'est en jouant que je me sens mieux, que je me retrouve moi-même. La musique a toujours été la seule porte capable de mener à mes secrets les plus honteux, à mes faiblesses les plus exploitables, à mon âme en perdition et à mon cœur appelant au secours.

Je pense qu'un jour ou l'autre, on a tous besoin d'une accroche, d'un pilier, n'importe quoi qui nous donne la force de tenir une journée de plus, une heure, parfois même une simple minute. Un rien qui nous rattache à la réalité nous empêche d'abandonner. Pour Scarlett, c'est mon frère. Pour moi, c'est la musique. Et tout comme Scar lorsqu'elle pense perdre Owen, sans mélodie, ma vie n'a aucune saveur.

Je tends mon bras pour attraper ma guitare, alors que du coin de l'œil, je vois un léger sourire étirer les lèvres de Scarlett. Lorsqu'elle est arrivée, qu'elle se murait dans le silence, elle me regardait jouer des heures entières, le regard à la fois vide et rempli d'émotions. C'était comme si, à travers mes notes, j'arrivais à capter ce qu'il restait de son âme. Puis les années ont passé et j'ai trouvé dans la musique quelque chose de plus intime, de plus personnel. Si bien que jouer devant les autres, même elle, m'est devenu atrocement compliqué. J'ai l'impression de me livrer, totalement, sans demi-mesure. D'être mis à nu.

Je dépose mon index abîmé sur le manche, je cherche un instant mon médiateur. Évidemment, il a encore disparu. J'ai dû en acheter une centaine

depuis que je joue, je suis incapable d'en garder un plus de quelques jours, je passe ma vie à les perdre. Je lâche un soupir avant de gratter la première corde.

La chanson s'impose à mon esprit sans que j'aie besoin d'y réfléchir bien longtemps. *Fire Meet Gazoline* de Sia, cet air que Scarlett écoute en boucle. Je joue sans ouvrir la bouche, je serais capable de gâcher cet instant, cependant, les paroles résonnent dans ma tête, si distinctement qu'on pourrait croire que quelqu'un chante près de moi.

*Fire meet gasoline*

*(Le feu rencontre l'essence)*

*I'm burning alive*

*(Je brûle vive)*

*I can barely breathe*

*(Je peux à peine respirer)*

*And you feel love for me*

*(Et tu ressens de l'amour pour moi)*

Lorsque la dernière note résonne dans ma chambre, je tourne doucement la tête vers Scarlett. Elle ne me regarde pas, pourtant, je lis sur son visage toute la douleur du monde.

— Parfois, commence-t-elle dans un murmure, je m'imagine feu et toi, essence. Tu sais ce qu'il se passe lorsque le feu rencontre l'essence ?

Désarçonné par sa question, je ne réponds pas. Elle se lève et, sans un regard, se dirige vers la porte de ma chambre, prête à partir. Avant de sortir, elle me jette un coup d'œil par-dessus son épaule, faisant voler ses cheveux blonds.

— Boom. Un peu comme mon cœur lorsque je te vois t'éloigner, alors que tu n'es qu'à quelques centimètres de moi.

*I ache for love, ache for us*<sup>[3]</sup>, murmure-t-elle avant de sortir définitivement.

## 5.

# univers parallÈle

*Scarlett – 14 ans*

Je zigzague à travers les passants sur la planche de mon skate. J'ai exactement quarante-huit minutes de retard, autant dire que je viens de signer mon arrêt de mort. J'entends d'ores et déjà la voix légèrement rauque d'Owen me briser les tympanes, si bien que l'envie de faire demi-tour me traverse l'esprit. Mais mes jambes en décident autrement. Défiant ma volonté, elles accélèrent le rythme afin de rejoindre mon meilleur ami au skatepark abandonné que l'on a désigné comme *notre* petit coin.

Tous les soirs, après les cours, nous nous y rendons, histoire de décompresser un peu, de nous isoler du reste du monde. On y parle de météo et de choses bien plus sérieuses comme mes parents. On y fume des clopes aussi, juste pour passer le temps. C'est notre endroit à nous, le genre de lieu qui nous permet de nous enfermer dans notre bulle, sans que personne ne nous prenne la tête. Là-bas, j'oublie que je suis la pauvre petite Scarlett maltraitée par ses parents. J'oublie que je suis follement amoureuse du frère de mon meilleur ami... et que mon meilleur ami est follement amoureux de moi.

*C'est dingue, moi qui n'ai jamais aimé les triangles amoureux dans les bouquins, me voilà plongée dans l'un d'entre eux.*

J'oublie que, demain encore, je devrai me rendre au cabinet de ma psy qui, avec les années, devient aussi barge que moi. J'oublie que j'ai changé, et que la personne que je suis en train de devenir ne me plaît pas du tout. J'oublie qu'il y a quelques mois, j'ai avoué mes sentiments à H. J'oublie qu'il a ri comme seule réponse.

Là-bas, je suis seulement Scarlett. Il est seulement Owen. Et le temps d'un coucher de soleil, ma vie devient plus acceptable. Les souvenirs s'envolent, la douleur dans mon estomac disparaît et le reste du monde est

blanc comme neige, à l'instar de mon existence.

La semaine dernière, j'ai lu un roman, le genre de ceux qui nous marquent. Il traitait des univers parallèles. J'aime cette image. Ce monde possédant son propre espace-temps. Un événement capable de changer absolument tout. Parfois, je me demande à quoi ressemblerait le mien si j'étais née dans une autre famille, ou si je n'étais pas tombée de l'arbre. C'est ridicule, je le reconnais, mais ma vie a basculé le jour où cette fichue branche a cassé. Et si ça n'avait jamais été le cas ? Mes parents seraient-ils restés des gens bien ? M'auraient-ils aimé comme ils l'auraient dû ?

C'est tellement frustrant de se dire qu'un seul événement peut absolument tout changer dans une vie. Frustrant et fascinant, je dois le reconnaître. Prenons un exemple moins dramatique. La semaine dernière, j'ai joué à *action ou vérité* avec un groupe d'individus que je devrais considérer comme mes amis. J'ai soigneusement évité de choisir *action*, puisque je savais que j'allais devoir embrasser un des mecs. Quand Cindy m'a demandé pourquoi je vivais chez les Cross, je n'ai pas voulu répondre, elle a insisté, je l'ai frappée et je me suis fait exclure trois jours. Dans un autre univers, je n'aurais peut-être pas porté autant d'importance à mon premier baiser, j'aurais choisi *action* et Cindy n'aurait pas eu le nez cassé.

Je ne saurais dire pourquoi je porte, tout à coup, un si grand intérêt à cette théorie carrément tirée par les cheveux. Peut-être parce que ça me rassure de savoir que, quelque part, dans un autre espace-temps, j'ai une vie bien moins compliquée. Dénuée de démons, de douleur et de noir.

Je sors de mes songes, lorsque je vois apparaître le vieux skatepark abandonné à la sortie de Fargo. Il a été jugé trop dangereux il y a plusieurs années. La ville devait le remettre en état, pourtant après huit ans d'attente, on doit bien se rendre à l'évidence, ce skatepark représente le dernier problème du maire.

Depuis, la nature a repris ses droits, cassant ici et là le bitume des rampes, s'enroulant autour du fer. Le tout offre une ambiance légèrement flippante, mais tellement rassurante à la fois : tout finit toujours par reprendre sa place. Peut-être qu'un jour, moi aussi je serai en mesure de récupérer mes droits sur ma vie.

Les murs ont été tagués il y a plusieurs années, laissant une trace supplémentaire du passage de l'homme en ces lieux. Derrière le lierre on aperçoit des prénoms, des dessins qui ne laissent que peu de place à l'imagination...

C'est drôle de se dire qu'avant, ce n'était pas le refuge d'Owen Cross et de Scarlett Black, mais celui de dizaines et de dizaines d'autres jeunes qui avaient peut-être vu la même chose que nous avons trouvée ici.

J'aime cette ville, Fargo est certainement l'endroit le plus intéressant du Dakota du Nord. Toutefois, bien souvent, lorsque les étoiles illuminent le ciel, j'aimerais me trouver ailleurs, loin d'ici, de tout ce que j'ai vécu. Je suis intimement convaincue que les souvenirs s'attachent aux lieux. Par exemple, je me souviens d'Halloween l'année de mes sept ans chaque fois que je passe devant le manoir du vieux Campbell. Tout comme je me rappelle de mon enfer lorsque je suis proche de la maison 482, celle où j'ai vécu les plus longues années de ma vie. Loin d'ici, je serais peut-être en mesure d'oublier.

— Une heure, hurle la voix d'Owen lorsque je saute de mon skate. Sans déconner, Scarlett, une heure que je poireaute ici !

J'affiche mon plus beau sourire tandis qu'il écarte le grillage pour agrandir le trou. L'endroit étant abandonné et jugé dangereux, le maire a fait installer ce rideau de métal tout autour du skatepark pour en interdire l'accès. Owen y a dégagé une entrée en début d'année, avec la pince de son père, afin qu'on puisse circuler sans avoir besoin d'escalader et donc, de déchirer nos vêtements avec le fil barbelé.

— J'étais collée, déclaré-je en haussant les épaules, tu n'as pas reçu mon message ?

Il secoue la tête en levant les yeux au ciel. Évidemment qu'il ne l'a pas eu puisque je n'ai rien envoyé. Je n'étais pas collée. Mon dernier cours a été annulé, l'enseignant de mathématiques était *malade*. La vérité, c'est que notre cher professeur Green est en dépression depuis que sa femme l'a quitté pour un jeune homme qui a la moitié de son âge. Elle a obtenu la garde de ses gosses et il se retrouve désormais seul, avec une forte tendance à l'alcoolisme. On apprend des tonnes de choses en salle de colle...

— Tu as fait quoi, cette fois ? demande-t-il, alors que nous nous frayons un chemin dans les hautes herbes.

Mon cerveau tourne à dix mille à l'heure. Lorsque j'ai su que nous étions libres en avance, je me suis directement rendu chez moi. Le vrai. J'ai trouvé les clefs de la maison 482 chez les Cross il y a quelques mois et depuis, une énergie malsaine me pousse à y retourner. Je m'assieds sur le sol de mon ancienne chambre et fixe durant des heures la porte close de cette dernière comme je le faisais enfant. Je repense aux divers scénarios qui se sont

réellement produits. Je les revis tout en cherchant comment j'aurais pu m'en sortir. C'est malsain et généralement, après, j'enchaîne cauchemar sur cauchemar. Toutefois, je ne peux m'en empêcher. J'en ai *besoin*.

— J'ai répondu à un prof, dis-je, l'air de rien.

Le mensonge. Mon arme la plus puissante. Je n'aime pas mentir, mais bien souvent, je n'en ai pas le choix. Si j'avouais à Owen ce que je foutais pour avoir autant de retard, il paniquerait. Il ne peut pas comprendre. Personne n'en a le pouvoir, pas même moi. Je suis parfaitement consciente que je me fais du mal inutilement, mais si je ne crée pas cette souffrance, c'est encore pire. Bien sûr, cette époque ne me manque absolument pas et j'ai compris que mes parents m'avaient menti, que je ne méritais rien de tout ça, je ne m'y rends pas par nostalgie. J'ai simplement l'impression de me rattacher à la réalité.

Souffrir me rappelle que je suis bel et bien en vie. Que j'ai réellement survécu. Que tout ceci n'est pas un mirage. Et surtout, que je ne risque pas de me réveiller dans cette chambre, avec l'impression d'avoir vécu toute une vie le temps d'une nuit infantine.

Owen m'aide à monter sur une des rampes du haut et nous nous installons, comme tous les soirs, sur le métal chauffé par le soleil. Nous avons pris l'habitude de venir ici afin que je me tienne éloignée de H. Non pas parce que je suis en pleine peine de cœur et que le voir me fait atrocement souffrir. Non, simplement parce qu'il est devenu le plus gros enfoiré que ce monde ait porté en son sein. Imaginez le pire connard que vous connaissez, multipliez-le par cent et vous avez une image de qui est désormais Heath Cross, depuis que j'ai eu le malheur de lui avouer mes sentiments.

Il a ri. C'est moi qui devrais être en colère, pas lui. C'est moi qui ai dû ramasser les miettes de mon cœur à la pelle et à la balayette. Et en prime, je dois donner l'impression de ne pas être triste. Agir comme si de rien n'était lorsqu'il détourne le regard quand nous nous croisons au détour d'un couloir. Sourire en faisant mine que mon cœur ne saigne pas en l'entendant jouer de la guitare. Je suis obligée de... continuer de vivre « comme si ».

Après tout, c'est un peu l'histoire de ma vie. Faire comme si je ne m'en voulais pas d'être tombée de l'arbre.

Comme si je me sentais chez moi avec les Cross.

Comme si je n'étais pas amoureuse de H.

Comme si je pouvais voir Owen plus que comme un ami.



Parce que plus les années défilent, plus je sais que c'est ce qu'on attend de moi. C'est ce que veut Owen, c'est ce que souhaite certainement H, c'est ce que veulent mes « amies ».

Je me demande si ça ne serait pas plus simple : faire ce qu'on attend de moi et attendre que ça passe. J'ai toujours trouvé qu'il était dur de prendre de réelles décisions. Il est bien plus facile de se laisser porter par le courant. Je n'ai pas l'énergie nécessaire pour être moi-même dans ce monde de barges.

Owen parle, je vois ses lèvres bouger, certainement qu'il me raconte sa journée, pourtant, je n'entends pas un mot. Je l'observe sans l'écouter en constatant que mon avenir, ce qu'on attend de moi, pourrait être bien pire. Après tout, il est mon meilleur ami, j'ai confiance en lui, malgré le fait qu'il sorte aisément de ses gonds – je suis pareille.

Je l'aime.

Pas comme H, c'est certain, mais je l'aime. Je ne pense pas que je pourrai un jour être amoureuse de lui, toutefois quelle importance ? L'amour reste de l'amour, qu'importe qu'on soit amoureux ou non, pas vrai ?

— Et Victoria organise une soirée samedi avec...

— Owen ? le coupé-je.

Il s'arrête enfin de parler. Nos regards se rencontrent, se percutent. Je plonge dans ses yeux clairs et y vois toute la douceur du monde. Il y a environ un an, nous nous sommes disputés, il m'aimait et je l'ai repoussé sans le moindre tact. À l'époque, je n'avais pas compris pourquoi il avait si mal réagi, aujourd'hui, je le réalise. H m'a fait exactement un coup identique, et même s'il ne se comportait pas comme le roi des cons, je pense que je serais incapable de rester auprès de lui plus de temps qu'il n'en faut sans avoir le cœur en ébullition.

Nous nous sommes réconciliés quelques semaines après et Owen a réintégré ma chambre. Par la suite, aucun de nous n'a abordé le sujet, personne n'a oublié, mais... ignorer le problème nous permet de mettre la rancune de côté, je suppose.

— Tu es toujours amoureux de moi ? demandé-je de but en blanc.

Ses yeux s'écarquillent de surprise tandis que ses lèvres s'entrouvrent sans qu'aucun son ne quitte sa bouche. J'ai besoin de savoir, de l'entendre de vive voix. Je sais qu'il m'aime, je le vois dans ses yeux, Owen m'observe de la même manière que je regarde H et j'ai conscience de ce que ressent mon

cœur.

Il déglutit difficilement sans pour autant détourner son regard du mien. J'ai l'impression que les secondes se transforment en heures dans ce lourd silence quasi insupportable.

— Oui.

Je hoche doucement la tête avant de m'approcher de lui. Le métal de la rampe brûle mes cuisses nues tandis que les battements de mon cœur s'accélèrent. J'ai toujours cru que cet instant se déroulerait avec un homme dont j'aurais été follement amoureuse. À l'instar des romans que je lis, je m'imaginais embrasser l'homme que j'aime dans un endroit qui m'est particulier, à l'abri des regards, pour que ce moment perdu au milieu de tant d'autres n'appartienne qu'à nous. Je voulais le graver dans mon esprit, le conserver précieusement comme le plus beau des trésors, le chérir éternellement comme les plus belles minutes de mon existence.

Tremblante, je dépose mes lèvres sur celles d'Owen, laissant derrière moi tous les fantasmes que j'avais imaginés des années durant. Certainement surpris, Owen ne réagit pas, insufflant un doute poignant dans mon esprit. Et puis, il dépose ses mains sur mes joues, dans une infinie délicatesse, et doucement, ses lèvres se mettent à bouger. Lorsque j'imaginais mon premier baiser, je m'attendais à quelque chose de grandiose, un peu comme le grand final d'un feu d'artifice.

Je rêvais de ces papillons que je vois décrits ici et là, ce souffle coupé, ce cœur battant si fort qu'il en devenait douloureux. Je parvenais presque à ressentir cette explosion dans mon ventre, le temps qui se suspendait pour créer un instant magique. Une seconde que nous sommes incapables d'oublier. J'espérais que ce baiser me ferait passer de noir à blanc en une nanoseconde. J'imaginais... H.

Au lieu de quoi, je m'enfonce peu à peu dans la noirceur la plus complète. L'âme en peine, le cœur criant à l'aide. Parce qu'Owen ne sera jamais H, qu'importe l'envie que j'y mets, la force de mon amour pour lui, il ne sera jamais *lui*.

Avant de tomber amoureuse de H, ou de comprendre que je l'ai toujours été, je croyais au prince charmant. C'est ridicule, dit ainsi, toutefois je me voyais déjà follement éprise d'un homme qui m'aimait autant que je l'aime. Mais voilà, ma vie n'a jamais été le reflet d'un conte de fées, je m'y suis habituée.

Je devrais être ravie qu'un mec comme Owen ne veuille que moi, ne

voie que moi. Il est tout ce dont on peut rêver de mieux. Toutefois, mon monde me semble plus exigu lorsqu'il glisse sa langue dans ma bouche pour venir caresser la mienne, avec sa délicatesse habituelle.

Owen et H ont toujours fait partie de mon histoire un peu bancale. Celle d'une fille amoureuse du jumeau de son futur copain. Je pensais, à travers ce baiser, être en mesure d'interchanger les noms dans ma tête, aimer Owen à la place d'H, ça aurait été tellement plus simple. Mais j'échoue, lamentablement. En chacun de ses gestes, je cherche un peu de Heath, un rien qui me le rappellerait. Owen n'est pas H, il ne le sera jamais, et j'ai beau l'aimer, je sais que je ne pourrai pas en tomber amoureuse.

C'est un raclement de gorge qui nous sépare. Je sursaute en mettant le plus de distance possible entre Owen et moi, comme pour cacher notre délit, ou mon mensonge. Mon regard chute sur Heath et mon cœur explose, se brise en un millier de morceaux. Il nous observe, à tour de rôle, la mine à la fois dégoûtée et en colère.

— Papa te cherche pour ton rendez-vous, déclare H à l'attention d'Owen.

Owen se lève prestement en jurant. J'avais, moi aussi, oublié son entretien. Le médecin doit lui fournir une attestation pour le stage de football qu'il intègre dans quelques jours. Il me lance un regard désolé, puis attrape son sac.

— Fonce, soufflé-je en me relevant. Tu seras plus rapide sans moi.

Je lui offre un sourire rassurant avant qu'il hoche la tête et se laisse glisser sur la rampe. Je rejoins H, surprise qu'il connaisse cet endroit, et légèrement honteuse qu'il nous ait vus nous... embrasser.

Sur le chemin du retour, un lourd silence plane entre nous, qu'il rompt finalement.

— Tu es vraiment la pire des hypocrites, Scarlett, crache-t-il. Tu penses que c'est ça, aimer ? Se faire recaler, donc courir dans les bras d'un autre ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles, murmuré-je, le cœur au bord des lèvres.

— Je parle de ta langue dans la bouche de mon frère, alors qu'il y a quelques semaines, tu disais m'aimer depuis toujours. Tu affirmes être éprise, mais sais-tu au moins ce que cela signifie ?

— Et toi ? contré-je sèchement.

— Je n'ai jamais prétendu t'aimer.

*Victoire par KO pour Heath Cross !*

C'est, sans aucun doute, la douleur la plus violente que j'ai ressentie jusqu'aujourd'hui et les mots les plus durs à entendre. Ne pas être aimé par celui qu'on aime, c'est... *mortel*.

— Alors ne me demande pas de faire ce dont tu es incapable.

— Tu n'es qu'une menteuse, une manipulatrice. Ouvre les yeux, Scarlett, tu ne peux pas jouer sur deux tableaux ainsi sans briser des cœurs à la fin.

Je m'arrête net, outrée par ses propos. Comment ose-t-il ? C'est lui qui m'a repoussée, c'est encore lui qui m'a ri au nez et c'est toujours lui qui se comporte tel un connard depuis des mois !

— Tu veux la vérité, H ? Je t'aime comme une folle. Je t'aime tellement que c'en est douloureux, mais tu vois, noir plus noir, ça fait toujours noir. Avec Owen, je peux espérer une touche de gris.

*Et je pense sincèrement mériter ce fichu gris.*

— Alors, tu es avec lui par défaut.

*Oui, je suis avec lui parce que tu ne veux pas de moi, Heath Cross.*

— Non, réponds-je. Je suis avec lui parce que même si je suis follement amoureuse de toi, c'est lui qu'il me faut.

*C'est de lumière dont j'ai besoin, bien que ta noirceur sera toujours mon plus grand péché.*

Je reprends ma route, mon skate sous le bras, espérant arriver dans ma chambre avant que la première larme ne quitte mes yeux.

Dans un univers parallèle, je serais heureuse. Ma chute de l'arbre n'aurait jamais eu lieu et j'aurais été capable d'aimer le bon garçon.

Dans un univers parallèle, mon cœur ne saignerait pas et H serait fait pour moi.

## 6.

# les nuances de la colÈre

*Heath – 18 ans*

— Alors, Heath, tu ne dis pas bonjour à ton vieux pote ?

La bouche entrouverte, les yeux légèrement écarquillés, je regarde Kevin, ébahi. Depuis qu'il est entré à l'université, il n'a plus remis les pieds à la maison, du moins, je ne l'ai plus croisé. Son départ a été pour moi une réelle bouffée d'oxygène.

Évidemment, il a transmis le flambeau, le harcèlement n'a pas cessé après son départ, mais les choses avaient considérablement changé. Owen est intervenu dès que sa copine est entrée au lycée, certainement qu'il ne voulait pas qu'elle soit témoin de son manque de considération à mon égard. Les regards noirs persistaient dans les couloirs, les murmures – pas si silencieux que ça – également. Toutefois, lorsque mon frère m'a défendu, il n'y a plus eu d'attaque de front.

Ma fierté en a pris un sacré coup, mais il a aussi forcé Victoria à avouer qu'elle était consentante lors de notre rapport sexuel, et ce fut une libération. Je peux encaisser les coups, même les insultes, cependant, passer pour un violeur auprès des autres, je ne pouvais pas le tolérer.

Il y avait sans cesse ce doute dans mon esprit, bien sûr, j'étais certain qu'elle était consentante, mais... il restait également cette petite voix insupportable au fond de mon esprit. Ce léger « et si... » qui me tourmentait. La haine des autres, le doute de mes parents... c'était insoutenable.

— Tu as perdu ta langue ? poursuit-il.

Je détourne un instant les yeux, observant le parking désert. Les cours ont commencé il y a dix minutes, je me suis mis en retard ce matin lorsque mon regard a croisé celui de Scarlett, toujours aussi froid. Il y a un an, nous nous disputions à la sortie du skatepark abandonné qu'elle fréquente avec

mon frère. Il y a un an, elle l'embrassait pour la première fois, quelques semaines seulement après m'avoir avoué qu'elle m'aimait.

Cette nuit-là, j'ai ri. Lorsqu'elle est entrée dans ma chambre, qu'elle s'est assise sur mon lit comme elle le faisait régulièrement, je ne me suis douté de rien. Je n'ai pas imaginé un seul instant qu'elle allait me dire qu'elle était amoureuse de moi. J'avais des doutes, évidemment, depuis la dernière fois où j'avais joué de la guitare pour elle – et seulement pour elle. Je n'y voyais qu'une petite attirance enfantine. Il était inimaginable que cette amourette perdure dans son esprit plus de quelques semaines.

J'avais beaucoup de mal à voir Scarlett autrement que comme une enfant. Aujourd'hui, alors qu'elle a fêté ses quinze ans il y a à peine quinze jours, je culpabilise de la trouver de plus en plus attirante. Elle a grandi, son corps se transforme, Scarlett devient d'une beauté sans faille. Une perfection. Un péché originel, celui pour qui les hommes traverseraient l'enfer en chantant. Celle qui embrasse mon frère du matin au soir et se glisse dans ses draps à la nuit tombée.

Sa beauté, qui s'accroît chaque jour un peu plus, n'a d'égale que le mépris qu'elle m'accorde et la froideur qu'elle affiche au quotidien avec tout le monde. Depuis son entrée au lycée, Scarlett a considérablement changé, pas seulement physiquement, non, elle est devenue... quelqu'un d'autre. Une peste, voilà tout. Son cœur semble forgé dans la pierre et ses humeurs, autrefois changeantes, stagnent de plus en plus dans le blanc. Et que tous les dieux m'en soient témoins, Scarlett est une vraie connasse dans ces phases-là. Owen tente de l'intégrer, mais elle refuse de se sociabiliser. La seule personne encore capable de l'approcher sans recevoir son regard aussi sombre qu'une nuit sans lune, c'est mon frère.

Mes parents tentent de se rassurer, affirmant qu'elle traverse seulement la fameuse crise de l'adolescence, cependant avec son passé, quels dommages cette période si particulière peut-elle avoir sur elle ? Il y a beaucoup à redire sur Scarlett, mais derrière cette force inébranlable qu'elle affiche depuis de longues années, elle n'en reste pas moins cette gamine qui a traversé l'enfer dès son plus jeune âge.

Prétendre que je ne suis pas inquiet serait un mensonge. Malgré nos différends, j'ai grandi avec cette fille, comme si elle était ma propre sœur, bien que mes intentions et mes pensées ne soient pas aussi pures que je l'aimerais. Je tiens à elle, qu'importe ce qu'elle devient au fil des années, elle sera toujours, au fond de mon cœur, cette petite fille terrifiée arrivée

chez nous une nuit d'été, formatée pour se penser monstrueuse. J'éprouverai éternellement une profonde affection pour elle et ce, même si un désir, jusqu'ici insoupçonné, se glisse dans la course. Quoi qu'il en soit, je ne peux décemment pas ne pas être inquiet à son sujet.

Scarlett est... étrange. Derrière les regards noirs qu'elle me lance, je vois toujours l'étincelle dans ses yeux, la même que la nuit où elle m'a avoué son amour. Elle n'observe pas mon frère ainsi, en réalité, sa vision de lui n'a jamais changé, pas même lorsqu'ils sont passés d'amis à couple. Ressent-elle encore des sentiments pour moi ? Je n'en ai pas la moindre idée, mais ses yeux... ils ne trompent personne, pas même Owen, avec qui mes relations se sont considérablement dégradées. Désirer la même fille nous cause bien des torts.

Je sors de mes songes lorsque Kevin fait claquer sa langue contre son palais. Mon sang se glace au son de ce tic qui le poursuit depuis des années dès lors qu'il perd patience. J'ai changé, mentalement parlant. Physiquement, je suis toujours une brindille – je prie encore pour que cela évolue un jour – mais je suis plus fort que jamais dans ma tête. Affronter son regard sombre ne me terrorise plus autant, bien au contraire, une colère froide irradie mon être à la vue de ses yeux rieurs qui m'ont tant humilié à travers le temps.

Des flashes de ses sévices s'imposent dans ma mémoire. J'entends encore son rire méprisant, tandis que je me roulais sur le sol, priant, suppliant pour qu'ils cessent de me frapper. Je ressens toujours le frisson de terreur qui hérissé mes poils à la vue de la ruelle dans laquelle il m'attendait avec ses potes. Je revois son sourire lubrique quand ses chiens de garde se jetaient sur moi dans le seul but de me briser.

Je me rappelle cette nuit d'été, avant son départ pour l'université, dans les moindres détails. J'étais sorti après une nouvelle engueulade avec Scarlett, le cœur en peine, l'âme en perdition. J'avais couru jusqu'à ne plus sentir mes muscles. Jusqu'à ce que marcher soit aussi douloureux que de rester debout. Jusqu'à ce que mon souffle soit désordonné et que mes poumons me brûlent. Que les battements de mon cœur ne soient que chaos et vide, dans l'espoir d'oublier la brûlure du regard de Scar sur ma peau.

Affaibli. Anéanti. Je n'avais décidément aucune chance quand ils me sont tombés dessus. Ils avaient bu, mais ils n'en étaient pas moins redoutables et surtout, bien plus nombreux que moi. Ils riaient lorsqu'ils m'ont encerclé. Pris au piège comme une antilope entourée de lions, mon

seul réflexe a été de protéger mon visage, espérant qu'ils soient encore assez lucides pour savoir quand s'arrêter. Et j'ai encaissé. Ce furent les plus longs instants de ma vie, aujourd'hui encore je ne saurais dire si ça a duré cinq minutes ou des heures. Le temps s'écoulait avec lenteur, comme si même lui avait décidé de se jouer de moi.

Lorsque les coups ont enfin cessé, je n'étais plus qu'une coquille vide, attendant que la mort m'attrape. Je ne sais pas ce qui était le plus terrible : la douleur qui semblait lacérer la totalité de mon corps ou l'humiliation d'avoir été incapable de me protéger, de leur porter le moindre coup.

Et puis, ils ont baissé la braguette de leur jean. Mon visage, que j'avais tenté, en vain, de défendre, était si tuméfié que je ne pouvais plus ouvrir les yeux. Aujourd'hui encore, je remercie les cieux de m'avoir épargné cette vision d'horreur. Leurs rires gras, alcoolisés, résonnent chaque nuit dans mon esprit, tout comme la chaleur immonde de leur urine sur ma peau recouverte de plaies. J'aurais voulu hurler, j'en avais été incapable, et avec du recul, c'était une fois de plus, un cadeau des cieux.

Ils m'ont abandonné là, couvert de pisse, de sang et de boue, seul au milieu de ce parc. Je ne sais plus combien de temps j'ai pleuré avant de perdre connaissance. C'est mon père qui, après avoir géolocalisé mon téléphone, m'a retrouvé. J'ai passé deux semaines à l'hôpital, à fixer le plafond trop blanc sans accepter de prononcer le moindre mot. Dans cette chambre, j'ai compris les longs mois sans mots de Scarlett. Parler sans pleurer m'était impossible, et je ne voulais pas m'humilier, encore une fois.

*Que le silence est reposant, bien qu'il soit porteur de tous les maux.*

Lorsque je suis rentré chez moi, je suis monté dans ma chambre et n'en suis pas sorti de tout l'été. Scarlett passait une fois par jour et me répétait cette phrase qu'elle avait prononcée des années auparavant. Elle ne disait rien d'autre, quelquefois, elle ne me regardait même pas.

*Les nuages cachent les étoiles parfois, pourtant, elles ne disparaissent jamais réellement, contrairement à la douleur. Un matin, tu souffres, et puis le soir même, tu comprends que tout est éphémère. Comme les nuages qui cachent les étoiles, rien ne dure jamais éternellement, pas même la douleur.*

Lorsque je suis enfin sorti de ma léthargie, après m'être remémoré cette nuit des centaines de fois, sous le soleil ou tapi derrière les étoiles, elle m'a expliqué qu'elle n'aurait pas supporté le moindre mot après le passage de ses parents. Puis elle a planté son regard dans le mien, si lumineux, mais semblant pourtant mener tout droit dans les tréfonds de l'enfer, et elle m'a



répété cette phrase, encore. J'ai explosé et, pour la première fois depuis des mois, j'ai pleuré. Scarlett est restée, assise dans l'ombre, sa main délicate passant avec douceur dans mes cheveux, des heures durant, jusqu'à ce que mes larmes soient asséchées. Je n'ai jamais eu honte de pleurer devant elle, il y a même quelque chose d'apaisant à le faire. Comme si elle aspirait mes peines et nos démons, peut-être pour y faire face avec nous... Ce fut le dernier moment agréable que j'ai passé avec elle.

À cette époque, mes parents se sentaient si impuissants. J'avais prétendu avoir été agressé par des inconnus, incapable d'avouer l'identité de mes bourreaux de toujours. J'ai fait jurer à Scar de garder le secret, elle l'a fait, non sans jugement. Owen... il n'en avait rien à foutre.

Ma mère m'a traîné au commissariat où j'ai balancé mon faux témoignage : je n'ai pas reconnu mes agresseurs, mes souvenirs sont vagues et il faisait de toute façon trop sombre pour que je reconnaisse qui que ce soit.

Par la suite, mes parents ont insisté pour que je rencontre Charlotte, la psychologue de Scarlett. Ça m'a aidé, un peu. Mais au fond, la seule personne capable de me sortir du brouillard, c'était Scar. Parce qu'elle savait. Oui, elle savait ce que je ressentais.

Mon regard rencontre celui de Kevin. Il a toujours cette lueur nonchalante qui y brille, comme si rien n'avait d'importance si ce n'est lui et sa monstruosité. Une haine profonde remonte de mes entrailles et se diffuse dans mon corps à l'instar d'une traînée de poudre. Mon sang se réchauffe jusqu'à devenir brûlant, alors que les battements de mon cœur s'alourdissent. Étrangement, mon souffle est calme, posé, semblant hermétique au chaos qui domine mon être.

L'enfer s'abat dans mon esprit lorsqu'un sourire lubrique étire sa bouche. Bientôt, il se retrouve plaqué sur le sol, sa tête heurtant le bitume sans ménagement tandis que j'appuie tout mon poids sur son abdomen. Un grognement quitte ses lèvres à l'instant où un cri rempli de haine franchit les miennes. Une vague de toute-puissance me prend les tripes et déferle en moi lorsque mes phalanges s'écrasent avec force dans sa mâchoire saillante. Une fois. Deux fois. Trois fois. Et peut-être davantage encore.

J'ai cette sensation étrange de ne plus être parfaitement maître de mes gestes. Ma rage, trop longtemps passée sous silence, se libère sans hésitation sur son visage, ne lui laissant guère le temps de riposter. Une joie si intense qu'elle pourrait presque ternir ma colère se répand dans mon être

lorsqu'une première supplication franchit ses lèvres sanglantes. Puis une seconde. Et encore une autre.

— Pitié...

Mon poing s'arrête à quelques centimètres de son visage quand ce mot, que j'ai tellement prononcé, quitte sa bouche. Je me relève doucement, non sans prendre appui sur son plexus pour y parvenir.

Le dominant de toute ma hauteur, je penche légèrement la tête sur le côté pour admirer son corps étendu sur le sol, le visage ensanglanté. Ses larmes coulent sur ses joues alors qu'il répète inlassablement ce mot qui accentue davantage ma colère.

— Pitié, soufflé-je dans un murmure. En as-tu eu pour moi lorsque je n'avais que treize ans ?

Mon pied s'enfonce dans ses côtes, le faisant geindre.

— M'as-tu accordé ta pitié quand je suis arrivé au lycée ?

De nouveau, j'envoie la pointe de mes semelles dans ses côtes à plusieurs reprises. Mes mains, abîmées par les coups, tremblent comme une feuille au vent, tout comme le reste de mon corps. L'adrénaline qui déferle en moi me donne une impression de pouvoir intense, d'être invincible.

J'ai souvent recherché ce sentiment. Cette sensation – ou cette réalité – d'avoir la totalité d'une situation sous contrôle. De ne plus être un simple spectateur mécontent du film qu'est ma vie. Reprendre le pouvoir sur mon existence, trop longtemps passée au second plan. Je ne suis plus une *chose*. À ce moment précis, je ne suis le jouet de personne, je suis le joueur. Non, je suis le vainqueur.

— Que dirais-tu si je te rendais la monnaie de ta pièce ? Si je baissais mon jean et te pissais dessus ?

Un rire méprisant m'échappe lorsque ses yeux s'écarquillent et qu'il tente, vainement, de se redresser. Je pose mon pied sur son torse, l'obligeant à se rallonger. Mon regard plonge dans le sien. Étrangement, il n'y a plus d'amusement. Le cœur battant comme après un marathon, j'envoie un ultime coup sur son menton.

— Tu ne mérites même pas ma pisse, conclus-je avant de reculer, alors qu'une voix m'interpelle.

Je récupère mon sac que j'avais laissé tomber au moment de me jeter sur lui, tourne les talons et prends la fuite, tandis que le surveillant navigue entre les voitures. Je prends soin de placer ma capuche sur mon crâne et cours aussi vite que possible, sans prendre la peine de jeter un regard

derrière moi.

Une fois à bonne distance, je jette un dernier coup d'œil par-dessus mon épaule. Kevin, mon bourreau, la personnification de mon enfer, roulé en boule sur le bitume brûlant, le surveillant penché sur lui, son téléphone à l'oreille. Je devrais fuir, mais je prends quelques secondes pour déguster cette libération. Un poids immense quitte mes épaules avant que je n'inspire une longue bouffée d'oxygène. Je n'en ai jamais savouré d'aussi bonne, comme si j'avais arrêté de respirer depuis cinq années interminables. Le bourreau n'est plus. Je l'ai vaincu. C'est la tête haute que je prends la direction de la maison, sans craindre l'ombre dans la ruelle.

Lorsque j'arrive chez moi, je suis immédiatement frappé par les cris de Scarlett qui, comme mon frère, n'a pas cours avant le début d'après-midi. Il est habituel qu'elle se dispute avec Owen, au fil du temps, leurs embrouilles sont devenues une seconde mélodie dans cette maison. Scar règle ses conflits en criant, certainement pour se faire entendre, comme elle n'a pas pu le faire pendant des années, et chaque fois, mon frère tente d'égaler les octaves de sa copine. Peine perdue, Scarlett hurle assez fort pour couvrir la voix de dix hommes.

Le sujet de leurs disputes n'est donc jamais un secret pour personne. Généralement, le comportement antisocial de Scar dérange Owen, qui ne manque pas de le lui dire et l'histoire dégénère. Parfois, j'en suis convaincu, elle déclenche volontairement des disputes futiles afin, certainement, de laisser échapper son trop-plein de colère. La dernière fois, c'était pour une chanson dans la voiture, le matin. Owen avait eu le malheur de changer de station alors que *Fire Meet Gazoline* de Sia y passait. Le pauvre en a entendu parler jusqu'au lever de la lune.

Aujourd'hui, la dispute est tout autre. Rien de fictif, et les paroles d'Owen me font froid dans le dos.

— Ça fait un an qu'on est ensemble, Scarlett, ne te plains pas si je m'impatiente. J'ai besoin de baiser.

— Pas moi, crache-t-elle. Je ne suis pas prête.

— Bébé... j'en ai marre d'attendre, j'ai envie de toi.

Outré par ses paroles et bien qu'en froid avec Scar, je monte doucement les escaliers pour rejoindre l'étage. Je n'interviens jamais dans leur histoire, en revanche, les mots d'Owen me scandalisent.

J'ai toujours sincèrement cru qu'il serait capable d'attendre qu'elle soit

prête avant de passer à l'acte. Scarlett n'a que quinze ans, et cela depuis quelques semaines à peine. Je ne la jugerais pas si elle se pensait prête, mais visiblement, ce n'est pas le cas et je n'accepte pas l'insistance de mon frère.

En se mettant en couple avec elle, il savait que ça ne se déroulerait pas comme avec les filles qu'il fréquentait au lycée. Évidemment, Scar n'allait pas écarter les cuisses pour son beau sourire ou pour être dans ses bonnes grâces.

— Je suis désolée, murmure-t-elle.

— Allez bébé... insiste-t-il.

— J'ai dit non !

— Très bien, je vois. Je pensais sincèrement qu'avec les années, tu me ferais davantage confiance. Je ne suis pas ton ennemi, je veux simplement explorer toutes les facettes de notre amour, tu comprends ? Je souhaite... t'aimer avec mon corps.

Je pousse la porte de leur chambre sans plus attendre. Les deux paires d'yeux convergent vers moi dans une parfaite synchronisation et un instant, je me demande ce que je fous là. Scar a assez de caractère pour imposer son « non » et faire fermer son clapet à mon frère. Je n'ai jamais voulu interférer dans leurs problèmes, bien que je juge leur relation toxique. J'aime à croire qu'Owen a assez de respect à l'égard de Scarlett pour ne pas dépasser les limites de l'entendement.

Owen lâche un rire méprisant en m'observant de la tête aux pieds. Pour ma part, mon regard reste focalisé sur Scarlett. Elle glisse ses doigts dans ses longs cheveux blonds, rejetant quelques mèches rebelles sur l'arrière de son crâne. Ses yeux couleur océan fixent un point invisible derrière moi et, comme souvent ces derniers temps, je n'y vois que le néant.

— Le grand chevalier servant volant au secours de la princesse, ricane Owen. J'me tire, amusez-vous bien.

Sur ces mots, il quitte la pièce, non sans me bousculer au passage. Lorsque la porte claque, une larme roule sur la joue de Scarlett. Sans hésitation, oubliant nos différends, je fonce sur elle pour la serrer dans mes bras.

## 7.

# **l'androgynisme originel**

*Scarlett – 15 ans*

Dans la mythologie grecque, les humains naissent avec quatre jambes, quatre bras et une tête à deux faces, c'est ce qu'on appelle la théorie de l'androgynisme originel. Bref, Zeus, légèrement flippé par la puissance des Hommes, les a divisés en deux parties distinctes, les condamnant à passer leur vie à la recherche de leur moitié. Leur âme sœur.

La légende raconte que jamais nous ne nous sentirons pleinement heureux, tant que le demi-manquant de notre âme ne sera pas près de nous. Aussi, on peut passer sa vie aux côtés d'un individu qui n'est pas réellement fait pour nous, qui ne comble pas le vide, mais duquel on se satisfait.

Je ne pense pas qu'une seule personne dans ce bas monde nous soit destinée. Les probabilités pour qu'on la rencontre, si tel était le cas, seraient quasiment inexistantes. Toutefois, je suis intimement convaincue qu'on peut passer le restant de ses jours avec une personne qui nous suffit, sans qu'elle nous comble réellement. Sans qu'elle nous comprenne entièrement. Sans que nous l'aimions totalement.

Malgré mon année passée en couple, je ne suis pas certaine de comprendre tous les rouages de l'amour. Autrefois, je pensais naïvement qu'en construisant une relation de couple avec quelqu'un – Owen en l'occurrence – j'apprendrais à l'aimer. Par aimer, j'entends tomber amoureuse, ressentir des papillons décoller dans mon ventre à sa simple vue, sentir les battements de mon cœur marteler ma cage thoracique rien qu'en entendant sa voix, qu'une caresse me fasse frémir de la tête aux pieds et que son regard allume un feu ardent dans mon être.

Je me suis trompée, sans aucun doute. Même si les choses ont changé avec Owen, que notre relation est plus intime qu'autrefois, que ses lèvres caressent les miennes et ce, plusieurs fois par jour, je n'arrive pas à tomber

amoureuse de lui. J'essaie, tous les jours depuis un an, de me convaincre que lui seul peut me rendre heureuse et dans un sens, je sais que c'est vrai.

Owen est un rayon de soleil dans l'obscurité la plus intense. La fin du tunnel qui mène nos âmes en peine vers des contrées moins sauvages. Il est mon oxygène lorsque je suis à bout de souffle. Mon point de repère dans ce bas monde. Le seul capable de me faire sourire, qu'importe la couleur de mon âme.

Parfois, il se comporte comme un gros con. Aujourd'hui en est l'exemple parfait. Puis-je lui en tenir rigueur alors que je lui mens sur mes sentiments depuis des mois ? Je devrais rompre, lui expliquer que, en effet, je l'aime et que je pourrais rejoindre les continents à la nage s'il me le demandait. Traverser le pays en marchant si c'était avec lui. Mourir pour lui s'il le fallait. Que chaque jour, mon cœur saigne à l'idée de le faire souffrir, mais que je ne suis pas amoureuse de lui.

J'ai toujours tout donné en amitié.

Non, j'ai toujours tout donné dans *notre* amitié, la seule qui en vaille la peine, qui ait un sens. Évidemment, il me l'a rendu avec la même hargne. Dans mon esprit enfantin, perverti par la violence, ça a inlassablement été lui et moi contre le reste du monde. Si j'étais normale, je devrais l'aimer à en perdre le nord, le sud, l'est, l'ouest et même mon propre équilibre. Après tout, que puis-je attendre de plus ?

Je suis passée de vilain dragon cracheur de feu, responsable d'une atrocité sans nom, à princesse d'un cœur d'un royaume sans fin. C'est le genre de *happy end*, dont toute fille normalement constituée rêve, non ? Alors pourquoi diable je n'arrive pas à m'en contenter ? À m'en satisfaire ?

Un nouveau sanglot m'échappe, alors que H resserre sa prise autour de ma taille. Son tee-shirt sombre est désormais humide de mes larmes. Je n'avais pas pleuré depuis qu'il a été retrouvé dans ce parc, maculé de sang et... d'urine. Lorsque j'étais entrée dans sa chambre, les médecins l'avaient bourré de médicaments pour qu'il ne ressente pas la douleur de ses côtes fracturées, son poumon décollé qui avait nécessité une opération en urgence, sa mâchoire et son nez cassés, sans parler des nombreuses plaies recouvrant son corps.

Lorsque je l'ai vu, allongé sur ce lit, je me suis revue, quelques années auparavant, approximativement dans le même état, persuadée que je méritais cette souffrance pour la douleur et le chaos que j'avais créés autour de moi. Parfois, lorsque je fais souffrir Owen en l'incitant à me détester, je

ressens cette même sensation et j'entends encore la voix de mes parents, me soufflant tout bas que je suis un monstre capable de détruire les âmes les plus pures.

Ce jour-là, j'avais pleuré. Je ne sais combien de temps ça a duré avant que madame Cross ne me retrouve, la main entrelacée à celle de son fils, priant tous les dieux pour qu'il se réveille et n'éprouve pas ce que j'avais ressenti. Je ne suis pas croyante. Après tout, quel dieu m'aurait laissée subir toutes ces atrocités sans bouger le petit doigt ? Mais à cet instant, j'étais prête à trouver un druide, un chaman indien, un prêtre bouddhiste, un ange tombé des cieux, un démon prêt à récupérer mon âme dans le seul but que la sienne ne soit pas détruite.

Les os se réparent, les plaies s'effacent, les bleus s'atténuent avant de disparaître complètement, mais l'humiliation, la douleur lacérant un cœur, et cette impression terrible d'avoir perdu une partie de soi... ça nous poursuit. Jour et nuit. Année après année. Ça nous colle à la peau.

Je ne voulais pas de ça pour H. J'ai tout fait pour le haïr. Après tout, si j'y parvenais, alors peut-être que je pourrais aimer Owen. Malgré toute ma bonne volonté, je n'y suis jamais parvenue et je me suis perdue.

Je voulais qu'il me déteste. Je voulais qu'Owen me déteste aussi. J'aurais aimé qu'ils me détestent tous les deux, si bien qu'ils auraient été incapables de m'aimer et, pire encore, de me laisser les aimer.

— Scar ? murmure-t-il.

Je me crispe quand j'entends ce surnom qu'il est le seul à me donner. Il y a longtemps qu'il ne m'avait pas appelée ainsi. Depuis mon entrée au secondaire, j'ai tout fait pour le garder à distance. Non, en réalité, j'ai essayé de tenir tout le monde loin de moi. Jouer la peste sans cœur n'a pas été aussi compliqué que je le pensais. Les élèves du lycée m'exaspèrent, ils sont tous plus naïfs les uns que les autres et ne voient pas encore la perfidie des adultes. Dans les premiers jours, j'ai essayé d'être normale, mais visiblement, la normalité ne me sied guère. Je n'arrive pas à voir le monde comme eux, avec de la joie à tous les coins de rue et des dramas qui ne sont rien d'autre que des sujets sans réel intérêt.

Les mecs sont obsédés par deux choses : le sexe et leur physique. Certains font dans l'originalité et se passionnent pour le sport afin d'entretenir leur apparence, ou les études – quitte à avoir un corps disgracieux, autant avoir un cerveau bourré de connaissances pour la plupart inutiles. Il y a aussi les embrouilles afin de gonfler leur ego

lorsqu'ils foutent leur adversaire KO à dix contre un. Ou encore, dans de plus rares cas, ils tentent d'obtenir la direction du lycée – puisqu'ils n'ont aucune chance de gouverner le pays, ils se servent des couloirs de l'école pour imposer leur dictature.

Les filles, n'en parlons pas ! Maquillage, coiffure, mecs, dernier sac à la mode et cette paire de bottines *à tomber* – c'est le cas de le dire, à ce stade, ce sont des échasses qu'elles ont aux pieds. Leurs conversations sont – pour la plupart, je ne fais pas de généralité – aussi variées que les critères de taille des mannequins made in *Victoria's Secret* – autant dire que le choix est restreint.

J'ai essayé de m'intégrer et Owen en a fait autant en m'imposant dans son groupe – beaucoup trop grand – d'amis. Rien à faire, je ne trouve aucun intérêt à leurs conversations et encore moins à leur comportement puéril. Les envoyer chier était donc d'une facilité sans nom. H et moi sommes en froid depuis qu'il m'a vue embrasser Owen pour la première fois, tenir cette distance qu'il avait lui-même instaurée ne fut pas compliqué, quelques regards noirs par-ci par-là et l'illusion était parfaite.

Owen, ce fut plus complexe. Imaginez un boomerang, plus je le jette fort, plus il revient vite. Je suis incapable de le quitter, je ne veux en aucun cas être responsable de la moindre peine de cœur, encore moins avec lui. Alors il fallait qu'il le fasse lui-même : ce qu'il n'a pas fait. Il dit comprendre ma frustration, ma colère contre le reste du monde. Et, puisqu'il est absolument parfait quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps, il m'a même proposé de traverser cette épreuve main dans la main.

Alors, je refuse qu'il me touche. Non pas que je n'en aie pas envie. Parfois, il réveille un doux désir dans mon bas-ventre, c'est délicat, telle la caresse d'une plume, c'est chaud, comme la chaleur d'un foyer. Rien d'intense, d'insupportable, de brûlant, c'est tout en finesse. Mon désir pour lui est tout en retenue. Non, je refuse qu'on couche ensemble dans l'espoir que le manque de sexe le pousse à me quitter.

— Pourquoi c'est si compliqué ? demandé-je dans un murmure à peine audible.

Ma voix est éraillée, fatiguée, comme le reste de mon être. J'ai l'impression constante de me battre contre moi-même, cherchant à deviner qui je suis dans un monde qui ne paraît pas fait pour moi. Je cherche ma place au milieu de tous ces gens pour qui la vie semble couler de source. Chaque jour est devenu un nouveau combat, une nouvelle bataille que je



dois mener seule, car même entourée, aimée et soutenue, je ressens encore cette profonde solitude qui ne semble avoir aucun sens.

— Qu'est-ce qui est compliqué, Scar ?

Je recule, à contrecœur, instaurant une légère distance entre nos deux corps. Tout m'apparaît complexe à vrai dire. Pourquoi est-ce la chaleur des bras de H qui me donne l'impression qu'il y a un sens à mon existence ? Pourquoi est-ce si dur d'être loin de lui et en même temps, si rassurant ? Sa proximité me comble, toutefois elle me détruit tout autant. Je me suis trompée, noir plus noir ne donne pas du noir, mais le chaos. Un chaos tel que je suis certaine de ne pas m'en sortir en un seul morceau.

Je plonge dans ses yeux sans pupilles. La lueur de ces derniers a changé. Aujourd'hui, elle est chargée de colère, de rancœur et de douleur. Un état d'esprit à l'instar du mien qui me poursuit depuis ma chute de l'arbre. Tout chez H fait écho à ce que je ressens et c'est terrifiant. L'horreur qui a pris place dans nos vies semble nous bouffer de l'intérieur, et j'ai comme l'impression que personne ne pourra nous sauver.

— La vie en général. Pourquoi je ne peux pas être normale, juste une seconde ? Pourquoi je n'arrive pas à respirer quand...

*Quand tu es loin de moi.*

Je recule encore, d'un pas, puis un autre. Si la théorie de l'androgynie originel existe, H en est certainement la preuve.

Malgré nos passés différents, nos âmes ont noirci et nos cœurs se sont brisés. Bien que ce ne soit pas le même mal qui nous ronge, nos démons sont semblables. Et qu'importe la volonté que j'y mets, je suis toujours follement amoureuse de lui.

— On s'ennuierait à mourir si nos vies étaient trop plates, ironise-t-il. Trouve un moyen de récupérer ton souffle, Scar, et ne laisse personne te le reprendre.

Mon cœur se serre. S'il connaissait le fond de ma pensée, il ne tiendrait pas ce discours, c'est certain. H penche légèrement la tête sur le côté, comme s'il pouvait lire dans mon regard le poids de mes remords.

Je lui mens.

Je mens à Owen.

Il arrive parfois que je me mente à moi-même.

Je mens à ma psy lorsqu'elle me demande comment je vais.

Je mens à monsieur et madame Cross.

Je mens aux étoiles.

Je passe ma vie à mentir, et pour une fille qui, comme moi, n'aime pas le mensonge, l'arrière-goût de ces cachotteries est horriblement amer.

Ses mèches noires tombent sur son front dans un effet plus décoiffé que coiffé. Aucun sourire n'étire ses lèvres fines. Il a changé, aussi bien physiquement que mentalement. Si son corps est encore celui d'un adolescent en pleine croissance, son visage s'est durci avec le temps, devenant plus viril, plus froid également. Quelques poils, qu'il ne prend pas la peine de réellement entretenir, recouvrent peu à peu sa mâchoire carrée souvent crispée. Il a perdu de la douceur dans son regard, comme si l'humanité était parvenue à massacrer son innocence.

Il semble que plus les années passent, plus mon attirance pour lui grandit, faisant écho à la force de mes sentiments. C'est effrayant. Délirant. Délicieux. Terrifiant.

Mon regard tombe sur ses mains et un cri m'échappe. Recouvertes de plaies ainsi que de sang, elles me ramènent en un clignement de cils à son agression qui l'a conduit à l'hôpital, au bloc opératoire, frôlant de près la mort. Mes yeux percutent les siens, je ne tente même pas de cacher mon inquiétude. Depuis que je suis au lycée, je n'ai plus vu de bleus sur lui, j'entends encore les moqueries à son sujet, mais rien de physique.

Je devrais m'inquiéter davantage, je suis pourtant bien placée pour connaître le poids des mots.

Son regard se veut rassurant, voire amusé par ma réaction, malgré cela, il n'a pas le mérite de me tranquilliser. Une boule d'angoisse se forme dans ma gorge, comme chaque fois que je pense H en danger. Trop longtemps, il est resté impassible face à la violence. Je le connais, il n'est pas du genre à se laisser marcher sur les pieds, son comportement face à ses harceleurs en était davantage déroutant.

— Ne me regarde pas comme ça, Scar, j'avais... des comptes à régler.

Mes yeux s'écarquillent tandis que je cherche mes mots, surprise par la désinvolture de sa phrase.

— Tu... tu t'es battu ? demandé-je plus fort que je ne l'aurais voulu.

Son expression se fait dure alors qu'il comble l'espace qui nous sépare. Depuis plus d'un an, j'ai visiblement oublié de grandir, alors H, qui n'est pourtant pas immense, me domine de toute sa hauteur. Pour entretenir notre échange visuel, je suis dans l'obligation de pencher légèrement la tête en arrière.

Un frisson traverse ma colonne vertébrale lorsque son souffle chaud

s'écrase sur mes lèvres. Je me force à soutenir son regard dur, presque méprisant. Mon cœur se brise dans ma poitrine, je suis tentée d'observer ses morceaux se fracasser sur le sol.

— Oui, crache-t-il. Tu ne te doutes pas un seul instant de toute la haine qui pourrait mon âme depuis des années. Tu n'as aucune idée de ce que j'ai pu ressentir à chaque nouvelle humiliation. Alors oui, Scarlett, je me suis battu et si je dois me battre tous les jours pour ne plus me sentir comme une merde, je le ferai. Tu devrais essayer, ça t'évitera peut-être de devenir le joujou de mon frère, et bientôt sa pute, puisque tu es incapable de lui dire n...

Sa phrase inachevée meurt lorsque ma main s'écrase sur sa joue dans une claque bruyante. Doucement, il tourne la tête vers moi, plantant ses yeux qui semblent vouloir ma mort dans les miens. Ma paume me brûle, mon geste me tétanise, le son de la giflle résonne dans mon esprit et le regard de H me fait flageoler.

Pantelante, je recule d'un pas, puis encore un autre, jusqu'à ce que mon dos rencontre le bois de l'armoire. Je ne sais pas ce qui me choque le plus : les mots prononcés par celui que j'aime sans en avoir le droit, son absolu manque de confiance en moi et en la fermeté de mes décisions, son mépris à mon égard, qu'il pense que je suis incapable de comprendre ce qu'il ressent ou, pire encore, que j'aie levé la main sur lui.

— Sors de ma chambre, Heath, chuchoté-je, l'âme en peine.

Je n'attends pas sa réponse, je me laisse glisser le long de l'armoire, mon regard perdu dans le vague. Une petite voix en moi me susurre que ce n'est qu'un juste retour de bâton, après tout, voilà un an que je le méprise quotidiennement. Ma fierté me dicte l'inverse, que cette claque était bien plus légitime que ses mots...

Alors qu'il s'apprête à sortir de ma chambre, je remonte mes jambes contre ma poitrine dans l'espoir d'apaiser le bleu sur mon cœur.

— J'allais seulement te dire qu'il le méritait, murmuré-je.

Je ne sais pas s'il m'a entendue. Qu'importe sur qui il a laissé exploser cinq ans de retenue, cet individu le méritait. Après l'agression de H, madame Cross m'a prise à part et dans une très longue conversation, elle a dit ces mots qui ont changé ma vision de voir les choses : dans la vie, il y a deux types de personne : le harcelé et le harceleur. Celui qui voit le harcèlement, mais qui ne fait rien pour intervenir, est un harceleur. Dans une histoire de harcèlement, il n'y a pas d'innocents, à part ceux qui le

subissent.

— J’essaie seulement de te dire que tu vaux mieux que ça, Scarlett. Tu vaux mieux que lui, et sois-en certaine, tu vaux mieux que moi.

Et il sort, emportant avec lui un morceau de moi, ravivant mes pires cauchemars. Mon ventre se tord, la noirceur de mon âme s’abat sur mon être comme une arme tranchante. J’ai l’impression de ne plus être capable de respirer. Je plaque mes mains sur ma bouche dans l’espoir de retenir mes larmes d’agonie, alors que mon cœur saigne et que mon âme pleure.

Je ne suis plus rien.

Je hurle. Toute ma haine, toute ma détresse, toute ma douleur. Je hurle à en perdre la voix.

## 8.

# remplacement impossible

*Heath – 19 ans*

— Ne me regarde pas comme ça, ricane Rafael en passant son bras autour de mes épaules.

J'ai un léger mouvement de recul, si court qu'il ne semble même pas s'en rendre compte. Depuis mon entrée à la fac, les choses ont considérablement changé. Quitter la maison familiale, bien que l'université ne soit pas si éloignée que ça, m'a permis de m'éloigner d'une obsession qui prenait de plus en plus d'ampleur et de tisser des liens avec des gens de mon âge. Comme Rafael.

Mon coloc, un peu trop bordélique, beaucoup trop bruyant et incapable de passer plus d'une nuit sans s'envoyer en l'air, m'a, sans même s'en rendre compte, appris à vivre la vie d'un étudiant lambda. Je ne suis plus le frère d'Owen, je ne suis plus un pseudo violeur, ni la chose de Kevin, je suis seulement Heath, et c'est parfait ainsi.

— Comment ?

— Comme un mouton qu'on traîne à l'abattoir.

J'éclate de rire avant de glisser ma clef dans la serrure de la maison, espérant que Scarlett soit encore en cours. Je ne suis pas revenu depuis la rentrée, toutefois, aujourd'hui je dois rapporter des fringues à laver. J'ai fui cette baraque – enfin, l'occupante beaucoup trop sexy – tout l'été et quand, par malheur, je tombais sur elle, je jure que je sentais l'enfer s'ouvrir sous mes pieds ! Oh, lorsque mon regard percutait le sien, je cochais bon nombre des péchés capitaux.

Luxure ? Bordel, même le diable aurait rougi face à mes pensées.

Jalousie ? Je rêvais de voir mon propre frère manchot pour que plus jamais il ne pose ses mains sur elle. Aveugle, pour que son regard ne dévie plus sur ses seins voluptueux. Eunuque, pour qu'il ne s'approprie pas sa

pureté. Et mort, pour le fun.

Colère ? Mon essence même. Était-ce Scarlett et son corps de déesse qui provoquaient cette émotion ? Ou peut-être était-ce parce que j'ai passé ma vie à la repousser et lorsqu'enfin, elle ne ressemble plus à une gamine, elle ne s'intéresse plus le moins du monde à moi ? Ou encore, la voir rire, sourire, vivre comme si de rien n'était alors que j'avais quitté son monde ? Je ne saurais dire, mais j'étais en colère. Je suis en colère.

Gourmandise ? Quand je la voyais, ce n'étaient pas réellement des sucreries que j'avais envie de dévorer...

Avarice ? Je me serais bien approprié le trésor qu'elle est.

Je pousse la porte le plus délicatement possible sous le ricanement de Raf. Évidemment, il ne se doute pas un seul instant du pourquoi j'évite cette maison comme la peste, il pense que je suis en froid avec mon frère et sa copine, ce qui n'est pas un mensonge en soi. Il y a plus d'un an que je n'ai pas eu de discussion civilisée avec Scarlett, et la dernière fois que j'ai adressé la parole à Owen, c'était pour lui faire un long discours – qui n'a absolument pas eu l'effet escompté – pour lui dire tout ce que je lui reprochais. La liste était vraiment longue ! J'ai fini avec un coquard et lui, le nez en sang. Niveau communication, on repassera.

Alors que nous pénétrons dans le salon, sur la pointe des pieds pour ma part, un rire éclate derrière nous. Je me crispe de la tête aux pieds, espérant avoir une hallucination auditive. Je me tourne doucement vers les escaliers et la vois, les bras croisés sous sa poitrine, un sourire espiègle aux lèvres.

— Tu essaies d'être discret, H ? demande Scar. Mission d'espionnage peut-être ? Ou... tu m'évites ?

Blanc, sans la moindre hésitation. L'arrogance qui dégouline de sa voix ne laisse aucun doute. Mes yeux glissent sur son visage aux traits féminins, ses iris couleur océan qu'elle a maquillés avec beaucoup trop de noir, mais qui, étrangement, rajoute de la profondeur à son regard. Son nez fin qu'elle a percé il y a peu, d'un petit anneau en or, puisque je ne l'ai vu qu'à travers les photos sur son compte Instagram. Ses lèvres pleines, colorées d'un rouge sanguin, son sourire en coin qui laisse apparaître sa fossette sur sa joue droite. Ses longs cheveux blonds encadrent le tout, ajoutant un peu de douceur à la froideur qu'elle dégage malgré son amusement certain.

Je déglutis difficilement face à sa tenue, un long débardeur noir au décolleté ravageur qui ferait bander un moine tibétain. Un short en jean à peine visible, recouvert par son haut, et ces putains de collants en résille

volontairement déchirés ici et là.

Une chose est certaine, la douce et délicate Scarlett tout en retenue que j'ai connue a définitivement disparu. Elle joue la provocation, autant dans son style vestimentaire que dans son comportement et bizarrement, ça lui va à ravir.

— Il ne se fait pas chier ton frère, souffle Raf en observant Scarlett comme un futur trophée.

Je serre la mâchoire pour ne pas lui en coller une tandis que Scar se décolle du mur pour s'approcher de nous d'un pas nonchalant.

— Je vais prendre ça comme un compliment, murmure-t-elle avec malice. Tu n'as pas répondu à ma question, H.

— Pourquoi je t'évitais, Scarlett ? contré-je d'un ton froid.

Elle explose de rire, rejetant la tête en arrière pour dévoiler la peau fine et laiteuse de son cou. Je prends une longue inspiration, tentant vainement de détourner mon regard de cette partie de son corps et surtout, de ne pas plonger dans son décolleté.

— Hum, laisse-moi réfléchir... (Elle tapote son index sur ses lèvres, les yeux légèrement plissés) Parce que tu regrettes amèrement toutes les fois où je t'ai couru après et que tu m'as ri au nez ? Parce que tu n'as pas su parier sur l'avenir ? Parce qu'aujourd'hui, tu t'en mords tellement les doigts que tu vas...

— Arrête, la coupé-je. Tu es ridicule.

— Mais bonne.

Elle hausse les épaules avant de nous contourner, prenant la direction de la cuisine ouverte sur le salon. Mon regard est happé par son cul bombé tandis que mes mains tremblent de rage. Qu'elle se comporte ainsi avec le reste du monde, à la limite, pourquoi pas, elle fait bien ce qui lui chante. En revanche, elle comme moi savons que cette Scarlett-là n'est qu'un mirage, un masque qu'elle arbore pour se protéger des autres.

— Tu peux laisser tes fringues ici, je m'en occuperai dans la soirée, déclare-t-elle.

Je fais signe à Raf – qui n'a pas détourné son regard appréciateur de Scar depuis qu'elle est apparue dans son champ de vision – de m'attendre, avant de rejoindre Scarlett dans la cuisine. J'agrippe fermement son bras, puis la tire à ma suite dans la buanderie. À peine refermée, je colle son corps fin, mais tonique, contre la porte.

Cet été, comme l'avait prédit mon père il y a plusieurs années, j'ai eu une

poussée de croissance assez impressionnante, aussi bien musculaire que niveau taille. Dorénavant, je suis dans l'obligation de me pencher pour planter mon regard dans le sien.

— À quoi tu joues, Scarlett ?

— Et toi ? Tu ne prends même pas la peine de t'excuser après m'avoir traitée de pute, tu m'évites comme la peste, le choléra et la gale, le tout réuni ! Tu t'attends à ce que je sois douce et agréable avec toi, Heath ? Tu ne veux pas que je te taille une pipe pendant qu'on y est ? ! débite-t-elle à toute vitesse, comme à chaque fois qu'elle est en blanc.

J'ai un mouvement de recul face à la violence de ses propos. Évidemment, Scar n'a pas toujours été un modèle à suivre en matière d'injures, en revanche, c'est la première fois qu'elle se montre aussi cash.

— Tu sais très bien pourquoi j'ai pris mes distances avec toi ! chuchoté-je en plongeant dans son regard.

— Parce que je t'aimais ? C'est ça, ton excuse ? Non, laisse-moi deviner, tu ne voulais pas me faire souffrir ! J'ai raison ?

J'essaie de répondre, toutefois il s'agit d'une question rhétorique, elle ne me laisse donc pas le temps de rétorquer avant de reprendre.

— Mais tu t'es planté en beauté. Parce que j'aurais pu t'aimer toute ma vie, H, sans jamais être avec toi. Du moment que tu restais assez près pour être mon oxygène lorsque j'étais à bout de souffle.

Ces mots me percutent davantage encore que les précédents. La seule et unique fois où Scarlett Black m'a collé une gifle, j'ai compris que j'avais dépassé les bornes. Lorsqu'elle a hurlé jusqu'à ne plus avoir de voix, j'ai su que j'étais en mesure de réellement la faire souffrir et ça, je ne pouvais le tolérer. Ce jour-là, j'ai perdu une part de moi, un bout de mon cœur, certainement. Ce bout de moi qui lui a toujours crié mon amour, mais que j'ai décidé de faire taire il y a des années.

Elle le dit très bien elle-même, noir plus noir, ça fait toujours noir. Si je n'avais pas su inhiber cette petite voix intérieure, elle m'aurait brisée jusqu'à ce que je la brise. Parce qu'on ne peut pas s'aimer dans le noir, on ne peut pas s'aimer dans le chaos.

Alors j'ai fui. J'ai fui son regard et sa détresse. J'ai fui son amour et sa tendresse. J'ai fui son noir et son blanc. Je l'ai laissée souffrir, persuadé qu'il valait mieux briser son cœur hier que la détruire entièrement demain. On n'abandonne pas celle qu'on aime avec joie, encore moins entre les mains de notre propre frère qui ne la rend pas pleinement heureuse. On le



fait pour la protéger. Il y a tant de noirceur en moi, bien plus qu'elle n'en a jamais eu, qu'elle n'en aura jamais. Aimer une personne c'est la mettre en sécurité, corps et âme, quitte à blesser son cœur.

— Mais devine quoi ? reprend-elle. Je suis à bout de souffle depuis que tu as franchi la porte de cette chambre.

Dans un autre monde, je me jetterais sur ses lèvres. Je l'embrasserais jusqu'à ce qu'elle en ait, réellement, le souffle coupé. Jusqu'à ce que son cœur batte à l'unisson avec le mien, dans une course folle, interdite, qui nous pulvériserait certainement, mais qu'on chérirait aussi longtemps qu'on le pourrait. Mes doigts s'imprimeraient dans sa taille fine pour que jamais elle ne me fuie. Je caresserais ses lèvres des miennes, à en perdre haleine, à en perdre le fil, le nord et tout ce qu'on peut paumer. Je baiserais sa bouche comme si ma vie en dépendait, car parfois, dans mes songes les plus sombres, je me demande si ce n'est pas le cas, en définitive.

Je lui dirais que je regrette chaque instant où ma peur de la blesser, de la détruire plus qu'elle ne l'est déjà, m'a contraint à la repousser.

Je lui dirais qu'elle est belle, qu'elle est mon monde, que ses sourires ont le pouvoir de soigner tous mes maux et que je tuerais pour entendre son rire.

Je lui dirais que je la veux, elle, son blanc, son noir, ses cauchemars et ses rêves.

Au lieu de quoi, le cœur au bord des lèvres, je souffle d'une voix sourde qui se veut froide :

— Tu as Owen.

Je l'oblige à se décaler, tandis que son regard se voile et que mon palpitant semble prêt à rendre son dernier battement. Dans le salon, je rejoins Rafael qui m'observe, la tête légèrement penchée sur le côté, comme s'il avait compris la profondeur de la blessure que je viens de m'infliger.

— Bon, on y va, à cette fichue soirée ?

Un verre à la main, je fixe un point au loin tout en caressant doucement le ventre plat de Lesli, assise sur mes genoux. Cette dernière ricane à une blague de Rafael que je n'ai même pas pris la peine d'écouter. Nous sommes ensemble depuis un mois ou quelque chose dans le genre. Même si elle s'implique énormément dans notre relation, elle ne semble pas m'en vouloir de ne pas en faire de même.

Malgré ses apparences de bimbo écervelée, Lesli est d'une gentillesse à

toute épreuve, la personnification de la joie de vivre et de la douceur. Si je devais parler en couleur comme Scarlett, je dirais qu'elle est le blanc. Un blanc constant, sans aucune tache de gris. Un blanc pur, pas comme celui de Scar. Elle étudie le droit dans l'optique de défendre les enfants victimes de maltraitance. Elle a un cœur aussi gros que le monde et les épaules assez solides pour supporter tous les maux. Elle sortira, à la fin de son cursus, major de sa promo, j'en suis certain. Elle met toute son âme dans ses études.

Lorsque je la regarde, je suis sûr de ne pas mériter un quart de l'attention qu'elle me porte. Je sais qu'elle est parfaitement consciente que mon cœur n'est pas à elle, tout comme bon nombre de mes pensées, pourtant, elle reste. Peut-être espère-t-elle, dans son for intérieur, me conquérir. M'apprendre à l'aimer elle, m'offrir une relation saine où le bonheur est de mise à chaque instant. Je ne saurais dire.

— J'ai enfin rencontré la fameuse Scarlett, déclare Rafael avec nonchalance.

Je me crispe avant de vider mon – cinquième – verre cul sec. Lesli me jette un regard interrogateur par-dessus son épaule, laissant voler ses cheveux blonds de l'autre côté de son visage. Je lui offre un sourire que j'espère rassurant, mais qui, en réalité, doit davantage ressembler à une grimace.

Lorsqu'elle se retourne, je lance un regard d'avertissement à Rafael qui, visiblement, a bu bien plus que moi puisqu'il éclate de rire avant de dire le fond de ses pensées.

— Elle est tellement bonne ! Un peu trop arrogante, mais d'une beauté à couper le souffle. Et juste parce qu'elle est parvenue à faire fermer sa gueule à Heath, elle mérite tout mon respect. Sans parler de son cul...

Je lâche un grognement qui le stoppe net dans son discours. Ma main se resserre sur mon verre en plastique qui se broie sans mal, avant que je ne le balance sur sa tête d'abruti. Si ça avait été n'importe quoi d'autre, ça aurait été pareil. Lesli me lance un regard surpris, qui se voile légèrement, juste le temps d'un clignement de paupières avant que son sourire ne réapparaisse.

Elle se penche, collant sa bouche à mon oreille, qu'elle mordille doucement. Je presse davantage sa taille pour la rapprocher encore un peu.

— Et si on montait ? propose-t-elle.

Je hoche la tête, bien que je sache parfaitement à quel jeu trouble elle joue. C'est toujours comme ça, dès que le sujet Scarlett vient

malencontreusement à être abordé, elle me traîne dans la première chambre à coucher. Comme si elle savait. Je suis conscient que c'est pour elle une manière de me garder à ses côtés et... je ne vais pas m'en plaindre. Lesli est capable de prouesses au lit, et je ne parle pas de cette délicieuse bouche.

Alors qu'elle se lève, j'attrape une bouteille de vodka qui trône sur la table basse, avant de coller une claque derrière la tête de mon colocataire. Je bois à même le goulot, tandis que Lesli glisse sa main ridiculement petite comparée à la mienne, dans ma paume. Nous montons à l'étage, évitons les quelques couples qui n'ont pas compris le concept de chambre et qui baisent à moitié dans le couloir.

Lesli ne nous dégote pas de pièce libre – la joie des fêtes universitaires – autre que la salle de bains, étrangement vide. À peine ai-je fermé la porte à clef, elle déboutonne mon pantalon avant de se laisser tomber à genoux devant moi.

Je porte la bouteille à mes lèvres sans détourner mon regard du sien quand elle libère ma demi-molle de mon caleçon. Elle glisse ses doigts parfaitement manucurés le long de ma queue sans me quitter des yeux, puis me prend en bouche.

Un râle rauque m'échappe alors que je balance ma tête en arrière, les paupières closes, profitant de la délicieuse caresse de ses lèvres et de sa langue sur mon membre qui peine à se dresser. Je tente de faire abstraction des flashes qui s'imposent dans mon esprit. De son sourire. De son rire cristallin. De son regard à la fois doux comme le toucher d'une plume et dur comme une pointe en acier. De ses larmes. De la peine que je lui cause, parfois. De sa bouche sur celle de mon frère. De ses yeux amoureux. De sa voix rauque...

Scarlett s'immisce en moi dans une délicieuse chaleur qui réveille mon désir. Dans mon esprit alcoolisé, c'est elle devant moi, qui me caresse de ses lèvres, qui joue avec sa langue, qui me regarde comme si j'étais le centre du monde, comme elle l'a toujours fait. Mes doigts glissent dans ses cheveux pour lui imposer un rythme plus soutenu.

Je baisse les yeux et tombe sur les prunelles de Lesli. Ses iris marron me scrutent, semblant sonder mon âme et juste avant que la jouissance ne me percute, je me retire de sa bouche. Elle penche la tête sur le côté, surprise par mon geste.

— Je suis désolé, murmuré-je en enfermant mon érection dans mon pantalon. Je ne peux pas te faire ça. Pas à toi.

Traduction : je ne veux pas jouir dans la bouche d'une fille aussi bien que toi en pensant à une autre. Je ne peux pas te briser le cœur comme je l'ai fait avec Scarlett. Je ne suis pas en mesure de te regarder perdre tout le blanc qui te définit pour sombrer dans ma noirceur.

Elle se relève, essuie ses lèvres humides de salive avant de baisser les yeux. Je ne sais ni quoi dire ni quoi faire. Lesli ne mérite pas de souffrir, c'est une fille bien qui n'aurait jamais dû s'engager dans une relation avec un mec comme moi.

— Elle est comment ? me questionne-t-elle d'une voix à peine audible.

Un instant, j'hésite à répondre, j'aurais l'impression de retourner le couteau dans la plaie béante. Parce que la vérité, c'est que Scarlett Black est absolument tout. Le feu et la glace. Le blanc et le noir. Le Yin et le Yang. Le pile et le face. Un ange et un démon. Mon salut et ma chute.

— Extraordinaire, avoué-je à demi-mot.

Lesli hoche doucement la tête.

— Si tu l'aimes, laisse-la partir jusqu'à ce que tu sois capable de t'aimer toi, déclare-t-elle. On ne peut pas prétendre aimer correctement si on n'est pas en mesure de s'aimer soi-même.

Sur ces mots, elle me contourne et quitte la salle de bains, me laissant un arrière-goût amer dans la bouche. Au fond, elle a raison. Je suis incapable d'aimer Scarlett comme il faut.

Je suis incapable de l'aimer sans la détruire.

## 9.

# parce que je pars

*Scarlett – 16 ans*

Je suis tirée de mon sommeil par un bruit assourdissant provoquant un écho dans toute la maison. Le cœur battant, je jette un coup d'œil à mon téléphone : il est quatre heures du matin.

Owen, à ma droite, dort encore à poings fermés. Il est habitué aux frasques de son frère, pas moi. Je sors doucement du lit pour rejoindre la porte de la chambre sur la pointe des pieds. Une petite voix dans ma tête me souffle que ce n'est peut-être pas lui, ou pire encore, qu'il s'agit réellement d'Heath.

Lorsque j'atteins le rez-de-chaussée, mes craintes se confirment. H est là, devant moi, appuyé sur le bar, une bouteille de vodka quasiment vide à la main. Des morceaux de verre parsèment le chemin qui me mènerait à lui.

Dans la pénombre, je distingue sa silhouette massive. Il a pris des muscles et pas mal de centimètres durant l'été. Tandis que son frère est resté au stade d'adolescent – physiquement parlant – H a pris la carrure d'un homme et la noirceur du diable en personne.

Il relève doucement la tête vers moi et malgré l'obscurité, je sens le poids de son regard remonter le long de mes jambes nues, puis sur mon ventre où la même boule se forme chaque fois qu'il m'observe. Il s'attarde un peu trop longtemps sur ma poitrine pour terminer sa course sur mon cou et, enfin, mon visage.

Le faible rayonnement de la lune ne me permet pas de le distinguer aussi clairement que je le voudrais, mais je connais chaque parcelle de son corps comme si je les avais dessinées des milliers de fois.

Un instant, je ferme les paupières pour imaginer son visage face au mien, à la lumière du jour, faisant briller ses yeux sombres. Je revois sa mâchoire carrée recouverte d'une fine barbe noire qu'il n'entretient pas avec une

grande rigueur, mais qui, pourtant, impose de la virilité supplémentaire à son faciès. Ses traits sont masculins, souvent tirés par la colère. Ses iris si noirs qu'on ne parvient pas à différencier leur couleur de celle de ses pupilles, brillent constamment d'une lueur douloureuse, comme s'il portait sur ses épaules le poids du monde. Il y a aussi une touche de mélancolie constante, un soupçon de regret également. Si le regard de cet homme reflète son âme, je n'ose imaginer la souffrance qui le parcourt à chaque respiration. Ses cheveux sont aussi sombres que ses yeux et, parfois, lorsque le soleil brille dessus, on peut y voir des éclats bleutés, un peu comme le plumage d'un corbeau embelli par la lumière naturelle.

Ses épaules sont larges, musclées et recouvertes d'encre noire, comme le reste de son corps. Son torse est sculpté tel un athlète de haut niveau, pourtant, il ne me semble pas qu'il fasse plus de sport que nécessaire.

Quand il rit, la planète entière le suit, sauf moi. Il est vrai qu'il a ce genre de rire communicatif, cependant, c'est une tout autre sensation qui résonne dans mon être lorsque cet événement – aussi rare qu'un orage volcanique – se produit. Mon cœur explose dans ma poitrine, mon souffle se coupe et le reste du monde disparaît. Oh bien sûr, je ne devrais pas ressentir ce genre de chose, tout comme je ne devrais pas être en mesure de décrire son visage et son corps sans la moindre difficulté. J'ai fait un choix, j'ai décidé de faire taire mes sentiments pour H lorsque j'ai accepté d'être en couple avec Owen. Enfin, pas tout à fait. Mais j'ai fait mine que c'était le cas.

Je savais qu'Heath ne serait jamais capable de m'aimer comme Owen, et après avoir traversé l'enfer, je pense mériter la chaleur rassurante d'un homme aimant qui, éternellement, ne cherchera que mon bonheur. Owen m'offre cela. Et je lui brise le cœur parce qu'aussi amoureux soit-il, il n'en est pas pour autant aveugle et quelque part, il a toujours été parfaitement conscient de mes sentiments pour son frère.

Lorsque j'ouvre de nouveau les yeux, H est là, à quelques ridicules centimètres de moi. Il me surplombe de toute sa hauteur, avoisinant aisément le mètre quatre-vingt-dix. Je n'ose bouger, pas même respirer, par peur que ma peau entre en contact avec la sienne et que le feu qui sommeille en moi, que je tente d'éteindre jour après jour, ne me consume définitivement.

— Pourquoi es-tu ici, Scarlett ?

Sa voix rauque résonne dans mon âme semblable à la plus belle des mélodies, si bien que j'en oublierais presque son ton sec, froid comme la

neige recouvrant le parterre extérieur. J'y suis pourtant habitué, mais comme à chaque fois, j'ai un mouvement de recul. Nous nous connaissons depuis notre enfance et il est parfois compliqué d'associer le jeune homme de dix-neuf ans qu'il est devenu à l'enfant solaire qu'il fut.

— J'ai entendu du bruit, réponds-je dans un murmure sourd.

— Et si ça n'avait pas été moi ?

— C'était forcément toi, rétorqué-je aussi sec.

— Et si ça n'avait pas été le cas, Scarlett ? répète-t-il plus durement.

Je lève brusquement la tête pour trouver son regard sombre. Les lèvres pincées, je cherche la même lueur qu'autrefois, celle qui illuminait le monde de sa fourberie. Elle n'est plus. J'ai tout essayé. Je voulais qu'il me déteste assez fort pour m'obliger à le haïr à mon tour. Comme tout à l'heure, lorsque j'ai préféré jouer la pire des garces plutôt que lui avouer qu'il m'avait terriblement manqué.

— Penses-tu sincèrement qu'un simple cambrioleur pourrait provoquer plus de dégâts que ce que j'ai déjà vécu ?

Il recule d'un pas comme si mes mots l'avaient heurté de plein fouet. Après la nuit de mes confessions, nous nous sommes tous promis de ne plus jamais en parler. J'ai pleuré, beaucoup. Mais je leur ai tout raconté de A à Z, dans les moindres détails. Après quoi, je leur ai demandé de ne plus aborder le sujet, pour que je sois en mesure d'oublier. Évidemment, cela était impossible, mais faire semblant me paraissait être la solution la plus acceptable dans ma situation. Alors, nous n'en parlons pas, c'est tout.

— Retourne te coucher, lâche-t-il finalement comme si de rien n'était.

— Non.

Je prends une longue inspiration avant d'avancer d'un pas, puis d'un autre, ignorant le verre qui perfore la plante de mes pieds, j'y suis de toute façon habituée. Je marche jusqu'à ce qu'un simple filet d'air sépare son torse de ma poitrine. J'ai trop longtemps fermé les yeux sur son état et aujourd'hui, je suis terrifiée à l'idée de le perdre. Depuis que je suis en couple avec son frère, H a pris ses distances avec moi – et encore, le mot est faible. Disons que désormais, la Grande Muraille de Chine nous sépare. J'ai l'impression de le perdre jour après jour, mais j'ai toujours la chance de le voir, lorsqu'il daigne passer. Parfois, j'ai peur que ses diverses addictions ne le détruisent jusqu'à ce qu'il en meure.

— Je m'inquiète pour toi, avoué-je. Tu pues l'alcool, tes yeux sont défoncés, je...

Je ne termine pas ma phrase. H plaque ses lèvres sur les miennes avec hargne et détermination. Stoïque, je ne suis pas certaine de comprendre comment nous en sommes arrivés là. Pourtant, le résultat est juste sous mes yeux : ses mains se sont imposées avec force sur mes joues et ses lèvres sont fermement soudées aux miennes.

Et l'incendie qui brûlait mon ventre à chaque contact visuel se répand comme un feu de forêt dans tout mon corps. Mon cœur s'emballe, il se fracasse contre ma cage thoracique et il en redemande, encore et encore. Toutefois il ne m'embrasse pas et moi non plus. Le simple contact de ses lèvres me dégomme, mais je n'ose pas bouger par peur de le voir s'enfuir.

Il quitte ma bouche un instant pour planter son regard dans le mien. Il me sonde, comme s'il cherchait mon accord, et d'après l'étincelle qui brille dans ses yeux, il trouve ce qu'il voulait. Une seconde plus tard, ses lèvres sont de nouveau sur les miennes et bientôt, sa langue s'impose, elle aussi, dans ma bouche.

Jamais personne ne m'a embrassée comme il le fait, avec autant de contradictions. Plein de colère et de douceur, d'espoir et d'abattement, de haine et de sentiments. Ce baiser représente à lui seul un paradoxe des plus complexes. Pour ma part, j'y déverse toute mon inquiétude et tout ce désir depuis trop longtemps contenu.

Tout cet amour que j'ai tenté de taire.

Je me déteste de ne pas le repousser. Je le devrais, et une petite voix dans ma tête ne cesse de me le rappeler. Tout paraît tellement clair désormais. Je l'ai toujours su et, au fond, je pense que je ne l'ai jamais réellement caché. J'aime Owen, mais je ne suis pas amoureuse de lui, mon cœur a toujours battu pour cet homme si sombre, si torturé. Mais qui, j'en suis certaine, donnerait sa vie pour moi.

— Pourquoi tu nous fais ça, Scarlett ? demande-t-il entre deux baisers ardents. Pourquoi tu nous détruis ?

Je me suis souvent posé cette question. Pourquoi sommes-nous incapables de nous aimer comme il le faudrait, si tant est qu'il m'ait aimée, un jour ? Pourquoi chacune de nos conversations me brise le cœur tout en semblant recoller ses morceaux ? Pourquoi est-il mon oxygène lorsque je suis à bout de souffle, mais qu'un seul de ses regards est capable de me couper la respiration jusqu'à m'étouffer ?

Pourquoi passons-nous notre temps à nous faire du mal ?

— Pourquoi ? répète-t-il. Pourquoi tu te couches chaque nuit dans son



pieu alors que c'est de moi dont tu rêves ? C'est moi que tu as toujours aimé, alors pourquoi ?

Je ne sais quoi répondre alors que ses doigts, audacieux, glissent sur mon corps jusqu'à atteindre la barrière de mon short. Il n'hésite pas, je ne le repousse pas. Il glisse un doigt en moi tandis que ses lèvres étouffent mon gémissement. Une larme roule le long de ma joue. Quelque part au fond de moi, je sais que cette nuit ne se terminera pas aussi bien qu'elle l'aurait dû si je n'étais pas descendue, si je l'avais repoussé.

Après ce soir, il ne restera que les souvenirs de ce moment pour recoller les morceaux de mon cœur en ruine.

Parce que je pars. Pour Owen. Pour H. Pour moi. Pour tout ce que nous ne serons jamais. Ce soir, je pars. Pour nous laisser vivre.

# **partie 2**

## **come back for me**

*5 ans plus tard*

*« Every night I look out my window  
Afraid you might return for more  
I miss your frozen love too much  
And I'd overdose from just a touch. »*

*– Come Back for me – Jaymes Young*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 10.

## comme ton ombre

*Heath – 24 ans*

La brise océanique caresse mon visage, elle s'accompagne d'une douce odeur typique de l'air marin. Mon regard navigue sur les vagues qui se fracassent contre les falaises abruptes de la côte, ainsi que sur les quelques surfeurs téméraires qui affrontent sans rechigner la fraîcheur automnale de l'océan.

On dit souvent que le bruit des vagues a le pouvoir de calmer la plus sourde des colères. Ce n'est visiblement pas mon cas. Mes mains tremblent, mes jambes peinent à supporter mon poids. Je ne sais pourquoi je suis venu. Peut-être suis-je tout simplement incapable de me résoudre à la laisser mourir ainsi. Peut-être est-ce en mémoire de notre soi-disant amitié qui nous a liés durant de nombreuses années avant que la vérité ne nous éclate en pleine gueule comme une bombe nucléaire. Je n'en sais foutrement rien. Ce qui est certain, c'est que je me trouve à l'opposé de chez moi et que, quelque part dans mes tripes, je suis là pour la sauver. Encore une fois.

Lorsque Rafael m'a contacté pour me parler de ce nom de famille qui lui rappelait vaguement quelque chose, inscrit sur un contrat à beaucoup trop de zéros pour être refusé, mon quotidien, bien que novateur, a pris un tournant radical. Je ne pouvais me résoudre à rester sur la côte Est alors que dans quelques jours, peut-être quelques heures, tous les tueurs à gages sans morale du pays se trouveraient ici, à un mile du bar dans lequel elle travaille.

Il y a des personnes qui marquent nos vies. Généralement, elles n'en sont pas conscientes, elles nous balancent un regard qui ferait fondre une statue de glace, un sourire qui désarçonnerait le meilleur cavalier, une phrase qui réparerait une âme en perdition et elles n'en ont même pas le souvenir. C'est simplement... naturel pour elles.

Je pense qu'elle m'a sauvé la vie, alors que je n'avais que treize ans, ce jour où elle m'a lancé ce fameux sourire, ce regard et qu'elle a prononcé d'une voix si douce que la sensation de réconfort qui m'a parcouru le corps à cet instant, résonne encore en moi.

*Les nuages cachent les étoiles parfois, pourtant, elles ne disparaissent jamais réellement, contrairement à la douleur. Un matin, tu souffres et puis le soir même, tu comprends que tout est éphémère. Comme les nuages qui cachent les étoiles, rien ne dure jamais éternellement, pas même la douleur.*

Scarlett Black m'a appris une multitude de choses ce jour-là et par-dessus tout, elle m'a donné de l'espoir là où même le désespoir désespérait.

Elle travaille à quelques pas à peine de cette plage, dans un bar qui ouvrira ses portes aux visiteurs dans une demi-heure. J'aurais peut-être dû me rendre chez elle, lui expliquer la situation dans un endroit calme, pour qu'elle soit en mesure d'encaisser la nouvelle là où elle se sent en sécurité. Toutefois, je ne suis pas certain que je serai en mesure de l'approcher.

Il y a des histoires qui marquent, qui laissent des traces indélébiles dans un cœur, dans une âme. Je n'ai plus de point d'attache depuis bien longtemps, lorsque j'ai compris qu'elle ne reviendrait pas. Quelques semaines après son départ, j'ai moi-même quitté la maison familiale, erré sans réel but dans une ville qui ne me convenait pas. Qu'importe où j'allais, je la voyais, elle. Pourtant, j'étais bien conscient qu'elle était partie, par ma faute, sans aucun doute.

J'ai donc quitté le Dakota du Nord pour me rendre à New York, pensant certainement que l'air de la grande ville me permettrait de l'oublier. Sans un sou en poche, j'ai dû faire des choix, peut-être pas les meilleurs, je le reconnais, mais à cette époque, ils étaient les seuls à avoir du sens, et c'est ainsi que j'ai rencontré le père de Rafael, Michel. Il m'a appris toutes les ficelles du métier et mon âme en peine n'a eu aucun mal à se salir les mains pour survivre ou apercevoir un semblant de but à ma pitoyable existence.

Je ne l'ai jamais oubliée. Je pense que c'est impossible avec une femme comme Scarlett Black. Elle est une survivante qui a su trouver dans ses nombreuses failles, la force nécessaire pour atterrir, ne laissant pas le gouffre l'englober dans son intégralité. Elle est une leçon pour toutes les personnes qui, comme moi, ont un jour décidé d'abandonner au lieu de se battre, et ce genre de fille marque une existence, aussi merdique soit-elle.

Comme une plaie béante, incapable de se refermer sans sa présence, son souvenir perdure dans mon cœur enfantin. Elle était pourtant mon pire

cauchemar. La seule capable d'anéantir toutes mes défenses. Elle m'a mis à genoux, faible que j'étais sous le poids de son regard aussi colérique que l'océan. Elle a fait de moi un pantin, usé par ses sentiments destructeurs – et les miens qui ne valaient pas mieux.

Je suis toutefois parvenu à vivre sans elle, m'auto-affirmant que nos vies seraient meilleures l'une sans l'autre. J'avais sans aucun doute raison. Depuis cinq ans, elle a fait son bout de chemin et, d'après les informations que m'a fournies Rafael, elle s'en sort plutôt bien. De ce que j'ai pu en voir, je le pense aussi.

Je tire mon téléphone de ma poche lorsque celui-ci sonne. Je n'ai pas besoin de regarder le numéro appelant, j'ai évincé tout le monde de ma vie après mon départ du Dakota, et les seules personnes ayant mon numéro sont Rafael et Michel. Ce dernier étant, actuellement, six pieds sous terre, je serais surpris qu'il ait trouvé du réseau en enfer.

— Tu es arrivé ? demande-t-il sans prendre la peine de me saluer, comme toujours.

Le jour où il prendra le temps de me lancer un simple « bonjour », je devrai réellement m'inquiéter pour lui. Raf n'est pas du genre impoli, loin de là, il fait seulement partie des personnes qui, comme il le dit si bien, n'aiment pas perdre leur temps avec des banalités sans importance.

— Oui.

— Tu as trouvé le bar ?

— Oui.

Lorsque j'ai appris qu'elle était à Seattle, il me semble que j'ai ri. Je pensais sincèrement qu'elle avait mis bien plus de distance entre nous. Puisqu'elle avait décidé de me fuir comme la peste, j'aurais davantage parié pour dix ou douze heures à vol d'oiseau afin qu'elle soit sûre que je ne la retrouverais pas.

Dire que je ne l'ai pas cherchée serait un mensonge, mais si quelqu'un est capable de disparaître dans la nature en étant certain que personne ne mettra la main sur elle, c'est bien Scarlett. Elle s'est tout simplement volatilisée de la surface du globe. J'ai fini par abandonner ma quête, persuadé qu'elle avait changé d'identité. C'était son genre, après tout. Rafael a eu plus de chance, ou alors elle n'a pas pris en compte mon cercle amical avant de me bloquer sur les réseaux sociaux. Il n'a fallu que quelques secondes à mon ami pour croiser son profil sur Instagram. Déterminer où elle se planquait fut ensuite une formalité pour Raf. Ce mec

trouverait une aiguille dans une botte de foin, les yeux bandés et les mains liés. C'est un génie de l'informatique, un dieu d'internet et un chaman du traçage. Personne n'a de secret pour lui.

— Bien. Tu as un plan ?

Je pince les lèvres, un peu inquiet. Mes habitudes se retrouvent chamboulées. D'ordinaire, je ne pars jamais sans être parfaitement organisé. Dans mon domaine, être pris au dépourvu est le meilleur moyen de finir une balle entre les yeux. Je possède donc un plan de base, puis un autre si le premier foire, voire deux ou trois derrière.

Pas cette fois.

Je n'ai rien eu le temps de préparer. Le contrat m'est tombé dessus, comme il a été envoyé à tous les tueurs à gages du pays. Peut-être même du continent entier. Je devais arriver à Seattle avant eux.

Qui plus est, je suis émotionnellement impliqué. Mauvaise idée, j'en suis parfaitement conscient. La plupart du temps, lorsque ma conscience accepte de coopérer, je déshumanise mes cibles, espérant ne pas devenir complètement taré. Cette fois-ci, cela m'est impossible. Pas avec elle.

Et pour finir, Scarlett est la personnification de l'imprévu. J'ai beau la connaître depuis toujours, je suis incapable de déterminer comment elle va réagir. Elle est du genre à prendre ses cliques et ses claques au beau milieu de la nuit sans un dollar en poche. Elle est du genre à se mettre en couple avec le frère du mec qu'elle aime. Elle est du genre à te coller une droite et t'embrasser la seconde qui suit. Imprévisible, je disais, et légèrement instable aussi. Toutefois, celui qui ose lui jeter la première pierre n'a aucune idée de l'enfer qu'elle a traversé.

— Absolument pas. Je verrai bien en temps voulu.

C'est-à-dire dans moins de cinq minutes, mais je tais ce point. J'allume une clope en attendant le reproche de Rafael. Son père nous a transmis les règles que nous devons respecter pour éviter plusieurs situations, disons-le franchement, bien merdiques. À commencer par notre mort, en passant par la case prison ou encore l'échec d'une mission. Conseils que j'ai toujours appliqués à la lettre. Jusqu'ici du moins.

Règle numéro une : les cibles sont des cibles. Rien d'autre. Déshumaniser la cible est une obligation si on ne veut pas hésiter au moment d'appuyer sur la détente.

Règle numéro deux : agir vite, partir vite. La rapidité va de pair avec l'absence d'hésitation, qui s'acquiert avec la règle une. Plus on sera rapide,

plus vite on aura disparu, plus ce sera dur de nous associer directement à un meurtre.

Règle numéro trois : Ne jamais accepter un contrat où l'on peut nous relier à la cible ou un lieu. En réalité, cette règle devrait être la première, puisque quatre-vingts pour cent des tueurs en série se font attraper ainsi. C'est avec cette méthode que les agents du FBI, et en particulier les profilers, relient les victimes au tueur. Il est donc primordial de ne jamais accepter un contrat si on connaît la cible ou le lieu où le crime doit se dérouler.

Règle numéro quatre : Le client est roi. S'il souhaite que la mort ressemble à un suicide, elle doit correspondre à un suicide. S'il veut que la cible souffre avant de rendre son dernier souffle, elle déguste.

Règle numéro cinq : Ne jamais partir en mission sans plan parfaitement préparé. On doit avoir un plan A, B, C et même un putain de plan Z s'il le faut. Anticiper permet de ne pas se retrouver devant le fait accompli et donc de commettre une erreur.

Règle numéro six : Je suis un fantôme, sans nom, sans visage, sans adresse, sans passé et encore moins avec un avenir. Je n'existe pas. On n'arrête pas quelqu'un qui n'existe pas.

Règle numéro sept : Aucun lien, avec personne. Pour ma part, seul Rafael doit compter, les autres ne sont que de passage pour une courte durée. Les femmes, c'est une nuit, tout au plus. Les liens entraînent les trahisons.

Règle numéro huit : « Les émotions sont une aberration, fils, si tu n'es pas capable de les faire taire, alors trouve au moins le moyen pour qu'elles ne s'immiscent pas dans une mission » avait déclaré Michel.

Ces huit règles sont devenues, avec le temps, la seule chose en mesure de me garder sur le droit chemin, si on peut appeler ça ainsi. Avec du recul, il est certain que jamais je ne me serais imaginé tueur à gages. Jamais.

— L'improvisation, murmure Rafael, c'est le début d'un échec.

Je hoche gravement la tête et soupire, observant la fumée de ma clope rejoindre les cieux. Nous savons à quel point les choses peuvent déraiser lorsqu'elles sont improvisées.

Cependant, la situation est différente aujourd'hui. Scarlett n'est pas ma cible, mais bel et bien celle que j'ai l'intention de sauver. Sans parler du fait que je vais à l'encontre de la totalité des règles en m'engageant dans cette mission de sauvetage. Celles qui m'ont permis, jusqu'ici, de ne pas finir en



taule. Ou à la morgue.

— On parle de Scarlett, Raf, si je n'improvise pas, elle sera morte dans les prochaines vingt-quatre heures.

Et je me refuse totalement à cette option. Même si je dois l'enfermer dans mon coffre pour l'obliger à se mettre en sécurité, je n'hésiterai pas une seule seconde. Je préfère mille fois la savoir en vie, même si elle me déteste, plutôt que morte. C'est un choix que j'assumerai éternellement et j'en payerai le prix chaque jour s'il le faut.

Je n'entretiens plus les mêmes sentiments à son égard que ceux que je lui portais, mais j'ai toujours un profond respect pour elle et puis... nous avons grandi ensemble. Elle fait partie de ma famille, qu'elle m'ait fui ou non. Elle me déteste, c'est un fait, et des années durant, ce fut également mon cas. Je l'ai détestée de s'endormir dans les bras de mon propre frère. Je l'ai abhorrée de ne pas assumer ses sentiments. Je l'ai haïe de m'avoir laissé lui faire l'amour cette nuit-là et je l'ai haïe d'être partie. Aujourd'hui, elle n'est qu'un fantôme d'hier que je me dois de sauver, espérant ainsi réparer mes erreurs d'antan et l'oublier une bonne fois pour toutes.

Scarlett représente un passé aboli depuis longtemps. À elle seule, elle est capable de faire réapparaître chacun de mes cauchemars, de mes démons et des tonnes de souvenirs que j'ai profondément enfouis en moi. La revoir représente un risque. Énorme. Elle peut, inconsciemment ou non, remettre en question tout ce que je suis parvenu à construire.

J'accepte de tout mettre en danger. Pour elle. Toujours.

— Tu as pu trouver qui a mis sa tête à prix ? demandé-je froidement, faisant mine de gérer la situation.

Ce n'est pas le cas, absolument pas, d'ailleurs, c'est même l'absolu contraire. Plus mes pas me mènent vers le bar où elle bosse, moins je gère cette putain de situation. L'appréhension, sensation que je n'ai pas ressentie depuis des lustres, provoque une boule de nervosité dans mon estomac. Je ne parviens pas à enfiler le masque de froideur qui me poursuit depuis tant d'années, seul capable de me préserver.

— Non. J'essaie de remonter la source, mais je ne trouve absolument rien. Ce mec est un as de l'informatique.

Je jure dans ma barbe. Il est primordial que nous mettions rapidement la main sur celui qui propose un beau pactole pour que Scarlett meure dans d'atroces souffrances. J'ai beau fouiller dans ma mémoire, seules deux personnes enfermées en QHS<sup>[4]</sup> depuis trois ans et derrière les barreaux

depuis près de treize piges, seraient capables de mettre une prime sur la tête de Scarlett. Elle n'a jamais été du genre à s'attirer des ennuis, enfin, pas de façon assez violente pour qu'on ordonne qu'elle soit tuée, encore moins dans d'atroces souffrances.

Scarlett est instable, c'est un fait, et personne ne peut le nier, pas même elle. Elle change d'humeur tous les quatre matins et peut avoir des réactions légèrement excessives. Comme la fois où elle a explosé toutes les vitres de la maison voisine de la nôtre parce qu'ils faisaient une soirée et que la musique l'empêchait de... m'entendre jouer de la guitare. Ou encore lorsque, au lycée, elle a massacré la voiture du prof de maths parce qu'il avait oublié de lui compter 0.25 sur sa note finale.

Dire qu'elle agit raisonnablement serait un mensonge, c'est évident, mais aucune maison, vitre, ou véhicule ne mérite de finir ainsi, si ?

Rafael est un crack de l'informatique, s'il ne parvient pas à remonter la trace de l'homme – ou la femme, pas de sexisme dans la mort – c'est que ce dernier est vraiment, vraiment bon et surtout, qu'il ne veut pas qu'on le trouve. Ce n'est pas rassurant, je ne peux pas prétendre connaître celle qu'elle est devenue, mais la Scarlett qui faisait autrefois partie de ma vie n'a jamais reculé devant aucun danger. Même si je parviens à la convaincre de se mettre en sécurité quelques jours – ce qui est loin d'être gagné – elle ne supportera pas cette situation bien longtemps.

— Tiens-moi au courant, conclus-je avant de raccrocher sans attendre sa réponse.

Après une longue inspiration, je pousse la porte du bar. Instantanément, le refrain de *Dear Maria, Count Me In* de All Time Low, retentit dans mes oreilles. La grande salle aux murs rouges est décorée d'affiches de différents groupes de rock allant du mondialement connu, aux petits inconnus au bataillon. Plusieurs tables sont déjà occupées, alors que le bar vient seulement d'ouvrir ses portes. Dire qu'il rencontre un franc succès dans la ville serait un doux euphémisme.

Mes yeux fouillent la salle jusqu'à tomber sur le bar où deux barmans semblent en pleine discussion. Lorsque mon regard percute la silhouette svelte de la femme derrière le comptoir, l'ensemble de mon corps est persuadé de la reconnaître même si mon esprit doute. La dernière fois que je l'ai vue, elle n'avait que seize ans, aujourd'hui, elle en a vingt-et-un. Je l'ai quittée – enfin, *elle* nous a quittés – adolescente, elle est une jeune femme à présent.

Toutefois, si elle a pris des formes, qu'elle n'a plus les cheveux blonds comme les blés, mais teints en rouge, elle reste la même. Ses yeux sont toujours d'un bleu profond, reflétant toute la beauté du monde et toute sa laideur en même temps. Elle a toujours cette fichue fossette sur la joue droite. Sa bouche charnue – même si un piercing traverse désormais sa lèvre inférieure – son nez fin, toujours percé, et ses traits féminins. Bien que sa peau soit recouverte de tatouages, je distingue encore la fine cicatrice qui barre son cou d'une extrémité à l'autre, stigmate de son passé bien trop lourd. Je me demande pour quelle raison elle ne l'a pas couverte d'encre.

Le doute n'est plus permis et, soyons honnêtes, il ne l'a jamais été. Je reconnaîtrais Scarlett Black entre mille. Quoi qu'il arrive, qu'importent les années qui passent, j'ai son visage tatoué sous mes paupières pour l'éternité. Je l'ai observée durant des heures, comme on regarde un joyau rare et tellement précieux. Je me suis noyé dans ses yeux couleur océan un nombre incalculable de fois. J'ai fixé ses lèvres avec envie, je dirais même besoin, pendant des mois, si ce n'est des années. Je connais le visage de cette femme comme si je l'avais dessiné des centaines de fois.

Un coup violent percute mon cœur, entache mon âme. Mon passé m'explose à la gueule avec une telle animosité que j'en reste un instant cloué sur place. Un instant seulement. Lorsque je reprends le contrôle de mes jambes, je recule doucement jusqu'à rejoindre la porte sans détourner mon regard d'elle.

Oui, il y a des personnes qui nous marquent, des histoires qui nous chamboulent et des sentiments qui, même abstraits, restent en quelque sorte concrets. Toutefois, tout le monde le sait, le passé appartient au passé et généralement, lorsqu'un sourire nous rappelle l'amour, un regard nous souffle la douleur.

Puisque l'approcher sans me rappeler m'est impossible, et comme la laisser mourir m'est insupportable, je deviendrai son ombre. Avant que le feu ne rencontre l'essence et nous explose en pleine tête, comme cinq ans auparavant.

Jusqu'à brûler ma chair d'un trop-plein de souvenirs.

# 11.

## ancrÉE à ton cœur

*Scarlett – 21 ans*

J'attrape ma veste après avoir rangé mon uniforme dans le casier qui m'a été attribué. J'ai cru que cette soirée ne finirait jamais. Des jeunes, venus de l'université de Seattle si j'en crois le sweat que portait l'un d'entre eux, ont décidé de pousser leur nuit jusqu'à la fermeture. Le groupe de mecs en chaleur ne s'est pas gêné pour me mater tout au long de leur beuverie. Si au moins, il y en avait un canon dans le lot...

Puisque je n'ai jamais foutu un orteil à l'université, je me contente des fantasmes de lycéenne sur les beaux mecs qu'on voit dans les films : les quarterbacks populaires qu'on pourrait qualifier d'aimants à nanas, les bad boys ténébreux et rebelles qui fument des joints à longueur de journée, ou encore les intellos au style BCBG qui sortent majors de leur promo. Depuis que je bosse dans ce bar, l'idée que je me faisais de l'étudiant universitaire, toujours super canon, est tombée en ruine. Ils restent des mecs d'environ mon âge, avec une queue à la place du cerveau, trois poils sur le torse, qui se pensent virils. Ils passent plus de temps à picoler et à fantasmer sur les nanas du campus qu'à étudier. Quant aux intellos cités précédemment, eux, c'est différent : ils ne daignent même pas franchir le seuil du bar.

En somme, la soirée était merdique. Comme toutes les autres. Je ne suis pas à l'aise avec la clientèle, toutefois, j'ai un loyer à payer et des factures qui s'entassent. Faire la fine bouche pour un job n'est plus une possibilité.

— Tu veux que je te raccompagne ?

Je lâche mon sac en sursautant. Un juron m'échappe tandis que je me tourne vers Jason, le propriétaire du bar. La main plaquée sur ma poitrine, je le fixe d'un regard noir.

— Pardonne-moi, dit-il en avançant d'un pas, je ne voulais pas te faire peur.

Je recule alors qu'il amorce un nouveau pas. Je ne suis pas plus à l'aise avec Jason qu'avec la clientèle. Je le trouve louche, trop gentil pour être honnête. Avec ses yeux couleur océan, ses cheveux semblables aux blés tombant sur ses épaules, il ressemble à l'un de ces surfeurs australiens qu'on voit à la télé. Il n'est pas désagréable à regarder, si on aime ce genre de mec, son visage est toujours jovial et des petites fossettes angéliques creusent ses joues. Ses lèvres sont pleines et roses, sa mâchoire est imberbe, et son sourire délicat. Il est grand et musclé. Sur le papier, il est parfait. Ma collègue, Juliet, le compare à Thor, ce qui n'est pas pour lui déplaire, soit dit en passant. Mais...

*Il y a toujours un « mais ». L'histoire tragique de ma vie !*

Malgré son physique de dieu nordique, Jason ne m'inspire pas confiance. Il n'a de cesse de me draguer depuis que je travaille ici et ce, qu'importe la manière, douce ou virulente, que j'utilise pour montrer mon mécontentement. Je ne suis pas ici pour m'envoyer en l'air, pour ça, j'ai Sasha. Même si j'étais intéressée – et ce n'est pas le cas – je ne coucherais jamais avec celui qui fait mes virements toutes les semaines.

— Non, merci.

Comme tous les soirs depuis deux ans, ma réponse reste la même. Au mot près et certainement à l'intonation près. Courte, rapide, froide et malheureusement, pas si efficace que ça.

— Je te l'ai déjà dit, ma jolie, les nuits sont dangereuses.

*J'ai connu pire, ducon.*

Et puis, honnêtement, je ne me sens pas plus en sécurité avec lui que seule. Nous ne sommes jamais mieux servis que par nous-mêmes, davantage encore lorsque notre survie est en jeu. Étrangement, je n'ai pas peur des rues de Seattle, pas même de nuit, pas même dans la ruelle sombre que je dois emprunter pour rentrer chez moi. En cinq ans, je n'ai pas eu de problème, et si je venais à me faire agresser, j'ai toujours ma bombe au poivre dans mon sac.

— Ne t'en fais pas pour moi, je sais me défendre.

Il pince les lèvres, comme s'il retenait une série de jurons tandis que je me baisse pour récupérer mon sac. Je ferme mon casier, sors mon téléphone ainsi que mes écouteurs et, après un rapide signe de tête, je me tire sans demander mon reste.

Il y a toujours cette lueur lubrique qui brille dans le regard de Jason lorsque nous sommes seuls. Elle me terrifie, même si je ne lui dirai jamais.

Juliet me conseille souvent de partir, de trouver un autre job. Je la soupçonne d'être jalouse de l'intérêt que me porte notre patron.

*Je te le laisse, meuf, pas de souci !*

Quoi qu'il en soit, je ne peux pas quitter ce travail. Jason, malgré son attirance qu'il ne tente même pas de dissimuler, reste un employeur plus que compréhensif. Mes phases blanches et noires se sont intensifiées avec les années. Lorsque je suis noire, les premiers jours sont un enfer sans nom, la suite n'est pas mieux, c'est vrai, mais les trois premiers jours... ce sont les pires.

Ne pas me foutre en l'air est devenu un réel combat, je parviens à peine à contrôler toute cette noirceur qui m'assaille. C'est trop violent et plus aussi fugace que lors de mon adolescence. Les crises se multiplient, je peux parfois changer de couleur plusieurs fois par semaine. Je suis exténuée et pourtant, je dors quelquefois jusqu'à quinze heures par jour. Je ne mange plus, je ne baise plus, c'est à peine si je trouve la force de respirer. Bref, c'est la merde. Lorsque les crises les plus violentes se produisent – celles qui suivent une longue période de blanc – je suis tout bonnement incapable de sortir de mon lit.

Alors, j'envoie un message pitoyable à Jason, quand j'y pense, pour prendre quelques jours de repos. Il ne m'en a jamais tenu rigueur, même si je le préviens une heure avant de prendre mon service. Il m'arrive parfois d'oublier, soit parce que je dors, soit parce que les ténèbres sont si profondément ancrées dans ma tête que je ne cogite à rien d'autre. Là encore, ça ne semble pas le déranger outre mesure. Je pense qu'il me prend pour une folle, et après tout, il n'a pas réellement tort.

On pourrait croire que le blanc est plus facile à gérer. Ce n'est pas le cas, encore moins les premiers jours. Quand j'y pense, je me rends au travail. C'était plutôt rentable pour Jason, puisque je suis une vraie pile électrique qui assure le service seule sans le moindre souci, le tout en divertissant les clients. Toutefois, il y a aussi ce que je me refuse de voir. Les excès en tout genre, qui me retournent le crâne et peuvent me faire passer pour une tarée aux yeux de toutes les personnes qui franchissent le seuil du bar.

Lorsque j'ai quitté le Dakota du Nord, j'ai aussi mis de côté ma thérapie et, accessoirement, le traitement qui stabilise mon humeur et les antidépresseurs. Tout arrêter du jour au lendemain a été d'une violence inouïe. Je suis tombée dans le noir profond, sans une once de blanc, pendant près d'un an et demi. Certains passages de cette période restent flous dans

ma mémoire, certainement que je ne souhaite plus réellement m'en souvenir. La cicatrice qui barre mon avant-bras gauche sur toute sa longueur est, à elle seule, le témoin de ma perte de contrôle absolu.

Non pas que j'aie davantage de maîtrise aujourd'hui, mes changements de couleur répétés en sont la preuve, mais je ne suis jamais tombée aussi bas que durant ce laps de temps. C'est Sasha qui m'a sauvée. Alors que je squattais chez lui, il m'a retrouvée les veines ouvertes dans sa baignoire.

Après un long séjour à l'hôpital, une désintox obligatoire et une thérapie de quelques semaines, j'ai pu quitter les hôpitaux. Sasha m'a séquestrée – et ce n'est pas une blague – chez lui. Je n'avais pas le droit de sortir, il avait mis sous clef tous les objets tranchants et le verre, il m'enfonçait lui-même les médicaments qui me mettaient KO dans la gorge et m'obligeait à manger. Durant tout ce temps, je l'ai haï. Mais lorsqu'enfin le blanc est venu toquer à ma porte, j'ai compris qu'il m'avait sauvé la vie, à sa manière.

J'ai repris mon existence en main. J'ai trouvé un appartement miteux dans les quartiers sud de Seattle, ce job chez Jason et depuis, je me tiens loin – très loin – de toutes les drogues. J'ai compris que c'était ça qui m'avait mise dedans, je veux dire, vraiment dedans. Après tout ce que j'ai traversé, c'est finalement une pipe à crack qui m'a foutue à terre.

Le blanc n'est pas facile à gérer non plus. Pour les autres. En ce qui me concerne, je ne vois rien d'inhabituel. Il est plus supportable d'être trop joyeux que de rêver de se foutre en l'air.

Je sors de mes songes lorsque la fraîcheur automnale frappe mes joues. Je resserre ma veste contre ma poitrine en fonçant, tête baissée, sur le trottoir inanimé. Avant de lancer ma playlist aléatoire, je consulte l'heure. Il est près de trois heures du matin, je ne suis pas fatiguée. Comme chaque période blanche, mon cerveau tourne à plein régime. Lorsque je rentrerai chez moi, je m'installerai sans aucun doute derrière mon bureau, la musique à fond. Les voisins taperont aux murs, comme tous les soirs depuis plusieurs semaines, et je leur dirai d'aller se faire enculer ! Pendant ce temps, je laisserai mes mains agir, dessiner tout ce qui me passe par la tête.

Plus jeune, j'aimais écrire. Aujourd'hui, chaque mot que je tente de taper sur mon ordinateur ou de noter dans mon journal me plonge obligatoirement dans le noir. Rien de joyeux ne quitte jamais mon cerveau, même lorsque je dessine. Toutefois, mes croquis sont, généralement, moins violents que mes mots, et plus imagés, aussi. Il y a un fossé entre écrire

« mes parents me tapaient sur la gueule tous les putains de jours qui composent une année » et dessiner une petite fille en pleurs en bas d'un arbre. Les deux ont la même signification, mais les mots sont bien souvent plus terribles qu'une image.

Les autres détestent quand je suis en blanc, Sasha aussi, même s'il préfère me voir ainsi. Je parle trop, je passe de joyeuse à irritable en fonction du blanc, je suis incapable de rester en place, je crois un peu trop en moi. Le mois dernier, je voulais ouvrir une galerie d'art avec seulement mes dessins, Sasha m'a mis le stop de ma vie. Je passe mon temps à crayonner parce que j'ai beaucoup plus d'inspiration que dans mes phases mixtes – apparues récemment et je dois le reconnaître, foutrement reposantes – ou dans le noir - où je n'en ai pas du tout. Je ne dors que très peu, mais en réalité, je n'ai pas besoin de plus, le peu que j'ai me suffit amplement. Et je baise aussi, beaucoup, jusqu'à l'overdose. Sasha a vraiment du mal à suivre le rythme que je lui impose, parfois.

C'est parce qu'il me connaît incontestablement bien, qu'il m'a vue plus bas que terre, qu'il a côtoyé les enfers avec moi et qu'il en est sorti pour me tirer de force à sa suite, que je me sens en confiance. Lorsque j'ai *besoin* de m'envoyer en l'air, c'est lui que j'appelle. Lui et personne d'autre. Parce qu'il sait ce dont j'ai besoin et parce qu'il ne m'en veut pas si je me trompe de prénom.

Je m'arrête net sur le trottoir lorsque *Fire Meet Gazoline* de Sia résonne dans mes oreilles. Un frisson d'effroi chute le long de ma colonne vertébrale. Mes mains tremblent si fort que je n'ose attraper mon téléphone, par peur de le faire tomber. J'ai, très certainement, dû ajouter cette chanson à ma playlist lorsque j'étais noire, parce que d'ordinaire, je me l'interdis. Je m'interdis tout ce qui se rapproche de *lui*.

Sans quoi, je me souviens de tout. Je me rappelle de sa main droite, grattant les cordes, de la gauche, les pinçant avec force jusqu'à en saigner. Je me remémore de son regard, perdu dans le vide, attiré dans les limbes. La douleur de ses traits, comme si jouer était son enfer personnel, mais le seul moyen de se libérer. Je me souviens de mon cœur qui battait à un rythme effréné et de ma respiration qui se coupait sous une telle beauté. Il jouait de la guitare pour ne pas sombrer, je l'écoutais pour ne pas succomber. Parce qu'au final, sa noirceur a toujours été l'ennemie de la mienne.

J'arrache mes écouteurs d'un geste vif, le cœur au bord des lèvres. Je prends une longue inspiration, puis expire doucement, je recommence,



plusieurs fois, jusqu'à éloigner les flashes douloureux qui s'imposent dans ma mémoire. Je me répète cette phrase, celle qui me raccroche à la réalité depuis que je suis petite. Ces mots que j'avais gravés à la force de mes ongles sur le plancher délabré de ma chambre, dans la maison de toutes les horreurs.

Il m'arrive de repenser à lui parfois, à son jumeau également. Le début et la fin d'une histoire qui fut la mienne, une des plus douloureuses de ma vie, mais que je chéris avec hargne. Comme une page qui se tourne, j'ai pensé qu'avec le temps, la douleur disparaîtrait. J'aurais dû, il y a cinq ans déjà, fermer le livre et le jeter au feu, laissant derrière moi une bien triste histoire : celle d'une fille qui a appris à vivre au travers d'une histoire impossible, vouée à une fin peu glorieuse.

J'ai toujours eu ce don étrange, celui de mettre de côté ce qui me semblait trop compliqué à affronter. C'est ce que je fais de mieux lorsque je suis en blanc. Toutefois, les jumeaux font partie de moi, gravés dans ma tête et dans ma chair. Ils sont indissociables de moi. Qu'importe où je vais, avec qui je me trouve, qu'importe la distance qui me sépare de leurs âmes, l'une si claire, l'autre si sombre... ils restent auprès de moi.

Parfois, puisque mon état psychologique est déjà un désastre et qu'un peu plus ou un peu moins ne change pas grand-chose, je leur parle. Quelquefois à voix haute ou alors, à travers mes dessins. Je leur raconte ma vie, ce que j'ai parcouru depuis que j'ai quitté le Dakota, les rêves qui s'emparent de moi lorsque je suis blanc, les cauchemars qui me démolissent quand je suis noir. Je leur parle de mes doutes, de mes craintes, de mes joies et de mes réussites. De mes descentes en enfer, de plus en plus violentes, et de mes montées au paradis, de plus en plus euphoriques.

Je ne suis pas folle au point d'entendre ou même attendre une réponse de leur part, mais le simple fait de les garder près de moi, d'une certaine manière, me permet de ne pas me perdre dans les abysses de ma vie.

Partir ou périr, tel était le choix que j'ai dû prendre. De temps à autre, je me dis que j'aurais peut-être dû rester. Mourir à leurs côtés me semble être un aboutissement plaisant, un clap de fin digne de moi. Une suite logique. Parce que mon amour pour *lui* m'aurait tuée, j'en suis certaine. Et l'amour que me portait son frère n'aurait fait qu'accélérer les choses.

Je pense sincèrement que parfois, deux êtres sont destinés à être ensemble, mais jamais pour le meilleur. Le prix à payer pour l'aimer était bien trop cher pour moi. Voir dépérir son frère, telle une fleur perdant ses

pétales, les uns après les autres, c'est comme si on m'arrachait le cœur et qu'on le piétinait jusqu'à l'agonie de mon âme.

Je ne pouvais pas en aimer un sans faire souffrir l'autre. Et aucun des deux ne pouvait souffrir sans me détruire.

Je soupire, sentant les prémices du noir se répandre dans mon être. Une fatigue fulgurante me terrasse et je dois puiser dans mes ressources pour reprendre ma marche.

Une ombre passe sur le mur à ma droite. Vivement, je tourne la tête, regardant tout autour de moi. Il n'y a personne. Je presse le pas lorsque j'entends un bruissement dans l'herbe jonchant le trottoir. Je n'ose pas me retourner, par peur de ne rien trouver. Je ne suis pas devenue folle à ce point, je le refuse et si tel est le cas, je ne veux pas le constater à l'aube d'une crise noire. Ça ne ferait qu'aggraver la situation.

Quand mon changement de couleur est provoqué par mes souvenirs liés aux jumeaux, mes crises sont deux fois plus violentes. La mort m'appelle dans un requiem terrifiant, la solitude me ronge, même si Sasha pointe le bout de son nez. Et j'ai l'impression de les sentir partout autour de moi. Plus je les sens, plus je coule, encore et encore. La chute est infinie lorsqu'ils hantent mon esprit sombre. Si, en plus, je rajoute une inquiétude supplémentaire, je crains de ne plus rien contrôler comme ce fut le cas trois ans et demi auparavant.

Je sors mon téléphone, laissant mes écouteurs chuter sur ma jambe. Si je ne suis pas dingue et qu'il y a bien quelqu'un derrière moi, alors il sera peut-être inquiet par la possibilité que j'appelle les flics. J'en profite pour prévoir quelques jours de congés auprès de Jason.

**[Je me suis tordu la cheville sur le retour.**

**Je ne pourrai pas assurer demain, je pense à une grosse entorse. Désolée. Xoxo, Scarlett.]**

Malgré mon fameux « xoxo » que je glisse chaque fois que je m'absente, je sais qu'il finira par me virer. Hormis si je cède à ses avances, mais ça, il peut toujours se foutre le doigt dans l'œil et se gratter le dernier neurone qui lui reste.

Peut-être que je devrais lui dire. Il ne comprendrait pas davantage, cela dit, personne ne comprend jamais. Ce n'est qu'un mot qu'on pose sur l'enfer qui me poursuit chaque jour. Un simple mot. Rien de plus. Dix lettres qui sont censées expliquer tout ce qui fait de moi celle que je suis. Le prononcer rendrait les choses plus réelles qu'elles ne le sont déjà.

Je pousse un soupir de soulagement lorsque j'atteins la porte de mon immeuble, après avoir traversé la ruelle sombre au pas de course. Je l'ouvre en jurant. Elle ne se ferme plus depuis des lustres. Certes, le loyer est le moins cher de la ville, je ne suis qu'à quelques miles de la plage et à vingt minutes à pied du bar, mais niveau sécurité, on repassera.

Dire que l'immeuble est insalubre serait un faible mot. Au plafond, des câbles électriques dénudés pendent alors que de la moisissure témoigne de l'humidité qui règne ici. L'ascenseur est en panne depuis que j'ai emménagé bien que le propriétaire m'ait assuré que ce serait réglé dans les jours à venir. C'était il y a environ trois ans. Dans la cage d'escalier, des flaques d'urine répugnantes dégagent une odeur nauséabonde. Bref, c'est dégueulasse.

Je monte les marches deux par deux, prenant soin d'éviter la pisse. Lorsque j'arrive au quatrième étage, je pénètre dans le hall. J'enfonce la clef dans la serrure et ouvre ma porte. Comme à chaque fois, je ferme cette dernière à double tour en envoyant valser mes pompes. Généralement, je prends le temps de les ranger, mais je sais qu'à mon réveil, le rangement de mon appartement sera le dernier de mes soucis. J'ai besoin d'une douche, puisque ça aussi, ce sera secondaire lorsque je serai noir.

Toutefois, mes plans changent à la seconde où j'entre dans mon salon. Une silhouette, massive, assise sur mon fauteuil, braque une arme dans ma direction.

Je hurle.

## 12.

# retrouvailles de merde

*Heath – 24 ans*

Tapi dans l'ombre, j'observe depuis des heures la façade du bar. À de nombreuses reprises, je l'ai entraperçue à travers les fenêtres. Ses cheveux rouges remontés en une queue-de-cheval, son sourire aussi faux que les seins de sa collègue, et une lassitude à peine dissimulée lorsqu'elle servait ses clients. Tout chez elle, malgré les années et les changements superficiels qu'elle a apportés à son corps, me rappelle notre enfance dans le Dakota du Nord.

Elle est en phase blanche, sans quoi elle serait incapable de simuler son rictus poli. Scarlett Black a toujours été une très bonne comédienne, capable de duper le plus fin observateur. Toutefois, lorsqu'on la connaît aussi bien que moi, on sait que rares sont ses sourires sincères. Elle n'a jamais aimé les autres, aussi, elle ne les juge pas dignes de son bonheur. C'est un aspect de sa vie qu'elle garde précieusement secret, pour les gens qui comptent vraiment. Pas pour un vulgaire groupe d'étudiants en manque de baise.

Je fume clope sur clope dans l'espoir de détendre mes nerfs à vif. J'y ai beaucoup réfléchi et en réalité, je crois que je la déteste. Vraiment. Je la hais du plus profond de mon cœur, jusqu'à la plus infime partie de mon âme. Une haine intense qui jaillit de mon palpitant et se répercute partout dans mon être. Je pensais, à tort, avoir aboli cette colère avec les années. Scarlett est mon passé, les meilleurs et les pires instants de ma vie, c'est un fait. Toutefois, tout comme l'amour, la haine est censée se dissiper, s'envoler vers les cieux.

Ce n'est pas mon cas.

Je me souviens dans les moindres détails de cette nuit, où, pour la première fois, elle s'est ouverte à moi. Je me rappelle son corps nu contre le mien, de mes lèvres plaquées fermement sur les siennes pour éteindre ses

gémissements. De sa senteur fruitée et de son goût aphrodisiaque. Du frémissement de sa peau et de ses ongles dans la chair de mon dos. De ses yeux, qui ne brillaient pas d'étoiles, mais de larmes et de son sourire, sincère et doux comme la caresse d'une plume. Je me souviens de mes mots, qui allaient briser mon cœur. Pourtant, ils étaient nécessaires.

Et elle est partie. Elle m'a laissé. Et cette peine, que dis-je, cette douleur si intense que j'ai cru en crever, qu'elle a causée, s'est doucement transformée en amertume. Après tout ce que nous avons traversé... elle n'avait pas le droit de m'abandonner. J'ai toujours su être là pour elle quand elle en avait besoin, qu'importent les tensions entre nous. Mais elle, où était-elle lorsque mon monde s'effondrait ? Où était-elle lorsque, doucement, mon âme s'encreait de noir ? Où était-elle quand, pour une fois, c'est moi qui étais perdu dans le noir ?

Elle a toujours joué sur deux tableaux, oubliant que derrière ses jeux obscurs, battait le cœur de deux frères. Nous avons tous souffert de son amour bancal, même mes parents, qui incarnent aujourd'hui encore la personnification de la bonté.

Lorsqu'elle est partie, ils ont été dévastés. Puisqu'elle était mineure, les flics n'ont pas mis longtemps avant de lancer un avis de recherche. L'enquête a peu à peu cessé et doucement, pour le reste du monde, Scarlett a sombré dans l'oubli. Mais pas pour nous. Le chaos régnait à la maison. Ma mère pleurait, se demandant ce qu'elle avait bien pu faire de mal. Mon père en voulait à Owen, persuadé qu'il était responsable de son départ. Mon frère était fou de rage et a retourné tout l'État en long, en large et en travers avec sa caisse dans l'espoir de la retrouver. Je n'ai jamais osé avouer que je l'avais vu partir et que j'en étais responsable.

Parfois, je me demande si les choses auraient été différentes si je lui avais ordonné de remonter avec plus de hargne. Si j'avais su repousser mes ardeurs. Si j'avais pris le temps. Dire que j'ai été doux avec elle serait un mensonge, mais comment aurais-je pu savoir qu'elle était encore vierge ? Qu'importe, en réalité, je ne pense pas que ma brutalité au pieu soit la cause de son départ. Elle était amoureuse de moi, à sa façon, et je n'ai pas su prendre soin de son cœur.

Scarlett aime, sincèrement, avec toutes ses tripes, à chaque battement de son palpitant. Elle le fait jusqu'à l'addiction, jusqu'à en perdre la raison. Tout est dans l'excès, le comble, caractérisé par le trop. Ce n'est pas de sa faute, elle est comme ça et personne ne pourra rien y changer. Mais

lorsqu'on adore trop, on finit par blesser infiniment plus.

Il en va de même pour elle, du moins, à l'époque. Elle n'était pas triste, elle était bouleversée, atterrée, démolie, le monde s'écroulait sous ses pieds. Elle n'a jamais été contente, elle était euphorique, exaltée. Rien n'est dans la demi-mesure avec elle, et c'est souvent le fond du problème. Puisqu'elle chérit trop fort, les gens qui l'entourent en font de même et lorsqu'elle disparaît, elle laisse un vide énorme dans son sillage.

De ce vide naquit ma haine. Et malgré les années, le néant et la colère persistent.

Quand elle sort enfin du bar, quelques minutes après le départ du groupe d'étudiants, je la suis de loin. Un instant, je me demande comment on peut autant haïr une personne et en même temps, refuser de la voir mourir.

Je pourrais tout simplement ignorer ce contrat, revenir à ma vie d'avant, faire comme si de rien n'était. Aller là où le vent me mène, sur un chemin que je m'oblige à suivre pour survivre. Ne pas me mêler de toute cette merde. J'en suis pourtant incapable. Cette haine que je ressens à son égard me raccroche fatalement à l'amour que je lui portais autrefois. Parce qu'on ne déteste pas une personne qu'on n'a jamais aimée.

Pour le moins imprudente, elle rentre chez elle seule et à pied. Ses longs cheveux, toujours enfermés dans une queue-de-cheval, vacillent au rythme de ses pas. Mon regard chute involontairement sur ses reins, puis son cul parfaitement moulé dans un petit jean sombre. Ses longues jambes toniques comblent rapidement la distance. La sentant visiblement rassurée par ses écouteurs, je me permets de m'approcher plus près. À l'endroit où je suis, je peux aussi bien disparaître si elle se retourne et voir le danger avant qu'il ne soit face à elle.

Les rues sont calmes à cette heure tardive et dans un sens, ça m'arrange pas mal. Je n'ai que très peu dormi cette nuit, la fatigue me guette et bien involontairement, je me sais moins attentif à ce qui nous entoure.

Subitement, elle s'arrête. Je me jette dans une ruelle, le dos collé contre la façade d'un immeuble. Les yeux clos, à l'affût du moindre bruit, je patiente. Chaussée de talons, je l'entendrai repartir sans aucun mal. Son arrêt dure plusieurs secondes et, un instant, je me demande si elle n'a pas déjà mis les voiles.

Je sors doucement de la ruelle pour la trouver exactement dans la même position que lors de son arrêt. Son dos droit est crispé, tout comme ses épaules. Bien que je sois à une distance raisonnable, je vois ses jambes et

ses mains trembler comme des feuilles au vent.

D'un geste violent, elle tire sur le fil de ses écouteurs jusqu'à ce qu'ils quittent ses oreilles. Je l'écoute prendre sa respiration plusieurs fois et décide de rejoindre discrètement la ruelle, au cas où elle se retourne.

J'attends patiemment, ce qui n'est évidemment pas mon fort, jusqu'à entendre de nouveau ses talons claquer sur le sol. Je quitte ma planque et reprends ma marche, gardant une distance plus grande entre elle et moi. Suivre ma cible n'a jamais été une partie de plaisir. Ça demande une concentration de tous les instants et une discrétion sans faille. La moindre erreur et tout le plan tombe à l'eau. Attendre, ça me fait chier. Ça a toujours été le cas. J'aime tout avoir dans la seconde.

Elle semble envoyer un message avant de traverser la petite ruelle qui mène à son immeuble. J'ai déjà repéré les lieux, avant d'aller au bar. Connaître mon environnement m'est essentiel pour m'assurer de sa sécurité, qu'importe si je reste dans son ombre ou si je marche à ses côtés. Je dois être en mesure d'anticiper où frappera le tueur avant même qu'il n'y pense. Ici, c'est l'endroit propice pour commettre un homicide. Les éclairages des rues principales n'atteignent pas le centre de la ruelle. Il fait nuit noire. Au nord de la venelle, aucune caméra n'est braquée dans cette direction, on peut donc venir et repartir sans être vu. Il n'y a pas de fenêtres dans les immeubles qui la jonchent, donc aucun témoin. En bref, en dehors de son bâtiment, c'est l'endroit parfait.

En parlant de son bâtiment, on y rentre suivant notre bon vouloir. D'ordinaire, la porte s'ouvre à l'aide d'un pass magnétique, mais ce n'est plus le cas, il suffit de tirer pour pénétrer dans le hall. Les habitants ne seraient pas surpris de voir un étranger traîner dans le coin, pour la plupart, ils sont défoncés.

Je ne sais pas comment Scarlett en est venue à se terrer dans cet endroit miteux, mais c'est certain que, niveau sécurité – et hygiène – on repassera. Ce matin, j'ai vu un type avec une aiguille enfoncée dans le pli du coude, allongé à même les marches pleines de pisse.

D'après sa boîte aux lettres, elle habite au quatrième, soit le dernier étage du vieux bâtiment délabré, la première porte à gauche. Je l'observe entrer dans l'immeuble sans la suivre, ma mission s'arrête ici, pour ce soir.

Depuis la rue, j'attends tout de même de voir la lumière de chez elle s'allumer, sait-on jamais, elle aurait pu croiser la route d'un type qui veut les millions de dollars que vaut sa tête, dans les escaliers.

Quand l'ampoule de la pièce principale s'éclaire, je m'apprête à faire demi-tour et à rejoindre l'hôtel où j'ai réservé une chambre pour une durée indéterminée, lorsque j'entends un hurlement que je reconnaîtrais entre mille.

Sujette aux cauchemars, mes nuits ont souvent été rythmées par les cris de pure terreur que poussait Scarlett. Un cri profond qui détonnait avec son timbre enfantin. Lorsqu'elle a grandi, que sa voix suraiguë a changé pour devenir aussi rauque qu'un fumeur de longue date, le contraste était moins flagrant avec la profondeur de ses cris, mais il est vrai qu'ils ont toujours eu le pouvoir de me glacer le sang.

Je n'hésite pas un instant avant de foncer vers la porte. Je la connais, ce genre de hurlement n'est pas réservé aux araignées sur le plafond ou à un cambriolage qui aurait laissé son appartement sens dessus dessous. Non, ce son-là, c'est de la peur, de la vraie.

La même peur que lorsque ses parents venaient hanter ses rêves.

La même peur que quand elle était persuadée que nous allions l'abandonner.

Je monte les marches deux par deux, faisant fi des traces de pisse sous mes pompes. Lorsque j'arrive au quatrième étage, je tente d'ouvrir l'appartement, en vain. Comme dans les films d'action, je pourrais défoncer la porte à coups d'épaule et, en théorie, ça devrait marcher. Toutefois, après mon passage à tabac gamin par ces fils de pute de lycéens qui m'ont déboité et fracturé la clavicule, elle reste fragile. Je ne prends pas le risque au cas où un combat m'attendrait derrière. Je recule et, prenant le plus d'élan possible malgré le manque d'espace, je mets un chassé dans la porte qui, merdique, s'ouvre sans que j'aie besoin d'en rajouter. Pour une fois que l'absence de sécurité – une blindée, c'est tout de même la base – protège quelqu'un...

Lorsque j'entre dans le salon, il ne me faut que quelques secondes pour comprendre ce qui se passe. Un mec est assis sur la poitrine de Scarlett, une main autour de son cou, l'autre braquant une arme dans ma direction.

Mon esprit s'embrouille alors que Scarlett suffoque, ses doigts fermement enroulés à l'avant-bras de son assaillant. Doucement, je lève les mains en cherchant une solution. Je ne suis pas Lucky Luke, je ne dégaine pas mon arme plus vite que mon ombre, et le temps de la charger, le fumier pourra faire de mon corps une passoire.

— C'est la prime que tu veux ? demandé-je d'une voix légèrement tremblante.



Mon regard est happé par Scarlett. Ses joues sont rouges, son souffle est chaotique. Mon cœur bat à tout rompre, transi par la peur. Le mec hoche la tête, comme s'il y avait une autre bonne raison que la thune pour s'en prendre à une femme sans défense.

— Je double la mise.

Intéressé, le type se redresse et, visiblement, relâche légèrement sa prise sur le cou de Scarlett. Un sifflement quitte ses lèvres lorsque l'air pénètre ses poumons. C'est déjà ça.

— Développe, crache le mec.

*Il est con ou il le fait exprès ?*

— Je te propose le double si elle reste en vie ce soir.

Terrain glissant. Contrairement à Scarlett, je n'ai jamais été un excellent menteur. Évidemment, si j'avais ce montant en ma possession... j'aurais une île privative avec une maison sur pilotis et des putes à disposition toute l'année. Je ne suis pas pauvre, mais je ne suis pas en mesure d'aligner dix millions de dollars comme on étale ses lettres au Scrabble. L'enculé qui veut la peau de Scarlett a pris soin d'attirer l'attention d'absolument tout le monde. Personne ne crache autant d'argent, même un type blanc comme neige et pacifique à souhait se poserait la question.

On a beau avoir des principes et des valeurs, rares sont ceux capables de les garder face à tant de fric.

— C'est qui au juste, cette nana ? ricane-t-il. L'un est prêt à cracher cinq millions pour qu'elle crève et l'autre, dix millions pour qu'elle vive. Elle suce si bien que ça ?

Ma mâchoire se crispe. Toujours les mains en l'air, accaparé par cet enfoiré de première, je ne remarque pas le genou de Scarlett qui s'écrase dans les reins de son adversaire qui perd l'équilibre. Son flingue glisse sur le sol tandis qu'il est désormais allongé sur la poitrine de Scar. Si menue, elle disparaît pratiquement sous la carrure imposante de l'homme vêtu de noir.

Je tire mon arme de mon holster et tire. Le mec s'effondre totalement sur sa victime qui, elle, ne prononce pas le moindre mot. Je baisse doucement mon arme encore fumante tout en m'approchant de Scarlett. J'ai touché la gorge du tueur à gages, la pauvre est recouverte de sang qui continue de se déverser dans son cou, mais je n'avais pas d'autre point de vue si je voulais l'abattre sans la blesser elle.

Elle n'attend pas que je lui vienne en aide, elle repousse le corps sur le

côté et se relève d'un bon. Son visage est maculé de sang poisseux, tout comme son tee-shirt.

*Prête pour jouer dans le prochain* Carrie. <sup>[5]</sup>

Elle fixe le cadavre de longues secondes dans un silence de plomb. Je n'ose bouger, à peine respirer tandis qu'elle se tourne doucement vers moi. Son regard percute le mien, tel un train lancé à pleine vitesse. Mi-horrifiée, mi-stupéfaite, ses yeux tombent sur mon arme, que je tiens encore en main.

Plusieurs fois au cours de ces dernières années, j'ai imaginé nos retrouvailles. Allant de la performance sexuelle, passant par un combat de boxe acharné, des larmes, des rires... Toutefois, mon imagination, aussi tordue soit-elle, n'a jamais rien composé de tel. Elle, recouverte de sang, moi, une arme à la main et un putain de cadavre à quelques centimètres de nous.

— Dehors.

Je la fixe, les sourcils arqués, surpris par sa requête. Sorti tel un murmure, l'ordre n'en est pas moins clair.

— J'ai dit : dehors ! hurle-t-elle à présent.

Elle fond sur moi et me pousse. Sa force, en somme, ne me fait aucunement bouger. Sa réaction, en revanche, m'oblige à reculer. Oh, je connais son esprit désaxé, je l'ai vu se former sous mes yeux. Je suis conscient de l'étendue du mal qui la ronge, de sa noirceur la plus obscure à sa lumière la plus intense. Pourtant, de là à rester avec un cadavre comme nouveau colocataire, c'est une première.

— Sors, putain, casse-toi !

Elle me pousse une nouvelle fois. J'obtempère sans détourner mon regard du sien. Ses yeux, fous, me filent la chair de poule. Je n'ai jamais vu tant de colère chez elle et pourtant, cette émotion la dominait souvent, à l'époque. Je décide de sortir, j'attendrai qu'elle retrouve un semblant de calme pour me charger du mort, le faire disparaître. Encore une fois, son immeuble et son emplacement m'arrangent beaucoup. Personne ne sera inquiété du coup de feu puisque les règlements de compte sont monnaie courante dans le quartier.

Elle claque la porte à peine ai-je franchi le seuil. Évidemment, cette dernière ne se referme pas du premier coup. Je suis tenté de l'aider lorsque, pour la troisième fois, elle la pousse et finit par la fermer.

Je suis prêt à parier ma queue qu'elle va la rouvrir dans moins d'une

minute. Scarlett est peut-être légèrement instable, ses réactions sont généralement incompréhensibles pour le commun des mortels, mais elle n'est pas folle pour autant. Enfin, pas assez pour passer une nuit complète, ou même une heure, avec un macchabée dans son salon.

Il lui faut simplement quelques minutes pour accepter, comprendre et décider comment réagir face à la situation. Elle a toujours été comme ça, bien qu'elle ne se soit, je l'espère, jamais retrouvée dans ce genre de foutoir. Je dois reconnaître que je suis également dans une belle merde. Ma caisse est restée au bord de la plage, près du bar où travaille Scarlett.

Même si j'en étais physiquement capable, je ne prendrais pas le risque de parcourir le mile qui sépare l'appartement de Scarlett et son boulot, en traînant à ma suite un cadavre, même dissimulé dans le tapis sur lequel il repose encore.

La porte s'ouvre de nouveau. *Bingo !* Scar a pris le temps de nettoyer son visage, certainement avec un chiffon, puisqu'il reste pas mal de sang ici et là.

— Tu prends ta merde et tu te tires !

Elle se décale pour me laisser passer. Évidemment, elle n'a pas encore encaissé le coup, demain sera une journée terriblement sombre pour elle.

— Il faut qu'on parle, dis-je tout de même en avançant dans le salon.

— La psy m'avait pourtant prévenue : « n'arrête pas ton traitement du jour au lendemain, Scarlett, les effets peuvent être dramatiques », déclare-t-elle en imitant la voix beaucoup trop aiguë de sa psy de l'époque, tout en m'ignorant royalement. Résultat ? Je deviens barge. Parce que rien de tout ça n'est réel, pas vrai ?

Elle se tourne, les yeux brillants d'espoir. Le même regard qu'elle empruntait, enfant, quand elle sortait d'un mauvais rêve et que je lui disais que c'était terminé, que personne ne lui ferait plus jamais de mal. Je suis incapable de détourner mes yeux d'elle lorsque je confirme ses dires.

— Souviens-toi, *tu* es partie, *tu* nous as abandonnés. *Tu* m'as abandonné, *moi*. Tu penses sincèrement que je te serais venu en aide si tout ceci était réel ?

Désormais, je peine à soutenir son regard larmoyant. Toutefois, je préfère ça. La folie est peut-être plus acceptable que la réalité. Demain, quand elle se réveillera, elle pensera que la fatigue l'a achevée. Si tout est comme avant, elle ne dort pas lorsqu'elle est en blanc, ou alors, très peu. Je l'ai parfois vue ne pas fermer l'œil pendant soixante-douze heures sans

montrer le moindre signe de fatigue, hormis des hallucinations. Rien d'aussi violent, certes, mais elles n'en restaient pas moins réelles pour elle.

Elle hoche mollement la tête tout en quittant le salon pour se diriger vers la salle de bains. Avant de franchir le seuil de la pièce, elle se tourne vers moi :

— L'amour, c'est comme un pansement. Si on l'arrache vite et fort, c'est moins douloureux que de le retirer en prenant son temps. C'est pour ça que je suis partie. Un jour, je te le dirai pour de vrai.

Et elle ferme la porte, me laissant là, tel un con, un cadavre à mes pieds.

Il me faut plusieurs secondes pour sortir de ma torpeur, encaisser ses mots et les digérer. Comme autrefois, elle est la reine pour se trouver des excuses. Évidemment, jamais elle n'avouera qu'elle a agi par pure lâcheté. C'est tellement plus simple de faire mine d'être la gentille de l'histoire.

Je ne suis pas blanc comme neige. Cette nuit-là, lorsqu'elle s'est donnée à moi, je savais ce que cela signifiait. J'avais bu, certes, mais pas assez pour ne pas me rendre compte de mon geste. J'allais coucher avec la petite amie de mon frère. Elle n'était pas amoureuse de lui, néanmoins le fait est là. Nous l'avons trahi, tous les deux, et en m'enfonçant en elle, je savais qu'elle ne se le pardonnerait jamais.

Je passe mes mains sur mon visage, tentant d'oublier mes souvenirs. Je dois trouver une solution pour le type à mes pieds avant que Scarlett ne se décide à revenir.

Mes yeux naviguent dans le salon. Il n'est pas bien grand, mais chargé. Je peine à retenir un petit sourire lorsque mon regard croise le coin qu'elle a aménagé pour peindre. On est loin d'œuvres d'art. Si je dois être parfaitement honnête, les quelques tableaux visibles sont incompréhensibles. Pourtant, je sais qu'elle a un bon coup de crayon.

L'art que produit Scarlett lorsqu'elle est en période blanche n'a aucun sens, si ce n'est pour elle. Même quand elle préférait les mots au dessin, ses textes n'avaient ni queue ni tête, hormis en noir.

Toutefois, qu'importe la qualité de ses tableaux, c'est davantage le matériel qui me fait sourire. Une bâche immense et noire recouvre le sol sous le chevalet, ainsi que des produits ménagers pour récupérer la peinture. Je ne pouvais pas rêver mieux.

Je rejoins le coin, déplace le matériel le plus discrètement possible et récupère ce dont j'ai besoin.

J'enroule le corps dans la bâche et jure en voyant l'étendue des dégâts

sur le tapis blanc.

Je vais devoir passer ma nuit à frotter, sans aucun doute.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 13.

## et je coule

*Scarlett – 21 ans*

*Journal numéro 23 de Scarlett Black – 15 ans.*

*Je me suis souvent demandé à partir de quand on peut être considéré comme fou ? D'ailleurs, qu'est-ce que la folie ? Généralement, on désigne quelqu'un de cinglé lorsque son comportement devient anormal. Mais une fois de plus, qu'est-ce que la normalité ? Faire comme les autres ? Dans ce cas, je suis foutue.*

*Peut-on être jugé fou si on réagit mal à un événement ? Si le mécanisme de défense de notre cerveau nous lâche ? Ou s'il est débordé et qu'il ne parvient plus à rétablir un fonctionnement adéquat pour les autres ? D'ailleurs, qui peut juger ce qui est approprié de ce qui ne l'est pas ?*

*Aujourd'hui, au lycée, une ex d'Owen m'a dit que j'étais folle, que je devrais me faire soigner. J'ai ri, à en pleurer. Comment, elle, cette peste qui ouvre plus souvent ses cuisses qu'un bouquin, peut décréter que je suis tarée ? Sur quels critères se base-t-elle ? N'est-ce pas normal de mal réagir lorsqu'elle pose ses doigts de salope sur la jambe de mon copain ? Je pense même que je suis restée très soft dans ma réaction. Au lieu de mon verre d'eau – avec le verre, évidemment – dans la tronche, elle aurait dû se bouffer mon plateau, ça l'aurait peut-être calmée...*

*Je commence à être réellement fatiguée, mais je suis incapable de dormir. Owen pense que je n'essaie pas assez. D'après lui, je devrais rester allongée dans ses bras à fixer le mur jusqu'à ce que je m'endorme. Ça fait trois jours que j'essaie... quatre maintenant. En vain. Je vois des trucs que je ne devrais pas voir. J'entends des choses que je ne devrais pas entendre. Ce n'est pas la première fois que ça arrive. Ma psy dit que c'est le manque de sommeil, elle*

*a sûrement raison.*

*Onze jours et vingt-cinq minutes. C'est le record homologué de la plus longue durée passée sans dormir par un être humain. C'est Randy Gardner qui, en 1964, alors qu'il était lycéen, détient cette performance. Sans stimulant. Un fou, je vous le dis.*

*C'est ce matin que sont apparus les signes annonciateurs de démence dus à mon manque de sommeil : confusion, paranoïa (même si je suis certaine qu'on nous suivait vraiment sur le chemin du retour, Owen affirme l'inverse) et surtout, hallucinations. J'ai vu mon père, tout à l'heure. Je l'ai observé pendant de longues secondes, fixement, dans le blanc des yeux. Il me hurlait de baisser le regard comme il le faisait avant.*

*Une partie de mon cerveau savait que c'était faux. Déjà parce que personne dans la maison ne réagissait (parfois, je me demande si les Cross ne détestent pas mes parents avec plus d'avidité que moi) et aussi parce qu'il est en prison depuis un paquet d'années et encore pour un paquet d'autres. Mais... j'y ai cru. Durant quelques ridicules secondes, j'étais tétanisée par la peur.*

*C'est H qui, en passant devant lui, l'a fait disparaître. Je devrais sans doute prendre les somnifères que m'a prescrits ma psy, mais... désormais c'est la merde. Maintenant que j'ai vu mon père, je sais que je vais sombrer dans une phase noire. Les hallucinations me semblent tout de suite plus fun que de passer mes journées au pieu, à broyer du noir.*

*Après tout, folle pour folle, autant y plonger pour de vrai, qui sait, peut-être que demain, je verrai des éléphants arc-en-ciel...*

*C'est tout pour moi. »*

*Je referme mon vieux journal et le laisse tomber sur le sol. Allongée sous ma couette, j'ai dormi environ vingt-deux heures. Je suis exténuée. Je n'ai même pas la force de me traîner jusqu'au salon pour confirmer ma théorie selon laquelle je suis bonne à enfermer. Ou à crever.*

*J'allume une clope et d'un œil vide fixe la fumée qui s'envole. Errant sans but dans la pièce, elle forme un nuage opaque au-dessus de moi. Je laisse la cendre s'écraser sur mon parquet. À l'instar de mon existence, elle n'est que poussière.*

*J'ai souvent vu la vie comme une cigarette. Doucement, elle se consume, nous consume. Toxique, elle n'a de cesse de malmenier notre être, de nous*

détruire à petit feu.

Le foyer rouge orangé près de ma paume, je l'approche jusqu'à ressentir sa chaleur, sa brûlure. La douleur est vive et à la fois si agréable. Comme si tout ce que je ressentais à l'intérieur était réel, avait un sens.

Comment peut-on souffrir autant, dans la poitrine, sans présenter le moindre mal physique ? Sans que rien ne soit tangible ? Je retire le foyer de ma main pour terminer ma clope avant de l'écraser sur ma table de chevet. J'aimerais m'enfoncer sous terre, disparaître. C'est un cercle vicieux, ça ne me lâche pas. Un jour, tout va parfaitement bien, peut-être trop et le lendemain, l'enfer s'abat dans ma tête. Un peu comme lorsqu'on prend de l'ecstasy. On monte tellement haut dans les nuages que quand on redescend, la réalité devient insupportable. Chaque fois que je passe de noir à blanc, je me demande comment je vais bien pouvoir survivre à la prochaine chute.

Je me dis « vas-y, ne lâche pas. Tu as surmonté un ouragan, ce n'est pas une petite vague qui va te foutre KO ». Mais, je suis plus lasse qu'à chaque rechute. Ce mal me ronge de l'intérieur et jamais ne me laissera en paix, qu'importe le nombre de médicaments que j'ingurgite tous les jours. J'avance sur ce chemin si sombre et parfois trop clair. Mon cœur bat, s'arrête puis repart. Une partie de moi veut crever, l'autre est déjà morte. Je suis épuisée.

Lorsque je regarde derrière moi, mon passé empli de souffrance à n'en plus pouvoir respirer, je me demande comment j'ai pu survivre à ça. Quand ai-je été vraiment heureuse pour la dernière fois ? Un vrai bonheur, pas celui extrapolé par mon Mal. Une joie qui te tord le bide tant il est puissant, qui gorge ton cœur d'une intense joie. Une satisfaction fugace, éphémère, éternelle ou instable, n'importe quoi, juste une once de gaieté ? La réponse est toute trouvée : avant ma chute de l'arbre.

Tel un funambule qui tente d'avancer sur ce fil, plongé dans l'obscurité, je vacille : un pied qui se raccroche à la vie, un bras qui se penche vers la mort. Je me sens piégée dans un monde trop étroit ou trop vaste. Un univers qui n'est pas fait pour moi. Je me noie dans ma propre souffrance que personne, pas même moi, ne peut comprendre.

Je ne sais pas si je suis triste, je ne sais plus trop ce que je ressens en fait, peut-être du vide. Un vide profond qui absorbe chacune de mes émotions, ne me laissant rien auquel me raccrocher.

Je puise dans le peu d'énergie qu'il me reste pour attraper mon téléphone sur ma table de nuit. Les yeux plissés, je lutte contre la luminosité de l'écran



qui brûle mes rétines. J'ai un message de Sasha que j'hésite à ouvrir avant de m'y résoudre. Je sais par avance que si je ne lui réponds pas, il viendra me rendre visite.

**[Salut mon ange. Couleur ?]**

Je tape ma réponse rapidement. Noir, évidemment. Il n'a pas besoin d'en savoir plus. Je n'ai pas envie qu'il s'inquiète. Je ne le mérite pas. Ni lui d'ailleurs. Je jette mon téléphone au pied du lit avant de reprendre mon journal. Relire mes mots me démolit le crâne, mais ça, au moins, ça me tient éveillée. Juste un peu. J'ouvre une page au hasard et, à la vue de mon écriture, je devine que j'étais noire.

*« Ils sont entrés à l'université. Tous les deux. Je ne me suis jamais sentie aussi seule. J'ai enfilé le pull d'Owen avant même qu'il ne parte et je me suis installée dans la chambre d'H. Owen m'a promis de revenir tous les week-ends, je sais qu'il le fera. J'essaie de relativiser, après tout, c'est quoi cinq jours ?*

*Mais ils sont là-bas et moi, je suis ici. Madame Cross m'a demandé de venir manger, je n'ai pas faim. C'est comme si on me compressait l'estomac, qu'on sautait sur mon cœur et qu'on jouait au yo-yo avec mon âme. Le tout en même temps.*

*J'ai encore fait ce rêve étrange. Dans le calme inquiétant et sournois d'une forêt qui m'est inconnue, je suis seule, entourée de grands arbres frôlant les nuages gris sombre. Un parterre de neige immaculée m'entoure, je ne ressens aucun froid bien que je ne sois que très peu habillée. Il n'y a que moi et le silence. Un terrible silence, assourdissant. Je n'ai jamais autant haï l'absence d'agitation autour de moi.*

*Je ne me sens pas triste ni heureuse. Un calme émotionnel étrangement reposant. Un liquide chaud coule de mon nez avant qu'une goutte rouge ne s'écrase sur le manteau neigeux. Rapidement, elle devient rose, mais une autre la remplace, encore et encore. Bientôt, j'ai l'impression que la totalité de mon corps saigne. La poudreuse qui m'entoure devient rouge, toutefois jamais je ne meurs. Une fois de plus, je ne ressens aucune douleur, seulement le vide, de plus en plus inquiétant.*

*Et puis, il y a des rires. Ils résonnent dans la forêt comme le cri des oiseaux. Ils sont partout et nulle part à la fois, pourtant, je ne vois personne. Quand enfin la terreur me submerge, j'essaie de crier à l'aide, mais aucun son ne franchit mes lèvres. Les rires sont de plus en plus forts et bientôt, mon*

*sang devient noir. Lorsque la neige n'a plus aucune once de clarté, je m'effondre avant de me réveiller.*

*Je pense que la neige symbolise les phases blanches et que mon sang représente les épisodes noirs. Les rires sont mes démons, fiers d'être parvenus à me démolir. Ils ont gagné depuis si longtemps, à quoi bon les combattre ? Mon destin s'est scellé dès que je suis tombée de ce fichu arbre.*

*Maintenant qu'Owen n'est plus là, que Heath ne joue plus de guitare, pour qui dois-je me battre ? Ils ont déjà gagné de toute façon. »*

Je referme vivement le journal. Je me souviens parfaitement de ce jour, dans les moindres détails. Avec monsieur et madame Cross, nous avons pris la décision de ne pas en parler aux jumeaux pour ne pas les inquiéter. Owen n'était pas rentré ce week-end-là, madame Cross lui avait dit que nous étions partis camper pour me changer les idées.

Ma première tentative de suicide.

J'avais pris tous les antidépresseurs que j'avais en stock. Monsieur Cross m'a retrouvée peu de temps avant que je ne sombre. Il m'a insultée, je crois, et il pleurait, beaucoup. Je me suis détestée de le mettre dans cet état. Je me souviens de ma dernière pensée avant de tomber dans les pommes, je pensais l'avoir dit à voix haute, mais monsieur Cross m'a toujours affirmé le contraire. « *Tout ira mieux après, la douleur est éphémère pour les gens comme vous, à l'instar des nuages.* »

Ma souffrance à moi n'a jamais été stable, elle vient et repart comme bon lui semble et parfois, je préférerais qu'elle ne me quitte en aucun cas. C'est tellement dur de retrouver les ténèbres lorsqu'on sort du paradis. Ma vie, mes émotions, c'est un yo-yo constant, tantôt au plus haut, tantôt au plus bas. La remontée est si rapide que je ne la ressens pas, tout comme la descente. Bien qu'un semblant de gris se matérialise de plus en plus, il est trop fugace pour que j'en ressente la moindre satisfaction, quelques heures, quelques jours tout au plus.

Lorsque je suis sortie de l'hôpital, les Cross avaient mis tous mes médicaments sous clef. Ce sont eux qui me les distribuaient. Ils n'avaient plus aucune confiance en moi, et je les comprenais. Moi aussi, je n'avais pas foi en moi.

Après cette phase au plus bas, j'ai traversé une très longue période blanche. Si éclatante que je me suis perdue. J'étais une vraie peste, ma popularité au lycée me montait clairement à la tête. J'étais la reine du bahut,

la copine d'Owen Cross, étudiant à l'université. Rien que pour cette raison, j'avais le respect de tout le monde, des mecs comme des filles. Je n'avais rien fait d'exceptionnel, hormis fourrer ma langue dans la bonne bouche – même si je les laissais croire que je couchais avec lui.

Je n'ai jamais démenti les rumeurs qui couraient à mon sujet. Les « bonnes » ou les mauvaises. Pour certains, je m'envoyais en l'air avec les jumeaux Cross, pour d'autres, j'étais la chienne d'Owen, je le suivais partout. Je me pavanais dans les couloirs aux côtés de ces nanas que je ne pouvais pas voir en peinture, seulement pour me donner un genre. Lequel ? Je ne sais pas. Provocante jusqu'au bout des ongles, on me suivait pour mon côté rebelle.

J'adorais ce personnage, même si ce n'était pas moi, elle me permettait de ne pas sombrer. Elle me maintenait la tête hors de l'eau en quelque sorte. Les excès étaient devenus ma marque de fabrique. Tous les week-ends, j'étais invitée à des soirées. Owen m'y accompagnait de bon cœur et parfois, je le suivais à des fêtes universitaires. Je buvais trop et consommait déjà quelques drogues. Tout le monde était persuadé que j'agissais ainsi pour sortir du lot. S'ils avaient su que je n'avais jamais été autant moi-même que lorsque j'étais bourrée au point de ne plus tenir debout...

L'alcool était un antidépresseur radical. Je ne pensais plus à rien, sauf peut-être le lendemain quand ma gueule de bois m'empêchait de quitter ma chambre.

Les joints... c'était différent. Ma psychiatre me bourrait de médicaments, cherchant le bon dosage, vainement. Je ne prenais pas ce qu'elle me donnait. Ces merdes m'ont toujours mise dans un état presque végétatif. Je détestais ça. Mais les joints, ça fonctionnait. Ils calmaient mes blancs et faisaient taire mon noir. J'allais mieux. Et puis, mon corps s'est habitué et plus rien n'a fait effet. Alors je me suis plongée tête baissée dans le blanc et les horreurs qu'il me poussait à commettre.

Cette Scarlett a disparu quand j'ai couché avec H.

La sonnette de mon appartement me fait sursauter. Je ne bouge pas d'une oreille, espérant que mon visiteur s'en aille si je ne réagis pas. Je me voile la face, évidemment, si c'est Sasha – et ça ne peut être que lui – il serait capable de dormir sur mon palier jusqu'à ce que j'ouvre. Il sonne une nouvelle fois et je fais encore la morte. Jusqu'à ce que ses poings martèlent la porte.

Je me traîne hors de mon lit, épuisée, je me maintiens au mur pour ne pas vaciller. En passant dans le salon, je jette un rapide coup d'œil à mon tapis et

lâche un soupir de soulagement : pas de sang en vue. Je suis juste complètement barge, rien de nouveau sous le soleil.

Les hallucinations comme la paranoïa se sont accentuées au fil de mes blancs. Plus cette période dure longtemps, plus ses conséquences sont virulentes. Jusqu'ici, elles ne concernaient que mes parents.

J'ouvre ma porte, surprise de ne pas avoir laissé les clefs sur la serrure comme je le fais d'ordinaire. Je recule d'un pas lorsque mon regard tombe sur un torse. Sasha fait ma taille, il n'y a qu'à l'horizontale que je me retrouve nez à nez avec ses pectoraux.

Doucement, je lève les yeux et si l'enfer n'habitait pas déjà dans mon être, je jure qu'il se tiendrait en face de moi. Du vide qui remplit mon esprit naît la douleur brute, plus virulente que celle qui se propage en moi depuis ce matin.

Deux billes noires brillent de haine. Il a changé. Plus musclé, plus tatoué aussi, un piercing barre son arcade droite. Ses cheveux de jais sont un peu trop longs, tombant presque sur ses épaules. Sa mâchoire carrée est recouverte d'une fine barbe de trois jours qu'il, comme autrefois, ne semble pas entretenir. Aucun sourire ne se dessine sur ses lèvres.

Préférant me plonger dans le déni, je secoue doucement la tête en reculant. Tel un réflexe, je glisse mes doigts sur la cicatrice gravée sur mon avant-bras. Chaque fois que je me sens sombrer davantage encore, je la touche, pour me souvenir du poids de l'obscurité.

Parfois, je me dis que je ne mérite pas la mort, ce serait un repos bien trop doux pour moi. Toute cette douleur qui m'assaille, qui broie mon cœur, qui démolit mon âme, c'est ma punition. Mes parents avaient raison, je n'ai pas le droit au bonheur. La souffrance est mon châtement.

— Je t'ai menti hier, commence-t-il, et avec du recul, c'était une très mauvaise idée.

Une fois de plus, je secoue la tête. Ce n'est pas possible. Mes doigts remontent vivement sur ma gorge douloureuse et mon monde s'effondre.

Je revois cet homme, tranquillement assis sur mon fauteuil. Lorsque je suis entrée, il a souri avant de se lever. Il a glissé son arme à la ceinture de son jean et s'est approché d'un pas rapide. Un instant plus tard, j'étais au sol, ses doigts autour de ma gorge. Tout ce que j'ai enfoui en moi pendant des années est apparu tel un raz-de-marée destructeur. Mon esprit embrumé a remplacé le visage de cet inconnu par celui de mon père.

Et son sourire. Son sourire qui, sournoisement, s'immisçait dans mon être.

Je n'arrivais plus à respirer, je ne pouvais pas. Je n'ai pas réussi à me débattre. Comme si j'étais redevenue cette petite fille, j'ai accepté la punition que je méritais, abandonnant tout instinct de survie. Je crois que je le voulais. Je voulais qu'il me tue pour que tout s'arrête une bonne fois pour toutes.

Et puis, j'ai entendu *sa* voix. Il m'a ramenée à la vie, comme un électrochoc. Mourir seule ne m'a jamais posé aucun problème, mais je ne dois plus emmener quelqu'un avec moi. Ma chute est mienne, personne ne doit en subir les conséquences. Plus jamais. Je ne mérite pas qu'on meure pour moi. Je n'ai besoin de personne pour m'éteindre.

Alors je lui ai donné un coup de genou et l'instant d'après, j'étais recouverte de sang. Le sien. Certes, je n'ai pas appuyé sur la détente, mais je suis responsable de sa mort. Encore. Tel un cercle vicieux, le schéma n'a de cesse de se répéter.

— Tu n'es pas folle, Scarlett. Et je ne suis pas un monstre, du moins pas assez pour te laisser croire que...

— Ferme-la, hurlé-je. Tu n'es pas réel.

— Scar...

— Non !

Je comble l'espace qui me sépare de la porte et la pousse de toutes mes faibles forces pour la refermer. H n'oppose pas de résistance, ou du moins, trop faiblement pour m'empêcher de le foutre dehors.

Mes paumes s'appuient fermement sur la porte une fois celle-ci close. Mon cœur se fracasse contre ma poitrine lorsque la voix de Heath s'élève depuis le couloir.

— On doit parler, Scarlett.

Rauque, profonde, elle glisse sur ma peau, y laissant une chair de poule à la fois désastreuse et agréable. Et ça fait mal. À l'instar d'un uppercut dans le bide. Comme une droite dans la mâchoire. Telle une lame qui s'enfonce profondément sous mon épiderme. Semblable à un putain d'étau qui m'étreint de toutes ses forces, à m'en couper le souffle.

Je tends le bras pour attraper mon double de clef sur la commode à ma droite. Je l'enfonce dans la serrure, aveuglée par mes larmes.

— Tu es en danger, crache-t-il.

Et sa voix est si venimeuse. Emplie de haine, de colère, de peur et de ressentiment. Elle m'achève. Pulvérise chaque parcelle de mon être, n'y laissant que des morceaux coupants.

— C'est toi le danger, soufflé-je sans être certaine qu'il m'entende.

Non pas parce qu'il a tué un homme sous mes yeux. À cet instant, je ne m'en soucie aucunement. Non. H est dangereux parce que si l'enfer réside en moi, il est le diable qui ordonne à mes démons de me détruire. Il est mon chaos. Il est mon néant. La source de mes pires souffrances. La frontière vacillante entre « je vais mal, mais je tiens » et la mort. Il est mes ténèbres, mes larmes et mes peines.

Heath est dangereux, parce que dans le creux de sa paume résident les débris de mon cœur qu'il a soigneusement brisé. Lui seul peut encore me blesser.

À reculons, je rejoins la cuisine. J'ouvre le placard sous l'évier et en sors une bouteille de vodka. Je me laisse glisser contre le meuble et bois à même le goulot.

Je bois à en avoir la gorge brûlée.

Je bois à en avoir la nausée.

Je bois dans l'espoir d'oublier le bruit de la sonnette infatigable.

Plus j'avale, plus je sombre profondément, plus la douleur est vive, plus elle est réelle.

Et je tombe.

Le fond du gouffre est un mirage inventé par les plus naïfs pour se donner de l'espoir. Une folie pour penser qu'un jour, tout s'arrête.

Que la chute est infinie lorsque nous ne voulons pas nous rattraper.

Et je tombe encore et encore.

Le désespoir n'a pas de fin.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 14.

## haïr pour aimer

*Heath – 24 ans*

*« Il était une fois un petit garçon heureux et curieux. Comblé par la vie, son avenir ne pouvait que lui sourire. Toutefois, en grandissant, les problèmes se sont accumulés et rapidement, le petit garçon s'est retrouvé submergé.*

*Il était une fois une petite fille, perdue dans les tréfonds des abîmes, accusée de tous les maux du monde. Une petite fille triste qui avait, pour seul horizon, un bien sombre avenir. Toutefois, après les ténèbres, la lumière... Et doucement, la petite fille apprit à vivre, entre enfer et paradis.*

*Il était une fois un adolescent faible.*

*Il était une fois une adolescente forte.*

*Et dans le chaos que formaient leurs vies respectives, ils étaient la solution l'un de l'autre... À moins d'être la pire des punitions ? Perdues entre haine et amour, dans un torrent de sentiments contradictoires, toutes les nuances de noir se formèrent et, chacun de leur côté, ils sombrèrent.*

*Dans une expiration, le petit garçon devenu homme avait promis de la protéger, malgré l'amertume et la colère. Et dans un même souffle, la petite fille devenue femme jura de le fuir, qu'importent l'attraction et les risques.*

*Tragique histoire d'une vie sans issue, à jamais, les deux âmes étaient condamnées. Quand l'une suivrait, l'autre fuirait et lorsque l'autre suivrait, l'une fuirait. Un schéma presque malsain instauré depuis l'enfance qui semblait perpétuellement vouloir se répéter. Telle était leur punition pour avoir osé jouer à un jeu qu'ils savaient, tous deux, dangereux. Dans l'amour comme dans la haine, il n'y a jamais de vainqueur. Et ces deux êtres étaient maudits à se haïr pour mieux s'aimer. »*

*Je referme mon ordinateur lorsque la serveuse, âgée d'une bonne*



soixantaine d'années, s'approche de moi. Un sourire chaleureux plaqué sur ses lèvres, elle note ma commande. J'hésite un instant à choisir un verre d'alcool – le plus fort qu'ils aient en stock de préférence – mais après un rapide coup d'œil à ma montre, je me résigne à prendre un café. Je ne suis pas tombé assez bas pour me retourner le crâne à seulement neuf heures du matin, même si ce n'est pas l'envie qui me manque.

Lorsque la serveuse disparaît, mon regard tombe sur mon ordinateur. Autrefois, je ne saisisais pas pourquoi Scarlett passait ses journées à noircir les pages de son carnet. Aujourd'hui, je comprends.

Bien que l'écriture manuscrite soit proscrite pour moi – le résultat de nombreuses fractures à mes poignets – j'ai appris à libérer mes pensées à travers l'écran de mon PC. Mon esprit n'est jamais aussi embrouillé que celui de Scarlett, du moins je l'espère. Depuis que je note mes songes sur les pages virtuelles de mon ordinateur, je ressens de plus en plus le besoin d'extérioriser certaines de mes émotions. Le regret, les remords, la colère, la peur et... l'amour. L'amertume aussi. Je suis incapable de parler de mes journées comme elle le faisait. Écrire à la troisième personne me donne l'impression de prendre de la distance, de me détacher des personnages qui prennent vie dans mes récits et ce, même si je suis parfaitement conscient que je parle de moi.

La serveuse revient, une tasse à café entre ses doigts osseux. Je décale rapidement mon ordinateur, laissant de la place sur la petite table en bois.

— Je vous ramène du sucre, déclare-t-elle en se détournant.

— Ne vous embêtez pas, je n'en prends pas.

Elle me lance un sourire par-dessus son épaule avant de disparaître vers les cuisines. Il n'y a pas grand monde ici, c'est relativement calme pour un *diner* à l'heure du petit déjeuner. Tout s'explique lorsque je goûte le café : un vrai jus de chaussette. Toutefois, l'emplacement du bar est parfait pour moi et davantage encore pour ma mission. Il donne tout droit sur la ruelle de Scarlett.

J'ai décidé de la coincer. Au jeu du chat et de la souris, nous avons toujours été très doués, elle comme moi. Un jour, j'étais la proie, le lendemain, j'étais le chasseur. J'ai rapidement compris que, pour que nous arrivions à communiquer, il fallait que l'un de nous n'ait pas le choix, c'est ainsi depuis fort longtemps. Acculée, au pied du mur, elle sera incapable de me fuir.

Voilà désormais une semaine que je tente, en vain, de rentrer en contact

avec elle. Dans un premier temps, en me pointant directement chez elle puisqu'elle ne daignait pas sortir. Mais jamais elle ne m'a ouvert la porte, si bien que j'ai été tenté de l'ouvrir de force pour m'assurer qu'elle n'avait pas... fait de connerie. Heureusement, je voyais sa silhouette passer de temps en temps à travers les rideaux de son salon. Rarement, mais je la connais assez pour savoir ce qu'elle fait lorsqu'elle est en phase dépressive. Son lit est son seul repère. Je lui ai donc accordé quelques jours de répit, pour la laisser se noyer dans ses émotions. Gamine, elle me disait qu'elle en avait besoin, que ça faisait partie d'elle et qu'elle devait affronter toute la noirceur qui l'assaillait.

Après plusieurs jours d'hibernation, elle est enfin sortie de chez elle en un début de soirée clément pour se rendre au boulot. Même de loin, je devinais qu'elle était au fond du trou, mais elle est toujours parvenue à donner le change en affrontant le monde extérieur, malgré ces épisodes si sombres. C'est un peu le super-pouvoir de Scarlett Black : faire face à l'univers alors qu'elle rêve de s'enterrer pour ne plus croiser personne. Mine de rien, cela lui demande beaucoup d'énergie.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas été plus tendre avec elle lorsqu'elle était en noir qu'en blanc. Peut-être plus tolérant, mais je ne l'ai jamais traitée différemment. Elle ne l'aurait pas toléré de toute façon. Aussi, je n'ai pas hésité à me pointer à son boulot.

Nous devons avoir une discussion sérieuse, elle et moi.

Déjà, car sa vie en dépend.

Ensuite, parce qu'elle m'a vu tuer un homme et que cette fois, c'est la mienne de vie qui est en péril. Scarlett sait qui je suis, elle me connaît vraiment. Enfin, c'était le cas il y a cinq ans. J'aime à croire que je n'ai pas tant changé que cela. Au fond, je reste le même adolescent qu'elle a abandonné sur ce putain de canapé. Ça ne devrait pas être une fierté, j'étais atrocement faible, sans aucune défense. Aujourd'hui, je suis en mesure de tuer un homme sans en éprouver le moindre remords. Je peux couvrir mes doigts de sang, exploser une cervelle sans en porter le poids sur mes épaules. Mes mains sont devenues des armes aussi létales que n'importe quel flingue. Toutefois, quand Morphée m'accueille dans son étreinte, les mêmes cauchemars m'assaillent. La même boule se forme dans ma gorge lorsque je croise mon reflet. La même honte enserre mes tripes quand des flashes d'hier me clouent sur place.

Mes actions diffèrent, mais au fond, mon âme est identique. Néanmoins

ça, je ne suis pas certain que Scarlett l'entende. Elle porte des masques depuis toujours, enfilant celui qui correspond le mieux à une situation ou une personne. Pourtant, elle n'a jamais toléré qu'on puisse agir comme elle. Elle ne comprendrait pas l'image de l'homme que je façonne chaque jour pour m'accorder à mon job. Je ne sais pas si elle irait jusqu'à me balancer aux flics, mais je préfère ne prendre aucun risque. Nous devons parler. Je dois lui dire qu'être moi-même dans ce monde m'est impossible.

Rafael, lui, ne fait jamais de terrain, alors il est un peu insouciant face à ma réalité. Je pense qu'il serait capable de vomir devant un cadavre, ou de faire un malaise en voyant une goutte de sang. Il ne comprend pas le détachement que je m'impose, aussi bien avec les cibles qu'avec mes amis ou ma famille.

Je le sais, mes ennemis le savent : pour faire souffrir autrui, *vraiment* souffrir, blesser son enveloppe n'est rien. Ceux qu'on aime représentent notre plus grande souffrance, notre plus grande faiblesse. Bref, Scarlett sait que je ne suis pas seulement le type qui a buté son agresseur sans une once d'hésitation. Elle le sait. Toutefois, tient-elle encore assez à moi pour ne pas me dénoncer ? Je ne saurais dire et c'est exactement ce qui m'inquiète.

Bien sûr, pas de cadavre, pas de mort. Pas de mort, pas de meurtre. J'ai pris grand soin de faire disparaître le corps en question et toute trace de mon épopée jusqu'à la dernière maison de cet enfoiré. En revanche, j'ai toujours fait attention à ne pas attirer les flics sur moi et j'apprécierais que ça continue, encore plusieurs années.

C'est pourquoi je ne peux pas me permettre d'attendre la prochaine menace qui pèsera sur Scarlett pour parler avec elle.

Mais puisque rien n'est facile avec elle, cette peste est parvenue à me faire interdire le bar où elle travaille. Elle a... changé. Autrefois, en noir, elle était incapable de mentir ou de simuler ses émotions. Pourtant, il y a trois jours, lorsque je me suis rendu où elle bosse dans l'espoir de la foutre au pied du mur, cette connasse a appelé son patron en lui disant que je la harcelais depuis plusieurs semaines. Elle a été jusqu'à dire qu'elle ne me connaissait pas.

J'ai fortement hésité à rentrer à New York. Après tout, ne dit-on pas qu'on ne peut pas sauver quelqu'un qui ne veut pas l'être ? J'avais commencé à ranger mes affaires lorsque Rafael m'a appelé. C'est lui qui m'a convaincu de rester. Il savait, visiblement mieux que moi, que je finirais par le regretter. Dans sa délicatesse légendaire, il m'a balancé que je

devrais faire face à sa tombe et que j'en serais en partie responsable. Il a ajouté qu'on pourrait graver « C'est le mec qu'elle aimait qui lui a porté le coup fatal, ou presque. » comme épitaphe. J'ai soupiré avant de raccrocher. Malgré tout, j'ai défait mes bagages.

Je ne reste pas pour celle qu'elle est devenue aujourd'hui.

Je reste à la mémoire de la petite fille incapable de s'endormir seule.

Je reste à la mémoire de cette gamine, terrifiée, qui a eu le malheur de tomber d'un arbre.

Je reste à la mémoire de sa détresse.

Je reste à la mémoire de la première phrase qu'elle a prononcée après de longs mois plongés dans un silence assourdissant.

Je reste à la mémoire de ses larmes qui me déchiraient l'âme.

À la mémoire de ses rires qui guérissaient mes maux.

Je reste pour la seule qui a su m'aimer lorsque même moi, j'en étais incapable.

Scarlett, au fond, sera toujours cette âme douce et fragile qui me vénérât si fort quand le noir m'assaillait. Aujourd'hui, j'ai confiance en moi, en ce que je suis devenu, en mes compétences et en ma force. Je ne suis plus ce gamin faible. Enfin, plus autant. Je me suis forgé. J'ai encaissé. J'ai chialé des larmes de sang pour me relever et ne plus jamais tomber aussi bas. J'en ai chié. Mais aujourd'hui, personne n'a de pouvoir sur moi. Hormis peut-être les fantômes d'hier.

C'était durant l'adolescence que j'avais besoin qu'on m'aime. Scarlett l'a fait. Avec tant de hargne que c'en était parfois flippant. Avec tant de fébrilité que c'en était déboussolant. Et si mal qu'elle a fini par me briser le cœur.

*Un amour que je hais tant, mais qui m'a sans aucun doute sauvé la vie.*

Lorsque je l'aperçois sortir de son immeuble, je balance un billet sur la table et me lève d'un bond. J'abandonne sans regret le nectar qu'ils osent appeler « café », attrape mon ordinateur et sors du bar d'un pas pressé.

Il pleut à torrents, pourtant il fait étrangement chaud pour un début novembre. Je n'avais pas prévu un temps aussi merdique lorsque j'ai quitté l'hôtel ce matin puisque ce sont les rayons du soleil qui m'ont tiré de mon sommeil agité. Il a commencé à pleuvoir comme ça, d'un coup, alors que j'étais déjà attablé à l'attendre. Aussi, seulement vêtu d'un tee-shirt, je suis trempé bien avant de la rattraper. Par chance, mon ordinateur est protégé par sa pochette.

Des gouttes de pluie tombent de mes cheveux sur mes cils, ne facilitant pas ma vision. Pourtant, je ne vois qu'elle. Un léger rictus étire mes lèvres lorsque je constate qu'elle n'a pas mis de capuche. Gamine déjà, elle adorait la pluie. L'orage la terrifiait, mais la flotte sur son visage la faisait toujours sourire. J'ai une image assez précise du jour de ses dix ans. C'est la première fois qu'on l'a vue rire aux éclats.

À l'occasion de son anniversaire, nos parents nous ont emmenés, Owen, Scar et moi, à l'autre bout du pays pour une semaine de vacances. Ni ma mère ni mon père ne nous ont dit où nous allions. C'est seulement lorsque nous sommes arrivés à quelques miles d'Orlando que j'ai fait le rapprochement. Sept jours à Disney et tous les autres parcs qui pullulent dans les alentours. C'est là-bas aussi que j'ai compris le lien étrange entre Owen et Scarlett.

Nos parents nous ont donné à chacun quelques billets pour les dépenser dans la boutique de souvenirs. Owen n'a jamais été très généreux, pourtant, ce jour-là, il n'a pas dépensé un dollar pour lui. Il a pris tout ce qu'il trouvait à l'effigie du Roi Lion, davantage encore sur Scar et a tout offert à Scarlett. Elle, évidemment, n'avait rien pris pour elle non plus. Un souvenir pour ma mère, mon père, Owen et moi. J'ai encore le médiateur avec le sourire iconique du *Chat du Cheshire*<sup>[6]</sup> à côté de ma guitare à New York. Je n'ai jamais joué avec, par peur que le dessin se retire ou que les souvenirs reviennent, je ne sais pas.

Le dernier jour, il s'est mis à tomber des cordes. Alors que nos parents et Owen couraient comme des fous pour se mettre à l'abri, je me suis retourné et je l'ai vue. Tout autour d'elle, le monde semblait avoir disparu. Il n'y avait que Scarlett Black tournant sur elle-même, la tête balancée en arrière et les bras écartés. Et elle riait. Un rire doux telle la caresse d'une plume et percutant comme un train lancé à pleine vitesse.

Je pense que s'il ne devait me rester qu'une seule image de Scarlett, je voudrais que ce soit celle-ci. Si libre, si joyeuse, pour la première fois, elle était une enfant. Une vraie. On lui a volé toute sa naïveté alors qu'elle n'avait que six ans, mais durant ces quelques secondes, elle se permettait enfin d'être elle-même. D'être cette gamine pleine de vie que j'avais déjà entraperçue avant qu'elle ne chute de l'arbre. D'être cette enfant pas tout à fait normale, mais qui illuminait le monde par son sourire. Ce jour-là, je l'ai rejointe et ensemble, nous avons laissé la flotte nous tremper. Elle riait et mon cœur s'est allégé, un instant seulement, mais jamais rien n'a été aussi

reposant. Elle a fini par sauter dans mes bras et je l'ai enlacée. Enfin, je respirais.

Je reviens à moi lorsque je la rattrape. Sans hésitation, j'enroule ma main autour de son bras et la tire dans une petite ruelle étroite. Collée contre le mur, ma paume sur sa bouche pour l'empêcher de crier, elle plante son regard effrayé dans le mien. J'ai l'impression étrange d'entendre chacun des battements de mon cœur.

*Boom.*

Ses yeux, comme les profondeurs des océans qui pétillent de colère lorsqu'elle me reconnaît.

*Boom.*

Ses mèches rouges trempées par la pluie, collées sur ses tempes. Je rêve de les glisser derrière son oreille dans l'espoir de frôler sa peau.

*Boom.*

Son nez fin et le petit anneau noir sur sa narine droite comme ultime provocation envers mes parents.

*Boom.*

La cicatrice sur son cou, remontant légèrement sur sa mâchoire.

*Boom. Boom. Boom.*

Je ferme les yeux et prends quelques secondes pour respirer. Sa fragrance naturelle me calme, comme autrefois, quand j'enfonçais mon nez dans ses cheveux alors que les larmes menaçaient de couler ou que l'angoisse voulait me submerger.

Lorsque j'ouvre de nouveau les paupières, le regard haineux de Scarlett n'a toujours pas changé, mais elle ne tente pas pour autant de se dégager. Je la domine de toute ma hauteur, mon corps plaqué contre le sien, mes doigts toujours fermement accrochés à son bras.

— Je vais retirer ma main, OK ? Si tu hurles, je te bâillonne.

Elle hoche doucement la tête, sans quitter mes yeux. Délicatement, je la retire de ses lèvres. Sur ma paume, l'empreinte de son piercing prouvant la pression que j'ai imposée pour la faire taire. Je relâche également son bras.

— Recule, murmure-t-elle.

— Non.

Si un regard était en mesure de tuer, paix à mon âme. Elle pose ses mains sur mon torse et me pousse de toutes ses forces. Droit comme un I, je ne bouge pas d'un centimètre, ce qui a le mérite de la faire grogner. Elle marmonne des injures dans sa barbe en abandonnant, se collant de nouveau

contre le mur. Mes mains posées sur la pierre rouge qui forme la façade du bâtiment, j'encadre son délicieux visage.

— Tu as fini ? demandé-je, un léger sourire amusé aux lèvres.

— Va te faire foutre.

Un rire m'échappe. J'attrape une de ses mèches trempées qui tombent sur ses yeux et la glisse derrière son oreille. Lorsque je frôle la fine peau, un frisson la parcourt avant qu'elle ne détourne le regard. Ravi du pouvoir physique que je détiens encore sur elle, je souris. Aucun de nous ne peut le nier, malgré notre amertume respective, il y aura toujours une sorte d'aimant qui nous attire l'un vers l'autre. C'est plus fort que nous. C'est plus fort que tout.

— Toi aussi, tu m'as manqué, Scar, susurré-je tout près de sa bouche.

Je ne sais pas si je suis sincère.

Un rire cruel quitte ses lèvres. Si jusqu'ici, il demeurerait un doute, il n'a plus sa place : phase blanche.

— Putain, j'avais oublié à quel point ta voix était agaçante, déclare-t-elle froidement. Et non, tu ne m'as pas manqué. Pas une seule putain de seconde.

Je lève les yeux au ciel, même elle n'y croit pas. Toutefois, je décide de ne pas rebondir sur le sujet. Elle s'en rappellera bien assez rapidement.

— Si tu le dis, *trésor*, si tu le dis.

— Tu voulais parler, non ? J'ai autre chose à faire, *mon chou*.

Un éclat de rire franchit mes lèvres. Lorsque nos rapports ont... comment dire ? Dérapé ? Non ! Dégringolé les escaliers comme une boule de bowling, j'avais tendance à lui donner des surnoms affectueux. Elle détestait ça. Elle m'en donnait également et j'abhorrais tout autant, si ce n'est plus. Mon cœur se réchauffe légèrement face à cette espèce de complexité étrange.

— Tu as une prime sur la tête, déclaré-je de but en blanc.

— Mais encore ?

Je soupire.

— Quelqu'un veut te voir morte. Tu sais, comme le type que j'ai buté pour sauver ton joli petit cul.

*Un cul parfait, soit dit en passant...*

Scarlett plante son regard dans le mien, la tête légèrement penchée sur le côté, comme si elle essayait de démêler le vrai du faux. Sans vraiment m'en rendre compte, je retiens ma respiration, craignant sa réaction. Si elle ne me

croit pas, si elle ne me fait pas confiance, je ne pourrai plus rien pour elle.

Les secondes s'éternisent sans que rien sur son visage ne laisse transparaître ce qu'elle pense. Jusqu'à ce qu'un léger, délicat, infime rictus étire la commissure droite de ses lèvres, accentuant sa fossette.

De son sourire naît un éclat de rire qui me fait reculer d'un pas. Autrefois, j'aurais pu lui dire n'importe quoi, elle n'aurait jamais remis ma parole en question. Aujourd'hui, alors même qu'un type essayait de la tuer il y a une semaine à peine, un homme que *j'ai* tué, elle ne me croit pas.

— Que veux-tu réellement, Heath ? C'est quoi ton but ? Tu n'as rien trouvé de plus crédible pour faire irruption dans ma vie ?

Je recule d'un pas, encore, tout en secouant la tête. Comment peut-elle imaginer une seule seconde que je puisse inventer... ça ?

— Écoute...

Elle ne me laisse pas le temps de répondre et m'achève :

— Ne t'approche plus de moi. Jamais. Je ne sais pas ce qui cloche chez toi, Heath, mais tu as un sérieux grain, t'es bien plus tordu que moi... Non, tu seras toujours toi-même en fait.

Je crois que cette dernière réplique, aussi banale soit-elle, est la pire insulte qu'elle pouvait m'asséner.

Sur ces mots, elle me bouscule pour quitter la ruelle. Je ne saurais dire combien de temps je reste là, à fixer le mur avant d'écraser mon poing dans ce dernier. Encore et encore. Jusqu'à ce que toute la douleur contenue dans mon cœur se concentre sur ma main.

Je la hais.



# 15.

## un si doux poison

*Scarlett – 21 ans*

*Putain d’abruti à la con !*

Oh, je le reconnais, Heath Cross a toujours eu un tas de défauts qui n’ont fait que s’accroître après le lycée : colérique, alcoolique, drogué, enfoiré, salaud, connard... mais jamais menteur. J’ai apprécié son honnêteté, même s’il arrangeait parfois la vérité pour qu’elle soit moins dure à encaisser pour moi. Toutefois, dès lors que j’ai été assez âgée pour accepter la vie telle qu’elle est, il ne m’a jamais menti.

Je pourrais croire à son histoire, j’ai même douté un instant lorsque j’ai repensé à l’échange qu’il a eu avec mon agresseur. J’ai un contrat sur ma tête ? Mais comment aurait-il pu le savoir ? Je suppose que ce genre de truc ne se trouve pas à la page quatre du *Seattle Times*.

En bref, mon premier amour est devenu fou. Sinon, tout va bien dans le meilleur des mondes.

Je soupire en sortant mon téléphone. J’ai *besoin* de voir Sasha. Je sais que ce n’est pas bien. Mon psy désapprouverait si elle entendait mes pensées – et que je continuais de la voir. Je me souviens, comme si c’était hier, de son discours infiniment long sur la différence entre l’envie et le besoin.

« *Le besoin, Scarlett, est une exigence de la vie. Tu as besoin de manger. Tu as besoin de dormir. Tu as besoin de te vêtir. Les besoins sont naturels et nécessaires. La notion de plaisir n’est pas présente dans la satisfaction d’un besoin. Évidemment, tu peux aimer, manger, dormir, t’habiller... Mais si tu n’aimais pas ça, ça ne changerait rien au fait que ce soit obligatoire à ta survie. L’envie... L’envie ne te sauvera pas la vie, elle ne fait pas partie de ta survie. Bien sûr, il est normal de répondre à tes envies, tant que tu*

*restes dans la modération. Les envies sont superflues. Tu as envie de partir en vacances, tu n'en as pas besoin. Tu as envie de t'acheter le nouveau téléphone, tu n'en as pas besoin. Tu as envie d'être le centre de l'attention, tu n'en as pas besoin. Tu comprends ? »*

Bien sûr, je comprenais, et je saisis toujours. Parfois, mes envies sont si intenses qu'elles obnubilent mes pensées. Elles sont là, dans ma tête et tournent encore et encore si bien qu'elles se confondent avec un besoin. Et c'est exactement ce qui se passe avec le sexe.

Je n'en ai pas besoin à proprement parler. J'en suis parfaitement consciente. Toutefois, mon appétit sexuel est si intense durant mes périodes de blanc que je ne parviens pas réellement à le contrôler. Ça en devient vital et par extension, un besoin ou une dépendance.

Autrefois, lorsque le sexe ne faisait pas partie de ma vie, je remplaçais cette *envie-besoin* par l'affection de mes proches. Je me blottissais dans les bras d'Owen, je parlais des heures avec H sous son regard protecteur... J'avais besoin de cette attention, exister pour quelqu'un, même quelques ridicules minutes.

C'est une façon peu orthodoxe, je le reconnais, de se libérer, de s'évader. Mais hormis lorsqu'on s'envoie en l'air, quand compte-t-on réellement pour quelqu'un ? Je n'ai jamais été douée pour tisser des liens avec les autres. Lors de mes épisodes noirs, je suis bien trop fatiguée, déprimée et négative pour ça, rien que parler me demande une énergie que je ne suis pas certaine d'avoir. Et dans les phases blanches... Je n'en ai rien à foutre des autres.

Je sors de mes songes lorsque Sasha décroche enfin.

— Salut mon ange...

Sa voix, traînante, me fait frissonner. Je le sais et, au fond, je l'ai toujours su : Sasha et moi, nous nous faisons plus de mal que de bien. Il est ce mec trop parfait qui cherche de l'adrénaline dans une relation qui lui brisera le cœur, simplement pour sortir de son quotidien. Il a eu une vie traditionnelle. Issu d'une famille aisée sans être pour autant pétée de thunes, il n'a jamais connu le besoin. Ses parents sont des gens simples que j'ai eu la chance de rencontrer quelques fois lorsque je vivais encore avec lui. Jamais ils n'ont levé la main sur lui, je pense que même une fessée les aurait traumatisés davantage que lui. Il a grandi dans un quartier calme où il a suivi un enseignement classique. Fils unique, il a vécu une vie banale jusqu'à notre rencontre.

Enfant de luxure, je brûle tout ce que je touche... et il adore ça. Sasha

était une étincelle qui rêvait de devenir un feu de forêt et moi, j'étais l'essence qui lui a donné le moyen de tout embraser.

Loin d'être l'idée du siècle, il ne sait plus se contrôler. Il passe d'excès en excès et certainement pour me donner bonne conscience, je le suis. Si je sombre avec lui, je ne suis pas totalement responsable de sa chute, si ?

— Tu fais quoi ? demandé-je.

Je traverse la rue en repensant à notre première rencontre. C'était quelques semaines après mon arrivée. Je picolais dans un bar avec les derniers dollars qu'il me restait. J'allais dormir dehors, *encore*, mais au fond, je n'en avais rien à faire. Je voulais mourir. J'avais imaginé un tas de scénarios plus morbides les uns que les autres pour mettre fin à mes jours. Je crois même que j'avais prévu de passer à l'acte le soir même. Et puis il est venu me parler, comme une luciole sur ma route.

Je voulais crever, mais... une part de moi ne supportait pas l'idée de laisser mes parents gagner. C'est cette partie qui s'est accrochée à Sasha. C'est cette même part qui l'a ouvertement allumé. C'est toujours celle-ci qui l'a suivi chez lui. Je n'avais jamais couché avec personne d'autre que H, mais j'étais bien trop saoule pour m'en inquiéter.

Toutefois, quand nous sommes arrivés chez lui, il m'a proposé un café et c'est tout. L'alcool aidant, j'ai été plus entreprenante que j'en suis normalement capable lorsque je suis en noire. Il m'a repoussée sans un mot. Il me semble que je lui ai demandé s'il était gay, ce moment reste un peu flou.

Il a souri avant de souffler des mots qui ont scellé notre amitié... et sa descente en enfer.

*« On ne couchera pas ensemble, Miss. Tu es canon, c'est clair, mais généralement, les nanas qui se bourrent la gueule seules dans un bar miteux ont davantage besoin d'une oreille que d'un coup de bite. »*

Au final, je n'avais pas parlé. Il l'avait fait pour moi. Il avait passé la nuit à parler de tout et de rien jusqu'à ce que je m'endorme sur son épaule. Le lendemain matin, je suis partie alors qu'il pionçait encore. Au fond, j'avais passé la meilleure soirée depuis longtemps, mais je n'ai jamais été du genre à m'imposer dans la vie des autres. C'est lui qui m'a retrouvée, quelques heures après mon départ.

J'étais assise sur la plage à deux pas de chez lui. J'ai toujours aimé l'océan. Une force brute qui me terrifie et pourtant, m'intrigue, m'appelle. Les vagues se fracassaient sur le rivage, caressant mes pieds nus. Si

inconnu, si infini, si fort, il semblait ne jamais avoir de fin. Le cri des mouettes, le vent dans mes cheveux, j'avais l'impression de n'être rien.

Parfois, rien c'est bien. Mieux que folle. Mieux que tous les mots que mes parents utilisaient pour me qualifier. Rien, c'est mieux que l'enfer. Rien, c'est mieux que la noirceur et les cauchemars. Rien, c'est suffisant lorsque le reste est trop douloureux.

Sasha était apparu de nulle part. Il avait posé sa veste sur mes épaules et s'était assis à côté de moi. Nous nous étions contentés du silence pendant de longues minutes, seulement bercés par le bruit des vagues et la caresse du vent. Je ne saurais dire pourquoi j'avais ouvert la bouche, peut-être parce que je n'avais jamais été aussi seule de toute ma vie. Je ne suis pas à l'aise avec la solitude, elle me replonge dans les abîmes d'hier. Parfois, je la recherche ; en noir, elle est une fidèle compagne qui, rarement, ne me fausse compagnie.

Quoi qu'il en soit, j'avais parlé. Longtemps. Je lui avais raconté ce qui m'était arrivé avec les frères Cross, ignorant volontairement le passage sur mes parents. Je lui avais dit que je n'avais plus de toit sur la tête, mais que ça allait, je le vivais bien. Je ne cherchais pas à ce qu'il m'aide, j'avais juste besoin d'une oreille.

Lorsque je lui avais dit mon âge – seize ans à l'époque – il avait juré avant de se lever. Il m'avait demandé de le suivre et, persuadée qu'il allait me traîner au premier commissariat, j'avais refusé. Il m'avait simplement proposé un café pour qu'on parle, tranquillement. J'avais fini par céder et cette nuit-là, ainsi que les suivantes, j'avais eu un toit sur la tête et de la bouffe dans mon assiette. Il avait vingt-et-un ans, comme H et Owen. J'avais l'habitude de converser et de vivre avec des mecs de son âge, c'était facile.

Mais j'étais encore en noir... Je m'en veux de lui avoir imposé la vision de moi, au plus bas et n'ayant pas peur des mots, à moitié morte. Après tout, il a tout fait pour que je me sente bien dans un monde qui n'était pas fait pour moi... Une fois de plus, il a été là, avant que je le traîne dans mes ténèbres.

— Hé, mon ange, tu m'écoutes ?

Je sursaute légèrement. Prise dans mes songes, j'ai même arrêté de marcher.

— Désolée, soufflé-je.

— T'inquiète. Combien de temps avant que tu arrives ?

Je regarde autour de moi. Les passants s'accumulent dans les rues, la route est, comme d'habitude, bouchée.

— Vingt minutes, je pense.

— Parfait. Tu as faim ?

Je souris légèrement avant de glisser ma lèvre inférieure entre mes dents. Un délicieux frisson traverse ma colonne vertébrale en m'imaginant nue, dans ses draps. J'ai un rapport particulier avec le sexe.

J'aime l'adrénaline qui parcourt mon être et brûle mes veines comme de l'acide.

J'aime le sexe, mais pas seulement.

J'aime les sensations euphorisantes qui s'emparent de mon corps, plus agréables que la meilleure dose de n'importe quelle dope.

J'aime cette façon de me sentir vivre, à fond, comme si rien ne pouvait me mettre à genoux.

Contrairement au commun des mortels, je ne prends pas de plaisir dans la partie charnelle du sexe. Ce n'est pas la pénétration qui me fait jouir ni les préliminaires. Ce ne sont pas les caresses de mon partenaire ou ses baisers langoureux qui me font atteindre le septième ciel. Non, mon trip à moi, c'est l'abandon. Le cerveau qui se vide, les battements du cœur qui accélèrent, la respiration qui se saccade... Il n'y a plus rien hormis le silence entrecoupé de gémissements. La paix du corps et de l'esprit. Les ténèbres, terrifiées par le plaisir, s'envolent vers de lointaines contrées, laissant mon être si vide de noirceur, si intense de rayonnement que j'en ai le souffle coupé.

Je suis accro à cette sensation que je ne retrouve que dans un pieu.

Accro à la brûlure des chairs qui se frottent.

Accro aux ongles qui s'enfoncent dans ma peau, me faisant geindre de douleur et paradoxalement, atteindre un niveau de plaisir qui frôle le paroxysme.

Accro aux dents qui poignent mon derme, m'arrachant une larme de douleur, me propulsant loin dans les nuages.

Accro à ces mains qui empoignent mes hanches si fort que leurs empreintes restent encrées dans ma peau plusieurs jours.

Accro à la jouissance, celle qui me fait vibrer, celle qui me transporte dans un monde fait d'une multitude de couleurs éclatantes, loin, très loin du blanc et du noir.

Je suis accro au sexe.

Une putain de vraie dépendance.

Le pire ? Je m'en fiche comme de l'an quarante.

De toute manière, ce n'est pas la seule. En blanc, j'enchaîne les dépendances diverses et variées : le sexe ne me poursuit pas dans le noir ; l'alcool, qui, lui, reste et je dirais même augmente en phase noire ; la drogue, que je suis parvenue à chasser de ma vie, hormis les joints, en noir comme en blanc ; et pour finir, la nicotine. Ma consommation de cigarettes augmente considérablement en période noire. Je peux fumer jusqu'à trois paquets par jour. Mon compte bancaire est en PLS, mais au fond, là encore, je m'en fiche pas mal.

Ces dépendances font partie de mon quotidien depuis des lustres. J'ai commencé à fumer des clopes à mes treize ans et des joints à mes quatorze ans. Je suis tombée dans les drogues plus dures vers mes seize ou dix-sept ans, je ne m'en souviens plus exactement, je ne garde que de vagues souvenirs de ma très longue phase noire. L'alcool date de mes quinze ans environ et le sexe... depuis mes seize ans. C'est ancré en moi, comme mes tatouages.

Encore prise dans mes pensées, je me reprends et susurre d'une voix volontairement provocante.

— Seulement de toi.

— Putain, Scarlett... dépêche-toi, déclare-t-il avant de raccrocher.

Je souris, ravie de mon petit tour avant de reprendre ma marche. Coucher avec Sasha, c'est facile. Il ne s'attend pas à ce que je tombe amoureuse de lui et il ne me demande rien de plus que ce que je suis en mesure de lui offrir. Il aime mon corps, non, il le vénère comme si j'étais une putain de déesse. Il aime baiser et non faire l'amour, et c'est parfait. C'est ce que je veux.

*Rien à foutre de la sensualité quand on a la passion.*

Toutefois, ce que j'apprécie le plus, c'est ce qu'il me permet de faire. Dans mon cerveau dysfonctionnel, le sexe se rapporte toujours et encore à H. Alors, dans mes moments d'extase, le visage de Sasha se modifie. Ses yeux clairs, vides comme si son âme avait foutu le camp par peur de côtoyer ma noirceur, ternis par la drogue, brillants à cause de l'alcool, changent. Ils deviennent noirs, intenses, sauvages, méprisants. Son regard se transforme en celui de H lorsqu'il m'a baisée pour la seule et unique fois. Le visage en diamant de Sasha change, prend des traits plus virils, plus froids, plus forts aussi. Sa lèvre inférieure gonfle légèrement, offrant à sa

bouche un côté plus charnu. Son menton, imberbe, se recouvre d'une fine toison brune de quelques jours, mal taillée. Sa mâchoire devient carrée. Son expression faciale douce, quasiment délicate, devient dure, presque méchante. Et lorsqu'enfin, Sasha est H, je jouis. Je jouis en criant cette lettre, cette appellation qui me vient de l'enfance, avant ma chute de l'arbre. Je jouis en pensant à H, en baisant avec H. Jamais avec Sasha, même si c'est sa queue qui est en moi, ce n'est pas lui qui m'arrache mon orgasme.

Sasha ne s'en est jamais offusqué, ou alors il ne l'a pas montré. Désormais, c'est devenu la norme, la nôtre du moins. Une fois, il m'a avoué que, lui aussi, il pensait à une autre quand on baisait. Bien sûr, mon ego en a pris un sacré coup et j'ai même filtré ses appels pendant quelques jours, avant de revenir sur terre. Je ne peux pas lui imposer de ne songer qu'à moi alors que je ne pense qu'à H. Je suis quelqu'un d'égoïste, le nier serait un mensonge dont même moi je ne suis pas capable. Toutefois, je suis aussi une partisane du donnant-donnant. J'imagine sa frustration quand je crie le surnom de mon premier – et seul – amour lorsque je jouis alors que lui à la décence de ne pas prononcer le prénom de la nana qu'il baise lorsqu'il est en moi. Alors je le laisse faire et lui aussi. C'est malsain, mais après tout, c'est notre délire. On évolue dans l'impur depuis des années et c'est certainement ce qui nous maintient en vie.

Quand j'arrive au pied de son immeuble, quarante-cinq minutes après notre appel, dans un quartier beaucoup moins miteux que le mien, je ne prends pas la peine de sonner à l'interphone. Lorsque j'ai quitté son appartement pour voler de mes propres ailes, Sasha m'a laissé le double de ses clefs. Parce que, malgré sa déchéance, il reste un homme bien, voire parfait, il voulait que je sois toujours en mesure de trouver un chez-moi, même lorsqu'il n'est pas là. Il dit que son appartement sera toujours le nôtre. Il n'a d'ailleurs jamais dérangé ma chambre, pourtant je n'y dormais que très rarement, seulement au début de notre colocation lorsqu'il ramenait d'autres filles chez lui.

J'ai eu énormément de mal à m'habituer à dormir seule. En réalité, je trouvais toujours une excuse pour ne pas pioncer dans un lit si personne n'était avec moi. Je ne compte même plus le nombre de fois où je me suis endormie sur la table du salon, assise sur une chaise, la tête entre les bras. Ça ne changeait rien à mes cauchemars, mais je n'étais plus seule dans un lit que je trouvais bien trop grand. Rapidement, j'ai fini par squatter le pieu de Sasha, avant même qu'on ne couche ensemble, simplement pour sentir

une présence près de moi.

Je monte les quelques marches qui me séparent de son appartement au premier étage du bâtiment. Un fin sourire étire mes lèvres quand je constate que la porte est entrouverte. Il a l'habitude que j'oublie les clefs. Même lorsque je vivais ici, je sonnais chez la voisine pour ne pas déranger mon colocataire-amant-ami, sachant que, généralement, son état ne lui permettait pas de se traîner jusqu'à l'interphone. Lui ne fermait jamais la porte de l'appart. Une mauvaise habitude qui me plongeait dans une angoisse intense chaque soir. Comme un rituel, je me levais et j'allais vérifier que la porte était bien fermée à double tour, plusieurs fois par nuit. Un TOC que j'ai abandonné en emménageant seule.

Je rentre dans l'appartement, mal à l'aise. Je ne saurais dire pourquoi, mon instinct me souffle que ce n'est pas comme d'habitude. J'en viens à trembler tant mon mauvais pressentiment est intense.

Dans le salon, mon sang se glace. L'appartement est sens dessus dessous. Ça aurait pu être normal, depuis qu'il se drogue et qu'il boit à outrance, le ménage est devenu une option que Sasha ne se prive pas d'oublier. Toutefois, là, c'est tout autre chose. Je suis face à un champ de bataille. Sur le sol, la télé est renversée, tout comme les lampes. La table basse en verre est pulvérisée, des éclats ont volé sur le canapé et sur le tapis gris. Les cadres photo de ses parents et lui, autrefois soigneusement suspendus au mur, sont désormais sur le parquet, la vitre fracassée.

— Sasha, hurlé-je en m'avancant dans le couloir.

J'ouvre toutes les portes. Celle de sa chambre qui ne semble pas être plus dérangée que d'ordinaire ; celle de ma chambre, qui n'a toujours pas bougé. Je termine par la salle de bains, d'une main tremblante j'appuie sur la poignée. Je pénètre dans la pièce en parfait état. C'est la seule pièce que Sasha a toujours pris soin de nettoyer, qu'importe son état. Lorsque mon regard tombe sur la baignoire, mon sang se glace. Les souvenirs affluent dans ma mémoire.

Cette sensation de libération, mêlée à la crainte d'un monde incertain. Cette envie de lâcher prise et cet appel de la vie. Plus je m'enfonçais dans l'abîme de la Mort, plus mes besoins devenaient flous. Je n'étais plus certaine de vouloir mourir, mais je ne voulais pas vivre pour autant. La douleur dans mon avant-bras était insupportable si bien que j'ai été incapable d'infliger le même sort à l'autre.

Je recule, paniquée. Alors que je crie une nouvelle fois le prénom de



mon ami, mon dos rencontre un torse chaud et ferme. Je me débats avant que des bras se referment autour de moi. Mon cerveau ne met qu'un instant à reconnaître son odeur, mon corps, lui, ne met pas plus d'une seconde.

H me maintient debout tandis que je comprends qu'il vient de se produire quelque chose de grave ici : Sasha a disparu.

— Retrouve-le, soufflé-je.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 16.

# plus rien À foutre

*Heath – 24 ans*

— Je pense sincèrement que tu vas le regretter.

Je fixe d'un œil vide mes phalanges blessées, encore saignantes. Je ne sais pas pourquoi j'ai encore contacté Rafael. Nous savons, lui comme moi, qu'il va me falloir quelques jours avant de me mettre sur un nouveau dossier. Je pourrais en profiter pour aller voir mes parents et mon frère, restés à Fargo. Toutefois, serais-je capable de les regarder dans les yeux ?

Et puis merde, je n'y suis pour rien. J'ai essayé de la convaincre, je lui ai sauvé le cul une fois, mais comme toujours avec Scarlett Black, ça ne lui suffit pas. Donnez-lui la lune, elle vous demandera l'univers, offrez-lui la vie, elle voudra la vôtre.

J'avais presque oublié son égoïsme légendaire. Que pense-t-elle ? Que je m'en fiche de la savoir morte ? Comment peut-elle imaginer une seule seconde que mes parents ne seront pas détruits par son décès ? Elle s'est tirée il y a cinq ans, sans un regard en arrière, sans se soucier de nous. Ce n'est pas pour autant qu'elle ne fait plus partie de la famille. Ce n'est pas parce qu'elle ne vit plus chez mes parents qu'ils ont cessé de s'inquiéter pour elle. Sa mort... ça les tuerait. Elle est partie et pour eux, c'est comme si leur propre enfant avait foutu le camp. Pour preuve : ils n'ont rien touché dans sa chambre. Ils attendent encore son retour. Nous ne savions pas ce qu'elle était devenue, mais ils n'ont jamais voulu croire une seule seconde qu'elle ait pu crever. Moi non plus, d'ailleurs. Jusqu'à ce que le contrat me tombe dessus, j'ai toujours imaginé Scarlett immortelle. C'est con, pourtant je ne peux pas croire qu'on puisse périr après ce à quoi elle a survécu. Elle était si jeune, si fébrile, si faible et malgré cela, son cœur n'a jamais cessé de battre. Il a toujours fait son job, alors même qu'elle subissait les pires atrocités. Qu'est-ce qui aurait bien pu l'abattre ?

Pour la première fois depuis fort longtemps, j'ai atteint un stade où je ne sais plus quoi faire. J'aurais dû m'en douter, Scarlett n'est pas du genre à faciliter la tâche de ceux qui tiennent à elle. Je suis arrivé en bout de course.

— On ne peut pas sauver ceux qui ne veulent pas l'être, dis-je froidement.

Ces mots me pulvérisent, mais je dois me rendre à l'évidence : Scarlett n'en a rien à faire d'être en danger, rien à foutre de mourir. Les autres ? Elle s'en fiche comme de l'an quarante. Rien n'a plus d'importance pour Scarlett Black que Scarlett Black. Eh bien tant pis pour elle, j'abandonne. Je ne vais pas non plus la kidnapper pour la mettre en lieu sûr. C'est une adulte désormais, elle prend ses décisions et elle les assume.

*Plus. Rien. À. Foutre.*

— J'aurais adoré qu'elle te sorte la même chose quand tu étais môme.

— Je ne vais pas payer ma dette éternellement !

Il soupire, moi aussi.

— Tu vas t'en vouloir toute ta vie.

Je sais qu'il dit vrai, mais que veut-il que je fasse après tout ? Scarlett reste Scarlett et notre passé, lui, nous poursuit encore. Elle m'en veut de ne pas avoir su l'aimer et je lui en veux de m'avoir trop aimé avant de m'abandonner comme si je n'avais jamais compté.

C'était une belle connerie de remuer le passé, j'aurais pu demander à Owen de la mettre en sécurité le temps que les choses se calment, après tout, c'est lui qu'elle a choisi il y a plusieurs années pour me rendre chèvre.

Je me souviens encore du jour où je les ai surpris en train de s'embrasser dans ce skatepark abandonné à la sortie de la ville. Mon frère avait ce sourire d'enfoiré qui le caractérisait parfaitement bien. Il était enfin parvenu à ses fins, Scarlett Black était à lui.

À cette époque, Scarlett était encore une gamine – quatorze ans – toutefois je connaissais ses sentiments pour moi, elle me les avait avoués d'une façon qui lui ressemblait bien : cash, sans préambule. Elle affirmait m'aimer et avec du recul, je sais qu'elle disait vrai – mais quel fut mon choc lorsque je les ai vus...

Je n'étais pas amoureux d'elle. Bien sûr, j'avais des sentiments pour Scarlett qu'aujourd'hui encore je ne saurais définir. J'étais seulement mieux quand j'étais avec elle. Je n'allais pas bien, ça, c'est une évidence. Si je devais reprendre le code couleur de Scar, je dirais qu'à cette époque, ma vie était un noir Vantablack<sup>[2]</sup>, au bas mot.

Je traversais une sale période, mais un seul sourire de Scarlett avait le pouvoir de me sortir quelques secondes de l'ombre. Elle était *vraiment* importante pour moi, et je savais, putain, je *savais* qu'Owen n'était pas fait pour elle.

Oh, il était réellement amoureux d'elle, ça c'est certain, mais il était aussi un connard qui, comme Scarlett aujourd'hui, en voulait toujours plus. Ses motivations n'étaient pas forcément les bonnes non plus. Bien sûr, il souhaitait être avec elle parce qu'il l'aimait, mais aussi pour pouvoir l'éloigner de moi, casser notre lien qu'il ne comprenait et ne tolérait pas. Aux yeux de mon frère, Scarlett était à lui. Ça commençait déjà mal. Il voulait faire d'elle la parfaite petite amie, la modeler à son image. Évidemment, il le faisait d'une manière assez fourbe pour que personne ne s'en rende compte, pas même Scar qui changeait radicalement à son contact.

Je pense que je n'oublierai pas le sourire diabolique d'Owen lorsque je les ai surpris au skatepark. Je n'avais jamais vu autant de cruauté dans le sourire de mon frère.

— Heath ? Je t'ai envoyé la localisation de son téléphone.

— J'irai pas, marmonné-je.

— Tu y vas, contre-t-il.

— Non.

— Heath !

— Rafael !

— Tu n'as plus dix piges, bon Dieu !

Je glisse mes doigts dans mes cheveux, avant de regarder le message qu'il vient de m'envoyer. Elle se trouve à peine à dix minutes de mon emplacement, après tout, peut-être pourrais-je essayer une dernière fois ? Juste une fois, histoire d'avoir bonne conscience.

— OK, cédé-je, mais si elle refuse de nouveau mon aide, je rentre.

Il acquiesce brièvement avant de raccrocher, me laissant seul face à ma dernière chance.

Je ne sais pas si je parviendrai à la convaincre, elle est tellement butée, mais rien que pour mes parents, je me dois de tenter le coup. Je n'ai jamais été spécialement proche d'eux, je ne leur en veux pas, ils se sont pris d'affection pour Scarlett et son trouble leur a demandé beaucoup d'énergie. Scarlett a toujours eu besoin de plus d'attention qu'Owen et moi, non pas qu'elle la réclamait, au contraire, elle s'en serait bien passée. Mais il y avait

constamment le risque qu'elle mette fin à ses jours.

Elle a traversé une bonne partie de son adolescence sous anxiolytiques puissants et antidépresseurs ainsi que des stabilisateurs d'humeur. Le tout réuni, Scarlett était un vrai légume. Je me souviens qu'il lui arrivait de se réveiller seulement pour prendre ses médicaments et se rendormir la seconde qui suivait. C'était une période merdique, tout le monde était sur les nerfs et s'inquiétait pour elle. Nous savions que c'était une étape obligatoire, elle devait prendre ces médocs pour aller mieux, mais j'avais le cœur brisé chaque fois que je la croisais au détour d'un couloir, le regard vide comme si le monde autour d'elle n'existait pas. Le pire ? Quand elle stoppait les anxiolytiques. C'était généralement des cures d'un mois.

Celles-ci étaient tellement rapprochées qu'elle ne parvenait jamais réellement à se sevrer.

Je me souviens de ces journées entières qu'elle passait dans son lit, tremblante comme une feuille au vent, transpirante comme après un marathon. Je me souviens de ses gémissements de douleur et de ses supplices pour que mes parents lui cèdent un petit cachet.

C'est à cette période qu'Owen et moi avons quitté la demeure familiale pour commencer nos études universitaires, et qu'elle est partie en couille.

J'arrive finalement à l'adresse que m'a communiquée Raf. Une part de moi espère encore, l'autre en revanche n'en a plus rien à faire. Du moins, essaie de se convaincre que c'est le cas. Je tire mon téléphone et relis le message de Rafael tout en entrant dans l'immeuble huppé, profitant de la sortie d'un habitant.

**[Cherche l'appartement de Sasha Martin. Scarlett et lui ont souvent été vus ensemble.]**

Par pur principe, je déteste ce Sasha Martin. Simplement parce qu'il a une queue entre les jambes – certainement – et qu'il fréquente Scarlett. J'ai toujours été jaloux des hommes qui rôdaient autour d'elle, même quand elle n'en avait que faire. Quelque part, j'aurais voulu qu'il n'y ait que moi dans son univers. C'est foutrement égoïste, je le reconnais. Comment pouvais-je lui demander ça, alors que je la repoussais ? Scarlett n'était pas toute blanche non plus, elle connaissait ma jalousie et elle en jouait, avec Owen principalement.

Elle attisait le feu jusqu'à ce qu'on se brûle, tous les deux. Moi, de convoitise, elle d'envie. Un jeu malsain, certes, mais qui nous a définis durant des années. Elle voulait que je l'aime autant qu'elle m'aimait et pour

ça, elle était prête à tout, même si elle n'en était pas toujours consciente. Parfois, je me dis qu'elle faisait tout ça parfaitement involontairement. Scarlett a une vision de l'amour biscornue et ça se comprend. Mais elle nous entraînait tous avec elle. Si bien qu'on a fini par l'aimer aussi mal qu'elle le faisait.

Je trouve rapidement l'étage de ce fameux Martin grâce aux boîtes aux lettres dans le hall de l'immeuble et après avoir monté les quelques marches, je suis surpris de constater que la porte est restée entrouverte. Mon sang se glace en entendant le cri de Scarlett.

— *Sasha !*

Je sors mon arme et pousse la porte de l'appartement. Il ne me faut que peu de temps pour comprendre qu'il y a bel et bien eu lutte ici. Le salon est sens dessus dessous, par chance, aucune trace de sang indiquant un potentiel blessé. Arme en joue, j'avance dans le couloir à pas de loup. Je repère rapidement les cheveux rouges de Scarlett, dos à moi, à l'entrée de ce qui semble être la salle de bains. Je baisse mon flingue, presque certain qu'il n'y a personne ici hormis nous.

Son dos percute mon torse alors qu'elle hurle une nouvelle fois le prénom de son *ami*. Elle se débat un instant avant de, finalement, se calmer. Je resserre mes bras autour de son corps tremblant, incapable de me retenir de humer son odeur fruitée qui la poursuit depuis l'enfance. Tandis que je la maintiens contre moi, des flashes d'antan me percutent. Son souffle court, annonciateur d'une prochaine crise d'angoisse, me rappelle celle qu'avait provoquée Owen la première fois qu'il lui a demandé de sortir avec lui. Mes bras encerclant sa taille me rappellent les longues minutes qu'elle a passées blottie contre moi, comme si le monde n'existait pas.

— Retrouve-le, souffle-t-elle.

Brisant la bulle d'hier dans laquelle je m'étais enfermé, sa voix se brise et chute de plusieurs octaves. Je tente de faire abstraction du pic qui pénètre ma poitrine et qui s'enfonce sans ménagement dans mon cœur. Sa détresse parle d'elle-même. Elle tient à cet homme. Je le déteste davantage.

Aucune honte ne m'assaille lorsque je me mets à espérer qu'il soit mort dans d'atroces souffrances. De l'agacement, tout au plus. Contre moi-même et ce qu'elle est encore en mesure de réveiller chez moi. Contre ma haine, qui ne parvient pas à surpasser les autres sentiments qui perdurent en moi. Et j'aimerais être si loin d'ici, sans pour autant avoir envie de desserrer mon emprise sur elle.

— J’ai une condition.

— Tout ce que tu veux, déclare-t-elle en s’échappant de mon étreinte.

Un semblant de vide se répand dans mon être lorsqu’elle recule d’un pas, s’éloignant de moi. Je tente d’ignorer cette sensation, mais à quoi bon ? Je sais depuis longtemps que je ne suis pas entièrement moi quand elle n’est pas dans mes bras.

— Dès que je l’aurai retrouvé, tu viens avec moi, ordonné-je. Tu cesses ton cinéma à deux balles. Rien à foutre que tu sois en blanc ou en noir. Ta vie, Scarlett, aura toujours plus d’importance à mes yeux que ce que tu peux bien penser de moi.

Je m’arrête un instant. Mes iris plongés dans les siens, je cherche à reconnaître son expression faciale. Impossible. Elle est, comme souvent, impassible. Pourtant, je sais qu’une tonne de choses fusent dans sa tête, je le vois dans ses yeux. Des émotions aussi contradictoires que son esprit et sa personnalité.

Mes mots sont choisis avec soin. J’aime mieux paraître qu’être faible. En baissant les armes avant qu’elle ne m’oblige à le faire, je garde un semblant de contrôle sur la situation. Un bout de mon cœur espère qu’elle est toujours aussi entichée de moi qu’autrefois. Que, comme c’était le cas il y a encore cinq ans, mes paroles soient une prière pour elle.

Cacher ma haine, mes ressentiments et tout ce qu’elle m’inspire. Lui laisser croire qu’elle est toujours le centre de mon univers. C’est peut-être un peu le cas, d’ailleurs. Lui offrir ce qu’elle désire dans le simple but d’obtenir ce que moi, je veux.

— Je préfère te voir en colère, reprends-je, je préfère que tu me détestes plutôt que de devoir assister à ton enterrement.

— C’est d’accord.

J’ai un mouvement de recul. Je m’attendais à devoir négocier encore une bonne dizaine de minutes, sortir mes arguments les plus convaincants, jouer la carte magique de mes parents et user de mon joker Owen. Qu’elle cède si facilement, bien que ça me réjouisse, me percute tel un train lancé à pleine vitesse. Elle tient à ce mec. Elle y tient vraiment.

Alors que j’ai passé ces cinq dernières années, incapable de baiser une meuf sans imaginer sa chevelure blonde, ses yeux océan et ses lèvres charnues, elle, de son côté, s’est éprise d’un autre mec.

Je devrais me réjouir et peut-être même me sentir libéré, après tout, si elle est parvenue à avancer, pourquoi pas moi ? Elle m’a toujours aimé plus

fort que je ne l'ai fait, alors, tout est possible. Pourtant, c'est la haine qui me tord le bide. Une colère froide qui me donne envie de buter ce fumier, seulement pour qu'elle souffre. J'ai parfois si mal vécu son absence que j'avais le désir de me flinguer. Pourquoi pas elle ? Comment a-t-elle pu me virer de sa vie aussi facilement ?

Je ferme les yeux un instant et prends une longue inspiration. J'ai trouvé comment la mettre en sécurité. Lorsque Raf aura enfin découvert qui a mis une prime sur elle, je buterai cet enfoiré et j'effacerai Scarlett de ma vie. J'oublierai tout ce qu'elle était, tout ce qu'elle aurait pu être. Je tirerai un trait sur notre passé et le futur qu'elle a avorté. Définitivement, je mettrai un point final à cette histoire où elle n'a laissé qu'une virgule. Alors, je pourrai enfin retrouver une vie normale. J'aurai fait ma part du marché, tout le monde sera content et vivant.

— Il a des ennemis ? demandé-je plus froidement que je ne l'aurais voulu tout en me dirigeant vers le salon pour examiner de plus près la pièce.

Elle ne répond pas dans l'immédiat alors que je regarde les dégâts autour de moi. À moins qu'il se soit tapé la crise de nerfs du siècle, il n'aurait jamais pu foutre son appartement dans cet état. Malgré les bouts de verre de la table basse, il n'y a aucune trace de sang.

Je me tourne vers Scarlett qui triture ses doigts en fixant le sol, telle une gamine prise la main dans le pot de bonbons. Je hausse un sourcil et toussote pour attirer son attention. Elle relève ses yeux en direction des miens, à cet instant, elle me fait penser à une biche sous les feux d'une bagnole.

— Scarlett, m'impatienté-je.

Je ne vais pas non plus passer ma vie à chercher son mec. J'ai des choses bien plus importantes à faire, comme m'assurer que Scar est en lieu sûr. Ici, à Seattle, elle ne le sera jamais, on doit quitter la ville et fissa. Sasha Martin est le dernier de mes problèmes.

D'ailleurs, pourquoi ai-je accepté ? J'aurais pu la mettre dans mon coffre et me tirer. Rien à foutre de son avis, m'a-t-elle demandé le mien avant de m'abandonner il y a cinq ans ?

Plus j'y pense et plus j'ai la haine. J'avais enfin baissé les armes, abandonné toutes les raisons qui me poussaient à refuser ses avances. J'avais mis de côté les années qui nous séparaient, évincé sa relation avec Owen, oublié ses humeurs trop changeantes... Je m'accordais enfin le droit d'être heureux, en quelque sorte. Après tout, n'en avais-je pas le droit ?



N'avais-je pas déjà assez souffert dans ma vie ? N'avais-je pas mérité un peu de répit, un peu de bonheur ? Cette garce, sur un coup de tête, elle m'a tout repris. Le pire ? J'ai pleuré son départ.

J'avais aboli les larmes de ma vie après avoir passé à tabac cet enfoiré de Kevin, pourtant, j'ai chialé comme un gosse quand j'ai compris qu'elle n'était pas seulement sortie prendre l'air. Non, elle s'était tirée et elle n'était jamais revenue.

Et regardez quel con est là aujourd'hui ? Prêt à tout pour ses beaux yeux, *encore*. Prêt à anéantir la vie approximativement stable que je m'étais construite pour m'assurer que son cœur battra toujours demain.

— Marcus, murmure-t-elle.

— Mais encore ? Putain, Scar que veux-tu que je foute d'un prénom ?

Elle sursaute face à mon ton aussi froid qu'un hiver en Antarctique et aussi dur que ses glaciers. Rien à foutre. J'en ai marre de jouer aux devinettes. Non, en réalité, j'en ai ras le cul d'essayer de sauver les fesses d'une demoiselle qui n'en a visiblement, elle aussi, plus rien à faire de vivre ou de mourir.

— Notre... son dealer.

Tétanisé, je ne suis plus en mesure de respirer. Mon regard plonge dans le sien. Putain ne me dites pas qu'elle a fait... *ça* ? Évidemment, je la sais sujette aux dépendances, ce matin encore, j'ai senti l'alcool sur elle. Mais de là à se shooter, *volontairement* ? Non.

— Quel genre de drogue, Scarlett ?

Si jusqu'ici ma voix était froide, elle est désormais polaire ainsi que légèrement inquiète et foutrement en colère, putain ! Comment peut-elle être conne à ce point ? Elle ne se souvient pas de son état lorsqu'elle était en manque ? Ne se rappelle-t-elle pas de ses larmes ? De ses cris ? Putain, elle s'était pissé dessus, ça aussi elle l'a oublié ?

— Crack, chuchote-t-elle, honteuse. Je... j'ai arrêté, mais pas Sasha...

Je jure en passant mes doigts dans mes cheveux. Oh, je pensais l'avoir vue au fond du trou il y a des années. Visiblement, Scarlett Black n'a de cesse de pousser à la déception. Quand on pense qu'elle ne peut pas faire pire, elle prend un malin plaisir à nous prouver le contraire.

— Putain, Scarlett !

Le changement est instantané. Comment ai-je pu croire une seule seconde qu'elle avait honte de ses agissements ? Elle redresse le menton, hautaine. Croise les bras sur sa poitrine, sûre d'elle. Plante ses yeux dans les

miens, arrogante à souhait. Je la déteste lorsqu'elle est à ce degré de blanc. Je la hais.

— Un problème, mon chou ? demande-t-elle de sa voix haut perchée.

Je la fusille du regard. Un instant, j'hésite à me tirer. Toutefois, ma bonne conscience me rappelle à l'ordre. Je connais cette Scarlett-là. Plus manipulatrice, tu meurs.

— Comment Sasha est-il tombé dans la drogue ? la questionné-je bien que je sois certain de déjà connaître la réponse.

Un rire lui échappe. Le genre de rire qui ferait frémir Satan en personne. Elle balance ses longs cheveux sur son épaule gauche en passant le bout de sa langue sur son piercing à la lèvre.

— Oh ! C'est une très longue histoire...

J'avance d'un pas, elle en fait de même. Bientôt, nous nous retrouvons face à face, un mince filet d'air séparant nos deux corps. Son souffle s'écrase sur ma bouche lorsque je baisse la tête pour la regarder dans les yeux. Un combat sans foi ni loi prend alors place. Elle, arrogante, méprisante, hargneuse. Moi, furieux, déterminé, déçu, et ma foi, n'ayons pas peur des mots, triste de constater le mal qu'elle est capable de causer.

— J'ai tout mon temps.

— Mais pas Sasha, contre-t-elle.

— Parce que tu en as réellement quelque chose à foutre ?

Elle se met sur la pointe des pieds, imposant son visage frôlant la perfection à quelques millimètres du mien. Lorsqu'elle reprend la parole, ses douces lèvres caressent les miennes.

— Évidemment. Sinon, comment expliques-tu que je sois encore dans la même pièce que toi ?

— Je ne suis pas un objet, Scarlett, je ne suis pas là seulement pour régler *tes* merdes.

Elle ricane doucement avant d'approcher ses lèvres de mon oreille. Le métal froid de son piercing frôle mon lobe tandis qu'elle murmure sur le ton d'une confession.

— Et pourtant tu es là.

Elle passe sa langue sur ma peau fine m'arrachant un frisson à la fois désagréable et délivrant. Lorsqu'elle recule, je reprends mon souffle. Après une œillade méprisante, elle fait claquer l'objet de mon effroi contre son palais et reprend la parole.

— Tu le sais aussi bien que moi, H, qu'importe où je me trouve sur cette

fichue planète, je n'ai qu'à taper dans les mains pour que tu apparaises. C'est moi ton crack, ton meilleur trip... Tu es accro à moi, Heath, le nier serait un mensonge plus gros que toi. Maintenant que tout est clair, tu m'aides ?

Elle n'attend aucune réponse et se dirige vers la porte. Je la regarde s'en aller avant de jurer dans ma barbe. Je déteste l'avouer, mais elle a raison.

Je suis totalement accro à Scarlett Black et je compte bien passer assez de temps avec elle, jusqu'à l'overdose.

Jusqu'à ce qu'elle me dégoûte.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 17.

## roule avec moi

*Scarlett – flash-back – 18 ans*

Le club est enfumé, sombre, les quelques lumières présentes provoqueraient une crise d'épilepsie à une personne qui y est sujette. Elles changent de couleur et comme des flashes, éclairent la piste de danse. La musique, trop forte, démolit mes tympanes et impose à mon corps un rythme soutenu.

Du coin de l'œil, je lorgne Sasha qui m'observe fixement, accoudé au bar. Dans ses yeux embués d'alcool, je lis tout son désir pour moi. J'adore ça. Il a enfin cédé à mes avances, après presque deux ans de colocation, il a abandonné. Depuis mon anniversaire, on baise. Matin, midi, soir et parfois entre deux. Lorsque nous ne sommes pas nus sous la couette – ou n'importe où ailleurs – on est trop bourrés pour se rappeler ce qu'on fait. De temps en temps, il dit qu'on ferait mieux de se calmer, mais à quoi bon ? Quitte à crever, autant profiter du temps qu'il nous reste à purger.

Je suis dans une phase blanche qui dure depuis trop longtemps pour que ce soit normal. Je soupçonne ces enfoirés à l'hosto de m'avoir gavée comme une oie pour que plus jamais je ne quitte ce faux paradis pourri à souhait.

C'est possible, ça ?

Ma vision tombe involontairement sur mon avant-bras. Ma cicatrice, encore relativement fraîche, est toujours bien rouge. Il n'y a qu'en noir que je suis capable de faire une chose pareille. Est-ce que je regrette ? Putain, non ! À l'hosto, ils m'ont donné des médicaments si puissants que j'en ai eu des hallucinations, le meilleur trip de ma vie.

J'ai essayé de reproduire les effets avec diverses drogues. Je me suis limitée à celles où la dépendance est faible, histoire de ne pas tomber dans l'engrenage, mais même l'ecstasy ne m'emmène pas aussi haut. Qui plus

est, j'ai un problème avec cette came, on ne s'entend pas. Elle me fait vivre mon quotidien en un peu plus fort. Au début, quand on est défoncé, tout va bien, on est dans le meilleur des mondes, nos soucis sont inexistantes et la vie c'est un épisode des Bisounours. Jusqu'ici, le pied ! Toutefois, contrairement à beaucoup de drogues, il n'y a aucune perte de mémoire entre la défonce et la descente. Résultat ? Lorsqu'on revient sur terre, on se rend compte que la vie, c'est de la putain de grosse merde.

C'est comme caresser les nuages, voir la vie en rose et l'instant d'après, on checke Satan dans le trou du cul des enfers. C'est comme le blanc et le noir. C'est comme être moi. Et être moi, c'est vraiment nul à chier.

Je fume régulièrement de la weed, rien à voir avec l'ecsta ou les machins qu'ils m'ont filés à l'hôpital. Si je dois être parfaitement honnête, je dirais que mon corps s'y est habitué, si bien que je n'éprouve même plus les effets. Alors je fume davantage, mais je ne ressens toujours rien. Ça me calme aussi, paraît-il.

Je reviens à moi lorsqu'on me bouscule. J'étouffe un juron en voyant l'état de ma robe, sur laquelle je viens de renverser mon verre. Après une série d'injures, je rejoins Sasha en poussant tout le monde se trouvant sur ma route. Il m'accueille avec son sourire angélique, doux et fragile. Ses yeux gris puent l'alcool et le désir, ses cheveux bruns tombent sur son front. D'une beauté pure, Sasha a tout pour lui, toutefois il ne m'a pas fallu longtemps avant de détecter sa part d'ombre.

Je pense que tout le monde est un peu sombre, ravagé à l'intérieur. Personne n'est blanc comme neige. Pour Sasha, sa belle gueule cache un besoin de vivre sa vie en grosse coupure, à fond, en faisant mine que rien n'a d'importance. Ses parents l'ont tellement bridé qu'il découvre la vraie vie seulement depuis que je fais partie du décor. Tel un gosse à qui on a interdit pendant des années d'ouvrir une porte, il a fini par craquer, poussé par la curiosité et le voilà, entre enfer et paradis. Il cherche l'adrénaline dans chacune des situations qui s'impose à lui. Le sexe ? Brutal, violent, douloureux parfois, mais tellement bon. L'alcool ? À outrance, jusqu'à oublier son propre prénom. La drogue ? Disons qu'il me suit dans mes délires.

De temps à autre, il a des moments de lucidité, surtout lorsque ses parents menacent de lui couper les vivres, même si nous savons tous les deux qu'ils ne le feront jamais. Toutefois, il revient toujours vers moi. Alors que j'ai l'impression d'être crevée à l'intérieur, lui, il apprend à exister à

travers moi.

Parfois, j'ai des pics de bonne conscience. Il plonge, coule et se noie et bien souvent, j'en suis la seule responsable. Je me dis que je devrais arrêter, que ça va trop loin, qu'il n'a rien demandé... Et puis je me souviens que c'est lui qui revient. Ce n'est pas moi qui vais le chercher, ce n'est jamais arrivé. Il s'est davantage imposé dans ma vie que je ne l'ai fait dans la sienne.

Il enroule instantanément son bras autour de ma taille et m'attire à lui. Je lève les yeux au ciel : il le sait, je n'ai jamais aimé les démonstrations en public. Surtout que nous ne sommes pas ensemble. Cela n'arrivera pas d'ailleurs. Nous sommes compatibles sur le plan sexuel, mais pas sentimentalement parlant.

En réalité, je crois que je ne le suis avec personne. Je suis une putain d'handicapée des sentiments. Sans déconner, entre mes émotions qui font des montagnes russes et mes émois qui ont décidé d'évoluer seuls en eaux troubles, je suis tout simplement incompatible avec une personne neurotypique ou juste normalement constituée. Mes sentiments sont trop forts pour le commun des mortels, alors je les ai abolis de mon être.

— Salut, mon ange.

Il claque un baiser sonore sur ma joue, à la commissure de mes lèvres. Je souris doucement tout en glissant mes doigts dans mon soutien-gorge.

— J'ai une surprise pour nous, soufflé-je.

Je sors le pochon et l'agite sous ses yeux. Sasha, ne comprenant pas de quoi il s'agit, m'interroge du regard. Je souris davantage tout en refermant mes doigts autour des cristaux de crack.

— Ça, chéri, ça va nous faire toucher les étoiles.

Ses yeux brillent d'excitation tandis qu'il vide son verre d'une traite.

— On rentre, déclare-t-il.

Je hoche vivement la tête, avant de le suivre dans la foule. Il glisse sa main dans la mienne et m'attire plus près de lui. Nous avons pris cette habitude étrange de tester les drogues dans un pieu, nus, en baisant. Généralement, les sensations sont démultipliées, j'adore ça, lui aussi.

Il ne nous faut que quelques minutes pour rentrer, le club étant à trois rues de l'appart. On y sort rarement en réalité, mais ce soir, je devais voir Marcus, mon dealer. C'est lui qui me fournit toutes les drogues que j'ai essayées jusqu'ici.

Sasha ne me laisse pas le temps de retirer mes chaussures – ou de fermer

la porte, ce qui me rend relativement nerveuse – et me tire vers la chambre. Je jette un dernier coup d’œil désespéré à l’entrée, puis nous nous enfignons dans le couloir sombre. Je me promets de revenir la fermer avant de m’endormir.

À peine arrivés dans sa piaule, ses lèvres s’échouent sur les miennes dans un baiser passionné qui me fait gémir sur sa bouche. Il colle son érection contre mon bas-ventre tout en glissant ses doigts gelés dans mon dos pour saisir ma fermeture qu’il abaisse d’un geste brusque. Les fines bretelles tombent sur mes épaules pendant que je tire sur son tee-shirt pour le lui retirer.

Nos bouches se séparent juste le temps qu’il passe son haut par-dessus sa tête. Mes mains glissent sur son torse ferme, alors qu’il enfonce ses doigts dans mon soutien-gorge pour en sortir le crack. Il balance le bout de plastique sous mes yeux en reculant d’un pas, un léger sourire aux lèvres.

— Comment on fait ? demande-t-il.

Je le contourne pour choper ma pipe à eau dans ma table de nuit, un vestige d’une soirée dont je ne garde pratiquement aucun souvenir. J’en profite pour sortir une capote que je lui balance. Fini le touche-pipi.

J’attrape les cristaux, tandis qu’il retire son jean. Je lui prépare sa dose et la lui tends. Mon entrejambe se contracte quand je lorgne son érection massive. Il glisse la pipe entre ses lèvres et passe le briquet sous la boule en verre pour chauffer la drogue, suivant mes instructions. Lorsqu’il a fini, je reproduis son geste.

Il ne faut que quelques secondes pour que les premiers effets se manifestent. J’ai l’impression de voir le monde sous un nouveau jour. Les couleurs sont plus vives, mon corps frémit d’un plaisir inouï, surpuissant. J’ai la sensation d’être davantage lucide, comme si le vrai univers s’offrait à moi.

Sasha est d’une beauté à couper le souffle, allongé nu sur le lit, les draps noirs contrastant avec sa peau pâle. Un jeu de lumière traverse les rideaux, se reflétant sur lui. Vivement, je retire mes sous-vêtements et m’approche du lit. J’ai l’impression que mes pieds ne touchent pas réellement le sol. Comme si j’évoluais sur du coton.

— Appelle-moi par son prénom, mon ange, susurre-t-il alors que je me laisse glisser sur lui.

Doucement, les traits de son visage changent dans mon esprit et H apparaît sous mon regard. Il enroule ses doigts autour de mon cou, je gémis.

Je plante mes iris dans ses yeux que je sais gris, mais que je vois noirs  
tandis qu'il s'enfonce plus profondément en moi.

On plonge.

On coule.

On se noie.

Et on recommence.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



# 18.

## **bah merde, alors !**

*Heath – 24 ans*

Un silence de plomb règne dans l'habitacle de ma voiture. Scarlett, assise à mes côtés, est étrangement silencieuse, ça ne lui ressemble pas pour une phase maniaque. D'ordinaire, elle parle beaucoup, vite et sans interruption. Un vrai moulin à paroles plus fatigant que son hyperactivité.

Dans un sens, son calme me permet de souffler un peu.

Sur les nerfs, mes poings sont fermement accrochés au volant, si fort que mes jointures deviennent blanches. Ses paroles tournent et retournent dans mon esprit telle une mélodie désagréable, cependant entêtante. Sa façon de le dire était violente, ses mots étaient crus, elle n'y est pas allée par quatre chemins. Mais la vérité est là, je passerai ma vie à suivre Scarlett, même de loin.

Et je déteste ça.

Notre lien m'horripile. Ma dépendance envers elle me donne la gerbe. Le pire ? Je ne pense pas être amoureux d'elle, non, je suis certain que ce n'est pas le cas. Je suis juste ce camé, conscient que sa drogue le bouffe de l'intérieur, lucide qu'elle finira par le tuer, mais incapable de suivre une désintox.

Ça fait mal tant c'est bon. Lorsque je regarde Scarlett, je ne sais jamais réellement ce que je ressens. Cependant mes pensées se réunissent toutes sur un même point : comment en sommes-nous arrivés là ?

Comment, malgré les sentiments qu'on se portait, on a pu se faire autant de mal ?

Comment, en dépit des années, un seul regard d'elle me fait perdre pied ?

Comment peut-on aimer si fort qu'on finit par le faire si mal ?

Comment étions-nous parvenus à construire une vie loin l'un de l'autre,

alors que nos cœurs battaient encore à l'unisson ?

J'ai envie de lui crier ma colère, ma rancœur et ma peine. Ça me rend barge d'être aussi faible à ses côtés, pourtant, ça a toujours été le cas. Comme si, à son contact, je redevais ce gosse paumé et terrifié qui a besoin d'elle pour me rappeler qu'après chaque phase noire, il y a un blanc éclatant.

Je me déteste de ressentir tout ça.

Je me hais d'être tout bonnement incapable de l'abandonner, de la laisser se démerder.

Qu'importe le nombre de fois où elle m'a déchiré le cœur, a piétiné mon âme, m'a déçu au point de me dégoûter, je reviens inlassablement, tel un boomerang. Je suis maso, je ne vois aucune autre explication. Je sais qu'elle va me faire du mal. Je le sais. Et pourtant, je suis ici, assis dans cette fichue caisse pour aller chercher son mec.

Quelque part, je crois que j'apprécie sa façon de me faire souffrir. J'abhorre ça, mais comme elle l'a si bien dit, c'est tel un shoot. Le meilleur trip du monde avant qu'il ne tourne au cauchemar. À l'instar de toutes les drogues, les quelques minutes de plénitude sont assez addictives pour me faire oublier la descente qui me propulse dans les limbes.

Arrêtés à un feu rouge, je me tourne vers elle. La tête appuyée sur la vitre de la voiture, elle fixe les rues de Seattle. Elle a fini par me donner une adresse, un squat où les toxicos se réunissent. Elle n'est pas entrée dans les détails, mais le principal est là : elle est sortie de cette merde, pas Sasha. Pour qu'elle ne soit pas tentée de replonger en débarquant chez lui à l'improviste, il ne se drogue jamais à son domicile.

Malgré les pics de jalousie qui me pulvérisent l'estomac, je ne peux m'empêcher d'avoir de la sympathie pour ce type. Tout porte à croire qu'il tente réellement d'aider Scarlett et pour ça, je suis dans l'obligation de le respecter. Je suis bien placé pour savoir que ce n'est pas une mince affaire. J'ai été ce Sasha tout le long de ma vie.

— Pourquoi es-tu partie ? demandé-je de but en blanc.

Cette question me taraude depuis cinq longues années. J'en suis même venu à douter de son consentement. Je me suis senti comme une merde, le cœur au bord des lèvres, j'avais envie de crever. Et si elle ne voulait pas ? Après tout, elle était en couple avec Owen depuis un paquet d'années et pourtant, elle était encore vierge. Peut-être voulait-elle attendre le mariage ? Ça ne ressemble pas à Scarlett, mais elle sait nous surprendre à chaque

instant.

— Ce n'est pas le moment, Heath, soupire-t-elle.

Je grogne en resserrant davantage le volant. Ça fait cinq putains d'années que j'attends une réponse. Cinq ans que j'imagine un tas de scénarios où, pour la plupart, je joue le rôle du méchant. Se doute-t-elle un seul instant de ce que je ressens ? De la crainte qui me noue l'estomac ? De la cage qui écrase ma poitrine ? de l'étau qui étreint ma gorge ?... Non, bien sûr que non. Pour Scarlett, je suis simplement une enveloppe vide, elle oublie souvent que je ne suis qu'humain.

— Est-ce que... commencé-je, hésitant. Est-ce que tu considères que je t'ai violée ?

Elle sursaute quand elle entend cette question, ce gros mot, tandis que le GPS m'indique que nous sommes sur le point d'arriver. Les battements de mon cœur s'accélèrent, ma respiration se saccade. Et si je l'avais vraiment fait ?

Soudain, un éclat de rire transperce l'habitacle. Scarlett rit si fort que son siège tremble. Mon palpitant vacille face à ce son cristallin, d'un naturel si spontané qu'il en est d'autant plus magnifique. Un frisson agréable traverse mon échine.

— Mais où es-tu allé chercher une telle connerie, bordel ? dit-elle entre deux éclats de rire. Sans déconner, H, tu n'aurais plus rien entre les jambes si tu avais osé me toucher sans mon consentement.

Je lâche un soupir de soulagement, c'est comme si ce poids qui m'accablait depuis toutes ces années venait de s'évaporer en une seconde. Toutefois, ça n'explique pas son départ. Elle m'aimait depuis l'enfance, alors pourquoi elle s'est barrée pile quand je nous laissais une chance ?

— Tu veux savoir pour quelle raison je suis partie ? reprend-elle une fois calmée. Tu n'as jamais cessé de me repousser, encore et encore. Plus je revenais, plus tu me jetais fort. Puis, j'ai grandi, mon corps a changé... Tu ne m'aimais pas moi, Scarlett Black, tu kiffais mon cul et mes seins.

— On a trois ans d'écart, contré-je, peut-être que ça ne dérangeait pas mon frère de sortir avec une enfant, mais perso, je trouvais ça carrément malsain.

Oui, dans sa tête, elle a toujours été mature. Elle n'a pas eu le choix. Scarlett n'a jamais eu d'enfance et son adolescence a commencé lorsque Owen et moi sommes rentrés à l'université et qu'elle a dû apprendre à exister non plus à travers mon frère, mais par elle-même. Avec du recul,

nous avons été un frein pour elle, une sorte de fardeau. Scarlett se cachait derrière nous pour absolument tout. Une fois que nous sommes partis, elle est sortie de sa coquille. Elle a dû, à nouveau, affronter le vrai monde.

Une crise d'adolescence remarquable, soit dit en passant. Mes parents ont cru devenir fous. Ils étaient convoqués chez le proviseur une semaine sur deux. Le pire ? Quand elle a débarqué complètement bourrée en cours, ou qu'elle a allumé une clope en sciences, ou bien peut-être ses bagarres à répétition. Et ses absences, évidemment. Nous n'avons jamais su ce qu'elle foutait de ses journées lorsqu'elle n'était pas au lycée...

Alors oui, hormis à cette période où Scarlett était une gamine de quinze ou seize piges parfaitement banale, elle a toujours fait plus vieille qu'elle ne l'était. Dans sa tête. Mais physiquement, elle a grandi comme une fille normale, ou presque. Sa privation de nourriture – celle imposée par ses parents, puis celle qu'elle s'est infligée parfois – n'a fait que ralentir sa croissance.

Bien que je ne sois pas forcément porté sur le physique, il est vrai que ça ne m'aurait pas traversé l'esprit de coucher avec une ado coincée dans le corps d'une fillette de onze ans. Même lorsqu'elle en avait treize, elle n'était pas beaucoup plus formée. Je ne comprends pas comment mon frère a pu passer à travers ça. J'aurais eu l'impression de fantasmer sur une enfant.

— Toujours le même discours, marmonne-t-elle. Quoi qu'il en soit, je méritais mieux que ça. Je t'aimais trop fort, ça faisait souffrir tout le monde, Owen le premier.

— Personne ne t'a forcée à te mettre avec lui, Scarlett. Tu n'as jamais été amoureuse de lui, tu le savais.

— Et ça te fait kiffer, hein ? crache-t-elle. T'adorais ça, à l'époque.

Je me crispe en me souvenant de ses regards, alors qu'elle déposait ses lèvres sur celles de mon frère. Ses baisers langoureux qu'elle lui offrait sans me quitter des yeux. Ses mains qu'elle glissait sur son torse, tout en provocation. J'avais cette impression qu'elle m'embrassait, moi. Qu'elle me touchait, moi. Et quelque part, j'aimais ça. C'était malsain, dérangeant, mais je jouissais de cette sensation. Scarlett n'a jamais été à Owen. Quand elle s'endormait dans ses bras, lorsqu'ils se câlinaient, ou qu'elle glissait ses doigts entre les siens dans les couloirs du lycée. C'est à moi qu'elle pensait. Juste moi.

J'ai toujours été celui qu'elle aimait, je n'avais pas besoin de l'avoir

dans mon pieu pour en être convaincu.

— On est arrivés, déclaré-je.

Elle ricane en secouant la tête, parfaitement consciente de mon changement de sujet.

Je lève les yeux vers le vieux bâtiment désaffecté en briques rouges juste à la sortie de la ville. Sur la façade, des graffitis en tout genre, allant du prénom en passant par des dessins obscènes et de véritables œuvres d'art.

— Je ne comprends toujours pas ce qu'on fout ici, se plaint-elle en resserrant sa veste en jean autour d'elle. J'ai eu Sasha au téléphone quarante-cinq minutes avant que je ne retrouve son appartement saccagé. Il ne serait jamais venu ici alors qu'il savait que j'arrivais.

— De son plein gré, peut-être pas, mais ce genre d'endroit est le lieu idéal pour...

Je ne termine pas ma phrase, conscient qu'elle n'est pas de mon monde. Je suis même surpris qu'elle n'ait pas encore fait référence à nos « retrouvailles » autour d'un cadavre. Celui que j'ai buté. Sous ses yeux. Peut-être pense-t-elle que rien de tout cela n'est réel ? Ou alors l'ignore-t-elle volontairement ? Ou pire encore, ça ne la choque pas et elle est plus barge que je ne l'aurais imaginé.

Quoi qu'il en soit, si je devais me débarrasser du corps d'un toxicomane et ce, rapidement, c'est dans ce genre d'endroit lugubre que je le ferais. Il n'y a pas de cible plus simple qu'un drogué pour simuler une mort « naturelle ». Une overdose est si vite arrivée...

Scarlett me regarde étrangement, avant de tourner les talons. Elle pénètre dans le bâtiment sans la moindre hésitation, en terrain conquis, comme si elle était ici chez elle. Je jure, comprenant qu'elle aussi a dû squatter ces murs pour se démolir le crâne. Je la rejoins, bien plus sur mes gardes qu'elle.

L'odeur est nauséabonde, je ne pourrais la décrire. Peut-être un mélange de pisse, de merde, de vomi et... de mort. Sur le sol, de vieux journaux, ainsi que des morceaux de verre venant, sans aucun doute, des fenêtres cassées. À l'intérieur, je relève aussi de nombreux tags et des numéros de prostituées qui proposent leur service contre une dose ou encore, celui de dealer. Je ricane en voyant les chiffres et les lettres des plaques d'immatriculation des flics.

Après un rapide tour au rez-de-chaussée qui me confirme que Scarlett connaît les lieux, nous passons à l'étage. Les marches en bois grincent sous

notre poids, si bien que j'ai un instant peur de les traverser. La rambarde est à moitié effondrée tandis que sur le sol, des seringues et des petites cuillères traînent partout autour de nous. Scarlett les dégage sans hésitation d'un coup de pied, facilitant notre montée.

Mon regard est happé par son joli petit cul moulé dans son jean blanc. C'est, sans aucun doute, la seule chose qui vaut le détour dans ces lieux lugubres. Je devine qu'elle ne porte pas de sous-vêtement et malgré les circonstances, ma queue se réveille.

À ce niveau, le décor n'est pas plus agréable et l'odeur est bien pire. J'utilise la lampe torche de mon téléphone pour nous éclairer tandis que nous avançons dans le couloir. Scarlett ouvre la première porte et la referme dans la seconde en s'excusant. J'ai à peine eu le temps de voir le couple nu, baisant sur une paillasse jaunie par les années ou autre chose... Dégueulasse. Ils pourraient au moins faire ça contre le mur... quoique, tout est pourri !

— J'suis certain que le matelas a plus de MST que de ressorts, marmonné-je.

— T'inquiète, connaissant Mathilde, ce pauvre type les a déjà toutes, il n'a plus rien à craindre.

Je lève les yeux au ciel face à son ton désinvolte, comme si tout ça était parfaitement normal.

— Et il est au courant ? demandé-je.

— Bien sûr. Ou alors, il est vraiment con. Mathilde se pique avec des seringues qu'elle trouve sur le sol et n'a visiblement jamais compris à quoi servait une capote. La seule fois où je l'ai vue en tenir une, elle faisait une bataille de bombes à eau... Un moment fort étrange, soit dit en passant.

Une conversation parfaitement normale.

Elle ouvre une nouvelle porte et se fige. Je me glisse dans son dos et observe la scène. Je lâche un juron face à la violence du tableau qui s'offre à nous. Un homme, pendu par les bras au plafond, la tête inclinée vers le sol. Je n'ai pas besoin de m'approcher, ça ne fait aucun doute : il est mort.

Il a certainement été battu jusqu'à ce que la faucheuse ne débarque. Son corps est recouvert d'hématomes et de sang frais. Un son morbide résonne dans mes oreilles lorsque des gouttes d'hémoglobine tombent sur le sol, presque à intervalles réguliers. Sur son torse, des mots sont gravés, certainement au chalumeau :

« Je te retrouverai même en enfer. »

L'odeur de chair brûlée et de sang me monte au nez, tandis que Scarlett semble incapable de détourner le regard du cadavre.

— Sasha, chuchote-t-elle d'une voix brisée.

*Bah merde alors...*

— OK, celle-là, je ne l'ai pas vue venir, déclaré-je.

Si jusqu'ici, je me demandais pourquoi diable on avait mis une prime sur Scarlett, je comprends que c'est purement passionnel. Et que tout le monde m'en soit témoin : l'amour pousse l'homme le plus sage aux actes les plus abominables. Aussi, je suis prêt à parier que c'est celui qui a mis la prime sur Scar qui a fait ça. C'est trop personnel. Ce qui veut dire qu'il est ici, à Seattle, peut-être même encore dans ce bâtiment.

— On se casse, Scarlett. Maintenant.

J'attrape son bras et la tire en arrière alors qu'elle réagit enfin.

Elle perd connaissance, s'effondrant contre moi.

*Et merde...*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## partie 3

# wide awake

*« And wide awake I feel  
Like imma burst into someone else  
Oh, wide awake I scream  
As if I catch my first breath again  
But wide awake I'm...  
I'm tearing myself apart  
And wide awake I'm...  
I'm tearing myself apart. »*

*– Wide Awake – After Ivory*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 19.

## adieu, mon amour

*Scarlett – 21 ans*

— Scar, murmure doucement H en s’agenouillant devant moi.

Enroulée dans un plaid chaud, les jambes repliées sous mes fesses, je détaille mon appartement d’un œil vide. C’est Sasha qui m’a aidée à choisir cette table basse en bois avec un plateau rectangulaire en verre trempé. J’ai toujours eu un goût médiocre pour la décoration, contrairement à lui.

Une larme coule le long de ma joue. J’ai cessé de les retenir il y a peut-être dix minutes ou une heure, j’ai perdu toute notion du temps. Je le revois sourire, rire et vivre comme si le monde lui appartenait. J’entends encore ses blagues douteuses et ses chansons inventées de toutes pièces pour me faire pouffer.

Il avait cette joie communicative qui, parfois, parvenait à me faire sortir des phases noires. Lorsqu’il souriait, le monde entier semblait sourire. Son hilarité était une douce mélodie à mes oreilles.

Mes doigts passent inlassablement sur la cicatrice de mon avant-bras. Mes ongles s’y enfoncent, j’aimerais rouvrir la plaie, ne plus rien ressentir. La main de H s’enroule autour de mon poignet, m’obligeant à ne plus toucher la marque gravée sous mes tatouages.

Je voudrais lui hurler de ne pas poser ses mains sur moi, de partir. Toute ma nouvelle vie s’est effondrée depuis qu’il est revenu, sorti de nulle part.

Je voudrais qu’il me laisse m’en aller, pour de bon, qu’il me libère.

Je voudrais lui dire que je ne veux plus de sa présence dans mon monde, que je ne souhaite plus de ce monde non plus.

Toutefois, comme autrefois, sa proximité semble apaiser ma douleur.  
*Doux euphémisme.*

Je n’ose pas imaginer la souffrance qui achèvera mon être s’il venait à s’éloigner. Lorsqu’il glisse ses doigts sur le relief de mon avant-bras, je ne

réagis pas vraiment. Encore une fois, j'aimerais m'arracher de sa poigne, je n'en ai pas la force. Son regard se voile d'un mélange de colère, de tristesse et d'inquiétude. Sa main libre glisse sur ma joue droite, la sèche, puis passe à la gauche. Peine perdue, elles sont de nouveau humides deux secondes plus tard.

— Tu veux quelque chose ? Du jus d'orange ?

Dans d'autres circonstances, j'aurais certainement souri. Je ne me souviens plus vraiment comment cela a commencé, mais à chaque épisode noir, Owen et lui me shootaient au jus d'orange. Ce n'était pas réellement la boisson qui me réchauffait le cœur, mais leur présence, parfois entêtée, à mes côtés.

Aujourd'hui, je préférerais mille fois me noyer dans les méandres de l'alcool jusqu'à tout oublier. Ne plus me souvenir du sourire de Sasha qui semble hanter mon âme. Son rire qui résonne encore et encore dans ma tête. Sa tendresse, son amitié, sa gentillesse, sa franchise, sa folie, sa bonté... Tout ce qui faisait de lui ce qu'il était. Je voudrais boire jusqu'à oublier son corps, pendu par les bras comme du bétail dans un abattoir, nu dans ce squat pourri qu'on a trop souvent fréquenté. Ne plus me rappeler de son sang qui coulait en petites gouttes régulières sur le sol jonché de pisse et de seringues, dans un requiem qui a su briser mon cœur.

Et je me déteste.

Je me déteste tellement.

Je me déteste de l'avoir abordé dans ce bar.

Je me déteste de l'avoir suivi chez lui.

Je me déteste de ne pas avoir fui plus loin au petit matin.

Je me déteste de m'être confiée à lui.

Je me déteste de l'avoir apprécié.

Je me déteste de ne pas l'avoir fui comme je l'ai fait avec les Cross.

Je me déteste de ne pas avoir été capable de me foutre en l'air.

Je me déteste de l'avoir traîné en enfer.

Je me déteste d'être entrée dans sa vie et d'y être restée.

Je me déteste d'avoir aimé le voir sombrer en même temps que moi.

Je me déteste d'avoir trouvé en lui un repère réconfortant, comme un phare au milieu de l'océan.

Je m'étais pourtant promis de ne plus laisser personne entrer dans ma vie. Non pas pour me préserver, mais parce que je finis toujours par brûler tout ce que je touche. Cela me dégoûte de l'avouer, mais je pense que mes

parents avaient raison. Je suis destinée à détruire les autres. Je suis le mal. Brut. Une abomination. Une erreur. Un échec. Je suis la mort et la tristesse. Une honte. L'immoralité. La noirceur. Les ténèbres.

J'aurais dû crever, il y a bien longtemps. Lorsque j'avais six ans pour être exacte. Quand mon pied a ripé de la branche sans que je parvienne à me rattraper. Pourtant, ce n'était pas la première fois que je grimpais sur cet arbre. De là-haut, je voyais tout le quartier. Ma mère détestait me savoir aussi loin du sol, mais ni elle ni mon père ne sont jamais parvenus à me convaincre d'abandonner ce repère. J'avais six ans, dans mes yeux d'enfant, j'étais invincible et au fond, j'avais un peu raison. Ma chute ne m'a pas tuée moi, mais Archie. Un genre d'effet papillon : une petite action provoquant de grosses conséquences. L'histoire de ma vie, en quelque sorte. Qu'importent mes erreurs, ce n'est jamais moi qui subis réellement les répercussions, mais les autres.

Archie, Owen, Heath, monsieur et madame Cross, Sasha... Toutes ces personnes ont, un jour, payé le prix de ma présence dans leur vie. Archie et Sasha en sont morts. À croire que je porte malheur ou une connerie dans le genre.

— Je connais ce regard, marmonne H en se redressant.

Il s'installe sur le canapé, à mes côtés. Je ne sais même pas comment nous sommes arrivés ici. Lorsque je me suis réveillée, H m'installait sur le canapé. J'ai planté mon regard dans le sien et j'ai su que je n'avais pas cauchemardé. Le visage de H n'a jamais été expressif, ses yeux encore moins. Il a toujours été doué pour cacher ce qu'il ressentait. C'est peut-être pour cette raison que monsieur et madame Cross n'ont pas su ce qu'il vivait au collège et, ensuite, au lycée. Toutefois, aujourd'hui, une tonne de compassion traverse ses prunelles.

Sans la moindre hésitation, comme si nous nous étions quittés hier en bons termes, il m'attire à lui. Je dépose ma tête sur son épaule alors que ses bras s'enroulent autour de mon corps. Un instant, je ferme les yeux, appréciant l'apaisement qui s'empare de mon être. Ma respiration se régule, mon cœur se calme. Je hais de me sentir mieux – enfin, presque mieux. Je devrais souffrir à ne plus en être capable de respirer. Je devrais pleurer jusqu'à ce que même mes larmes soient asséchées. Je devrais crier jusqu'à avoir les poumons en feu. Je devrais... mourir. Me laisser crever.

Pour la première fois depuis longtemps, ce n'est pas parce que je ne veux plus rien ressentir que la mort m'appelle autant. Non, je suis seulement

parfaitement consciente du pouvoir de destruction que j'ai sur les autres. Ma facilité déconcertante à les blesser, à les tuer à petit feu est évidente. Ressentir est le dernier de mes soucis. Je ne supporte plus d'être la cause de mille et une souffrances. La mienne, je peux la porter sur mes épaules, mais celle des autres ? Je ne suis pas assez forte.

— Tu n'es responsable de la mort de personne, Scar. Ni celle d'Archie et encore moins celle de Sasha. Tes parents étaient complètement fous, tu le sais. Tu n'as jamais été la moitié de ce qu'ils ont insinué.

Mes mains tremblent violemment, alors qu'un sanglot déchirant franchit mes lèvres. H resserre sa prise autour de ma taille, tandis que je niche mon visage dans son cou. Je suis pitoyable, mais s'il y a bien une personne devant qui j'accepte de l'être, c'est lui.

Toutefois, je ne peux que le contredire. S'il dit vrai, si quelqu'un veut réellement ma mort et si c'est ce type qui... qui a tué Sasha, alors je suis responsable de son décès.

Un flash me percute.

*Allongée dans son lit, je fais des ombres chinoises sur le mur. Sasha, aussi déchiré que moi, y rajoute sa touche personnelle avec des gestes obscènes. J'éclate de rire lorsqu'il imite la pénétration.*

— *Un vrai gamin, ricané-je d'une voix pâteuse.*

*Il sourit avant de déposer ses lèvres dans mon cou. Il mordille doucement ma peau fine tandis que je porte la bouteille de vodka à ma bouche.*

— *Tu veux que je te montre de quoi le gamin est capable, mon ange ?*

— *Tu veux me tuer ? demandé-je en gloussant alors que sa main dévale sur ma poitrine.*

— *Oh, ma douce Scarlett, tu seras sans aucun doute la cause de ma mort. Toi, tu es destinée à briser des cœurs, beaucoup de cœurs.*

— *En plus du tien ?*

— *Le mien ? Tu l'as déjà démolie. Tu l'as pris, tu lui as sauté dessus pour le passer au mixeur avec ma fierté et tu m'as foutu à tes pieds. C'est ça ton super-pouvoir.*

Je crois qu'il m'a vraiment aimée avant de comprendre que ses sentiments ne seraient jamais partagés. Et ça me tue encore davantage de l'admettre. Toutes les personnes qui m'aiment réellement, je suis incapable de leur céder une place, je passe ma vie à courir après l'impossible. Il savait

que je causerais sa perte et malgré cela, il est resté, jusqu'à en mourir.

— Scarlett !

Je secoue la tête, le nez toujours plongé dans son cou. Je veux qu'il se taise. Il ne comprend rien. Pourtant, il a tout vu de ses propres yeux. Lui aussi, je l'ai fait souffrir.

Mon souffle s'alourdit. J'ai l'impression d'être prisonnière de mon corps, je dégage d'une main tremblante le plaid qui entoure mes épaules et m'éloigne de H. J'ai chaud. Des perles de sueur se forment sur mon front tandis que la désagréable sensation qu'un étoupe resserre ma gorge m'oblige à placer mes mains sur cette dernière. Je suffoque. J'entends vaguement la voix de H, sans en saisir le moindre mot. Ma vue se floute alors que je cherche désespérément mon souffle. Pliée en deux, je tente de calmer la douleur qui me lacère le ventre. Le visage de H, brouillé par mes larmes, apparaît soudainement dans mon champ de vision.

Je vois ses lèvres bouger, mais encore une fois, aucun son n'atteint mes oreilles. Je tente de lui parler, pourtant pas un mot ne franchit ma bouche. Mon corps tremble dans son intégralité alors que je commence à compter dans ma tête. J'essaie de reprendre le contrôle avec ces vieilles techniques que m'avait données mon psychiatre à l'époque, mais rien n'y fait, j'ai l'impression de crever. Non, je *vais* mourir.

Et puis il pose fermement ses lèvres sur les miennes. Il ne m'embrasse pas réellement, elles sont simplement là et elles me coupent le souffle. Mes yeux s'écrouillent sous le choc. Ses mains encadrent mon visage dans une poigne sévère qui m'empêche tout mouvement.

*Comme si j'en étais capable...*

Ses doigts caressent doucement mes joues, contrastant avec l'intensité qu'il impose à ses paumes. Il essuie mes larmes sans pour autant me lâcher.

— Reste avec moi, murmure-t-il sans décoller sa bouche de la mienne.

La caresse de ses lèvres lorsqu'il parle me retourne le crâne. Il recule, abandonne notre baiser qui n'en était pas réellement un et pose son front sur le mien. Je prends une longue inspiration, mon souffle est redevenu presque normal, contrairement aux battements de mon cœur qui, eux, ne semblent pas prêts à rendre les armes. Il pulse si violemment qu'il semble frapper ma cage thoracique, rendant ma poitrine limite douloureuse.

— Retenir sa respiration, chuchote-t-il. En cas de crise d'angoisse, c'est le moyen le plus rapide.

— Je... je ne... te connaissais... pas... spécialiste, répliquai-je sur le

même ton.

Il sourit doucement en glissant une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Son souffle chaud s'écrase sur mes lèvres entrouvertes, tandis que mes poumons semblent reprendre vie. La douleur dans mon estomac se dissipe lentement, mais sûrement. Dans ma tête et dans mon thorax, c'est toujours le chaos, mais ça, c'est un peu mon quotidien.

— Il y a pas mal de choses que tu ignores à mon sujet, Scar.

Je hoche la tête. Nos nez se frôlent dans mon geste. Je prends doucement conscience de ses mots. La dernière fois que j'ai vu H, c'était un adolescent qui se cherchait entre alcool et drogues en soirée et en cours, la journée. Aujourd'hui, c'est un homme qui... tue des gens. Cette constatation me fait sursauter. Je m'éloigne de lui, collant mon dos contre le dossier du canapé. Je replie mes genoux contre ma poitrine sans oser le regarder. *Il tue des gens*. Peut-être a-t-il fait bien pire que ce qu'on a fait subir à Sasha...

*Sasha...*

Je ferme les yeux et comme si son visage était tatoué sous mes paupières, il apparaît tout sourire. Ses iris gris rieurs, espiègles. Son rictus joueur. Ses traits à la fois fins et virils. Sa beauté brute aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Sa voix, rauque, résonne dans mon esprit alors que je le revois critiquer la déco de mon appart avant qu'il n'y mette son grain de sel.

— Que se passe-t-il dans ta petite tête, Scar ?

— Tu tues des innocents ? le questionné-je d'une petite voix.

Parce qu'après tout, c'est ce qu'était Sasha. Innocent. Il n'avait rien demandé. Il est seulement sorti dans le mauvais bar un soir et a croisé la mauvaise fille. Il a juste fait du grand Sasha : il a été le rayon de soleil de ce monde, la lumière au bout de mon tunnel, la bonté incarnée... et ça s'est retourné contre lui.

L'absence de réponse de H annonce la couleur, toutefois, puisque je suis visiblement maso, je lève les yeux pour planter mon regard dans le sien. Il tente de se dérober, mais j'attrape vivement son menton.

— Des enfants, Heath ? le questionné-je de plus en plus soucieuse.

— Putain, non, tu me prends pour qui, Scarlett ?

Je scrute ses prunelles, cherchant la vérité dans le néant de ses yeux. Ses iris, toujours aussi sombres qu'à l'époque, m'empêchent de trouver ses pupilles, cachées dans un trop-plein de noir.

Son expression, neutre, me fait froid dans le dos. Il ne semble ressentir



aucun remords face à son activité professionnelle, comme si... c'était normal. Je relâche ma prise et m'éloigne légèrement. Un instant, dans les méandres de mon esprit, une théorie tirée par les cheveux s'impose en maître dans ma tête : et s'il avait tué Sasha ?

De nouveau, ma respiration s'alourdit. Non, il n'aurait jamais fait ça. Si ? Pourquoi ? Je me lève doucement, mes forces m'ayant quittée il y a longtemps. Je me traîne dans la cuisine où j'attrape, sans même la regarder réellement, la première bouteille que je trouve. J'entends Heath grogner depuis le salon alors que mon cerveau imagine mille et un scénarios où la conclusion reste la même : Heath Cross brûlant la peau de Sasha pour graver des mots qui me sont directement adressés.

J'avale une longue gorgée cul sec.

Il n'aurait pas fait ça, si ?

*Une nouvelle gorgée.*

Pourquoi ?

*Encore.*

Quel serait l'objectif final ?

*Une nouvelle.*

Et si ce n'est pas lui, alors qui est-ce ?

*Encore une.*

Qui souhaite tellement ma mort qu'il s'en prend à ceux que j'aime ?

*Une autre.*

Qui sera le suivant ?

*Une nouvelle.*

Qu'ai-je fait de si terrible pour être menacée ?

Je finis la bouteille en me laissant glisser sur le sol. Je ne suis pas une fille bien, je ne pourrai jamais le nier. Et je suis la première à penser que ma fin est la seule chose qui serait capable de me libérer et d'essuyer mes péchés. Si je dois mourir de la main d'un autre, qu'il en soit ainsi, toutefois, s'il pouvait au moins décliner son identité, histoire que je sache qui maudire en enfer pour avoir pris la vie de Sasha...

Je glisse mes doigts dans mes cheveux et tire légèrement dessus. Pourquoi ne suis-je pas dans la phase de déni ? Ce n'est pas ça la première phase du deuil, normalement ? Espérer qu'il passe le pas de ma porte en me montrant les caméras. Refuser de croire que tout ceci est réel. Me persuader que je manque une nouvelle fois de sommeil et que j'hallucine. Pourquoi je n'espère pas ?

H apparaît dans la cuisine et s'assied en face de moi. Je fuis son regard, incapable de trouver une pensée cohérente dans mon esprit. Je devrais le haïr, peut-être suis-je trop occupée à me détester moi-même. Mine de rien, ça demande beaucoup d'énergie de se haïr. Il devrait au moins m'écœurer, *il tue des êtres humains*. Mais là encore, je ne peux pas être dégoûtée de deux personnes en même temps, c'est trop dur pour une phase aussi sombre.

— À quoi tu penses ? me questionne-t-il.

Je sursaute légèrement, surprise par sa prise de parole. Je secoue la tête, incapable de prononcer le moindre mot. Et s'il l'avait vraiment fait ? J'aurais pleuré sur l'épaule du meurtrier de Sasha, ce qui fait de moi... un putain de monstre. Rien de nouveau en enfer, vous me direz.

— Scarlett ? insiste-t-il.

Mais pourquoi aurait-il fait ça ? Me punir de l'avoir laissé il y a cinq ans ? Après tout, il a plus qu'exprimé son amertume à ce sujet... Ne devrait-il pas se réjouir de mon chagrin ?

— Tu as tué Sasha ?

Mes mots sont sortis tous seuls, peut-être que mon cerveau est incapable de rester dans le doute. Je n'ai jamais apprécié l'incertitude, comme tout le monde, je pense. Pour ma part, elle m'angoisse, me plonge dans un état de presque transe qui me démolit de l'intérieur.

— Regarde-moi, ordonne-t-il durement. Putain Scar, regarde-moi !

Je sursaute, resserre mes bras autour de mes genoux et relève timidement les yeux vers lui.

— Je n'ai pas tué ton mec, d'accord ? OK, ça m'a foutu la haine de constater que tu as pu avancer alors que moi... moi je suis resté cinq ans en arrière. Jamais je ne t'enlèverai une parcelle de bonheur. Tu entends ? Jamais. Tu le mérites trop.

Je reste longtemps plongée dans son regard, cherchant la moindre trace d'incertitude qui trahirait un mensonge. Lui ne détourne pas le sien, se prêtant volontiers à mon examen.

— Il est mort, murmuré-je d'une voix brisée.

H hoche doucement la tête sans pour autant esquisser le moindre geste pour me toucher. Je l'en remercie.

— Je suis désolé.

Je prends une longue inspiration. Le décès de Sasha ne doit pas demeurer impuni. Je refuse de crever tant que l'enfoiré qui lui a fait ça respire encore.

— Apprends-moi à me défendre, ordonné-je, mal assurée.

— On ne doit pas rester à Seattle, commence-t-il avant que je ne le coupe.

— Ici, ailleurs, je m'en fiche. Sasha... ce n'était pas mon petit ami. Il lâche un soupir de soulagement à peine masqué.

— C'était mon ange gardien.

C'était l'étoile qui perçait les nuages pour me guider lorsque je me perdais dans les méandres de ma vie. C'était le rayon de soleil qui brisait les remparts de ma noirceur pour y imposer un peu de lumière. C'était... lui.

— Et je refuse que celui qui lui a fait ça me tue également. Il n'aura pas cette satisfaction.

H acquiesce doucement avant de se relever. Il me tend sa main que j'observe un instant, hésitante. Combien de fois, ces cinq dernières années, ai-je rêvé qu'il me tende la main en ignorant celle de Sasha ? Je m'en saisis finalement, légèrement tremblante.

— Prépare tes affaires, on se tire. Si ce fils de pute veut jouer, ce sera sur mon territoire et selon mes règles.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 20.

# entre ici et les tÉNÈbres

*Heath – 24 ans*

New York. La ville qui ne dort jamais. Deux mille huit cent cinquante miles de Seattle. Quarante-trois heures de route. Dix pauses.

Scarlett n'était clairement pas en état de conduire. Sur tout le chemin, elle n'a fait que fixer le paysage ou dormir. Parfois dans des élans d'énergie, elle me demandait une pause pour se dégourdir les jambes ou passer aux toilettes. Le reste du temps, seule la radio mettait fin au lourd silence pesant dans l'habitable.

Si je dois être parfaitement honnête, je dirais que je suis relativement blessé qu'elle ait pu croire un seul instant que j'étais à l'origine de la mort de son pote/plan cul/ange gardien. Pire encore, qu'elle me croie capable de m'en prendre à un gosse. Bien que les années soient passées, qu'elle a autant changé que moi, j'aime à croire qu'au fond, il subsiste une part de ce que nous étions gamins.

On ne change jamais réellement. On évolue à la limite, néanmoins bien souvent, nos principes restent les mêmes. On grandit, notre façon de penser ne reste pas la même indéfiniment j'en conviens, mais, merde, je l'ai vu mourir sous mes yeux. Comment peut-elle croire un seul instant que je suis capable de faire du mal à un môme ? Pas après tout ce que nous avons vécu.

Il y a de nombreuses années, avant qu'elle ne vienne habiter chez nous, je l'ai entendue hurler alors que je rentrais du collège avec Owen. On s'est regardé pendant quelques secondes qui ont été suffisantes pour comprendre, nous comprendre, et savoir ce que nous avions à faire, sans même échanger un seul mot. Owen a couru à la maison chercher nos parents, tandis que je me précipitais chez les Black. Nous venions d'avoir douze ans et pour être parfaitement honnête, je n'ai pas réellement réfléchi avant de pousser

rageusement la porte de leur maison. Ça aurait pu être n'importe qui dans cette baraque et je n'ose imaginer ce qu'il se serait passé si mon père n'avait pas été chez nous lorsque mon frère est allé l'avertir en urgence.

Je me souviens encore du chaos qui régnait dans la maison quand j'y suis entré. L'odeur du tabac et de la weed m'a directement percuté, tout comme celle de l'alcool. Ça sentait le renfermé et la moisissure également. Les murs avaient jauni, certainement à cause de la clope. Ils étaient recouverts de photos, avec toujours le même modèle : Archie, nouveau-né, les yeux à peine ouverts et des joues rondes et rosées. C'en était flippant, il y en avait jusqu'au plafond. Sur la table, des cigarettes étaient écrasées, des cadavres de bouteilles renversées et des assiettes sales s'entassaient. Plusieurs piles de courrier que les Black n'avaient pas pris la peine d'ouvrir longeaient les murs à hauteur d'enfant. Plus tard, j'ai appris que Scarlett les entassait comme elle pouvait en attendant que quelqu'un daigne s'en occuper, ce qui n'est jamais arrivé.

Le sol était poisseux, plusieurs bouteilles d'alcool avaient été fraîchement balancées contre le mur, laissant le liquide se répandre sur la surface verticale ainsi que sur le parquet. J'ai navigué, slalomant entre les lettres et le verre qui recouvraient le sol, pour rejoindre l'escalier. Contrairement au carnage qui régnait dans l'entrée et le séjour, le bois des marches brillait, comme si quelqu'un passait son temps à les récurer. Quelques mois plus tard, j'ai appris que c'était bel et bien le cas.

Je suis monté tout en essayant d'être le plus discret possible, même lorsque Scarlett a de nouveau hurlé. Je me souviens encore de mes battements de cœur proches de la tachycardie et de ma respiration entrecoupée. Si, quelques marches plus haut, ça avait été n'importe qui d'autre que Scarlett, je me serais arrêté net et j'aurais attendu l'arrivée de mes parents.

Toutefois, bien que je ne l'aie pas vue depuis des années, j'avais toujours apprécié cette fillette pleine de joie et d'énergie. Évidemment, sa facilité à me suivre dans mes conneries était un plus non négligeable.

Me prenant pour un super-héros, j'ai gravi les dernières marches, avant de me diriger vers la chambre de Scarlett. Nous étions déjà venus chez elle, avant sa chute de l'arbre. Autrefois, ses parents et les miens étaient amis. On n'échappait pas au barbecue du dimanche lorsque le temps était clément ni au repas chaud quand la neige recouvrait le sol. Nous avons même fait plusieurs Noëls ensemble. Nos pères parlaient de chasse et de pêche, tandis que nos

mères se racontaient les derniers potins du quartier. Pendant ce temps, Owen, Scar et moi, enchaînions les bêtises en tout genre. Enfant déjà, Scarlett était une vraie casse-cou et certainement motivée par l'envie de nous ressembler, de nous faire oublier les trois ans qui nous séparaient. Elle nous suivait dans tous nos délires. Tout ça pour dire que je connaissais cette maison aussi bien que la mienne.

Lorsque je suis arrivé devant sa chambre, je n'ai même pas eu le temps de prononcer un seul mot. Le père de Scarlett a planté le bout de verre issu d'une bouteille d'alcool dans le cou de Scar. En voyant le sang s'écouler, j'ai hurlé à m'en décrocher les poumons. De mon point de vue, elle était déjà morte.

Cet enfoiré s'est tourné vers moi, il me semble n'avoir jamais vu autant de haine dans un regard. Et de folie. Le morceau de verre entre ses doigts était recouvert d'hémoglobine. Derrière lui, Scarlett s'était effondrée, dans un élan de survie elle a plaqué ses deux mains sur sa gorge, essayant de stopper le saignement. Je l'entends encore suffoquer, comme si nous étions toujours là-bas.

J'ai croisé son regard, une fraction de seconde, avant que mon père ne me pousse pour plaquer ce fumier sur le sol. Dans ses yeux, j'ai lu un tas d'émotions, mais celle qui ressortait le plus m'a brisé le cœur et a marqué mon âme à tout jamais : le soulagement. Pas celui de me voir ou d'entrevoir mon père. Non. C'était fini. D'une façon ou d'une autre, elle ne souffrirait plus. Soit elle mourrait et sa peine, ainsi que sa douleur, disparaîtraient éternellement, soit elle survivrait, mais maintenant quelqu'un savait.

Parfois, je me dis qu'une partie de Scarlett est réellement morte ce jour-là. Quand je la regarde, je comprends qu'un cœur qui bat ne signifie pas forcément d'être en vie. Je n'ai jamais eu confiance en ses émotions, accentuées par son trouble. Lorsqu'elle est joyeuse, ce n'est pas réellement elle et lorsqu'elle est au fond du trou... ce n'est pas elle non plus, ou alors c'est elle, la vraie Scarlett.

Elle a été officiellement diagnostiquée bipolaire de type un à seulement quinze ans, même si tout le monde le savait bien avant ça. Relativement rare puisque la maladie se déclare généralement entre dix-sept et quarante ans. Ses phases noires de dépression alternent avec ses périodes blanches, des épisodes maniaques. Au début, elle avait des moments de gris, ce que sa psy appelait des « intervalles libres ». Toutefois, ils ont rapidement disparu, ou alors, ils étaient si courts que personne ne s'en rendait réellement compte, pas

même elle.

Elle n'a jamais vraiment accepté ce diagnostic, c'est pour cette raison qu'on parle sous forme de couleur : « blanc » pour « maniaque » ou « noir » au lieu de « dépression ». Même si elle s'est toujours soignée avec le plus grand des sérieux quand elle vivait encore à la maison, le mot bipolaire a été banni dès qu'il est sorti de la bouche de sa psychiatre. Sa mère insinuait souvent que Scar était folle, désaxée et j'en passe. Pour elle, être diagnostiquée a confirmé les dires de sa génitrice. Je ne compte plus le nombre de fois où nous avons été dans l'obligation de la rassurer : elle n'était pas folle.

Elle était juste pulvérisée, brisée en morceaux irréparables. Comme un vase qu'on a balancé sur le sol avant de lui rouler dessus et d'exploser les derniers bouts à coups de marteau. Ça ne fait pas d'elle une personne folle. J'ai toujours eu tendance à refuser d'entendre et de prononcer ce mot qui, à mon sens, n'en a aucun, de sens. Lorsqu'il sortait des lèvres si innocentes de Scarlett, je le haïssais carrément. Même si elle avait été folle, comme sa salope de mère le prétendait, ça aurait été entièrement de leur faute. Ils ont planté des graines si loin dans le crâne de Scar que personne ne pourra jamais les retirer.

Alors certes, elle a survécu cette nuit-là, son paternel, trop bourré, n'avait pas appuyé aussi profondément qu'il l'aurait voulu. Owen et moi, nous nous sommes relayés en attendant les secours pour contenir l'hémorragie tandis que notre père maintenait celui de Scar à distance – il lui a *involontairement* cassé la gueule au passage. Alors oui, elle s'est réveillée. Oui, son cœur bat encore. Oui, dans son malheur, elle a eu de la chance. Oui, elle ne garde aucune séquelle physique hormis la cicatrice qui barre sa gorge. Toutefois, cette nuit-là l'a fait basculer à jamais.

Elle avait déjà perdu son innocence depuis longtemps, mais ce jour-là, quand son père a voulu la tuer, elle a égaré son âme entre ici et les enfers.

— H ? m'interpelle-t-elle.

Je quitte mes songes pour constater que nous sommes stationnés dans le garage de mon immeuble. Je n'ai pas vu les derniers miles défiler, perdu dans mes souvenirs peu réjouissants. Je coupe le moteur et me détache. Nous quittons l'habitable et après avoir récupéré nos sacs, nous nous dirigeons vers l'ascenseur. Scarlett, capuche sur le crâne, marche tête basse. Ses épaules, légèrement voûtées, laissent penser qu'elle porte le poids du monde sur son



dos.

Lorsque nous arrivons au dernier étage de l'immeuble, après un voyage de quelques secondes, silencieux et gêné à l'instar du reste de l'excursion, je ne suis qu'à peine surpris quand la porte de mon appartement s'ouvre. Raf nous accueille avec un léger sourire que je reconnais sans mal, celui qui hurle « je te l'avais dit ». Ses yeux clairs se baladent sans vergogne sur le corps de Scarlett qui ne réagit même pas. Mes poings se resserrent autour de la lance de mon sac avant que je ne le pousse pour rentrer *chez moi*.

— Sympa l'accueil, ronchonne-t-il, moi qui vous ai préparé un bon repas chaud.

Quelle idée à la con j'ai eu de le prévenir de notre avancée. J'aurais pourtant dû me douter qu'il se pointerait ici, simplement pour avoir le loisir de constater qu'il avait raison.

— Tu n'aurais pas dû te donner cette peine, chuchote Scarlett d'une voix blanche.

Elle pénètre dans le salon et observe rapidement la décoration sommaire de mon appart. Je suis rarement ici. Je passe ma vie sur les routes à courir après les contrats juteux. Généralement, je viens ici le temps de faire ma lessive, dormir dans un vrai lit et je repars. Autrement dit, je n'en ai rien à foutre de la décoration.

Les murs sont gris et les meubles noirs. Il n'y a aucune photo, ni objet réellement personnel si ce n'est ma vieille guitare offerte par Scar il y a un paquet d'années qui trône dans un coin du salon, à côté du canapé. Je n'ai pas gratté une corde depuis mon arrivée à New York. Je me convaincs que c'est par manque de temps, mais je sais très bien que ce n'est pas que ça. Toucher cette guitare me ramène à Scarlett et j'ai tout fait pour l'écarter de mes pensées. J'ai toutefois été incapable de me débarrasser de la gratte.

— N'écoute pas ses conneries, Scar, s'il avait cuisiné, le quartier entier aurait cramé, raillé-je.

Je ne connais pas pire cuisinier que Rafael. L'an passé, il a vraiment foutu le feu à son appartement en faisant cuire du bacon. J'exagère, seules sa cuisine et sa chambre derrière la cloison ont été touchées, juste ce qu'il faut pour qu'il soit contraint de venir squatter chez moi le temps des travaux... Ne me demandez pas comment il s'y est pris pour faire partir les flammes, je n'en sais rien et quelque part, je ne veux pas le savoir. J'ai été assez blasé de le voir utiliser ma chambre d'amis.

— J’ai tout de même commandé, marmonne-t-il. Ça m’a pris un temps fou !

Je lève les yeux au ciel.

— Cinq minutes à tout casser, rétorqué-je.

— Cinq minutes où je n’ai pas eu le temps d’imaginer mes retrouvailles avec la belle et douce Scarlett Black. Ça fait un bout de temps, *mia bella*.<sup>[8]</sup>

Il tend un bras vers elle, mais elle recule instinctivement. Scarlett, en noir, personne ne l’approche. Rentrer dans son espace vital la démolit. Elle a l’impression de perdre le peu de supervision qui lui appartenait encore. Chez Scar, tout est une question de contrôle. Puisqu’elle n’a aucune influence sur ses émotions, elle gère le reste d’une main de fer – du moins à l’époque elle le faisait.

Elle ne lui répond pas et se contente de me lancer un regard suppliant. Je hoche doucement la tête et l’invite à me suivre. Mon appartement est de plain-pied, relativement grand. Dans le long couloir, des portes closes. Je lui montre rapidement les pièces : toilettes, salle de bains, mon bureau... Nous faisons une pause dans ma chambre lorsque son regard croise la seule photo de mon appartement.

Scarlett contourne mon lit pour se diriger vers ma table de nuit sur laquelle trône le cliché. La voir ici me procure un sentiment étrange, à mi-chemin entre la plénitude et l’énervement. Une douce mélancolie me parcourt l’échine, nostalgie que j’ignore volontairement.

Elle se saisit, avec une infinie délicatesse, de la photo et passe son doigt dessus. Sur le cliché pris de haut par ma mère, Scar, Owen et moi. Nous sommes allongés sur l’herbe, nos têtes collées ensemble. Nous avons, tous les trois, un sourire éclatant. Le mien était certainement faux, vu la période, mais... il y a quelque chose sur cette photo que je ne retrouve dans aucune autre. L’étincelle de vie dans le regard de Scarlett. Une lueur profonde, semblant sortir de ses tripes comme un rappel. Elle semble hurler « hé, je suis là, j’ai envie de me battre, ne m’oubliez pas. » J’ai toujours adoré cette image pour cela. Elle me rappelle que même les personnes les plus tristes peuvent, un jour, trouver une raison de sourire.

— On est beaux sur cette photo, murmure-t-elle. C’était quand déjà ?

— Owen et moi avions 14 ans, toi onze. Le dernier jour avant la rentrée scolaire.

Elle hoche doucement la tête, un faible rictus sur les lèvres. Elle caresse

du bout des doigts nos visages rayonnants. On a l'impression que l'univers était à nous, caché derrière nos sourires, personne ne distinguait nos souffrances et les épreuves que nous avons affrontées. Nous portions déjà le poids du monde sur les épaules, toutefois, à travers ce cliché où nos yeux pétillent de joie, personne ne pourrait s'en douter.

— Le bon vieux temps, conclut-elle dans un murmure en reposant la photo.

Son sourire disparaît dès lors que le cadre rencontre de nouveau le bois de la table de nuit. Elle quitte la chambre en me contournant et récupère son sac. Mon cœur se serre légèrement, la voir en noir m'a toujours fait plus de mal que je ne l'avouerai jamais.

Je soupire avant de la rejoindre, elle m'attend devant la porte au fond du couloir, la seule que je ne lui ai pas encore fait visiter. Mon bras frôle ses côtes lorsque j'ouvre la chambre.

Elle pénètre dans l'unique pièce comportant une touche de couleur. Puisque Raf a passé plusieurs mois ici – définition de quelques jours pour lui – il a pris soin de faire la décoration à son goût. Alors que j'étais en déplacement, il a peint le mur où la tête du lit repose en rouge cerise, le reste des murs est resté gris clair. Il a investi dans un lit *king size* à des années-lumière de l'ancien clic-clac qui traînait autrefois ici. Il a également installé une télévision sur le mur face au lit ainsi qu'une armoire et des tables de nuit noires. De moi-même, je ne me serais pas cassé la tête à rendre cette chambre aussi attrayante, à l'instar du reste de l'appart. Je ne passe pas assez de temps ici pour m'en soucier.

— Tu viens manger ? lui proposé-je après qu'elle a déposé son sac.

— Je suis fatiguée.

Je fronce les sourcils. Je sais que son besoin de sommeil oscille en fonction de son humeur : en blanc, elle ne dort quasiment pas tandis qu'en noir, elle pionce exagérément. Toutefois, elle a dormi pratiquement tout le trajet.

— Je sais très bien ce que tu essaies de faire, Scarlett, si ça marche avec le reste du monde, ce n'est pas mon cas, grondé-je.

Elle ne me regarde pas, préférant concentrer son attention sur le sol en bois brut. Ne pas se nourrir en phase noire est une sale habitude qu'elle traîne depuis des années. Une coutume qui l'a conduite à des hospitalisations forcées avec des séances de gavage lorsque l'épisode dépressif durait trop

longtemps.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Je ferme les yeux en prenant une longue inspiration. Elle, butée ? Non, aucunement. Je finis par secouer la tête. Je ne suis pas son père, si elle souhaite crever de faim, tant pis pour elle. Je pense que j'en fais largement assez ces derniers temps pour ne pas, en plus, devoir la nourrir de force.

Je claque la porte en sortant sans lui adresser le moindre regard. Dans le salon, Raf est tranquillement installé sur le canapé, dégustant une pizza. Je me laisse tomber à l'autre bout du divan, balance ma tête en arrière et lâche un juron. Cette cohabitation s'annonce digne de notre adolescence : chaotique. Scarlett et moi méritons la palme d'or au jeu du « fuis-moi je te suis, suis-moi je te fuis. »

— Des nouvelles ? demandé-je dans l'espoir de me changer un peu les idées.

Ces derniers temps, mon univers dans son intégralité tourne autour de Scarlett, et s'il y a bien une chose que je suis en mesure de maîtriser, c'est le malade qui veut la tuer. Enfin, pas totalement. Disons que je peux essayer de contenir les tueurs à gages qui veulent sa peau pour la thune. Je dois reconnaître qu'il serait bien plus simple de connaître l'identité de l'individu qui a mis une prime sur elle. On y perdrait moins de temps.

— Je suis au pied du mur, mec, soupire Raf. J'ai tout essayé, mais il est passé par des milliers de serveurs et a mis des pare-feux sur chacun d'eux. Il serait peut-être judicieux de sortir la carte Joker.

Autrement dit, le type qui, à vingt-quatre ans, dirige une firme qui développe des serveurs dans le monde entier. Le Graal de la robotique et de l'informatique. L'as de la technologie. J'ai nommé Owen Nicolas Cross.

# 21.

## chaleur d'Été, enfer d'Été

*Scarlett – 9 ans*

Je rejoins le salon sur la pointe des pieds. Je respire fort et mon cœur bat plus vite que d'ordinaire. Je n'ai jamais aimé les matins, papa et maman sont toujours de mauvaise humeur. Enfin, ils le sont toute la journée, mais j'ai l'impression que c'est pire au lever du jour.

Aujourd'hui est une matinée différente des autres. Les oiseaux chantent dehors, le soleil brille fort.

Aujourd'hui, c'est l'été.

Il y a trois ans, jour pour jour, le rayon de soleil de mes parents est parti pour toujours. Il n'a laissé que moi. La nuit éternelle.

Il y a trois ans jour pour jour, je voulais voir le ciel de plus près, caresser les nuages.

Il y a trois ans jour pour jour, je me suis cassé le poignet pour la première fois. Et la cheville. Et le coccyx. Et le tibia.

Il y a trois ans jour pour jour, je suis tombée de l'arbre devant la maison.

Il y a trois ans jour pour jour, il est parti. Et jamais il n'est revenu.

Depuis, lorsque l'été vient, l'enfer s'abat ici.

Une larme roule le long de ma joue alors que je tourne doucement sur moi-même. Sur les murs, sur le plafond, sur la porte, sur le sol, partout, maman a écrit le prénom de mon petit frère. En différentes tailles, différentes formes, mais toujours les mêmes lettres.

A.R.C.H.I.E.

Je remarque les centaines de photos de mon frère entassées dans un coin de la pièce. Sur la pointe des pieds, je m'en approche et en saisis une du bout de mes doigts tremblants. Archie avait les mêmes yeux que moi, ceux de notre père. Un bleu profond qui, sur mon frère, était adorable ; sur papa, ils sont terrifiants. J'ai tendance à les comparer à l'océan que je n'ai vu que

dans les livres et parfois, au détour d'une de mes tâches quotidiennes, à la télévision. Plus on les regarde de loin, plus on a l'impression qu'ils sont calmes, mais quand on s'en approche... ils sont enragés. Archie tient entre ses doigts son doudou, celui que je lui ai cédé le jour de sa naissance. Autrefois, c'était le mien. Un lapin avec des oreilles plus longues que son corps, aux poils gris et doux. Désormais, il est sous terre, avec Archie.

Je m'en veux tellement d'être tombée de l'arbre ce jour-là. Je ne voulais faire de mal à personne, je souhaitais juste regarder le ciel de plus près, caresser les nuages, voir s'ils étaient aussi moelleux qu'ils en avaient l'air. J'étais déjà montée, souvent. Je connaissais chaque branche. Je n'avais pas peur. Pourtant, ce fameux jour, une d'elles s'est cassée et je suis tombée. Ce n'était pas de ma faute, je crois. Papa et maman disent que ça l'est parce que j'ai crié.

Ma mère était en train de changer Archie dans le salon quand elle m'a entendue, alors, elle s'est précipitée dehors. Je me souviens encore de l'instant précis où elle a compris que ce n'était pas n'importe quoi qui avait provoqué le *boom*.

Ses yeux se sont écarquillés, sa bouche s'est entrouverte, elle a retiré ses doigts de ma jambe blessée et elle s'est relevée. Je ne l'ai jamais entendue hurler aussi fort de toute ma vie. Archie avait chuté de la table à langer, alors qu'il avait à peine quatre mois.

Si je n'étais pas montée à l'arbre, je ne serais jamais tombée, je n'aurais pas crié assez fort pour inquiéter maman. Et si elle n'avait pas eu peur, elle ne serait pas sortie en laissant Archie seul. Alors ils ont raison. C'est de ma faute.

Je pleure doucement en regardant la photo de mon petit frère, parti pour toujours à cause de moi. Il me manque, tous les jours. Pas seulement car je l'aimais, mais aussi parce que mes parents sont tristes depuis qu'il n'est plus là. Tellement accablés qu'ils ne m'aiment plus. Je les comprends, je pense que je ne m'aime plus également.

— Je suis désolée, chuchoté-je.

— Comment oses-tu ?

Je me retourne brusquement. Papa tient entre ses doigts une bouteille déjà presque vide. Je recule doucement en posant la photo sur la pile. Mon corps tremble alors qu'il avance d'un pas instable. Je savais que je n'aurais pas dû m'attarder, je devais juste... lui dire pardon. Je ne voulais pas lui faire de mal, je le jure.

— Espèce de monstre, crache-t-il en lançant la bouteille derrière moi. Comment oses-tu te montrer aujourd'hui ? Comment oses-tu respirer encore ? Tu aurais dû mourir ce jour-là.

Je hoche vivement la tête, espérant le calmer. Je sais que ça ne marchera pas. Ça ne marche jamais. Pourtant, j'essaie tous les jours. Je hoche aussi la tête parce qu'il a raison. Les choses auraient été tellement plus simples si c'était moi qui étais partie. Je regrette tous les jours d'être en vie alors que lui, non.

— Espèce de petite garce, dit-il en m'attrapant les cheveux.

Comme un réflexe, je m'accroche à son bras pour qu'il me relâche alors qu'un cri ridicule quitte mes lèvres. Mes larmes redoublent tandis qu'il tire plus fort.

— Papa...

— Ferme ta gueule, tu n'es plus ma fille. Tu es un monstre. La même du diable.

Il me jette sur le sol. Les bouts de verre entaillent mes bras et mes jambes nues ainsi que mes joues. Sachant ce qui m'attend, comme tous les jours, je place mes mains couvertes d'hématomes sur mon visage. Les bras, ça fait moins mal que la tête. Mais papa est habitué. Il tape d'abord les côtes avec ses grands pieds. Je sais qu'il attend que je libère mon visage, toutefois je ne veux pas. Je pleure et crie, comme à chaque fois, je me répète que je le mérite. Puisque je suis en vie, je dois être punie pour la mort d'Archie. Je dois souffrir. Le Mal doit sortir par mes larmes.

Il tape, encore et encore. De plus en plus fort. Encore. Encore. Encore.

*Oui, papa, je regrette d'être en vie, moi aussi. Oui, j'aurais préféré mourir. Aucune punition, même en enfer, ne peut faire aussi mal.*

Je pense que le pire, c'est que ce soit mon père. Avant, il m'aimait. Plus aujourd'hui. Désormais, il me hait et je déteste ça.

Je voudrais qu'il m'aime, comme avant.

Je voudrais que maman m'aime, comme avant.

Je voudrais qu'Archie soit toujours là.

— Laisse-la, dit maman de sa voix endormie. Tout sera fini ce soir.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



## 22.

# dÉtruis-moi pour me sauver

*Heath – 24 ans*

Un cri me tire de mon sommeil. Le genre de cri qui glace le sang et active toute l'adrénaline présente dans un corps humain. Il me faut tout de même quelques secondes pour remettre la situation dans son contexte.

Je me saisis de mon arme, jusqu'ici sur la table de nuit, et réfléchis. Il est trois heures du matin. Porte d'entrée fermée. Alarme activée. Rafael est parti depuis longtemps. Conclusion ? Scarlett et moi sommes sans aucun doute seuls. À pas de loup, je me dirige vers la chambre d'amis. Flingue chargé, j'ouvre doucement la porte pour trouver Scarlett assise sur le lit.

La petite lampe de chevet éclaire suffisamment la pièce. Assez, du moins, pour que je puisse constater qu'elle est bel et bien seule. Je range mon arme dans mon caleçon et observe un instant Scarlett. Sa peau brille d'une fine couche de sueur, ses cheveux sont en bataille et son souffle est chaotique. Sa main presse fermement sa poitrine, juste au niveau de son cœur. Seulement vêtue d'un débardeur au décolleté ravageur, mon regard glisse sur le galbe de ses seins.

Je devrais avoir honte de la trouver bandante, alors qu'elle semble au plus mal... mais rien. Absolument aucune gêne ne me taraude tandis que je la mate sans vergogne. Ses longues jambes toniques, légèrement bronzées, sont étendues sur le lit. Son débardeur est remonté sur son ventre, me laissant le loisir de découvrir sa peau laiteuse et son nombril percé. Elle est peut-être un peu trop maigre. Sa poitrine monte et descend rapidement, suivant l'allure de son souffle irrégulier. Sa bouche, entrouverte, recherche l'air que ses poumons lui réclament. Ses cheveux, emmêlés, pourraient laisser sous-entendre qu'elle vient de vivre un super moment de baise intense.

Tout chez elle est un cri à la luxure. Tout chez elle éveille mes plus bas

instincts.

Avoir eu Owen au téléphone n'a rien arrangé. Mon frère, égal à lui-même, a grandement apprécié mon appel à l'aide. Évidemment, il se réjouit de mes échecs et de mon incompetence à secourir Scarlett sans lui. Bien sûr, tel un chevalier servant, il n'a pas hésité avant d'affirmer qu'il ferait tout pour protéger sa Scarlett.

Une colère que je pensais éteinte s'est alors réveillée. Il n'a jamais été réellement question d'Owen et Scarlett, j'ai été dans l'équation à chaque instant. Scarlett n'a jamais aimé Owen comme elle m'a aimé *moi*. C'est *moi*, ça a inlassablement été *moi* et jusqu'à son dernier souffle, ce sera *moi*.

Owen n'est qu'un substitut. Un pansement qui camoufle la vilaine blessure qu'a laissée l'amour que me portait Scarlett.

Oh, dans tous les domaines, mon frère a toujours été meilleur que moi. J'étais bon à l'école ? Il était excellent et ramenait à nos parents les félicitations des professeurs. Je faisais de mon mieux ? Il restait dans son coin pour finir par être parfait. J'avais quelques amis ? Il était ultra-populaire et adulé de tous. L'adolescence a accentué cette différence entre nous. Toutefois, il y a bien une chose face à laquelle il n'a jamais fait le poids : l'amour de Scar.

Elle l'aimait ? J'étais son monde.

Elle avançait à ses côtés ? J'étais son oxygène.

Elle dormait lovée dans ses bras ? Elle rêvait de moi.

Il la réconfortait ? Elle m'appelait à l'aide.

Elle l'embrassait ? Elle me regardait.

Elle était avec lui ? Elle pensait à moi.

Elle se refusait à lui ? Elle n'a pas hésité à s'offrir à moi.

J'étais le feu, la passion qui s'emparait de son corps, qui brûlait chaque parcelle de ses courbes parfaites. Moi seul lui permettais de respirer lorsqu'elle était à bout de souffle. J'étais l'interdit, celui qui l'aurait entraînée dans les déboires de la vie, sans aucun remords et qu'elle aurait suivi, sans aucun regret. J'étais le noir, elle aimait ça, ça l'attirait comme un aimant. Ça la rendait folle de désir. C'était intense alors qu'avec Owen, c'était platonique.

Oh oui, Scarlett a toujours été à moi.

— Tu vas bien ? demandé-je finalement.

— Oui, chuchote-t-elle, le souffle court.

Je hoche doucement la tête pour seule réponse. Je ne sais plus réellement

quoi faire. L'ancien moi aurait trouvé les mots pour soigner ses maux, aujourd'hui, je me sens totalement dépassé par la situation. Dans un sens, ça m'arrange. Je ne pense pas être en mesure de supporter ses tourments ; chaque fois qu'on s'est retrouvés dans ce cas de figure, j'ai toujours donné un peu plus de ma personne au point de m'oublier pour elle. Cela fait certainement de moi un être égoïste, j'en suis conscient et étrangement, ça ne me pose pas de réel problème.

Tout au long de ma vie, je me suis sacrifié pour Scarlett.

Ne pas élever la voix pour éviter les situations qui pourraient la propulser directement à l'époque de son enfance.

Ne pas parler de mes problèmes afin qu'elle reste une priorité absolue pour mes vieux.

Ne pas lui en coller une quand elle jouait avec mon frère et moi.

Ne pas exploser lorsqu'elle s'amusait avec mes sentiments comme elle l'aurait fait avec une poupée.

Fermer ma gueule quand elle me provoquait.

Ne pas la baiser contre le mur lorsqu'elle me faisait du rentre-dedans.

Ne pas l'abandonner lorsqu'elle me repoussait encore et encore comme si je n'avais aucune putain d'importance à ses yeux.

Ne rien laisser paraître face à ses sautes d'humeur.

Accepter ses épisodes maniaques, sa confiance en elle si débordante qu'elle en devenait méchante.

L'aider quand moi-même j'avais besoin d'aide.

Aujourd'hui, je pense que j'en ai marre d'être le second choix. J'ai le droit d'être, pour une fois, égoïste. Penser à moi. Et comme autrefois, Scarlett me fait plus de mal que de bien. Elle est toujours ma pire ennemie. Finalement, ça a toujours été ainsi entre Scar et moi : on se fait du mal, mais aucun de nous n'est capable de lâcher prise. Aujourd'hui, je décide qu'il est temps de mettre un point final à cette relation plus que malsaine. Elle s'en sortira, après tout, elle le fait depuis cinq ans. Je la sauverai du grand méchant loup anonyme que mon frère traque et ce sera fini. Un cadeau d'adieu avant de disparaître.

Je sors de la chambre après un dernier regard enflammé sur ses courbes. Évidemment, je ne suis qu'humain, si elle veut baiser, elle sait où me trouver, mais je ne serai plus l'épaule sur laquelle elle peut pleurer.

— H ? m'interpelle-t-elle alors que je referme la porte.

Je suspends mon geste. Elle prend plusieurs petites inspirations qui

finissent par canaliser son souffle chaotique.

— Parle-moi de ta vie. Dégoûte-moi de toi. Parle jusqu'à m'en rendre malade. Parle jusqu'à ce que ta seule présence me donne la gerbe. Fais-moi souffrir, je ne veux plus que tu hantes mon esprit. Alors, détruis l'image que j'ai de toi. Détruis-moi pour que je puisse me reconstruire.

Dans mon dos, je sens le poids de son regard. La morsure de ses mots se répercute dans tout mon corps. Un frisson désagréable traverse mon échine tandis que, paralysé, je suis incapable de me retourner. Il y a des choses que j'ai faites, des trucs monstrueux qui ne me ressemblent pas, qui me donnent envie de vomir.

Certains diront qu'il s'agit de survie et, quelque part, ils auraient peut-être raison. Déshumaniser les autres m'a permis de retrouver un semblant de cohésion dans ma vie. Je ne peux pas l'expliquer, le comprendre est déjà relativement compliqué. C'est comme si j'avais vendu mon âme au diable et que, désormais, je n'avais plus rien à perdre. C'est reposant, hormis quand Scarlett revient en force dans ma vie et qu'elle me demande de la blesser dans le seul but de m'oublier alors que je ne suis qu'à quelques centimètres d'elle. Comme si je n'avais aucune putain d'importance.

Ma mâchoire se serre, à l'instar de mes poings. Je me retourne et avance doucement vers son lit. Scarlett ne me quitte pas des yeux, l'espoir qui y brille me démolit le crâne. Je plonge dans la profondeur de ses iris, plus sombres que d'ordinaire, jusqu'à ce que mes tibias percutent le lit. Je la domine de toute ma hauteur tandis qu'elle ramène ses genoux contre sa poitrine. Volontairement, j'empiète sur son espace vital en m'asseyant sur le lit. Elle souhaite être détruite ? Soit, lorsque je sortirai de cette pièce, il ne restera plus que des miettes. Toutefois, contrairement à autrefois, je ne serai pas là pour recoller les morceaux.

— Je suis tueur à gages, balancé-je sans crier gare. Je tue des êtres humains pour payer le pieu dans lequel tu dors.

Ses yeux s'écarquillent alors qu'elle amorce un mouvement de recul. Je me rapproche sans hésitation, si bien que, rapidement, un simple filet d'air sépare nos visages. Son souffle chaud, encore légèrement plus lourd que d'ordinaire, s'écrase sur ma bouche entrouverte.

Elle ne parvient pas à affronter mon regard, provoquant un plaisir malsain dans tout mon être. Un plaisir que j'accentue en approchant mes lèvres de son oreille que je mordille doucement.

— Dis-moi, bébé, que ressens-tu ? demandé-je à voix basse. Comment te

sens-tu de te savoir si proche d'un meurtrier ? Je te dégoûte, maintenant ?

Je l'entends déglutir difficilement avant qu'elle ne secoue la tête en signe de négation. Oh, ma petite Scarlett, tu ne me facilites jamais la tâche... J'appose ma main sur sa taille et la rapproche de moi d'un coup sec. Ses jambes glissent sur les draps alors que tout son corps se crispe.

— Et si je te disais que toutes les nanas que j'ai baisées, j'ai rêvé de les buter juste après parce qu'aucune n'avait ce petit truc en plus que tu as ? Si je te disais que je suis incapable de jouir si je ne pense pas à toi ? Que je rêve de te faire souffrir comme j'ai souffert de ton départ ? Que depuis mon arrivée à Seattle, je rêve de m'enfoncer dans ta petite chatte comme au bon vieux temps ? Tu me crois ? Tu as peur, maintenant, Scarlett ?

Son corps se contracte davantage, même si je ne pensais pas cela possible. Ma main sur sa taille raffermi sa prise, je crame toutes mes chances de la posséder de nouveau, j'en suis conscient. Toutefois, il est plus simple de contenir un désir lorsque la personne en face vous regarde avec dégoût ou peur plutôt qu'avec tout un tas d'émotions comme le fait Scarlett.

Elle ne répond pas.

Je repense à toutes ces nanas que j'ai baisées dans l'espoir d'y trouver un peu de Scarlett Black, en vain. Toutes les fois où j'ai imaginé mille et un sévices pour qu'elle ressente ma douleur, qu'elle la vive avec la même intensité que moi. Son départ a brisé quelque chose en moi et son retour dans ma vie, chez moi qui plus est, ne fait qu'accentuer cette fracture entre celui que j'étais ado et celui que je suis aujourd'hui.

Elle recule son visage avant de planter, à nouveau, ses yeux dans les miens. Une multitude de larmes qu'elle tente de retenir brouille le bleu de ses iris.

*Vas-y, Scar, déteste-moi. Laisse-moi partir.*

Contre toute attente, elle plaque ses lèvres sur les miennes. Un frisson, à la fois agréable et horrible, me traverse le dos lorsque sa langue vient caresser ma peau. Il me faut un instant pour comprendre la situation avant d'en rire doucement. Sans hésitation, je lui donne accès à la mienne. Le piercing sur sa bouche provoque une sensation nouvelle qui, si je dois être honnête, ne me dérange pas autant que je ne l'aurais imaginé.

Mes doigts passent sous son débardeur, caressent la peau fine de son ventre. Je serre les dents en sentant ses côtes sous mes doigts, si bien que j'en mords sa langue. Elle gémit pendant que ma main remonte vers sa poitrine.

Lorsque je rencontre enfin son sein, je ne peux retenir un grognement. Je l'empoigne fermement jusqu'à lui arracher un gémissement suivi d'un soupir qui me retourne le crâne. Nos langues s'entremêlent, se livrant un combat sans foi ni loi dont aucun de nous ne ressortira vainqueur. Ma queue se réveille, enflant dans mon caleçon.

Nous nous séparons un instant, simplement le temps que je lui retire son débardeur et, alors que j'allais l'embrasser de nouveau, je stoppe tous mes gestes. Mon regard tombe sur ses côtes jusqu'à ses flancs, un tatouage en lettres capitales : HEATH. De l'autre côté, en bien plus petit, mais toujours assez visible pour me foutre hors de moi : OWEN, gravé à l'encre noire.

Évidemment. Elle n'a jamais été capable de nous dissocier. C'est toujours H et Owen. Owen et Heath. Je recule en grimaçant.

— Tu fais quoi ? demande-t-elle vivement en se redressant.

— Je suis dégoûté pour toi, ne t'en fais pas.

Sans un mot ni un regard de plus, je quitte pour de bon sa piaule.

Je pense que je ne serai jamais en mesure d'accepter ce lien qui relie encore mon frère à Scarlett. Elle n'est pas en mesure de choisir entre nous deux. Quelque part, ça me rassure, peut-être même que ça me fait plus de bien que si je l'avais baisée jusqu'à l'aube. Parce que, grâce à ça, je ne ressens absolument plus aucune culpabilité à l'idée de la laisser seule face à ses noirs qui la noient et ses blancs qui l'étouffent.

Scarlett Black est, ce soir, officiellement devenue une cible, que je protège, certes, mais je reviens à l'essentiel : c'est un job comme un autre, plus un devoir.

## 23.

# moi sans toi, toi sans moi

*Scarlett – 24 ans*

Assise sur le lit, j'observe la porte qui claque derrière H.

*Non, mais il se fout de ma gueule, là ?*

J'attrape mon débardeur que j'enfile à nouveau et me lève d'un bond. Je déteste cet instant, ces quelques secondes entre le noir et le blanc. Les transitions entre les deux m'ont toujours mise dans une colère noire. Malheureusement pour H, c'est lui qui va se bouffer toute ma frustration. Parce qu'au fond de moi, je sais que je ne devrais pas me sentir carrément mieux. Au contraire, je devrais être au fond du trou, creuser encore un peu, et m'enterrer vivante jusqu'à ne plus avoir de souffle. Au minimum. Pourtant, à cet instant, la mort de Sasha me passe au-dessus. La souffrance reviendra, elle revient toujours, mais j'ai quelques jours d'accalmie... que je ne supporte pas.

La contradiction avec mes émotions et l'épreuve à laquelle je fais face me... je m'en fiche un peu si je dois être parfaitement honnête. Et ça m'énerve de m'en foutre. Et ça m'énerve d'être énervée. Et puis merde, il se prend pour qui, avec ses paroles de connard ? Et pourquoi je me casse la tête pour un mec qui exécute des êtres humains pour de la thune ? Il se prend pour qui, Dieu ?

Je réclame une pause à mon cerveau. Tout de suite. On parle d'un homme qui TUE des gens pour payer son loyer. Rien ne va dans cette phrase. Absolument rien. Je dois analyser ce bordel.

*Analy... quoi ? Hein ? Comprends pas,* souffle une petite voix dans ma tête.

Mes pensées repartent de plus belle alors que je fais les cent pas dans ma chambre. Récapitulons (ou pas) la situation. Heath Cross, le garçon qui s'est vu humilier par une bande de quatre mecs à peine plus épais qu'une

brindille. Le même type qui hurlait qu'il allait mourir à cause d'un rhume. Toujours le même bonhomme qui a bien failli tourner de l'œil à chaque fois qu'il a vu du sang. Qui nous faisait un scandale sur le respect de la vie d'autrui si on avait le malheur de tuer une araignée. Une *araignée*, ces machins abominables à huit pattes qui vivent pour nous mordre – ou dominer le monde, on ne sait pas trop.

On parle donc d'un enfant chochotte comme un chat face à un aspirateur qui, aujourd'hui, tue des mammifères du type Homo sapiens. C'est bon pour vous ?

Et il ose, non, il a le cran de me faire une scène pour un tatouage ? J'aurais très bien pu ne pas mettre son prénom du tout, il peut s'estimer heureux ! Sur ma peau sont gravés à jamais mes peurs et mes doutes ; mes traumatismes et mes amours ; mon noir et mon blanc ; mes défaites et mes réussites. Celui qui sait déchiffrer mes tatouages connaîtra l'intégralité de ma vie, sans mensonge ni faux semblant. Le pire et le meilleur.

Évidemment qu'Owen a sa place, tout autant que H ou Sasha ou mes parents ou monsieur et madame Cross, c'est ainsi. Tous ont fait, un jour, partie de ma vie. Tous m'ont démolie et parfois réparée. Ils ont tous été le poison et de temps à autre, dans un instant de bonté, l'antidote. Owen autant que les autres.

Et puis, merde, comment ose-t-il alors que, au cas où vous l'auriez oublié, il tue des gens ?

*Bordel, j'y crois pas !*

Chacun sa thérapie, lui devient un monstre pour soigner sa faiblesse et moi... Moi, je légitime le monstre que je suis devenue en le planquant derrière un vécu merdique pour me dédouaner de mes erreurs. Dit ainsi, c'est moi la méchante de l'histoire, pourtant, ce n'est pas le cas !

Je n'ai jamais tué personne... volontairement. Non, en réalité, je n'ai jamais tué personne tout court. Je n'ai pas demandé ça, tomber de l'arbre. Ma mère aurait dû me surveiller. Sasha ? Je ne lui ai pas réclamé son aide, c'est lui qui s'est imposé, c'est lui qui est venu me chercher. Moi, je n'ai jamais rien exigé, même pas de venir au monde. À partir de ce moment-là, on peut considérer que je suis simplement... une victime collatérale qui fout un joyeux bordel dans la vie des autres.

Conclusion : Scarlett gentille, Heath méchant. *Boom !*

Conclusion bis : qu'il aille se faire foutre !

Conclusion ter : Je n'en ai pas fini avec lui !



Ni une ni deux, je sors de la chambre d'amis. D'un pas déterminé, j'avance vers celle de Heath. Il y a plusieurs choses que je ne supporte pas dans la vie. Dans mon top dix il y a : se barrer alors qu'on était sur le point de s'envoyer en l'air. Quel style de mec fait ce genre de chose ? Comment, dans son cerveau de moineau, a-t-il pu croire que je le laisserais s'en tirer aussi facilement ?

Je ne prends pas la peine d'annoncer ma présence et ouvre la porte brutalement. H, debout face à la baie vitrée qui domine Central Park, ne se fatigue pas à se retourner, il ne sursaute pas, comme s'il attendait ma venue.

*Effet de surprise ? Zéro pointé !*

Mon regard glisse sur ses larges épaules, son dos musclé... L'absence de tee-shirt ne me facilite pas la tâche. Plongé dans la pénombre, à peine éclairé par les lumières de la ville, le tableau face à moi me paraît, un instant, être le fruit de mon imagination, de mes fantasmes. Il rejette légèrement la tête en arrière, la fumée de sa clope s'envole vers le plafond dans un blanc pratiquement opaque.

*Inspire. Expire.*

— Que puis-je faire pour toi, Scarlett ?

Il prononce mon prénom avec une certaine animosité, comme si chaque lettre lui arrachait la langue. Je lève les yeux au ciel : ce qu'il peut être susceptible ! Je pénètre davantage dans la chambre, un léger sourire aux lèvres.

— Tu penses avoir le monopole de la douleur, Heath ? demandé-je avec dédain. Parce qu'il est là le problème, pas vrai ? Tu n'as pas encore digéré mon départ, tu en as souffert et tu veux te venger. Je te connais mieux que tu ne te connais.

Il lâche un léger ricanement méprisant avant de se retourner, me faisant face. Je ne distingue pas les traits de son visage, cependant je les imagine tirés par la colère. Personne n'aime mon blanc, mais Heath... Oh ! Lui ne l'a jamais supporté.

— Au risque de me répéter, que puis-je faire pour toi, Scarlett ? Ce n'est pas en me collant au train que tu vas te reconstruire.

— Pour une raison qui m'échappe, tu t'es mis en tête de me sauver et ce, malgré tout ce que je t'ai fait...

— Comme si ça t'importait, me coupe-t-il. Ce que je ressens à ton égard, haine ou attachement, tu t'en fiches.

C'est faux, il le sait très bien. Depuis toujours, ce que pense Heath – pas

le tueur en série, le vrai – de moi, est la seule chose qui ait de l'importance. J'ignore ses propos et reprends :

— Alors, nous sommes bloqués ici, ensemble. T'esquiver me paraît être une perte de temps et d'énergie sans aucune chance d'aboutir.

Il recule d'un pas, s'appuyant contre la baie vitrée. Les rayons lumineux éclairent son torse divinement bien sculpté. Ma lèvre inférieure glissée entre mes dents, je laisse mon regard parcourir son corps. Ses épaules massives, ses pectoraux musclés et ses abdominaux taillés dans la pierre. Mes yeux remontent, s'attardant cette fois sur ces quelques tatouages.

Sous son pectoral droit, un aigle paraît sur le point d'atterrir. Tout en couleur, avec des reflets bleus, jaunes et blancs, je ne parviens pas à voir les traits et leurs précisions. Toutefois, de loin, il semble magnifique. Mon palpitant rate un, puis deux et encore un autre battement lorsque j'arrive à lire l'inscription sur son pectoral gauche, juste sur son cœur. Écrit dans une police victorienne, mon prénom trône fièrement entouré de deux ailes : une d'un ange et l'autre d'un démon.

Je recule, surprise. Mes jambes peinent à me porter tandis que je remonte doucement vers ses yeux. Il m'observe, un sourire énigmatique aux lèvres, visiblement fier de l'effet de son tatouage sur moi. Il était, de mon côté, évident que je le grave dans ma chair. Son prénom s'est imprégné dans l'intégralité de mon être il y a si longtemps... Mais lui ? Qu'ai-je été pour Heath Cross si ce n'est un coup d'un soir, la fille amoureuse de lui depuis toujours, un parasite dans sa maison et la copine de son frère ?

— Pourquoi ? murmuré-je sans détourner mon regard du sien.

Il croise les bras sur son torse, sans se départir de son rictus en coin qui démolit chaque parcelle de mon corps. Ce sourire qui allume un brasier brûlant dans mon bas-ventre, me retourne le crâne et dérègle les battements de mon cœur.

— Je me pose la même question tous les jours, déclare-t-il d'un ton cassant. Pourquoi as-tu eu, un jour, de l'importance pour moi ? Pourquoi t'ai-je porté de l'attention, alors que la tienne était feinte ? Pourquoi ai-je si mal vécu ton départ alors que tu t'es toujours comportée comme une garce avec moi ?

Il se décolle de la vitre et s'avance dans ma direction jusqu'à se planter à quelques centimètres de moi. Je ne détourne pas le regard, encaisse ses propos qui font mal, mais que je sais faux. Il tient à moi, je le sais, je le sens. Sinon, il ne serait pas là.

— On ne peut pas détruire les autres et espérer qu'ils soient toujours conciliants avec nous, Scarlett. Je vais te dire quelque chose que je rêve de te balancer depuis des années : la bipolarité ne définit pas la personne que tu es. Elle n'excuse pas tous tes propos et tes actes, encore moins quand tu étais sous traitement. Lorsque tu es partie, tu savais que tout le monde en souffrirait, pourtant, aucun de nous ne t'a foutu dehors. Tu as pris ta décision. Toi, et toi seule. Pas ton trouble ni tes parents. Ce que tu as vécu n'excuse pas celle que tu es devenue.

Je recule. Ces mots me percutent comme un train lancé à pleine vitesse. Je chancelle et suis obligée de me retenir au mur pour ne pas chuter. J'ouvre la bouche pour répondre, avant de la refermer, ne trouvant aucune répartie digne de ses propos.

Tout le long de son monologue, il n'a pas perdu son sourire. Un voile traverse ses prunelles, mais il ne se rétracte pas, soutenant mon regard avec rage. Je déglutis difficilement en secouant doucement la tête.

— Tu veux vraiment savoir pourquoi je me suis tirée ? chuchoté-je. Quand Owen et toi êtes rentrés à l'université, que vous êtes partis, que je me suis retrouvée seule face au reste du monde, tes parents vous ont dit que nous étions allés faire du camping, pas vrai ? demandé-je avant qu'il hoche la tête. J'étais à l'hôpital. Je venais d'essayer de... enfin, je voulais juste que tout s'arrête. Je ne me sentais pas capable d'affronter le monde sans vous.

C'est à son tour de reculer. Je ferme un instant les yeux et respire un bon coup. Lorsque je reprends la parole, la colère bout dans mes veines, parce que tout ce que j'ai fait, c'était pour Owen et lui. Pour les préserver de moi. Il n'a pas le droit de m'en vouloir pour ça.

— Lorsqu'on a couché ensemble, j'ai su que j'allais briser le cœur d'Owen. Comment aurais-je pu rester à ses côtés, dormir dans son lit, l'embrasser, le repousser sous prétexte que je n'étais pas prête, alors que je m'étais donnée à toi sur le canapé de tes parents pendant qu'il dormait à l'étage ?

Je secoue doucement la tête en le contournant pour saisir son paquet de clopes sur la table de nuit. J'allume une cigarette en m'asseyant sur son lit, lui me tourne toujours le dos.

— J'ai fait un tas de conneries dans ma vie, Heath, des tonnes et des tonnes, la première a été de laisser ton frère m'aimer, alors que tout le monde savait à quel point ce n'était pas réciproque. Lui aussi en était

conscient, c'est ce qui rend le tout encore plus malsain. Mais tu sais quoi ? Je le paye tous les jours.

Je tire sur ma clope en me laissant tomber à la renverse. Allongée sur son pieu, je fais des petits ronds avec la fumée et les observe disparaître, comme s'ils n'avaient jamais existé.

— Quand je suis arrivée ici, je n'avais pas un dollar en poche, même pas de quoi me payer un hôtel pour une nuit. Alors, j'ai pioncé là où je pouvais : sur des bancs, dans des halls de bâtiment. Je passais mon temps à boire en me faisant offrir des verres par des inconnus, vite charmés par un simple sourire. Et puis, j'ai rencontré Sasha. Malgré sa bonne volonté, il n'est pas parvenu à me sortir la tête de l'eau. Le sevrage des médocs avait été trop brutal et l'arrêt de ma thérapie l'était tout autant. Un soir, alors que je squattais chez lui depuis pas mal de temps déjà, j'ai tenté une nouvelle fois de mettre fin à ce combat qui me fatiguait tant... je me suis ouvert les veines. Lorsque j'ai repris connaissance, j'étais à l'hôpital... Même la mort ne veut pas de moi, conclus-je en ricanant.

— Scar...

— Alors non, le coupé-je, je ne mets rien sur le compte de la bipolarité (ce mot m'arrache la bouche.) Ni de mes parents. J'ai toujours pris mes décisions en pensant que j'agissais dans l'intérêt commun. Ma mort aurait soulagé bien des personnes, moi la première. C'était *mon* choix. Tout comme celui de partir, car ton frère n'avait rien demandé. Parce que tu n'avais rien demandé non plus. Mais tu vois, dis-je en écartant les bras, chacun de mes choix mène fatalement au même point : quelqu'un souffre toujours plus fort que moi. Alors, rassure-toi, tu n'as pas non plus le monopole de la monstruosité.

J'écrase ma clope avant de me relever. H, quant à lui, me fait de nouveau face. Son regard sombre ne me laisse entrevoir aucune de ses émotions. Un léger sourire étire mes lèvres, tout doucement, sans que je ne prenne la peine de le retenir. Évidemment qu'il va craquer : il est comme ça. Heath Cross a un nombre incalculable de défauts, pourtant je sais à quel point il peut être peiné par le mal-être de ceux qu'il aime. Les autres, il s'en fiche, mais ceux à qui il ouvre son cœur... c'est précieux.

— Je suis sincèrement peiné de l'apprendre, Scarlett, vraiment. Mais...

— Ne termine pas cette phrase, le contré-je par peur qu'il tienne des propos qui le dépassent.

J'ai peur de ce que pourrait bien dire H, il est le seul à avoir encore le

pouvoir de me blesser, à détenir cette aptitude, parce qu'il est le seul encore vivant dans ma vie qui compte réellement, au-delà de tout.

Sasha, il avait de l'importance pour moi, dans mes périodes noires. En blanc, il était seulement un exutoire à énergie. Ce qu'il pouvait bien penser de moi ne comptait pas tant qu'on pouvait baiser. Toutefois, ce n'est pas le cas avec Heath. Ça ne l'a jamais été et ça ne le sera jamais.

— Cependant, reprend-il, ça ne change rien à ce que je viens de dire. Que tu aies voulu te foutre en l'air, ça me démolit, mais... tu n'en restes pas moins toxique pour moi. Nocive même. On se fait du mal plus qu'autre chose. Je propose que notre relation reste purement professionnelle.

Je laisse échapper un léger rire. Bordel, il ose me dire ça alors qu'un instant plus tôt, il voulait me sauter ? Et c'est moi qui ai des humeurs changeantes, hein ?

— Et si je refuse ? demandé-je en croisant mes bras contre ma poitrine.

Il plante son regard dans le mien. Je le défie sans un mot, cherchant à connaître ses limites. Je le sais, son attirance pour moi n'a pas changé. Pour sa défense, dire que je suis moche serait un mensonge plus gros que le monde. Mon corps est capable de faire bander n'importe quel hétéro du globe, mon regard les fait frémir. Je le sais. Je suis l'incarnation de bon nombre de leurs fantasmes. Ajouter à ça qu'il n'a pu assouvir son désir qu'une seule fois et vous obtenez un savant mélange d'envie et de besoin.

Son souffle s'alourdit alors que, dans ses yeux, je vois naître un combat sans merci entre sa raison, son cœur et son entrejambe. Malheureusement pour sa tête, je suis persuadée que sa queue et son palpitant sont dans le même camp. Il approche d'un pas, puis d'un autre.

Son torse frôle ma poitrine à chacune de mes respirations. Mon regard chute sur son pectoral gauche, là où mon prénom est gravé à jamais. Je lève une main tremblante pour doucement la poser dessus, suivant le tracé du bout des doigts. Je sens sa peau frémir tandis qu'il ferme brusquement les paupières. Mon piercing à la lèvre coince entre mes dents, j'observe ses réactions tout en appréciant la douceur de son épiderme mêlée à la puissance de ses muscles.

Son souffle lourd, les battements de son cœur qui s'alourdissent, la crispation de ses traits... Il attrape vivement ma main avant de la serrer, suffisamment fort pour me faire grimacer.

— On n'obtient pas toujours ce qu'on veut dans la vie, Scarlett.

Il s'éloigne en me relâchant et se dirige vers la porte de sa chambre. Il se

place à côté, puis me lance un regard qui veut absolument tout dire. Il ne se gêne pas pour en rajouter une couche, comme si je n'avais pas compris la première fois.

— Bonne nuit, Scarlett.

Je jure en avançant d'un pas rageur : qu'il aille se faire foutre, il le regrettera bien avant moi.

— Deux fois en moins d'une heure, je ne t'ai jamais vu autant porter tes couilles, Cross, méfie-toi, je pourrais croire que tu es enfin devenu un homme.

Il affiche un sourire hautain en me faisant signe de sortir d'un geste de tête.

— Un instant j'ai cru que tu pouvais te comporter autrement qu'en garce égoцентриque, crache-t-il lorsque je passe à côté de lui.

— Tu m'aimes beaucoup trop comme ça, mon chou.

Il me claque la porte à la figure.

Je lève les yeux au ciel.

Comme si j'avais besoin de lui pour vivre...

## 24.

# joue avec moi

*Heath – 24 ans*

— Relève-toi, ordonné-je.

Elle me lance un regard noir, le genre de ceux qui t’enterrent vivant, tout en jurant contre mon manque de fair-play.

*Comme si un potentiel agresseur allait l’être avec elle...*

Raf nous observe, un franc sourire aux lèvres, tranquillement installé sur mon canapé. Le salon s’est temporairement transformé en ring de boxe afin que je puisse tenir mon engagement. Sur le sol, des tapis de sport pour amortir le joli cul de Scarlett – ou le mien – mais vu les dernières minutes, je ne pense pas que ce sera d’une grande utilité.

Elle finit par se relever, non sans lever ses deux majeurs en direction de Raf qui explose de rire.

— Rappelle-moi ce qu’il fout là ? balance-t-elle en le désignant d’un geste de la tête.

Pour seule réponse, je hausse les épaules. Si je devais me demander pourquoi Rafael agit de telle ou telle façon ou pire encore, la raison de sa présence quasi constante dans mon appartement, je passerais ma vie à penser à lui. J’aurais cru que, lui et Scar, ça aurait matché direct. Après tout, ils sont plus semblables qu’il n’y paraît. Leur capacité à s’immiscer dans la vie des gens et de kidnapper leurs pensées est, sans nul doute, un point commun qui les réunit. Sans parler de leur froideur apparente qui cache de profondes plaies, leurs caractères de merde, leur façon de prendre tout et tout le monde pour acquis, leur égoïsme, leur narcissisme, leur côté hautain, méprisant et parfois méprisable... Bref, ils devraient s’entendre comme cul et chemise.

Ce n’est visiblement pas le cas. Enfin, du côté de Scarlett puisque Raf, égal à lui-même, la dévore des yeux. À vrai dire, dans ses prunelles, je lis

son désir presque palpable lorsque son regard glisse délicatement sur ses courbes délicieuses. Pas gêné pour un sou par ma présence, il va jusqu'à humidifier ses lèvres en passant sa langue dessus, puis, il plante ses dents dans l'inférieure.

Un rictus carnassier étire sa bouche, déclenchant en mon for intérieur une pointe de colère qui menace d'éclater. Évidemment que j'ai de quoi m'inquiéter. Raf sait se servir à merveille de son charme, des traits virils de son faciès et de ses yeux à mi-chemin entre le marron et le vert. Il se cache derrière un sarcasme et un humour noir qui fonctionne parfois avec un certain type de femme – comme Scar – ou un plus enfantin qui attire l'autre catégorie de nanas. S'il était un animal, Raf serait sans aucun doute un caméléon. Il s'adapte à son environnement et avant tout, à la personne en face de lui.

J'adore ce type, c'est mon meilleur pote – le seul que je n'ai jamais eu, soit dit en passant. Toutefois, dire qu'il est un fin manipulateur est encore un doux euphémisme. Il maîtrise l'art du chantage affectif comme personne et se sert de son charme magnétique pour attirer les femmes par centaines avant de les jeter. Son mantra ? Jamais deux nuits avec la même.

Bien sûr, pareil à tous les mecs de sa trempe, il a eu le cœur brisé, une fois. Une seule et unique fille s'est introduite si profondément dans son âme qu'elle est parvenue à tout pulvériser, ne laissant de lui que des miettes. Il ne me parle que très rarement d'Aelys. En réalité, il a abordé le sujet une seule fois et de manière très brève. Ils se sont connus quand ils avaient quinze ans et se sont quittés dans le sang et les larmes un peu après leurs dix-huit ans. Depuis, il est devenu celui que je connais : un enfoiré de première, un don Juan professionnel et méprisable sur de nombreux points.

Il n'en reste pas moins un ami extra... à qui je n'hésiterai pas à refaire le portrait s'il s'approche trop de Scar. Certes, nous avons aplani nos rapports, posé les bases de notre nouvelle relation, toutefois elle n'en reste pas moins Scarlett Black, la seule qui a eu, un jour, de l'importance. Qu'elle s'envoie en l'air avec le monde entier, ce n'est pas mon problème, mais je connais sa fourberie mieux que quiconque et simplement pour me faire regretter mon rejet, elle serait capable de céder aux potentielles avances de Raf. Honnêtement, je ne veux pas savoir qui ressortira grand gagnant de ce duel au sommet.

L'un comme l'autre voudra prendre le dessus. Et dans les rapports de force de cette envergure, lorsque ça pète, tout le monde explose autour, moi



le premier. Malgré mes nouvelles résolutions, je refuse de la voir s'enticher de mon meilleur ami. Je ne veux pas la voir le désirer. L'attirer dans ses filets telle une veuve noire. Le briser comme elle en a l'habitude.

Il est hors de question de voir mon seul ami détruire mon seul amour.

Rien de bon ne ressortirait de cette relation. Ni pour elle, ni pour lui et encore moins pour moi. Je me suis déjà retrouvé dans ce schéma et la finalité n'est jamais celle qu'on espère, encore moins lorsque Scarlett Black est le point culminant.

Et puis merde ! Il est mon meilleur ami, elle est mon unique amour, il est hors de question qu'ils s'envoient en l'air.

Je jette un coup d'œil agacé à Rafael, qu'il capte sans mal. Évidemment, un sourire hautain étire ses lèvres avant qu'il ne refasse son chignon. Ses cheveux bruns, légèrement ondulés lorsqu'il les libère, tombent sur sa nuque. Une coupe qui lui va, sans aucun doute, à la perfection et il en est parfaitement conscient, tout comme l'effet de son teint hâlé, typiquement méditerranéen. Ses origines italiennes l'aident pas mal dans sa quête de femme facile ou de coup d'un soir.

Garde en place, Scarlett s'impatiente. Elle ne devrait pas, après tout, son cul a davantage rencontré les tapis que ses poings, mon corps. Je ne peux retenir un regard lubrique vers sa poitrine moulée dans une brassière de sport. Je grimace légèrement à la vue de ses côtes apparentes et son ventre sans muscles ni graisse, simplement de la peau couvrant son estomac.

Scarlett est belle, le nier serait un mensonge. Toutefois, il faut reconnaître que ses nombreuses addictions combinées à l'absence d'apports nutritionnels réguliers entachent sa beauté à la fois pure et sauvage. Elle ne consomme plus de drogue, certes, mais les dégâts, eux, perdurent bien des années après le sevrage. D'ailleurs, ce n'est pas pour rien qu'on affirme qu'un toxico l'est à vie. Même si le temps fera son œuvre pour son physique, dans sa tête, elle aura éternellement une petite voix qui lui réclamera une dose. Bien sûr, je ne la juge pas, bien qu'avec un traitement adapté, elle ne serait pas dans un état aussi alarmant. Une part de moi ne peut s'empêcher d'être inquiète à son sujet. Chaque coup, même minime, que je lui porte, la fout au sol sans mal. Elle n'a aucune masse musculaire. Je ne parle même pas des dommages causés par sa consommation : ses joues légèrement creusées, son teint encore un peu blafard, les poches sombres sous ses yeux et ses dents légèrement jaunies. Le nombre de clopes qu'elle s'enfile par heure n'aide en aucun cas son cardio déplorable.

Pour faire court : si on l'attaque et que je suis dans l'incapacité de lui venir en aide, je ne donne pas cher de sa peau.

Ma mâchoire se crispe lorsque mon regard tombe sur son flanc, là où elle a cru bon de graver le prénom de mon frère. Une soudaine envie de brûler sa chair à l'acide me prend, au lieu de quoi, je m'approche d'elle d'un pas conquérant. Elle tente un crochet du droit que j'esquive sans mal puis enchaîne avec un autre qui atteint mes abdominaux dénudés. J'entends vaguement le téléphone de Raf sonner, puis la porte claquer, pour une raison qui m'échappe, je la laisse marteler mon torse.

Si les premiers coups n'étaient pas douloureux, les suivants, toujours frappés aux mêmes endroits, me font grimacer. Elle frappe encore et encore et rapidement, je comprends qu'elle déverse sa frustration. Je la laisse faire, mordant vigoureusement l'intérieur de ma joue.

— Tu m'as repoussée, crache-t-elle. Encore une fois.

Je grogne en reculant d'un pas. Comment peut-elle se montrer si égoïste ?

— Mon but est de te protéger Scarlett, pas de te baiser ou de faire ami-ami.

La force de ses coups redouble d'intensité alors que je me convaincs intérieurement de ne pas avoir envie de coucher avec elle.

— Tu ne comprends vraiment rien, pas vrai ? demande-t-elle le souffle chaotique. Mourir n'a aucune espèce d'importance à mes yeux si ça implique que tu te joues de moi.

J'éclate d'un rire froid, méprisant. Mes doigts s'enroulent autour de ses poignets, avant que je ne la repousse légèrement, stoppant ses coups. Elle continue de se débattre, ajoutant un discours incompréhensible à ses mouvements. D'un geste brusque, je la retourne, plaquant son dos contre mon torse. Je bloque ses bras sur sa poitrine, sans pour autant relâcher ses poignets. Tout son corps se crispe, tandis que je m'insulte mentalement pour avoir choisi cette position. Ma queue pressée contre le galbe de ses fesses provoque en moi une réaction purement physique. À demi bandée sur son fessier qui ondule doucement, volontairement provocante. Je ne suis pas sûr que son mouvement soit conscient, tant le haut de son corps reste stoïque.

Son parfum fruité enivre mes sens tandis que sa queue-de-cheval caresse ma joue mal rasée. Sous mes mains, je perçois sa poitrine monter puis redescendre au rythme de sa respiration irrégulière.

Mes lèvres se rapprochent de son oreille, que je peine à ne pas mordiller. Toutefois, j'obtiens satisfaction quand mon simple souffle la fait frémir.

*Oui, Scarlett, tu es à moi. Même lorsqu'aucun de nous ne le désire.*

— Quand comprendras-tu que ce que tu veux n'a plus aucune importance pour moi, Scarlett ? Tu ne mourras pas sous ma protection. Ce que tu feras ensuite ne regarde que *toi*, mais aujourd'hui, c'est *mon* jeu, *mes* règles.

Elle frissonne. D'effroi. De désir. De colère. Ça n'a aucune espèce d'importance.

— Quel jeu ? Quelles règles ? demande-t-elle d'une voix assurée.

Cette fois, je n'hésite pas. Mes dents s'enfoncent dans le lobe de son oreille, lui arrachant un gémissement semblant sortir de ses tripes. J'adore entendre ce son et sentir tout son corps y réagir, comme si elle n'attendait que ça. J'enferme ses deux poignets dans une de mes mains, laissant l'autre vagabonder sur son ventre offert à mon toucher.

*Quel jeu ? Je n'en ai aucune idée, Scar, je suis actuellement en totale improvisation.*

J'ai du mal à suivre mes propres actes, il est normal qu'elle soit paumée. Les paupières closes, je caresse son ventre. Mon index passe sous la ceinture de son jogging, frôle la dentelle de son sous-vêtement... Je retiens de justesse un soupir.

— *Toi* qui me cours après, comme toujours. *Moi* qui te repousse, comme toujours. Jusqu'à ce que l'un de nous craque.

Elle lâche un ricanement amer, déclenchant mon sourire. Je me disais bien, elle était trop docile pour une phase blanche. Je connais toutes les déclinaisons de ses périodes, même les épisodes maniaques. Si son trouble a dû évoluer puisque non traité, elle reste la même. Rien n'est dans la demi-mesure. Si elle avait réellement été en colère, je n'aurais plus de couilles et l'univers dans son intégralité tremblerait d'appréhension, moi le premier.

Sa fureur, à l'instar de sa tristesse et de sa joie, est dévastatrice. Pour elle et pour le reste du monde. Autrefois, je n'aurais jamais imaginé que le bonheur puisse être dangereux. Mais j'ai appris au contact de Scarlett que, lorsqu'il est trop intense, il est *réellement* risqué.

J'ai vu Scar prendre des risques inconsidérés sans aucune raison, simplement parce qu'elle se sentait toute puissante. Uniquement car elle pensait en être capable. Et puisqu'elle se considère qualifiée pour tout et n'importe quoi, elle perd rapidement patience lorsque les autres ne la

suivent pas dans ses délires. Alors, elle s'énerve et croyez-moi sur parole, sa colère est... un putain de tsunami couplé avec un séisme de magnitude maximale et une multitude de tornades, le tout s'écrasant sur toutes les personnes qui ont le malheur de croiser son chemin.

Il est donc évident qu'elle attendait quelque chose derrière son comportement, une réaction certainement. Oh, Scarlett est une sacrée menteuse. Je l'ai vue simuler des épisodes noirs simplement pour qu'on s'inquiète pour elle et donc, qu'on lui apporte de l'attention. Il est plus complexe d'imiter une phase blanche lorsqu'elle est en plein dans un épisode dépressif, mais c'est du déjà-vu également.

— Dans ce cas, j'ai déjà perdu, murmure-t-elle d'une voix suave.

Elle tourne doucement la tête vers moi, un sourire éclatant aux lèvres. Je ferme les yeux un instant, essayant de rassembler le courage nécessaire pour la repousser.

*Lâche-la, Heath, ce n'est pas compliqué.*

Mes doigts jouent avec l'élastique de sa culotte tandis qu'elle continue d'onduler des hanches. Son geste, volontairement lent, parfaitement calculé pour me foutre la tête à l'envers, me rend dingue.

*Repousse-la, bon sang.*

— J'ai envie de toi, H... Fais-moi l'amour.

*Respire mon pote, elle se joue de toi. Tu le sais mieux que personne.*

Ma seconde main chute sur sa taille, la plaquant davantage contre moi, alors que mes doigts plongent dans le tissu de son sous-vêtement. Elle gémit sans retenue lorsque je frôle ses lèvres intimes. Scarlett se cambre contre moi, appuyant fermement ses fesses sur mon érection devenue douloureuse.

*Tu merdes totalement, Heath !*

Je glisse mon index sur son intimité humide... Non, *trempee* serait le mot le plus adapté. Elle frémit contre moi, j'en deviens dingue. Je dois faire appel à tout mon self-control lorsqu'elle lâche un léger cri. Doucement, j'enfonce mon majeur en elle tandis qu'elle continue de se frotter à moi, telle une chatte en chaleur. Adorable. Sensuelle. Elle rejette la tête en arrière, je trouve directement son regard luisant.

— C'est ça que tu veux, Scarlett ?

Elle hoche doucement la tête.

— Je n'ai pas entendu, soufflé-je en ajoutant mon majeur.

Elle gémit en fermant les yeux. J'impose de lents va-et-vient, la torturant

autant qu'elle le fait. J'adore la voir onduler sur mes doigts, comme si elle les baisait. Mon index cajole son clitoris palpitant. Ma queue frétille dans mon pantalon, douloureusement enfermée dans mon caleçon.

— Oui...

Sa respiration est chaotique. Sa poitrine monte et descend frénétiquement aux rythmes de son souffle. Les mouvements de ses hanches sont de plus en plus rapides. Une fine pellicule de sueur recouvre sa peau, la faisant briller sous l'éclairage du salon.

Elle appuie tout son poids sur moi, ses jambes semblant faibles, incapables de la supporter. Mon autre main saisit plus fermement sa taille, enfouissant mes ongles dans sa chair, si fortement que je lui arrache une plainte.

Alors que son corps se crispe, qu'elle bloque sa respiration, qu'elle se resserre sur mes doigts, je m'arrête net. Je retire ma main de son intimité et recule d'un pas. Elle se tourne vers moi, le regard un peu perdu tandis qu'un fin sourire étire mes lèvres.

Dans un geste de pure provocation, je glisse mes doigts dans ma bouche et les suce, profitant de son goût à la fois doux et âpre. Je lâche un grognement de plaisir sans la quitter des yeux. Son regard se voile, le tsunami n'est pas loin...

— Délicieux, la provoqué-je.

— Tu fous quoi, au juste, Heath ?

Sa voix encore fébrile démontre cependant sa colère et sa frustration.

— Mon jeu, mes règles, déclaré-je en souriant de plus belle.

Elle jure dans sa barbe, le regard vissé dans le mien.

— Tu ne peux pas me laisser comme ça, s'écrie-t-elle alors que j'opère déjà un demi-tour. Heath !

Elle me suit dans le couloir où nous croisons Raf, pendu au téléphone. Il me lance un regard qui semble hurler « bien joué, mon pote » alors que je me dirige vers la salle de bains dans l'espoir d'apaiser mon érection. Avant qu'elle n'arrive, j'ai déjà fermé la porte à clef. Scarlett cogne celle-ci en hurlant mon prénom tandis que je retire mes fringues. Ma queue, enfin libérée de sa prison de tissu, se dresse douloureusement.

J'entre rapidement dans la douche et l'empoigne fermement. Je soupire et entame de doux va-et-vient. Mon pouce glisse sur mon gland, pendant que le reste de mes doigts caresse ma longueur.

Je ferme les yeux et, tout naturellement, le visage de Scarlett s'impose

sous mes paupières. Mes mouvements s'accélérent tandis que ses gémissements me reviennent en mémoire, si bien que je ne suis plus certain de la réalité qui m'entoure.

Sa façon de bouger sur mes doigts, comme si moi seul étais en mesure de la soulager. Son souffle lourd de sens. Ses muscles qui se contractent. Son regard perdu entre l'extase et la déception.

Il ne me faut que quelques secondes pour jouir douloureusement. J'appuie ma tête sur le carrelage sombre de la cabine, mordant ma lèvre pour retenir mon gémissement. Bien que vidé, la frustration de ne pas avoir senti sa chair autour de ma queue me fait regretter mon choix de la priver de cet orgasme qu'elle semblait tant chercher. Rien que la faire jouir aurait, très certainement, suffi à combler ce désir brûlant qui me consume doucement, mais sûrement. Toutefois, je sais comment fonctionne Scarlett, offrez-lui la lune bien emballée dans une boîte entourée d'un joli ruban, elle ricanera avant de tourner les talons. Montrez-lui la lune, dites-lui que vous êtes en mesure de l'atteindre pour elle sans lui offrir pour autant et elle la voudra. Encore et toujours.

Notre relation, que je pensais aplanie, est plus dangereuse que jamais. Je la désire, elle me désire, mais quoi qu'on décide, qu'on cède ou qu'on continue à se refuser l'un à l'autre, on souffrira. Quoi qu'il arrive, notre relation est vouée à se terminer dans les larmes et les cris. C'est ainsi depuis le premier jour.

Mon jeu, mes règles... mon cul, ouais ! Ni elle ni moi n'avons un quelconque pouvoir sur cette partie qui dure depuis de nombreuses années. Nous sommes, elle comme moi, pris dans un engrenage infernal qu'on ne maîtrise pas, qu'on ne contrôle pas, qu'on adore détester, qu'on déteste adorer. Une roue qui tourne encore et encore et nous ramène toujours au même point, à la même fin. On se brûle les ailes à trop se désirer.

On crève de ne pas savoir s'aimer.

## 25.

# Œil pour œil, cul pour cul

*Scarlett – 21 ans*

— Tu as l'air... frustrée, ricane Rafael tandis que je fixe la porte de la salle de bains, close. Trop close.

La bouche entrouverte, je n'arrive pas à croire qu'il ait osé me faire ça et pire encore, que je me suis laissé berner avec autant de facilité. Bien sûr qu'il allait se comporter comme un connard. C'est la spécialité de Heath Cross après tout.

C'est la première fois qu'un homme ose me faire ça. Ma fierté en a pris un sacré coup. Non, le mot n'est pas assez fort. Disons que je l'ai bouffée, avant de la vomir, de la foutre dans un mixeur avec ma colère envers lui. J'ai rajouté une pincée de ma confiance en moi assaisonnée de la honte que j'ai ressentie, et ensuite seulement, j'ai mixé le tout, avant de tout ravalier.

*La comparaison est dégueulasse... Exactement comme l'acte de Heath.*

Suis-je frustrée ? Oui. Mais ma colère terrasse la frustration. Dieu merci, je sais encore me servir de mes doigts. Je saurai rattraper les amusements de cet enfoiré, seule. Je n'ai jamais eu besoin de personne, pas même pour le sexe.

Toutefois, je le déteste de m'avoir fait baisser les armes. C'est moi qui joue. C'est moi qui ai les cartes, une suite royale entre les doigts, personne n'a jamais osé me bluffer comme il vient de le faire.

La brûlure dans mon bas-ventre n'est qu'un désagréable rappel de ma faiblesse face à cet homme. Naïvement, je ne l'ai pas cru lorsqu'il a affirmé qu'il ne voulait pas de moi. J'ai vu son regard, le même que tous les mecs.

J'ai appris à accepter cette lueur qui brûle dans les yeux des hommes qui me matent sans vergogne, comme si je n'étais qu'un objet qui ne mérite aucun respect. À vrai dire, je n'en ai pas grand-chose à faire. Qu'importe comment ils me voient, c'est réciproque. Si mes parents m'ont bien appris

un truc, c'est qu'on ne peut pas réclamer la considération si on n'en a aucune pour la personne en face.

Prétendre que je suis quelqu'un de bien, même à moitié respectable, serait un mensonge. J'ai simulé l'amour pour ne pas m'endormir seule. J'ai joué avec le cœur d'un homme jusqu'à n'en laisser que des miettes. J'ai ignoré les sentiments d'un autre pour avoir un toit sur la tête. J'ai manipulé mon patron afin d'avoir un job. C'est ainsi : je me sers des gens. Je n'en suis pas particulièrement fière, mais je n'éprouve pas de regrets pour autant. Disons que ça m'indiffère, c'est une manière de survivre. C'est comme ça que j'ai été élevée, je suppose : bouffer ou se faire bouffer. Baiser ou se faire baiser. Survivre est un art complexe qui requiert une faible empathie pour les êtres humains.

Je subis les conséquences à chaque épisode dépressif. La culpabilité de mes actes me ronge comme un chien s'en prendrait à son os, jusqu'à la moelle. Je paye chacun de mes coups bas avec une violence inouïe, je m'auto-punis. Parfois, j'aimerais ne pas me souvenir de ces instants aussi sombres que les enfers plongés dans les tréfonds de la douleur. Je sais qu'il en va de même quand je suis en noir : j'aimerais oublier que le blanc existe.

Puisque je suis un paradoxe à moi seule, lorsque je suis en phase dépressive, j'abhorre les phases maniaques et la personne que je suis dans ces instants. A contrario, quand je suis en blanc, je déteste celle qui pleurniche dans son pieu toute la journée.

J'ai appris à dissocier celle que je suis en épisodes dépressifs et celle que je suis durant mes phases maniaques. Je ne devrais pas, mais pour moi, ce sont deux personnes totalement différentes réunies dans un corps. Ma psy m'arracherait sans aucun doute la tête et elle aurait raison : la maladie a gagné.

Lorsqu'elle a posé le diagnostic, elle m'avait parlé de ça. Ce moment, cette fraction de seconde où absolument tout change pour la personne souffrant de bipolarité : elle ne sait plus qui elle était avant. Ce trouble, bien qu'il accentue certains traits de ma personnalité, en ajoute également de nouveaux. La confiance en soi, par exemple. Ou les idées suicidaires, l'auto-culpabilisation... C'est quelque chose qui n'est pas naturel chez moi, c'est la bipolarité qui me les impose. Comme une personne *borderline* aura peur de l'abandon, même si elle n'a jamais été abandonnée. C'est un symptôme, en quelque sorte. Bref. Il y a bien longtemps que je ne suis plus capable de faire la distinction entre moi, Scarlett Cross et la bipolarité.



C'est aussi pour cette raison que j'ai si peur de revoir un psy. Je suis terrifiée qu'il me trouve le traitement magique avec le dosage parfait grâce auquel je n'aurai plus aucun trouble. Évidemment, ne plus être esclave de mes émotions, ne plus être sur des montagnes russes constantes, ça me paraît si apaisant... J'en rêverais la nuit. Mais qui suis-je réellement ? Sans la joie intense, la colère destructrice et la douleur débordante, qui suis-je ? Comment je réagis, émotionnellement parlant ? Comment je me comporte au quotidien ? Dans tout ce qui me définit aujourd'hui, qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce qui est faux ?

Un raclement de gorge me sort de mes songes. Il me faut un instant pour me souvenir de la question, qui n'en est pas réellement une, de Rafael. Toujours les yeux fixés sur la porte, je jure dans ma barbe. Je suis certaine que cet enfoiré est en train de se branler.

— À peine, grogné-je.

On ne me comprend sûrement pas, tant pis, mes pensées se sont déjà envolées dans la salle de bains. Je l'imagine nu, l'eau coulant en fines gouttes sur son corps sculpté dans le marbre. Un soupir à peine dissimulé quitte mes lèvres lorsque j' imagine ses doigts sur sa queue, sa main empoignant sa longueur pour entamer de lents va-et-vient. Mon bas-ventre se contracte de nouveau sous l'effet de mon imagination très fleurie. Je peux presque entendre les battements de son cœur augmenter à mesure que la jouissance approche. Tout comme sa respiration se saccader et les grognements qu'il retiendra sans doute pour ne pas attirer l'attention. Je sens presque sa verge palpiter entre mes doigts, se gorger de plaisir avant d'exploser.

C'est officiel, je déteste ce mec. Je le hais. Fort. Très fort.

— On peut s'arranger si tu veux, joli cœur.

Lui aussi, je l'abhorre. Je me tourne doucement vers lui et plante mon regard dans ses yeux mi-vert, mi-marron. Leur couleur me déstabilise un instant, à l'instar de leur profondeur. Leur intensité débordante est fascinante, pas aussi destructrice que les prunelles sombres de Heath, mais ils ont un charme... atypique.

— Parce que tu penses sincèrement que j'ai besoin d'une queue pour jouir, l'intrus ?

Il ricane avant de se décoller du mur, l'espace entre nous se réduit à mesure qu'il avance dans ma direction. Pas impressionnée pour un sou, je ne détourne pas mon regard du sien. Et puis quoi encore ? Les bras croisés

contre ma poitrine, je l'observe rapidement de la tête aux pieds.

Des boots noires, un jean large, un polo semblant provenir de la penderie de son grand-père, il a l'air de se fringuer avec des vêtements du siècle dernier. Pourtant, et contre toute attente, ça lui va étrangement bien. Il a les traits du visage légèrement fins, une mâchoire saillante et un nez qui aurait pu être parfait s'il n'avait pas été cassé. Je devine sa fracture sans mal puisqu'une petite déformation perdure. Sa lèvre inférieure est charnue, contrastant avec la finesse de la supérieure. Des pommettes hautes et un grain de peau naturellement hâlé. Ses cheveux presque noirs, à mi-chemin entre l'ondulé et le bouclé, sont relevés en demi-chignon, laissant l'arrière de sa tignasse tomber sur sa nuque. Malgré tout, je devine ses oreilles percées.

Dire qu'il n'est pas agréable à regarder serait un mensonge. Autant être franche : Rafael est foutrement canon. Peut-être même trop. Ses légères imperfections, comme son nez et les quelques stigmates d'une acné prépondérante certainement développée durant l'adolescence, lui ajoutent un charme que je ne saurais définir. Il casse le mythe. Sa beauté n'est pas parfaite, c'est ce qui le rend si attirant.

Ajoutons à cela cette absence totale de confiance en soi que je distingue dans son regard et il devient parfaitement à mon goût. Oh, évidemment, il reste un homme et l'ego des mecs surpasse de loin leur manque d'assurance, aussi, il cache relativement bien sa timidité. Toutefois, on ne me la fait pas. J'ai fréquenté Heath, les gars. Quand il était gosse, quand il se faisait taper sur la gueule, lorsqu'il se faisait insulter... Je sais reconnaître un homme qui se donne un genre quand j'en vois un.

Et parce que je suis une femme pour le moins étrange, ça m'attire plus que ça ne me rebute. J'ai toujours été comme aimantée par la partie la plus sombre des autres. Les mecs tourmentés, qui semblent porter le poids du monde sur leurs épaules, c'est mon trip. Je suis visiblement conne, ou suicidaire. Un peu comme ces filles qui tombent toujours amoureuses du connard, bad boy des bacs à sable qui, elles le savent, vont leur briser le cœur. Moi, j'aime les mecs qui ont un vécu, un vrai, mais qui malgré tout font genre que tout va bien. Peut-être que je me reconnais un peu en eux. Je ne sais pas. Je ne veux pas savoir.

Il affiche un léger sourire, alors qu'un rien nous sépare. Pendue à ses lèvres, j'attends avec une impatience non dissimulée sa prochaine répartie, qui ne tarde pas à venir :

— Avoue que c'est tout de même mieux...

— Mes doigts sont souvent bien plus endurants qu'une queue.

— Des mots si vulgaires dans une bouche si insolente...

— Ça fait tout mon charme, réponds-je du tac au tac.

Un léger rire lui échappe tandis qu'il me surplombe de toute sa hauteur, je dirais un bon mètre quatre-vingt-cinq, à vue d'œil. La tête légèrement rejetée en arrière, je l'observe, un sourire satisfait aux lèvres.

Derrière moi, dans la salle de bains, l'eau continue de couler. Je me demande si, bien que nous chuchotions presque, Heath parvient à nous entendre. C'est connu, pour attiser le désir d'un homme, provoquez sa jalousie, montrez-lui que vous n'êtes pas à lui et il fera tout pour y remédier, certainement un instinct animal ou un truc dans le genre.

— J'ai bien une idée pour qu'elle reste insolente sans que tu aies besoin de parler, murmure-t-il.

J'éclate d'un rire franc. Oh, les hommes, vraiment tous les mêmes...

Je pose mes doigts sur son torse, les monte, puis les descends. Je retiens un juron face à la fermeté de ses pectoraux ainsi que de ses abdominaux. Bordel, ils sont tous montés comme des dieux dans cet appartement ou... ?

— Laisse-moi deviner. Je serais à genoux devant toi, tu descendrais ton pantalon et ton caleçon à tes chevilles et je te sucerais, c'est bien ça ? le questionné-je d'une voix suave.

Il déglutit difficilement avant de hocher la tête.

— Ça n'arrivera jamais, conclus-je.

Je le bouscule pour rejoindre ma chambre, ravie d'avoir repris un peu d'assurance. Heath veut jouer ? Qu'il en soit ainsi. J'ai toujours su manier les pions en ma faveur.

Ma main glisse sur ma poitrine nue, chutant doucement sur mon ventre. Je grimace en sentant mes côtes sous mes doigts, comme un rappel de mes épisodes dépressifs. Je chasse rapidement ces images et saute cette partie de mon corps qui me dégoûte constamment, qu'importe la phase dans laquelle je me trouve.

Arrivée à mon intimité, je ferme les yeux une nanoseconde, seulement le temps d'imaginer les doigts rudes de Heath sur moi. Je n'ai jamais su prendre du plaisir sans penser à lui, sans le chercher, sans l'espérer. Ma sexualité, dans son intégralité, tourne autour de lui. Si je couche avec un homme, je ne vois qu'Heath. Si je me masturbe, j' imagine les doigts de H. C'est ainsi, depuis ma première fois et certainement jusqu'à la dernière.

Peut-être parce qu'il a été le premier. Je ne sais pas. Je ne pense pas. Ça m'a tout l'air d'être bien plus profond que cela, sans mauvais jeu de mots. Je ne suis pas certaine que toutes les femmes se représentent leur premier amour pour jouir.

Quoi qu'il en soit, j'imagine les traits de son visage, à la fois doux et sauvage. Ses iris si sombres qu'ils se confondent avec ses pupilles. Son corps, sculpté dans la pierre. Sa voix, rauque. Ses mains à la place des miennes lorsque mes doigts cajolent mon clitoris.

Quand j'ouvre de nouveau les yeux, je stoppe tous mes mouvements. Dans l'ombre de l'embrasement de la porte, H se tient droit comme un I. Les bras tombant le long de son corps, les lèvres légèrement entrouvertes, il observe ma silhouette nue étalée sur les draps, sans vergogne. Je sens la brûlure de son regard sur chaque parcelle de ma peau, à mi-chemin entre la caresse charnelle et un coup de fouet violent.

Quand ses yeux rencontrent les miens, il semble ébahi, surpris. Pourtant, ce n'est pas faute de l'avoir prévenu, je sais me satisfaire seule, bien qu'il s'agisse d'un acte que j'aurais préféré le voir accomplir.

Les secondes semblent s'écouler comme des heures alors que nous nous fixons sans un mot. Lui, se demandant certainement s'il doit sortir, me laisser l'intimité propice à cet instant ou profiter de cette vision qu'il se refuse. Moi, me demandant si je dois, oui ou non, pousser le vice dans des extrêmes que je ne pensais jamais atteindre.

Je ne suis pas du genre pudique, encore moins devant lui. H est certainement la seule personne à m'avoir vue nue, pour de vrai. Pas seulement sans mes fringues, non, il connaît chaque parcelle de mon âme comme s'il en avait dessiné les contours.

Toutefois, il faut un certain degré d'intimité pour se masturber devant quelqu'un. Même face à une personne qui nous connaît sur le bout des doigts. Il n'empêche que l'idée est plus que tentante. Une manière de lui rendre la pareille, de lui jeter à la figure ce qu'il se refuse et enfin, de lui prouver que je n'ai pas – physiquement – besoin de lui pour jouir.

Alors, avec une légère appréhension, mes doigts reprennent leur activité initiale, sans que je détourne mon regard du sien. Ma gêne s'évapore lorsqu'il jure dans sa barbe et mes doigts, auparavant hésitants, s'activent pour cajoler mon clitoris gorgé de sang. Un soupir m'échappe quand j'enfonce mon index dans mon intimité sous le grognement de H qui, pourtant, ne quitte pas la chambre.

Un gémissement abandonne mes lèvres lorsque mon majeur rejoint mon index dans de lents va-et-vient calculés. Ma main libre cajole ma poitrine, pinçant légèrement mes tétons, j'en oublie presque la présence de H, focalisée sur mon plaisir et mon imaginaire.

Dans mon esprit, c'est lui qui caresserait mes seins, qui mordillerait leurs bouts jusqu'à me faire gémir. Mes doigts seraient remplacés par sa queue. Mes ongles s'enfonceraient dans son dos jusqu'à le faire geindre pour le punir de m'avoir tant fait languir. Et il m'embrasserait. Il m'embrasserait à en perdre haleine, à en avoir le souffle coupé. Il m'embrasserait et on détesterait ça. On détesterait aimer ça. On haïrait d'être incapable de résister à ça. Mais ce serait explosif, magique, plus intense que ça ne l'a jamais été. Parce que, qu'importent nos ressentiments, on en a envie. Tellement, qu'on en crève.

Mon regard chute sur le torse nu de H. Je prends un instant pour admirer mon prénom gravé dans sa peau, comme une évidence ou un rappel. Un mémo pour toutes les pétasses qui l'ont un jour côtoyé, du genre « désolé les meufs, mon cœur appartient à cette femme, même si l'avouer à haute voix me trahirait le cul. »

Et ça me fait mouiller davantage. Oh, on peut le dire, je suis totalement piquée de Heath Cross, depuis toujours et certainement pour toujours. Mais il en va de même pour lui. Si chaque parcelle de mon âme lui appartient, si tous les battements de mon cœur lui sont destinés, c'est pareil de son côté. On s'aime. Mal, c'est certain, on s'aime aussi mal qu'on vit. On se déteste aussi fort qu'on s'affectionne. Rien ni personne ne pourra le changer.

Je continue mon inspection, mes yeux glissant sur ses abdominaux dessinés, les quelques poils partant de son nombril pour rejoindre l'objet de mes désirs, enfoui dans un jogging gris. Sur le bas de son ventre, la ceinture de son caleçon, Calvin Klein.

*On ne va pas se mentir, cette marque est une machine à fantasmes.*

Et grâce à la clarté de son pantalon, je devine sans mal la marchandise qu'il me refuse sans cesse. Il ne fait aucun doute que son excitation est un reflet de la mienne. La bosse qu'il est incapable de cacher en est la preuve.

J'accélère mes mouvements, cherchant à me libérer. Le regard de H passe de mes yeux, à mes lèvres, puis mes seins et enfin mon intimité avant de refaire tout le chemin inverse. Il évite soigneusement le prénom de son frère gravé dans mon flanc, comme s'il s'agissait d'un supplice qu'il ne peut s'infliger. Étrangement, je pense que c'est cette constatation qui

m'arrache mon orgasme.

Mon corps se tend comme un arc prêt à lâcher sa flèche. Mes orteils se rétractent, si violemment que c'en est douloureux. Prise de spasmes, mon corps tremble telle une feuille au vent, tandis qu'un long gémissement quitte mes lèvres.

Lorsque j'ouvre de nouveau les yeux, en sueur, presque fébrile, Heath a disparu.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 26.

# joyeux anniversaire

*Heath – 24 ans*

— Allez... s'il te plaît, je serai sage, promis !

Scarlett papillonne des yeux, pensant m'amadouer. C'est un échec cuisant.

— Hors de question.

— Pourquoi ? rétorque-t-elle en croisant les bras contre sa poitrine. Donne-moi une seule bonne raison. Et par pitié, ne me sors pas l'excuse des tueurs à gages.

— C'est pourtant une excellente excuse, Scarlett.

Elle lève les yeux au ciel tout en soupirant exagérément avant de se laisser tomber sur le canapé. Les bras croisés contre sa poitrine, telle une ado en pleine crise de rébellion, elle me fixe comme si elle avait d'ores et déjà imaginé une multitude de scénarios pour me tuer et faire disparaître mon corps sans laisser de traces.

Il est tout bonnement hors de question que nous sortions ce soir. Pas même pour son anniversaire. Dans un club bondé, je ne serai jamais en mesure de la protéger. Bien sûr, Scarlett s'en fout comme de l'an quarante, elle aime peut-être ça d'ailleurs. C'est son trip après tout : lancer une allumette dans l'essence et observer les dégâts que ça cause. Les conséquences ? Elle s'en fiche, elle improvisera, comme toujours. Sauf qu'elle oublie que cette fois, elle risque un aller simple pour la morgue, pas un séjour de quelques heures chez les flics.

Actuellement, nous avons un avantage certain, personne ne se doute qu'elle est à New York. Tout le monde doit la chercher à Seattle et c'est parfait ainsi. Je n'ai pas encore de super- pouvoirs, je ne pourrais jamais affronter une dizaine de mecs armés jusqu'aux dents qui rêvent de se faire un max de blé. Dans un tel cas de figure, je mourrais, c'est certain. Et, par



conséquent, Scarlett aussi.

Alors, bien que je comprenne parfaitement son envie de faire la fête pour ses vingt-deux ans, je ne peux pas prendre le risque. Impossible.

— Dans ce cas, je devrais peut-être me tirer loin, après tout, tu es aussi un tueur à gages, non ?

Elle affiche un sourire, satisfaite de sa répartie qui me laisse coi. Un instant, mon cerveau bugge : elle est sérieuse, là ? Parce que dès lors qu'on apprendra que je la protège, je deviendrai une cible pour ces types, l'homme à abattre pour l'atteindre. En bref, je mets ma vie en jeu pour la sauver. Et elle pense sincèrement qu'elle devrait me fuir ? Bordel, ce qu'elle peut être conne parfois.

— Et puis, après tout, reprend-elle, tu seras là, non ? Il ne peut rien m'arriver avec toi !

Typique de Scarlett Black : la manipulation par les compliments. Dommage pour elle, ça ne fonctionne plus avec moi. Je connais son mode de fonctionnement par cœur, encore plus lorsqu'elle est en phase maniaque. D'abord, elle demande en se servant de sa bouille d'ange. Ensuite, elle lance une pique qui frappe pile là où ça fait mal. Puis, elle tente les compliments. Et si ça ne marche pas... Elle utilise le chantage.

— De toute façon, j'irai, que tu le veuilles ou non.

*Je disais quoi ?*

Je lève les yeux au ciel tandis que Raf nous observe, appuyé contre la baie vitrée. Les bras croisés sur son torse, une jambe sur l'autre, un fin sourire amusé aux lèvres, il écoute les arguments de Scarlett avec la même nonchalance que moi.

Elle se lève avant de se diriger vers sa chambre, non sans taper exagérément des pieds, comme une gosse.

— Allez vous faire foutre ! déclare-t-elle en levant ses deux majeurs avant de disparaître.

Je me laisse tomber sur le canapé, la tête rejetée en arrière sur l'appuie-tête. Bien sûr, ça me fait chier de la priver d'une fête pour son anniversaire. Pour n'importe qui, ça peut paraître banal, mais lorsqu'on a eu l'enfance de Scar... ce n'est pas la même chanson. Comme elle me l'a dit une fois, tous ces jours « particuliers » n'étaient que des journées de plus en enfer, parfois même encore plus violents que des jours lambda. Vingt-quatre heures supplémentaires pour se souvenir qu'elle n'était pas aimée.

Ses parents ne se gênaient pas pour lui rappeler à quel point ils

regrettaient ce jour. Lorsqu'elle est venue vivre à la maison, elle a passé ses trois premiers anniversaires enfermée dans sa chambre, refusant de sortir ou de manger. Même Owen ne pouvait pas l'approcher. Chaque fois, ça me brisait un peu plus le cœur. Et puis, pour ses treize ans, elle nous a demandé de rester avec elle. On a séché les cours et passé la journée à traîner, ici et là. Elle a pris sa première cuite sur les rails de la vieille voie ferrée désaffectée, à quelques miles de chez nous.

Je la revois encore, dans sa petite robe blanche, essayer de garder l'équilibre sur les rails, une bouteille à la main. Elle riait chaque fois qu'elle trébuchait et pinçait ses lèvres lorsqu'elle se concentrait. Owen et moi n'étions pas aussi bourrés qu'elle. Je pense que, lui comme moi, nous voulions garder l'esprit assez clair pour agir en cas de problème.

J'ai toujours préféré qu'elle fasse ses premières expériences avec moi. Dans tous les cas, un jour ou l'autre, elle aurait pris une cuite, comme tout le monde. Toutefois, j'étais présent au cas où ça tournerait mal. À l'instar de son premier joint.

Là encore, je me souviens de ce soir-là comme si c'était hier. Elle avait quatorze ans, me semble-t-il. Elle a débarqué dans ma chambre un bout de shit entre les doigts et m'a demandé avec toute sa nonchalance comment on roulait un joint. Je crois que j'ai éclaté de rire et puis nous sommes montés sur le toit de la maison. Très mauvaise idée avec du recul.

Scar n'a pas forcément écouté mes conseils et a tiré dessus comme s'il s'agissait d'une clope, résultat ? Elle a tapé un sale *bad trip*. Passant d'abord par la fameuse étape du chaud-froid. Évidemment, avec sa fierté mal placée, elle n'a pas osé me le dire. Malgré tout, je m'en suis rendu compte assez rapidement. Plutôt évident puisqu'elle a tout d'un coup cessé de rire pour un oui ou pour non. Aussi pâle qu'un cadavre, j'ai tout juste eu le temps de l'aider à descendre du toit qu'elle courait déjà aux toilettes pour vider l'intégralité de son estomac. Elle s'est même endormie sur la cuvette. Je me souviens de l'avoir portée dans sa chambre.

Avec du recul, elle a fait toutes ses premières expériences avec moi. Face à ce constat, une certaine fierté m'envahit. Simplement parce qu'elle avait assez confiance en moi pour me remettre une partie d'elle entre mes mains. Elle savait que je serais là pour l'empêcher de boire jusqu'au coma ou que je l'empêcherais de faire une connerie. Elle était consciente que je l'aiderais si son expérience avec la drogue tournait au carnage. Elle m'a aussi fait confiance pour sa première fois, certainement à tort pour le coup, puisque

j'y suis allé comme un bourrin. Pour ma défense, je n'aurais pas pu deviner qu'elle ne baisait pas avec mon frère. Et j'étais bourré. Beaucoup.

— Si on va au bar de Jay, on pourra la protéger, suggère Raf.

— Ne te laisse pas avoir par sa bouille d'ange et ses promesses, mon pote. Elle disparaîtra de notre champ de vision en un clignement de paupières.

— C'est quoi le réel problème ?

Je soupire en tirant mon paquet de clopes de ma poche. Le vrai souci, hein ? Eh bien, je ne veux pas voir un fils de pute s'approcher d'elle. Je ne veux pas qu'elle déverse sa frustration en s'envoyant en l'air dans les chiottes d'un bar ou d'un club. Je la connais. Elle en serait parfaitement capable.

— Je ne veux pas attirer l'attention sur nous.

— menteur. Tu sais très bien que personne ne la cherche à New York. C'est son anniversaire, gros. Et on sera deux pour la garder à l'œil.

Je pousse un long soupir avant de jurer dans ma barbe. Je me lève finalement, ma clope coincée entre mon index et mon majeur. Devant la porte close de Scarlett, je repense à ses doigts, caressant son corps nu allongé dans les draps rouges. Son regard plongé dans le mien, provocante jusqu'au bout des ongles. Sa manière de me détailler, comme si elle s'imaginait mes mains à la place des siennes. Son léger sourire arrogant, sachant l'effet qu'elle me fait. La façon dont son corps s'est arc-bouté lorsqu'elle a joui... C'était trop pour moi. Trop intense. Trop sexy. Trop excitant. J'ai dû fuir tel un lâche par peur de rompre les engagements que j'ai pris. Je ne peux pas me permettre de mêler le sexe avec le boulot. Pas avec Scar.

Elle est un peu comme une drogue. Tu la consommes, encore et encore, même si tu sais qu'elle te bute à petit feu, tu n'arrives pas à t'en passer. Tu prends ta dose, vis ton meilleur trip et quelques heures plus tard, tu es déjà en manque. Scarlett, c'est ma drogue, la pire de toutes parce qu'elle seule est capable de me mettre à genoux. Il n'y a que pour elle que j'accepterais l'overdose. Crever pour Scarlett ? Je détesterais ça, mais je le ferais, sans la moindre hésitation.

Je secoue doucement la tête et pousse la porte. Je la retrouve assise sur son lit, les écouteurs enfoncés dans les oreilles, une feuille de papier face à elle. Je l'observe un instant dessiner, sans être en mesure de distinguer son tracé. Elle finit par sentir ma présence, levant les yeux vers moi.

— *I can barely breathe, when you're here loving me*<sup>(9)</sup> chantonne-t-elle sur le rythme de la chanson.

Je ferme les paupières. Comme toujours, elle vise pile au bon endroit. Cette chanson, évidemment, elle nous ramène bien des années auparavant. Elle le sait, elle revoit ce même jour que moi. Aujourd'hui, avec un nouveau regard, je me rends compte que c'est ce jour-là qu'elle m'a avoué ses sentiments. C'est la première fois que j'ai ignoré son amour. C'est ce jour-là que le jeu a réellement commencé. Une partie qui n'a aucun sens, si ce n'est de nous faire souffrir.

— Prépare-toi, on sort, déclaré-je froidement avant de quitter la pièce.

Devant le bar de Jay, j'observe une nouvelle fois Scarlett, vêtue d'une robe noire relativement simple, mais au décolleté ravageur. Elle s'arrête au milieu de ses cuisses, si moulante que je devine qu'elle porte un string.

Sexy.

Beaucoup trop sexy.

Elle a remonté ses longs cheveux rouges en une queue-de-cheval haute. Elle a maquillé ses yeux à l'aide d'un liner noir, mettant en valeur leur beauté et ses lèvres sont colorées d'un vermillon sang foutrement attirant.

— Répète les règles, Scarlett, ordonné-je.

— J'ai plus dix ans, Heath.

— Je peux aussi te traîner à l'appartement par la peau du cul.

Elle soupire en levant les yeux au ciel avant de répéter les règles que j'ai fixées dans la voiture.

— Je ne sors pas de ton champ de vision. Je ne bois pas à outrance. Je n'accepte aucune conso qui ne vient pas de toi ou de Raf. Je garde toujours mon verre à l'œil. J'ai quand même le droit de respirer ?

— Scarlett, grondé-je.

Elle jure en secouant la tête.

— Je ne danse pas avec des inconnus. Je ne vais pas pisser sans vous prévenir. Je ne me drogue pas. Je ne donne mon prénom à personne. Mieux, je ne parle avec personne. Bref, je passe la pire soirée de ma vie.

— On peut rentrer si tu préfères.

Elle marmonne avant de lever son majeur. Scarlett tourne les talons sous le sourire de Raf. On pénètre dans le bar bondé. Comme tous les samedis soir, Jay, le proprio, a transformé sa grande salle en piste de danse. Les tables sont repoussées contre le mur, laissant la place nécessaire aux

danseurs.

On se fraie un chemin vers le bar, slalomant entre les clients. J'ai choisi cet endroit pour plusieurs bonnes raisons. Premièrement, je connais l'établissement par cœur. La sortie de secours au fond à gauche, l'autre en passant par les cuisines, donnant sur une ruelle et l'entrée principale. Deuxièmement, je connais le propriétaire et j'ai confiance en lui. Troisièmement, le bar n'est pas trop mal fréquenté, Jay y fait le tri sans hésitation : il ne veut pas voir les flics ici. Pour finir, il fait les meilleurs mojitos de la ville et je connais le faible de Scar pour cette boisson.

Mes yeux chutent sur le cul de Scarlett, moulé dans cette robe. Je ne retiens pas un soupir appréciateur qui n'échappe pas à Raf, malgré la musique. Il éclate de rire face à mon regard noir.

Je fais signe à Jay lorsqu'on arrive près du bar. L'Irlandais nous sourit avant de nous rejoindre.

— Salut les gars. Mademoiselle...

— Juliet, annonce rapidement Raf, ma petite sœur.

Scar l'observe de la tête aux pieds avant de hausser un sourcil. Il est clair que ça ne tient pas la route. Pour le coup, l'improvisation de Raf n'est pas à la hauteur de son talent. Je veux bien que des frères et sœurs ne se ressemblent pas, la preuve entre Owen et moi, c'est mon jumeau et pourtant nous n'avons que très peu de similitudes physiques. Toutefois, Scarlett est l'opposée de Raf. Jay aussi n'y croit pas. Heureusement, Raf n'est pas le seul ayant un talent pour le mensonge improvisé. Scarlett prend le relais.

— Du moins, c'est tout comme. On se connaît depuis toujours.

— Oh ! Je me disais bien que Rafael était fils unique. Je vous sers quoi, les jeunes ?

Jay prend nos commandes avant de s'effacer. Scar colle une claque derrière la tête de Raf qui hausse les épaules avec nonchalance.

— La prochaine fois, laisse faire les professionnels, grogne-t-elle.

— Il n'a pas à être aussi curieux, marmonne-t-il.

La musique couvre pratiquement sa voix, légèrement honteuse. Scarlett l'ignore, concentrant son attention sur la salle. Le jeu de lumière cache le visage des clients. Ça ne me plaît pas. Sur mes gardes, ce point m'inquiète.

Jay nous apporte nos verres, un whisky sec pour Raf ainsi que pour moi et, sans surprise, un mojito pour Scar. Elle lâche un gémissement appréciateur lorsqu'elle avale une longue gorgée après avoir agilement remué le fond sucré de son verre, et happé la paille de sa langue. Un

gémississement qui réveille pratiquement ma queue. *Bordel.*

J'avale mon verre cul sec, espérant chasser le désir de mes pensées. Échec cuisant. Mon regard tombe sur son décolleté. Je devine le galbe de ses seins. Elle n'a pas mis de soutien-gorge, bordel ! Sur son sein gauche, je revois le tatouage que j'avais déjà remarqué lorsqu'elle s'était masturbée devant moi. Une suite d'hirondelles qui s'envolent vers son épaule. Je sais aussi que ses tétons sont percés. Je le devine également à travers le fin tissu de sa robe.

— On va danser ? propose Scar.

— Non.

Si elle a le malheur de se frotter à moi, je ne pourrai plus contenir mon désir. J'ai envie d'elle, elle le sait et elle en jouera. Je la connais. Hors de question que son corps m'approche.

— Tsss... Raf, tu dances avec moi ? demande-t-elle d'une voix suave.

Je lance un regard d'avertissement à mon ami. Toutefois, il n'a pas le temps de répondre. Une jolie brune se place entre Scar et moi. Je me tends avant de regarder rapidement autour de nous, cherchant un éventuel complice. Du coin de l'œil, je vois Raf coller Scar à lui. Une sensation étrange s'empare de moi : j'ai envie de le buter et en même temps de le remercier.

— Salut beau gosse. Tu me remets ?

Un instant, j'examine son visage. Dire qu'elle est laide serait un mensonge. Ses traits féminins, des lèvres pulpeuses, des yeux de biche... on a certainement baisé ensemble. Je n'en suis pas certain. Toutes les femmes qui finissent avec ma queue en elles ont le même visage. De jolies nanas, certes, mais qui n'ont aucune importance. Mon esprit divague toujours vers Scarlett. C'est ainsi, personne ne lui arrive à la cheville. Aucune n'a su attirer mon attention assez longtemps pour que je retienne son prénom.

— On a couché ensemble, quand même... murmure-t-elle.

Ses joues rougissent légèrement, malgré son approche audacieuse. Derrière elle, Scarlett la fusille du regard. Un fin sourire étire mes lèvres, ravi de sa réaction. Peut-être pour me venger de sa scène beaucoup trop sexy de l'autre jour, je décide de jouer avec sa jalousie.

*Mauvaise idée*, souffle une petite voix dans ma tête que j'ignore sans mal.

Scarlett plante ses yeux remplis d'espoir dans les miens. Là encore, je l'ignore. Si elle me déteste assez fort, alors, peut-être arrêtera-t-elle de jouer

avec mon désir.

— Bien sûr que je me souviens, affirmé-je. J'ai ton prénom sur le bout des lèvres.

— Camille.

Elle répond, un immense sourire aux lèvres alors que j'observe la déception naître dans le regard de Scarlett. Une boule me noue la gorge lorsqu'elle hoche doucement la tête en se dégageant de la prise de Raf, comme si son toucher la brûlait. Elle se pince les lèvres avant d'avaler son verre cul sec et de le claquer sur le comptoir.

Le regard qu'elle me lance ensuite me fait froid dans le dos. Une promesse de guerre, une déclaration de haine et... une certitude que je viens de la blesser. Vraiment. Camille me parle, mais je ne l'écoute aucunement.

Mon regard reste focalisé sur Scarlett qui rejoint la piste de danse sans me porter plus d'intérêt. Il ne me faut pas plus de quelques secondes pour regretter ma décision. Elle aurait pourtant dû s'en douter. Entre nous, c'est coup pour coup depuis toujours. Elle s'amuse de mon désir, je me joue de sa jalousie. C'est à celui qui frappera le plus fort. C'est à celui qui souffrira le moins. Et on se brise encore et encore, jusqu'à en avoir des hématomes sur le cœur, parce que c'est ainsi qu'on se rappelle notre amour.

*Et comme cadeau d'anniversaire, bébé, quoi de mieux qu'une déclaration d'amour qui te détruit ?*

## 27.

# rendez-vous de l'autre côté

Scarlett – 22 ans

*Flash info : parler à une ancienne conquête devant une fille n'est jamais une bonne idée. Enfin, si. Imaginons que la nana en question soit votre amie et seulement votre amie, qu'aucune ambiguïté ne se soit installée entre vous, dans ce cas, aucun problème. En revanche, si vous plaisez à cette nana, dialoguer avec une de vos pétasses en chaleur – parce qu'à nos yeux, elles le sont forcément, même si ce sont des filles bien – c'est comme nous recaler. Ni plus ni moins. Sans parler du manque de respect qui nous donne envie de vous pulvériser le crâne à coups de parpaing. Qui plus est, en matière de vengeance, vous n'arriverez jamais à la cheville d'une femme mise à mal : 1. dans son amour-propre ; 2. dans son petit cœur ; et 3. le plus important, dans sa putain de fierté.*

*Messieurs, désolée de vous décevoir, mais aucun d'entre vous n'a le pouvoir de rivaliser face à une femme dont la fierté a été bafouée. Aucun. Oh, tu peux avoir la plus belle des caisses, elle finira par la rayer de l'aile arrière au pare-chocs avant. Ta console ? Elle passera par la fenêtre. Qu'en sera-t-il de ton ego à la fin de la soirée ? Disons qu'il sera enterré au fin fond de ton jardin.*

*Lorsqu'une femme se venge, rien ne l'arrête.*

*C'était Scarlett Black, légèrement en colère !*

Je suis à deux doigts d'ouvrir un blog qui s'intitulera « Allez vous faire prendre par des chèvres, bande de connards ! » Peut-être que ça rentrera dans leurs petites têtes munies d'un seul neurone.

Du coin de l'œil, j'observe Heath parler à sa pétasse – je la déteste – tandis que je fais mine d'écouter Rafael. J'ai envie de lui écraser la tête contre le bar, de lui exploser chaque os de son visage, même les plus



minuscules. En plus, soyons honnêtes, je n'ai rien à lui jalouser. Elle est fringuée avec les vêtements de sa petite sœur – certainement âgée de huit ans vu la taille. Ses cheveux sont... ternes et elle a un cul énorme. Ses seins sont trop gros pour être beaux, enlevez-lui son soutif et je parie qu'ils viennent caresser ses talons de quarante centimètres. Sa robe rose bonbon assortie à son rouge à lèvres me donne la gerbe. Tout comme sa façon de balancer ses cheveux en arrière toutes les trois secondes.

J'ai une furieuse envie de lui exploser les doigts au marteau lorsqu'elle dépose sa manucure parfaite sur le torse d'Heath. D'ici, je devine ses ricanements de hyène insupportables qui me donnent mal au crâne à distance.

Mais le pire, ce n'est pas elle. Non, c'est cette enflure de Heath Cross qui la reluque avec un regard appréciateur. Bordel, lui, je rêve de plonger ses parties dans de l'acide, au bas mot. Pourquoi ce n'est pas moi qu'il observe ainsi ?

J'ai envie de le secouer, de lui hurler que je suis là, que je l'ai toujours été. Je crois qu'il a besoin d'une piqûre de rappel : je suis la seule femme de sa vie, depuis toujours et à jamais. Il aura beau baiser la planète entière si ça le chante, c'est à moi qu'il pensera. Seul, entouré, ça n'a aucune importance : chaque pensée, chaque sentiment, chaque battement de son putain de cœur bâti en fer forgé, m'appartiennent. C'est moi, ça l'a toujours été, putain !

*La réciproque est vraie*, souffle une petite voix dans ma tête.

J'avale mon verre cul sec sans les quitter des yeux. Je n'arrive pas à croire qu'après son serment moralisateur, ses règles à la con et les heures de négociation que j'ai dû entreprendre pour sortir ce soir, il ne prend même pas la peine de me jeter un coup d'œil de temps en temps.

*Et joyeux anniversaire, Scarlett !*

Raf continue son monologue, bien qu'au fond, il est parfaitement conscient que je n'écoute pas un traître mot de ses paroles. J'entends vaguement sa voix couvrir à peine la musique, mon attention focalisée sur Heath et la pétasse. Dire que je suis en colère serait un euphémisme. J'ai la haine, la vraie.

Je ne suis pas jalouse en règle générale, du moins pas lorsque H n'est pas impliqué. Toutefois, dès qu'il entre dans l'équation, je perds tout bon sens. Mon sang-froid prend ses cliques et ses claques direction Pluton et dans mon corps, c'est la troisième guerre mondiale. Mon cœur donne

l'impression de se briser en un millier de ridicules petits morceaux de verre si tranchants qu'ils m'étripent de l'intérieur. Mes poumons se gonflent de feu tandis que mon âme se glace.

Lorsqu'il pose sa main sur sa hanche, je vrille. Je me redresse, si violemment que le tabouret sur lequel j'étais assise auparavant chute. Quand le métal rencontre le sol du bar, le bruit qu'il produit alerte enfin Heath. Rafael dépose sa main sur mon avant-bras, comme pour m'intimer de me calmer.

Mon regard, plongé dans celui de H, le reste du monde disparaît. Une dizaine de mètres nous sépare et pourtant, j'ai l'impression de ne jamais avoir été aussi loin de lui. Aujourd'hui, tout semble nous éloigner. Il est là, si près physiquement et toutefois, si loin émotionnellement. Et je déteste ça.

Malgré la pénombre, je distingue dans ses yeux un savant mélange entre l'appréciation et la déchirure brute d'un cœur en perdition. À la fois ravi d'avoir gagné cette manche et anéanti de me blesser.

C'est finalement moi qui détourne en premier le regard. Incapable de tenir face à ces différentes émotions qui se bousculent en moi. Je recule, sans prêter attention aux murmures de Raf, avant de tourner les talons. Je me précipite vers la sortie de secours derrière la piste de danse, j'ai besoin d'air. L'horrible sensation qui se déploie dans mes poumons, celle de suffoquer dans mon propre corps, me donne des vertiges. La musique semble de plus en plus lointaine et ce, avant même que je ne quitte le bar. Ma vision se floute, comme si tout le décor s'éloignait de moi, ou alors que je reculais dans ma tête, m'écartant de la réalité.

Lorsque je pousse la porte, l'air frais me percute. Je prends appui sur le mur, cherchant mon oxygène à l'aube d'une crise d'angoisse que je devine plus que violente. Mes deux mains à plat sur la brique rougeâtre, la tête penchée en avant, je compte à l'envers en partant de mille. Mon murmure saccadé résonne dans la ruelle, alors que les chiffres défilent, se ressemblent, mais ne me calment pas pour autant.

Pourquoi faisons-nous ça ? Pourquoi sommes-nous obligés de nous faire du mal ? Pourquoi sommes-nous dans l'incapacité d'avoir une relation classique, comme deux êtres parfaitement normaux ? S'il y a deux personnes en ce bas monde qui méritent un bout de normalité dans leurs existences merdiques, c'est bien H et moi. La vie s'est chargée de nous foutre à terre un nombre incalculable de fois, pourquoi persistons-nous dans ce sens ? Pourquoi sommes-nous incapables d'être juste... heureux,

ensemble ?

La porte de la ruelle s'ouvre. Je ne prends pas la peine de relever la tête, j'en veux même à H de ne pas me laisser l'intimité dont j'ai besoin pour retrouver mon calme. Sa présence, proche de moi, ne fait que m'en empêcher. Les crises d'angoisse ne font plus réellement partie de ma vie depuis un certain temps. La drogue les a mises sous silence, à l'instar de l'alcool. J'avais trouvé un moyen, certes peu orthodoxe, de les contrôler. Soigner le mal par le mal n'a jamais réellement porté ses fruits, c'est comme si je remplaçais un démon par le diable lui-même, acceptant de lui ouvrir les portes de mon monde pour me pourrir davantage. Toutefois, les anxiolytiques, je les gobais tels des bonbons, sans qu'ils n'aient plus le moindre effet sur moi. Je pense que mon corps s'y est habitué, stoppant net leurs bienfaits.

— Je dois reconnaître que tu n'es pas facile à trouver, murmure une voix inconnue à ma droite. C'est plutôt malin de se planquer chez un tueur à gages.

Je me redresse doucement, parfaitement consciente que je suis dans une situation pour le moins compliquée. Je ne parviens pas à distinguer le visage de l'homme qui, tranquillement, glisse une chaîne entre les poignées de la porte avant de bloquer cette dernière avec un cadenas.

Je recule doucement, le cœur battant à mille à l'heure. La ruelle, à peine éclairée, ne me donne aucune visibilité sur ce qui m'entoure, encore moins sur une arme potentielle. Mon cerveau, bloqué dans un état d'entre-deux, ne parvient pas à réfléchir comme il le ferait habituellement. L'angoisse me noue l'estomac et me compresse les poumons tandis que je continue de reculer le plus doucement possible, comme si je me trouvais face à un félin prêt à bondir.

— Dis-moi, Scarlett, je m'interroge : tu couches avec lequel ?

Je ne prends pas la peine de réagir, continuant de reculer alors qu'il entame une avancée dans ma direction.

— Réponds, ordonne-t-il.

— Aucun, craché-je, cherchant à gagner du temps.

— Vilaine menteuse. Aucun homme ne se mettrait autant en danger pour défendre une inconnue qu'il ne saute même pas.

La seule bonne nouvelle, c'est que les tueurs à gages, aussi bien celui-ci que le type qui s'en est pris à moi dans mon appartement, ne semblent pas connaître le lien qui m'unit à H. Pour moi, ça ne change pas grand-chose,

au fond, je sais que je vais mourir, ici, ce soir, mais je pars tout en ayant la certitude que ce qui m'a valu une prime sur la tête ne retombera pas sur Heath. C'est un mal pour un bien, quelque part. Une issue relativement prévisible. Heath m'a sauvée, il y a fort longtemps, alors qu'il n'était qu'un enfant boutonneux. Ce jour-là, il a considérablement allongé mon espérance de vie, mais lui comme moi, nous savons que ça n'aurait pas dû se passer ainsi. J'aurais dû mourir cette nuit-là. Et en essayant de me sauver, il aurait pu y rester. Je refuse que ce schéma se répète une nouvelle fois et que, aujourd'hui, la fin soit tragique pour lui.

Un léger sourire étire mes lèvres lorsque je cesse de reculer. Finalement, nous n'aurons jamais su être heureux ensemble et il est peut-être temps de rompre ce cercle vicieux. On s'aime autant qu'on se déteste, et ça ne changera jamais, à moins que l'un d'entre nous ne passe l'arme à gauche. Depuis le début, c'est écrit, on est incapables de s'aimer comme on le mérite dans cette vie. Je l'attendrai sur l'autre rive et qui sait, peut-être qu'on aura le droit à cette maudite fin heureuse.

Mais, alors que je me pensais prête à mourir, tout bascule en une fraction de seconde lorsque l'homme approche sa lame de mon cou. Comme un terrifiant rappel du passé, les flashes s'imposent dans mon esprit, réveillant toute ma terreur et, étrangement, ma soif de vivre. Tout se passe si vite que je n'ai pas le temps de comprendre réellement ce qui nous arrive, à mon assaillant et moi.

En quelques secondes, son couteau se retrouve au sol. Dans un réflexe insoupçonné de ma part, je me jette sur l'arme, me coupant la paume de la main en saisissant la lame. Allongée à plat ventre sur le sol, je geins en sentant le couteau couper ma peau avec une facilité déconcertante. Dans un énième élan survivaliste, je me retourne sur le dos, ma main tenant la lame, protégeant instinctivement la cicatrice dans mon cou. Cette marque qui, chaque jour, me rappelle la haine que me portaient mes parents, prêts à me tuer pour ne plus avoir à supporter ma présence dans leur vie.

Lorsque je croise le regard de l'homme penché au-dessus de moi, il ne me faut guère plus de quelques millièmes de seconde pour comprendre qu'en effet, plus rien ne sera comme hier. Ses yeux, exorbités, plongés dans les miens, terrifiés, il s'affaisse sur mon corps, m'écrasant de tout son poids.

Alors qu'une larme roule sur ma joue, je retire la lame enfoncée dans sa poitrine. Cette nuit, j'ai franchi un point de non-retour, allongeant d'un nom supplémentaire la liste de mes victimes.

— Je suis désolée, murmuré-je. Je suis désolée, désolée, désolée...

Au moment où mes yeux se ferment, terrassée par l'angoisse, je prie pour qu'en effet, Heath me rejoigne sur l'autre rive et me sorte la tête de l'eau, avant que je ne m'enterre, face contre terre.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# **partie 4**

## **bury me face down**

*« I've been counted out, left for dead  
Wanted with a bounty on my head  
But somehow, someway, I'm-a keep movin' along, movin' along  
Been counted out, left for dead  
Wanted with a bounty on my head  
But somehow, someway, I'ma keep movin' along, along  
Thinkin' that they've won  
It's only just begun »*

*– Bury Me Face Down – Grandson*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 28.

# rÉgression vers la moyenne

*Heath – 25 ans*

Je me souviendrai toute ma vie des paroles du psy de Scarlett lorsqu'elle m'avait parlé de la régression vers la moyenne. J'ai toujours aimé ce concept issu des mathématiques. Le retour vers un intermédiaire m'a toujours paru être, en quelque sorte, la lumière au bout du tunnel. Sur une courbe de statistique, la régression vers la moyenne désigne que si une variable est extrême lors de la première mesure, elle se rapprochera légèrement de la norme lors de la seconde, puis encore un peu pour la troisième.

Les psychologues, puisqu'ils sont un peu tapés, ont rapporté ce même constat à la vie. Dans la vie, tout ne peut pas être toujours blanc ou noir. Arrive un moment où la courbe se rapproche de la moyenne, le gris en somme. Ça marche pour approximativement tout le monde et généralement, on s'en rend même compte. Un jour, on perd son job, puis sa meuf, son permis parce qu'on a conduit bourré, on est alors dans l'extrême noir de la fourchette.

Ensuite, la suite d'événements pourris se stoppe, on ne se sent pas mieux, mais on arrête de couler. La courbe remonte légèrement. On retrouve un job, on monte encore. On adopte un chat pour combler la solitude, une petite avancée supplémentaire. Au final, petit à petit, on se rapproche de la normalité. On n'est pas fou de joie, mais le gris est souvent une sensation de plénitude lorsqu'on a passé plusieurs mois au fond de l'obscurité.

Et la courbe continue de monter, on trouve une nana super, on fait de nouvelles rencontres, on part en voyage, on découvre des cultures jusqu'ici inconnues, on a une augmentation... la fourchette ne cesse de grimper



encore et encore pour atteindre l'extrême blanc. Cependant, il ne faut jamais oublier que la régression vers la moyenne est inévitable.

En conclusion, tout le long de notre vie, nous allons vivre des passages en haut, puis en bas de la courbe. Toutefois, elle reviendra toujours vers la moyenne. C'est ainsi.

*Sauf pour Scarlett.*

Si ses émotions n'ont pas de norme, il en est visiblement de même pour sa vie. Sans rire, je n'ai jamais vu autant de malchance réunie dans un être. Pour expliquer la situation, je ne vois que trois explications : son ange gardien a foutu le camp pour rejoindre l'équipe adverse. Sa bonne étoile est un trou noir. Ou c'était une tueuse de chiots dans une autre vie.

Honnêtement, je ne vois pas pourquoi elle aurait un karma aussi pourri si ce n'est pas le cas...

Pour une fois, c'est Raf qui se charge du sale boulot en se débarrassant du corps et de toutes les preuves pouvant relier Scarlett à un potentiel homicide. Pour ma part, j'ai traîné Scar jusque chez moi, essayant de contenir ma colère. Aussi bien contre elle que contre moi-même.

Ce soir, j'ai joué au con et le résultat aurait pu être dramatique, du moins, pire qu'il ne l'est actuellement. Je ne me serais pas relevé si elle avait péri, régression à la moyenne ou non. Je suis, en grande partie, responsable du désastre de cette nuit.

Scarlett est assise sur le canapé, une tasse de café fumant entre les doigts. Elle fixe un point invisible face à elle, les cheveux encore mouillés de la douche que je lui ai imposée. Lorsque je l'ai retrouvée dans la ruelle, elle n'a pas prononcé le moindre mot. Elle m'a simplement regardé avant de se glisser dans mes bras.

Depuis, elle n'est pas plus bavarde. Pour être sincère, je ne sais quoi faire ni quoi dire. Elle a toutes les raisons du monde de me détester et au final, je me hais moi-même. Ce soir, j'ai agi avec mon cœur. Je voulais qu'elle comprenne, qu'elle arrête de jouer avec moi, on se fait tant de mal que c'en devient ridicule. J'en suis venu à oublier le danger qui plane autour d'elle.

Ce soir, Scarlett est devenue une tueuse. Elle a tué un homme.

Mon regard tombe sur sa main que j'ai bandée. Peut-être qu'il faudrait envisager des points de suture, Raf nous en dira plus. En attendant, ce n'est pas réellement sa blessure qui m'inquiète. Pour l'heure, elle est simplement en état de choc. Toutefois, lorsqu'elle passera en épisode dépressif – et ça

ne saurait tarder – elle se retrouvera face à la culpabilité. Je n’ose imaginer les dégâts que causera cette phase.

Scarlett se responsabilise pour des morts dont elle n’est aucunement coupable, alors quelle sera sa réaction lorsqu’elle fera face à la réalité ? Oh, je la connais, je sais qu’elle sera incapable de relativiser. La légitime défense ? Rien à foutre, ça n’effacera pas le sang sur ses mains.

Je n’aurai aucun moyen de la sortir de là, je le sais. Ce n’est qu’une question d’heures avant qu’elle nous tienne tous les deux responsables. À contrecœur, je tire mon téléphone de ma poche arrière. C’est la main tremblante que j’appuie sur l’onglet « message ». Je jette un dernier coup d’œil à Scarlett qui n’a pas bougé d’un cil avant de taper rapidement mon SMS.

**[J’ai besoin de toi. Ici.]**

Sa réponse ne tarde pas à arriver.

**[Pas le temps. J’ai une boîte à maintenir à flot, moi.]**

J’ignore sa pique, après tout, j’ai l’habitude.

**[Même pour Scarlett ?]**

**[Qu’est-ce que tu as foutu, encore ?]**

J’encaisse le « encore » difficilement. C’est impressionnant, nous avons beau avoir le même âge, il est le seul capable de me faire redevenir l’adolescent que je fus. Cette impression d’être un moins que rien, de ne servir à rien si ce n’est causer du mal à mon entourage.

Un mot de sa part et je remets l’entièreté de mon existence en cause. Et souvent, je me demande comment nous en sommes arrivés à ce stade. Certes, nous sommes en tout point différents, mais ça ne cause pas une haine aussi profonde que celle que nous entretenons depuis de nombreuses années. Les miles qui nous séparent ne sont pas parvenus à faire taire notre animosité ni cette emprise étrange qu’il a sur mon esprit.

Owen est le seul homme sur cette terre qui pourrait me faire baisser les yeux devant lui. Il ne m’inspire aucune crainte, il est seulement un rappel constant de ma faiblesse. Il la ravive comme s’il en était le propriétaire. Je ne connais pas la raison. Il a toujours eu cette façon de me regarder, de me parler, cette manière bien à lui de me rabaisser, comme personne n’en a jamais eu le pouvoir, pas même Kevin.

Nous nous sommes battus, bien sûr, comme tous les frères. Mais sur le plan physique, il ne m’inquiète aucunement. Toutefois, Owen s’infiltré dans mon esprit et y sème des graines qui, venant de n’importe qui d’autre, ne

me feraient ni chaud ni froid, mais quand c'est lui... c'est différent. Chacun de ses mots me défonce.

Malgré tout, je ne peux m'empêcher de l'aimer. C'est un connard, néanmoins c'est avant tout mon frère, mon sang. Finalement, je crois que je suis accro aux relations toxiques. Mon frère est un enfoiré qui me dégomme lorsqu'il prend le temps de s'adresser à moi. Mon meilleur pote me file des contrats pour que je tue des humains. Et la femme de ma vie... est bipolaire, instable, alcoolique, toxico et désormais tueuse. Owen me détruit. Raf démolit mon âme sans s'en rendre compte. Scarlett, elle, me fait vivre à trop m'aimer, trop me détester. Elle est l'excès. J'adore ça. Ça me terrorise.

Il n'y a pas de régression vers la moyenne dans notre relation. Dans aucune de mes relations d'ailleurs. J'ai toujours eu tendance à éjecter de ma vie les rapports basiques. Lesli, par exemple, la nana avec qui je suis sorti lors de ma première – et seule – année universitaire. Elle m'aimait, d'une façon si pure, si douce, si normale... si platonique. Les relations comme celle-ci m'ennuient à mourir, à croire que je suis masochiste.

Moi, je veux la guerre, des balles qui pulvérisent nos cœurs et un pieu pour les réparer. Je veux gagner une bataille inexistante, j'aime lorsqu'on s'affronte, quand elle me prouve qu'à tout moment, je peux la perdre, que je ne l'ai jamais gagnée. J'aime ma relation avec Scarlett même si, souvent, on dépasse les limites. On va trop loin, on se fait du mal, cependant, au final, entre nous, il n'y a que de l'amour. De l'amour haineux, certes, mais il n'y a rien de plus sincère que ce que nous vivons. Je pourrais crever pour elle, sans hésitation. Ma pire ennemie, ma meilleure amie, mon seul et unique amour.

Toutefois, il y a certains cas que je ne peux gérer seul. Certaines situations où je n'ai pas les mots pour soigner ses maux. Et quand on se fait trop de mal, il n'y a qu'une personne pour la sortir des ténèbres.

Je déteste ça, je hais devoir appeler mon frère au secours. Toutefois il y a un truc entre eux, pas aussi puissant que nous, mais entre Owen et Scar c'est une histoire bien plus compliquée qu'elle n'y paraît. Même s'il ne le verra jamais, qu'il ne voudra jamais le voir, mon frère est le pansement de Scarlett. Elle se sent seule ? Elle appelle Owen. Elle me veut sans le pouvoir ? Elle se met avec Owen. Il est celui qui répare les plaies laissées par les autres, sans jamais réellement trouver sa place dans son cœur. Toutefois, il l'aime tellement qu'il ne lui tournera pas le dos, quitte à en crever.

**[Je t'expliquerai de vive voix. Ramène-toi, et fissa avant que ça ne dégénère.]**

**[Je serai là demain.]**

Je soupire, pour le moins rassuré. Je n'ai en aucun cas envie de le voir, mais mettre mes sentiments de côté c'est ma spécialité. Je dépose mon téléphone sur le comptoir du bar avant de rejoindre Scarlett sur le canapé.

Je n'ai pas les mots. Je regarde son profil, elle semble exténuée, pourtant elle lutte contre le sommeil. Nous en connaissons la raison. Elle sait que lorsqu'elle se réveillera de nouveau, elle devra faire face à l'horreur de son acte. Ce sera un carnage. Le noir, chez Scarlett, prend plusieurs déclinaisons. Il y a son noir habituel qui, soyons francs, est déjà sacrément merdique. Toutefois, il y a le vrai noir, celui qui, si on a le malheur de détourner le regard une seule seconde, lui donne envie de se foutre en l'air.

C'est si intense, si violent, que personne n'a les bons mots. Owen a la patience nécessaire pour rester avec elle, jour et nuit, dans le silence le plus complet, en attendant que ça passe. Moi pas. Chaque fois, j'ai foutrement envie de la secouer, qu'elle revienne à elle, qu'elle se souvienne que ce n'est pas entièrement réel... Bien sûr, ses démons sont bien là, son cerveau ne déforme pas son passé, mais les sentiments liés à ses traumatismes ne sont pas réels. Ils sont accentués et ils la poussent à ressentir des choses qu'elle ne devrait pas.

— Scarlett...

Je ne sais pas quoi dire. Je secoue doucement la tête avant de glisser mes doigts dans mes cheveux et de me prendre le visage entre mes mains. Elle aurait dû passer une bonne soirée, un anniversaire comme on le faisait autrefois, quand elle était ado. Au lieu de ça, j'ai voulu lui donner le coup fatal. La raison ? Je n'en ai pas la moindre idée. J'aurais pu la perdre ce soir, vraiment, elle aurait pu mourir à cause de mon ego. Face à ce constat, c'est tout mon monde ou presque qui s'effondre.

Je ne l'entends même pas bouger, pourtant, je sens sa tête se déposer sur mon épaule. Je prends une courte inspiration avant de redresser le visage. Scarlett en profite pour nicher son nez dans mon cou, le bout de son nez froid me fait frissonner. Ses cheveux humides, frôlant le tissu de mon tee-shirt, le trempent rapidement.

— Faut qu'on arrête, chuchote-t-elle.

Ses lèvres caressent la peau fine de mon cou, ça n'empêche pas mon corps de se crispier. Que veut-elle dire par là ? Parce que, jusqu'ici, on a

déjà essayé d'arrêter. Toutefois, malgré les miles, les années, les personnes qui nous séparent, on revient toujours l'un vers l'autre.

On dit souvent que ceux qui sont faits pour être ensemble finiront par se réunir, qu'importent les embûches qu'ils devront traverser. Toutefois, on oublie qu'il y a une heure pour trouver son âme sœur. Scar et moi, nous nous sommes certainement rencontrés trop tôt, à l'âge où nos différences avaient encore de l'importance.

Trop immatures pour nous aimer comme nous aurions dû le faire.

Trop fiers pour avouer qu'on était faits pour être heureux.

Et puis peut-être que nous nous sommes retrouvés trop tard, quand la rancœur avait déjà noyé nos âmes, lorsque la vie nous avait poussés à ne plus aimer par crainte d'être abandonnés.

Peut-être que nous avons loupé le train, peut-être que nous l'avons regardé passer sans monter dedans, par peur de l'inconnu.

La vie nous a séparés, de corps et d'esprit, oubliant de nous voler nos sentiments respectifs.

Et on s'aime à en mourir.

On s'aime si fort qu'on est incapables de se faire du bien, parce que nous avons mis de côté nos émotions trop longtemps.

Pour autant, je ne me pense pas capable d'arrêter. Ça nous fait du mal, très bien, je le conçois, mais je ne me suis jamais senti aussi en vie qu'à ses côtés et je suis conscient que c'est réciproque. Je le sais, je le sens, elle vit quand elle est avec moi, elle *survit* lorsque nous sommes loin l'un de l'autre. Tout comme moi. On ne peut pas s'arrêter. Peut-être pouvons-nous apprendre à nous aimer, de la bonne façon, si tant est qu'on en ait envie, mais là encore je n'en suis pas certain.

Mais on ne pourra jamais vivre l'un sans l'autre.

— Arrêter quoi ? demandé-je, espérant sembler assuré.

*Spoiler alert : c'est un échec monumental.*

Ma voix chute davantage encore dans les graves, signe de mon appréhension. Les battements de mon cœur s'accélèrent, j'ai l'impression de vivre une rupture. C'est dingue de se faire larguer par une meuf avec qui on n'est même pas en couple !

— De résister. Merde, H, j'ai tué un homme ce soir. Et avant de sortir de ma torpeur, j'étais prête à mourir pour mettre fin à ce jeu qui nous blesse tous les deux. Ça ne prendra jamais fin, pas tant qu'on se refuse l'un à l'autre.

Je pousse un soupir de soulagement... avant de prendre conscience de l'entière vérité de ses paroles. Je me redresse vivement, oubliant un instant qu'elle a sa tête posée sur mon épaule. Je plante mon regard dans le sien, cherchant la vérité. Elle parle vite, elle ne semble pas triste, aucune culpabilité visible... c'est forcément du blanc. Mais elle n'a jamais voulu mourir en épisode maniaque, au contraire, elle tient plus à sa vie qu'à n'importe quoi d'autre.

— Quelle couleur, Scar ?

Elle sourit doucement avant de se pencher en avant pour déposer sa tasse sur la table basse face au canapé.

— Blanc ou gris, je ne sais pas trop, on s'en fiche. Ce n'est pas que je voulais mourir, H, simplement, je me dis que si on est incapables de s'aimer dans cette vie, alors peut-être que dans une autre...

Je ne la laisse pas finir. Mes lèvres se posent sur les siennes avec tant de violence que nos dents s'entrechoquent. Un instant, elle reste surprise, mais rapidement, elle me rend mon baiser avec autant d'intensité. Nos langues entament une danse délicate et soutenue à la fois, comme si nous avions attendu toute notre vie. Nous nous embrassons comme si notre vie était en jeu. Mes mains posées sur ses joues, je la maintiens près de moi bien que je doute qu'elle souhaite s'enfuir. La puissance de son baiser en dit long sur son désir, son amour, son besoin d'être proche de moi. Comme avant, comme depuis toujours et certainement pour toujours.

Ce baiser est le miroir de notre amour, en quelque sorte. À la fois violent, douloureux lorsqu'elle plante ses dents dans ma lèvre, explosif, excessif, colérique et foutrement amoureux.

— On n'a pas besoin d'une autre vie... commencé-je entre deux baisers.

D'un geste vif, je l'attire à moi. Elle comprend rapidement ce que j'attends et enjambe mes cuisses. À califourchon sur moi, Scarlett entoure ma nuque de ses bras tandis que mes mains empoignent ses hanches. Ses fesses sur ma queue, je bande en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— On s'aime déjà, poursuivis-je.

Elle gémit en bougeant ses petites fesses contre moi, sa poitrine écrasée contre mon torse.

— Je t'aime, Scar. Et toi aussi.

Ce n'est pas une question. Je sais qu'elle m'aime. Je le sens dans chacun de ses gestes, dans chacun de ses mots. Je le vois dans ses regards, même

chargés de haine. C'est plus fort que tout, plus fort que nous.

Elle stoppe notre baiser et en réponse, je grogne de frustration. Toutefois, lorsqu'elle plante ses iris dans les miens, il n'y a plus rien qui existe. Ces trois petits mots ont changé quelque chose dans ses yeux. Ils ont réveillé une lueur, une étincelle qui me fout en l'air.

— Redis-le, ordonne-t-elle.

Un fin sourire étire mes lèvres alors que je secoue la tête.

— Je t'aime, Scarlett Black. Je déteste ça. Parfois, ça me dégoûte. J'ai cette sale impression que notre amour est un poison qui nous envenime doucement, qui nous tue à petit feu. Ça me donne la gerbe. Mais c'est comme ça, on n'y échappe pas.

Contre toute attente, elle éclate de rire. La tête rejetée en arrière, j'ai une vue magnifique sur son cou. Sans attendre, j'embrasse sa peau fine. Scarlett cesse immédiatement de rire pour pousser un délicieux soupir qui réveille en moi tout mon désir. Je resserre ma prise sur sa taille tandis que j'appose mon empreinte sous son oreille. Sa peau pâle marque instantanément, j'adore ça.

— Alors, on continue à se détester ? demande-t-elle.

— Hum hum... Il n'y a qu'ainsi qu'on s'aime, bébé.

## 29.

# viens, on baise !

*Scarlett – 22 ans*

Il n'existe aucune sensation qui égale celle de se savoir aimée par la seule personne qui ait jamais compté. Cette impression de plénitude, meilleure que le meilleur shoot, la meilleure baise. Ça prend aux tripes, ça dégomme le cœur. Et en quelques secondes, plus rien n'a réellement d'importance.

La petite voix qui me répète que ça va mal finir ? Disparue. Le noir qui prenait petit à petit ses aises dans ma tête pour me démolir demain ? Parti faire un tour sur Pluton. Cette désagréable impression d'avoir les mains recouvertes de sang ? Plus rien à foutre.

Il y a des « je t'aime » qu'on attend depuis si longtemps qu'ils pourraient être prononcés alors que le ciel nous tombe sur la tête, on serait tout de même fou de joie. Dans ma vie, il y a trois « je t'aime » que j'attendais avec impatience. Celui de mes parents, bien qu'il ne soit pas réciproque, il me permettrait sans aucun doute de tourner la page, d'avancer, sans pour autant oublier, mais peut-être pardonner. Celui de monsieur et madame Cross, qui me laisserait croire que je n'ai pas pourri leur vie jusqu'à la moelle, qu'ils me pardonnent d'être entrée dans leurs existences tel un tsunami et d'avoir tout emporté sur mon passage. Et il y a celui de H. Bien sûr, je me doutais de ses sentiments, même s'il n'est pas très démonstratif, mais... Il est là aujourd'hui. Qui, sur cette fichue planète, aurait mis sa vie en jeu pour... moi ? Non pas que je ne le mérite pas, cependant, personne ne m'aime assez pour cela. Je ne leur en veux pas, je dois reconnaître que, parfois, je ne suis pas facile à vivre. De plus, qui supporterait mon humeur instable, hormis quelqu'un qui m'aime sincèrement ?

Toutefois, entre savoir et l'entendre de la bouche de la personne en question, il y a un fossé. Ses mots n'étaient pas les plus gais, à mi-chemin



entre l'amour et la haine, mais quelque part, ce sont ceux qui nous correspondent le plus.

H n'attend pas de grande déclaration de ma part, il s'en fiche, il le sait et contrairement à moi, il n'a jamais eu besoin de l'entendre.

Ses mains sur ma taille, sa bouche sur la mienne et le monde disparaît, laissant place à une tempête d'émotions que j'accueille sans rechigner. Ce n'est pas peu dire, généralement, je porte une haine quasi viscérale envers mes sentiments, toujours nocifs, mais aujourd'hui... ils me bouleversent dans le bon sens du terme.

Et son grognement presque animal lorsque j'appuie mon entrejambe contre son érection, ça me fait vibrer. Ses mains audacieuses qui glissent sous l'étoffe de mon tee-shirt, ça me fait frémir. Nos bassins qui ondulent sur un rythme inexistant, simplement pour contenir notre désir, ça me fout la tête à l'envers.

Il n'y a rien de délicat, ni même d'amoureux. On s'aime, mais pas dans un pieu. Ni nulle part, d'ailleurs. Comme il l'a si bien dit, la haine et la rancœur sont notre façon à nous de nous aimer. Ça se ressent dans nos gestes, urgents, intenses, sans réelle affection l'un pour l'autre.

H se lève, sans grande difficulté, sans me lâcher pour autant. Mes jambes encerclant sa taille, mes bras entourant sa nuque, ses mains sous mes fesses, je le laisse nous guider je ne sais où. Et je l'embrasse comme si ma vie en dépendait, savourant cette sensation que j'ai si longtemps désirée. Lorsqu'on heurte un mur, je décroche mes jambes de ses hanches, me laissant glisser sur le sol, lâchant ses lèvres seulement le temps de retirer, non sans mal, son tee-shirt. Je le jette au sol alors qu'il en fait de même avec le mien. Bloquée entre le mur et lui, ma poitrine nue s'écrase sur son torse ferme et un instant, je suis prête à parier que nos cœurs battent à l'unisson.

Je me décolle du mur et il se laisse faire lorsque je le pousse contre l'opposé. Son érection plaquée sur mon bas-ventre, je gémis de désir, il grogne d'impatience. Je plante mes dents dans sa lèvre, jusqu'à ce qu'elle cède, jusqu'à sentir un goût métallique sur ma langue. Ses mains pincet mes fesses, si fort que c'en est douloureux, certainement en réponse à ma morsure. Mes ongles s'enfoncent dans la peau fine de ses épaules alors qu'il me pousse à reculer.

— Dis-moi encore à quel point tu détestes m'aimer, soufflé-je entre deux baisers.

*Que j'entende à quel point tu m'aimes.*

Lorsqu'il arrêtera de me haïr, alors je saurai qu'il ne m'aime plus. Ce jour-là, je me tirerai sûrement une balle. Je ne veux plus jamais vivre dans un monde où Heath Cross n'est pas entièrement à moi, de corps et d'esprit. Rien à foutre qu'on juge mon amour pour lui trop étrange, intense ou même absurde, lui le comprend, moi aussi. C'est dans le noir qu'on est le plus heureux, et dans le noir, l'amour comme tout le monde le connaît n'a aucunement sa place.

— Je te hais pour ça, crache-t-il alors qu'on reprend notre marche vers sa chambre.

Je défais le bouton de son jean et glisse également sa fermeture Éclair alors qu'il continue son avancée à reculons. Lorsqu'enfin on atteint sa piaule, il ouvre la porte d'un geste maladroit, entre le coup de coude et un défonçage de porte dans les règles de l'art. Elle s'ouvre si violemment qu'elle cogne contre le mur, résonnant dans l'appartement. Mes lèvres, toujours soudées aux siennes, s'étirent d'un sourire amusé.

Il retourne la situation, me plaçant dos au lit. Face à son mètre quatre-vingt-dix et ses bras approximativement aussi épais que mes cuisses, la résistance est inutile, bien que je ne le souhaite aucunement. Il me pousse sans aucune douceur sur le lit, si fort que j'en rebondis. Je me redresse sur mes coudes, plantant mon regard dans le sien, tandis qu'il retire son jean et son caleçon.

Mes yeux tombent, inévitablement, sur sa verge au garde-à-vous. Je lâche un soupir d'impatience, ou de crainte. La dernière – ou la première – fois que je l'ai eue en moi, je n'en garde pas un très bon souvenir. Je n'y connaissais rien et disons qu'il n'a pas pris de pincettes, pensant certainement que j'étais sexuellement active avec son frère. Quelque part, c'était impossible. Comme une évidence, ma première expérience sexuelle devait être avec H. C'est lui, ça l'a toujours été et fou serait celui qui se pense en mesure de changer cela.

— Enlève ton pantalon, Scarlett, ordonne-t-il.

Je souris face à son ton autoritaire, non sans lever les yeux au ciel. Oh, mon chou, crois-tu sincèrement que je vais obéir à un de tes ordres ? Je pensais qu'il me connaissait mieux que cela.

— Et si tu t'en chargeais toi-même ? rétorqué-je.

Il grogne de frustration.

— Tu ne peux pas t'en empêcher, pas vrai ?

Je souris en secouant la tête. Si tel était le cas, je n'aurais plus aucun intérêt à ses yeux. Il aime que je lui résiste. Si j'étais comme toutes ces pétasses qu'il baise à outrance, celles qui se damneraient pour avoir ne serait-ce qu'une seconde d'attention de sa part, il ne me regarderait pas de la même façon qu'il le fait aujourd'hui. Non, moi je suis bien plus que ça. Moi, je craquais sur lui alors qu'il n'était qu'un moustique qui se faisait écraser par la terre entière. Moi, je le regardais avec envie quand tout le monde lui crachait à la gueule.

Moi, je le désirais lorsqu'il n'était rien. Je rêvais de l'embrasser lorsqu'il n'était personne. Je l'aimais à en mourir quand personne, pas même lui, ne le faisait.

Moi, j'aurais traversé l'enfer en chantant et en dansant la Macarena pour son bonheur.

Moi, je l'aime pour ce qu'il est au fond, pas pour son corps parfait. J'aime chaque parcelle de son âme, chaque blessure de son cœur.

Et quand je plonge dans son regard, je distingue ses cicatrices, personne d'autre ne peut faire ça. Elles peuvent faire semblant, s'habiller, se coiffer, se maquiller comme moi. Elles peuvent se faire les mêmes tatouages, les mêmes piercings. Elles peuvent être aussi froides que je le suis parfois, changer d'humeur aussi vite, mais aucune de ces pouffes ne l'aimera comme moi. Aucune ne le connaîtra comme je le connais. Aucune ne saura ce qu'il aime vraiment. Et putain, jamais il n'en aimera une autre comme il m'aime moi.

— Et puis, murmuré-je d'une voix suave, tu as deux mains, non ? Figure-toi que je trouve qu'elles s'accordent parfaitement avec ma peau.

Il n'attend pas plus longtemps avant de me rejoindre sur le lit. Ses iris sombres plongent dans les miens avec une intensité telle qu'un instant, j'en perds mes repères. Dans ses yeux, je lis tout son désir brut, sauvage. Agenouillé sur le matelas, devant mes jambes, il saisit la ceinture du jogging avant de faire glisser ce dernier sur mes cuisses, entraînant dans un même mouvement ma culotte. Je lui facilite les choses en levant les fesses tandis que son regard glisse sur ma peau. J'ai l'impression de sentir sa pression sur chaque parcelle de mon corps, comme si le simple passage de ses yeux sur mon épiderme pouvait laisser des marques.

À l'instar de la dernière fois, il grimace face à la vue de mes côtes, mais étrangement, ce soir, il ne s'en formalise pas. Ses mains encadrent mon visage alors qu'il se penche en avant, rapprochant ses lèvres des miennes. Il

ne m'embrasse pas, nos bouches se frôlent à peine, dans une caresse étrangement délicate. Sa queue se presse sur mon clitoris déjà gorgé de sang, c'en est presque douloureux tant j'en ai envie – non, tant j'en ai *besoin*.

— Il y a un tas de choses que je rêve de te faire.

Sa voix chute dans les graves, alors qu'il entame de lents mouvements de bassin, électrisant mon intimité déjà en effervescence. Je lève les fesses, cherchant à tout prix la libération que m'apportera la pénétration. C'est comme si j'avais attendu ça toute ma vie.

— Alors fais-les, murmuré-je.

Ses lèvres glissent sur ma joue, avant qu'il ne passe sa langue sur ma mâchoire, puis mon cou. Je frémis sous sa caresse tandis que je sens sa bouche s'étirer d'un sourire calculateur. Il laisse sa bouche se balader sur ma peau en feu, chutant doucement vers ma poitrine. Chacun de ses mouvements est d'une lenteur insoutenable, une torture presque désagréable. Lorsqu'il atteint mes tétons, il s'amuse à enrouler sa langue autour, faisant monter davantage la température de mon corps.

Soudain, il plante ses dents dans ma peau fine, m'arrachant une plainte. Mon dos se cambre alors que je rejette la tête en arrière. Ses mains maintiennent mes hanches en place, ses doigts s'enfoncent si profondément dans ma chair que je suis prête à parier que je garderai des stigmates de son passage demain.

Il reproduit le même schéma sur mon autre sein, me tirant une nouvelle plainte, avant que ses lèvres ne glissent sur mon ventre. Je ferme les yeux, profitant de son toucher qui me coupe le souffle. Lorsque sa langue, après avoir laissé une traînée humide sur tout mon corps, rencontre mon intimité, je lâche un cri aigu. Ça a le mérite de faire rire H, mauvaise idée, la vibration de ce dernier se répercute directement sur mon clitoris, me faisant, une nouvelle fois, geindre.

Sa langue s'enroule autour de ce dernier, tandis que son majeur me pénètre sans mal. Brusquement, je perds le fil de mes pensées ainsi que de ses actes, je retiens simplement le plaisir qu'il me procure, les gémissements qui font écho dans la pièce. Son doigt, rapidement rejoint par un second, me baise littéralement alors que sa langue cajole mon point sensible. Je me tortille sur le lit, mon corps cherchant à se délivrer de cette tension insoutenable qui naît dans mon estomac et se propage partout en moi.

Lorsque j'ouvre les yeux, je remarque dans un premier temps sa main libre caresser l'objet de mes désirs. Je crève d'envie de la sentir en moi. Cette obsession tourne et retourne dans ma tête alors que l'orgasme arrive. Et lorsqu'enfin, je sens la libération s'approcher jusqu'à me caresser du bout des doigts, tout s'arrête. H se redresse et plante son regard provocateur dans le mien avant de glisser sa langue sur ses lèvres humides.

— Délicieuse.

— Deux fois, chuchoté-je, haletante. Tu allais me faire jouir, puis tu t'arrêtes. Et aujourd'hui, tu recommences. Ça fait deux fois de trop.

Il ricane avant de se pencher vers moi, sa bouche frôlant la mienne.

— Je suis certain que tu préféreras jouir sur ma queue, dit-il en présentant son érection massive devant mon intimité. Je n'ai pas de capote, putain ! jure-t-il.

Je lis dans ses yeux que me baiser sans préservatif n'est même pas envisageable pour lui et quelque part, bien que je le comprenne, ça me fout les nerfs.

— Je suis clean, affirmé-je.

— Permits-moi d'en douter.

Je le repousse, vexée, il se laisse tomber sur le lit sans opposer la moindre résistance. J'aurais aimé qu'il me retienne. Une nouvelle fois, ce soir, il met ma fierté à mal. J'en conviens, la drogue et le sexe que j'ai consommés à outrance ces dernières années n'ont rien de rassurant, mais il devrait me faire confiance, non ?

Je me lève, les jambes encore tremblantes et les larmes aux yeux. Le gris. Je déteste le gris. La vraie Scarlett, un peu trop sensible parfois, beaucoup trop fière souvent, je ne suis pas certaine de l'apprécier.

— Je faisais des tests tous les mois, craché-je, juste pour ton information.

Alors que j'atteins la porte de sa chambre, il me plaque contre cette dernière. Je ne l'ai même pas entendu approcher. Ses mains passent sur mon ventre, me tirent légèrement en arrière et dans un mouvement souple, il me pénètre d'un coup de boutoir. Il reste enfoncé au fond de moi, sans bouger, alors que, la bouche grande ouverte, j'essaie de retrouver ma respiration qui s'est coupée suite à cette pénétration surprise.

— Même si ce n'était pas le cas, murmure-t-il, je crèverai avec toi, Scarlett Black. Le jour où tu passeras l'arme à gauche, je te rejoindrai dans la minute. Plus jamais sans toi, ici ou ailleurs.

Et il entame de violents va-et-vient qui me redonnent le souffle, simplement pour me faire crier. De sa main droite, il maintient mon bassin collé à lui alors que de la gauche, il plaque ma tête contre la porte.

Il s'enfonce en moi avec force et vigueur, me baisant comme si c'était la dernière fois qu'il avait accès à mon corps. Pourtant, bordel, je lui offrirais ce dernier tous les jours, sur un plateau d'argent s'il le réclamait.

Dès lors que j'approche de l'orgasme, H modifie son allure pour le contenir. Je grogne, alternant entre plaisir ultime et frustration. Il recule son bassin, avant de s'enfoncer de nouveau en moi, variant l'intensité de ses coups de reins ainsi que leur vitesse.

Mes jambes peinent à me soutenir, heureusement il me maintient. Il accélère finalement, s'enfonçant au plus profond de moi avant de pratiquement se retirer. Mes cris de plaisir résonnent dans la pièce, en écho avec ses grognements. Mes hanches ondulent, essayant de suivre son rythme soutenu.

Il glisse ses doigts sur mon clitoris et à peine l'a-t-il effleuré que mon corps se crispe. Il relâche sa prise sur ma tête pour enrouler son poing autour de mes cheveux. Il tire mon crâne à la fois sur le côté et en arrière avant de plaquer ses lèvres sur les miennes, étouffant mon cri de jouissance. Je tremble comme une feuille au vent, alors qu'il se retire de moi. D'un mouvement rapide, il m'incite à me retourner pour lui faire face.

— Suce-moi, ordonne-t-il.

Je n'hésite pas avant de m'agenouiller devant lui. Mon clitoris palpite encore de mon orgasme puissant lorsque je le prends en bouche. La main de Heath se pose sur ma tête, caressant ma chevelure pendant que j'effectue des va-et-vient sur toute sa longueur. J'enroule ma langue autour de son gland portant encore mon goût. Puis, j'enfonce sa queue au fond de ma gorge.

J'entends ses soupirs, ses jurons, je les savoure. Son pénis palpite entre mes lèvres, j'aspire, donnant tout pour lui procurer un maximum de plaisir. Il ne tarde pas à éjaculer dans un râle rauque. J'avale sans la moindre hésitation sa semence, alors qu'il jure plusieurs fois.

Je le garde en bouche jusqu'à ce que son sexe débande, tout en plongeant mon regard dans le sien. Ses yeux sont voilés de plaisir. Lorsque j'abandonne sa queue, il affiche un sourire béat.

— J'adore quand tu me détestes comme ça, murmure-t-il.

Je souris en essuyant mes lèvres du revers de ma main.

— Je te déteste tous les jours si tu me baisses comme ça à chaque fois, répliqué-je.

— Tant de mots vulgaires.

— Tu adores ça, contré-je en me relevant.

À son tour, il sourit.

— Tu n'as pas idée.

Et il m'embrasse, encore et encore, peut-être jusqu'au lever du soleil, je ne saurais dire. J'ai attendu cet instant toute ma vie. Pas de coucher avec lui ou de le sucer, mais qu'on se donne une chance.

Heath et moi, nous nous sommes rencontrés trop jeunes, aucun de nous n'était prêt à sauter le pas. Aujourd'hui c'est différent, lui comme moi, nous sommes parfaitement conscients qu'on ne s'aimera jamais comme les autres. Le meilleur dans tout ça ? On n'en a rien à foutre.

C'est nous.

Ce n'est pas forcément beau, ce n'est pas doux, c'est noir et douloureux. Mais qui, sur cette planète, peut affirmer aimer à sa manière, s'en foutant royalement des conventions et des qu'en-dira-t-on ? Je m'en fiche de souffrir tant que c'est avec lui. Et comme il le dit si bien, lorsque viendra le jour pour l'un de nous de passer l'arme à gauche, l'autre le rejoindra instantanément.

H et moi, nous sommes un peu la moitié l'un de l'autre. Aujourd'hui réunis, personne ne pourra se dresser entre nous sans en payer le prix.

*Qu'importe l'intensité de notre haine l'un envers l'autre, rien n'égale notre amour.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



## 30.

# comme les filles dans les livres

*Scarlett – 22 ans*

Lorsque je me réveille, le côté gauche du lit est vide. Je tâtonne une nouvelle fois avant de jurer dans ma barbe. Un instant, j'hésite à m'extirper des draps et à quitter le confort de mon lit. Tout est étrange ce matin, en particulier ce qu'il se passe – ou justement ce qu'il ne se passe pas – dans ma tête.

Aucune envie de crever dans l'immédiat, aucune envie de rester en boule sous la couette jusqu'à m'endormir de nouveau en espérant ne jamais me réveiller. Je ne ressens pas plus de culpabilité qu'hier, ni même un semblant de remords si violent qu'il me pousserait à ouvrir la fenêtre pour embrasser le bitume de bon matin.

En bref, je ne suis pas en noir. Pour une surprise, c'en est une. Certainement comme H, j'étais persuadée que la dépression me clouerait au lit durant les prochains jours, voire quelques semaines. Dans un sens, j'aurais peut-être préféré.

Aujourd'hui, je suis dans un gris étrange qui se rapproche davantage du blanc que du noir. C'est une couleur que je n'apprécie pas des masses en réalité. Autrefois, ma psy disait que le gris, c'était moi, sans la bipolarité. Et soyons francs, je ne suis pas certaine d'aimer la moi originelle. Le peu d'empathie que je ressens, à l'instar de mes phases maniaques, m'inquiète. Une personne lambda, même sans épisode dépressif, serait forcément plus bas que terre après les épreuves que j'ai subies ces dernières semaines.

Je devrais être dévastée, au bout du rouleau, prête à jeter les armes et me tirer moi-même une balle, histoire que toute cette merde se termine. Au lieu de quoi, ma seule préoccupation pour l'heure est de savoir si H regrette ce qu'il s'est passé hier soir. Sinon, pourquoi aurait-il quitté le lit ? Et s'il était parti ? Non, on est chez lui, ce serait vraiment très con de sa part. Et s'il

n'osait même plus me regarder ?

La dernière fois qu'on a couché ensemble, nous n'avons pas eu l'occasion de parler. Et puis, ce n'est pas mon style de parlementer après une partie de jambes en l'air, on l'a fait, point barre. Et c'était foutrement bon. Intense. Violent. J'ai adoré. S'il regrette... je le tue !

*Pas le bon jour pour ce genre de blague*, souffle une petite voix dans ma tête.

Hum, en effet, trop tôt. Je suis dans une phase peu confortable où je ne sais pas trop quoi ressentir.

Dois-je regretter de m'être battue pour ma survie ?

Dois-je revivre la scène encore et encore histoire d'essayer de trouver comment j'aurais pu m'en sortir sans le tuer ?

Au fond, je sais que c'était lui ou moi, de ce fait, pourquoi culpabiliserais-je ? Lui, s'il m'avait tuée, aurait certainement fêté ça au champagne pour savourer sa victoire, tout en réfléchissant à comment il allait dépenser tout cet argent. Alors c'est normal que je ne ressente pas grand-chose à cette idée, non ?

Si je ne craignais pas de voir le FBI débarquer, j'utiliserais mon vieux pote Google pour m'en assurer. Toutefois, étrangement, la perspective de finir mes jours derrière les barreaux ne me tente pas des masses.

Je soupire avant de repousser la couette qui recouvrait mon corps encore nu. J'ai bien dormi. C'est assez rare pour être souligné. Généralement, en épisode blanc, je ne ferme pas l'œil, alors qu'en phase noire, je passe ma journée à pioncer. Loin d'être un sommeil reposant, durant mes épisodes dépressifs, mes « nuits » sont jonchées de souvenirs que mon esprit s'amuse parfois à déformer.

Un cauchemar récurrent est ma chute de l'arbre que mon cerveau modifie. C'est toujours la même, sauf que je me sers d'Archie pour amortir le choc. Ou alors, le jour où mon père a décidé de me tuer, lorsque H est intervenu. Tout commence précisément de la même manière. Je ressens cette crainte terrible qui me retourne la tête, tout comme ce soulagement intense qui libère mon esprit. Exactement comme ce jour-là. Toutefois, ce n'est pas dans ma gorge que se loge le couteau, mais dans celle d'Heath.

Ce sont des cauchemars qui me poursuivent depuis si longtemps que, quelque part, je m'y suis habituée. Ils font partie de mon quotidien lorsque je suis en épisode dépressif. Parfois, j'y repense dans mes phases blanches, c'est... différent. La culpabilité ne me ronge pas. Je suis parfaitement

consciente que je ne suis pas responsable de la mort de mon frère, ma mère n'aurait jamais dû le laisser seul, encore moins en hauteur. Je l'oublie simplement lorsque je suis en épisode noir.

Quoi qu'il en soit, cette nuit est la première depuis très longtemps où je n'ai pas fait de cauchemar. Mon visage enfoui dans le cou de H, je me suis endormie au rythme de sa respiration, alors que ses doigts glissaient dans mes cheveux. Je ne saurais dire lequel de nous a trouvé le sommeil en premier, toutefois, durant la nuit, je me suis réveillée une nanoseconde et H me tenait fermement contre lui, comme s'il craignait que je m'enfuie loin de lui.

*Comme si j'en étais capable...*

Mon cœur se serre lorsque mes pensées s'envolent vers Sasha. Ces derniers jours, je n'ai même pas eu le temps de laisser mon esprit voguer vers lui et... je me sens un peu coupable. J'ai l'impression de l'avoir effacé, évincé de ma mémoire. Ce n'est pas le cas, bien sûr, au fond, il est toujours là. Dans mon cœur.

J'aimerais qu'il soit ici. Non. Non, c'est faux. Je détesterais qu'il soit avec moi à cet instant. Parce que je devrais lire dans ses yeux toute la douleur du monde. Il s'est contenté d'une relation bancale avec moi, parce que je n'avais rien d'autre à lui offrir. Il serait dévasté de voir qu'avec H, j'envisage plus, un lendemain, bien qu'incertain.

J'ai beaucoup de regrets dans ma vie, des tonnes et des tonnes que j'ai tendance à oublier en blanc. Toutefois, les pires sont tous tournés vers Sasha. J'en suis consciente, j'ai brisé sa vie. Entièrement. Avant moi, il n'était pas heureux, certes, il observait son existence filer sous son nez comme un spectateur mécontent. Je l'ai rendu acteur. Acteur d'un film hard, sans réelle joie ni vrai plaisir. Parce que tout était fictif, créé par la drogue que je l'ai poussé à consommer. Accentué par l'alcool qu'il ingurgitait, sans aucun doute pour affronter le chaos de sa vie depuis que j'y étais rentrée.

J'ai tout gâché et aujourd'hui, j'aimerais seulement m'excuser. Ça ne répare rien, ça ne le ramènera pas non plus, mais je voudrais le prendre dans mes bras pour lui dire qu'il était quelqu'un, avec ou sans moi, et qu'il n'avait pas besoin d'artifices pour briller. Qu'il n'avait besoin que d'être lui. Et lui avouer qu'il me manque aussi, terriblement...

Je me décide enfin à sortir du lit, prête à affronter Heath. C'est un moment à la fois crucial et gênant. Un peu comme dans ces films à la con où les personnages qui ont passé une nuit torride la veille ne savent pas

comment ils sont censés se dire bonjour le matin. Se faire la bise ? S'embrasser ? Se serrer la main ? Un check ? Un petit coucou à distance ? Ou alors, on se tire sans demander son reste ?

Cette fois, la meuf un peu conne, c'est moi. Contre mon gré, mon esprit divague à nouveau vers Sasha. Tout était facile avec lui, naturel. On baisait et puis le lendemain matin, on remettait le couvert, ou alors je rentrais chez moi le soir même. Il me manque. Non pas pour nos instants de débauche, notre perte de contrôle absolue aussi bien avec la drogue qu'avec l'alcool. Ce n'est pas dû non plus à l'attention qu'il m'offrait ou la facilité déconcertante de notre relation. Non, c'est sa présence qui me manque, son absence qui me pèse. Parfois, j'ai envie de prendre mon téléphone et de lui envoyer un message, simplement pour lui raconter une de mes nombreuses blagues absolument pas drôles, mais qui le faisaient rire. J'ai envie d'enfiler un jogging et d'aller me vautrer dans son canapé, à regarder un film nul à chier. J'ai envie de lui parler, de tout et de rien, jusqu'à en perdre la notion du temps. J'ai envie de m'installer face à lui et de dessiner les traits frôlant la perfection de son visage. J'ai envie de me blottir contre lui, d'envoyer chier ses parents, de partager un repas sur le pouce, d'aller au restaurant, de fumer une clope sur le toit de son immeuble... Avant d'être mon amant, c'était mon ami et c'est cet aspect de notre relation qui me manque le plus.

J'aimerais lui demander quoi faire avec H, qu'il me dise une dernière fois que tout ira bien, que je sortirai de cette situation merdique. J'aimerais lui dire que je suis désolée aussi, désolée de ne pas avoir su l'aimer comme il l'aurait voulu. Lui expliquer que ce n'est pas lui, c'est juste qu'aucun mec ne peut rivaliser avec Heath Cross. Il aurait compris, je pense.

Il y a des liens si intenses, si profondément ancrés dans un cœur, que rien ni personne ne peut les défaire. J'ai souvent voulu oublier H et les sentiments que je lui porte. Impossible. C'est trop fort. Et même si ça fait mal parfois, c'est toujours aussi bon. Sasha aurait compris ce genre de lien.

Je quitte mes songes, puis ouvre l'armoire de H. J'en tire un tee-shirt noir uni que j'enfile avant d'attraper un jogging gris. Le reflet que me renvoie le miroir sur la porte que je ferme manque de me faire rire. On dirait une gamine qui a volé les fringues de son père. Je finis par retirer le survêtement qui tombe inlassablement sous mes fesses. Le tee-shirt chute sur mes cuisses alors que j'enfile mon string que je portais la veille. J'ai infiniment besoin d'un café avant de passer par la case douche. Sans parler du fait que je dois m'assurer que tout est cool entre H et moi. Nous allons

devoir avoir une conversation sérieuse.

On sait, lui comme moi, ce qu'il se passe entre nous, mais il est désormais temps de prendre une décision. Tentons-nous enfin le coup ? Essayons-nous d'être un couple ? On s'aime, alors pourquoi pas ? Toutefois, serons-nous capables de nous supporter *quotidiennement* sans passer notre temps à nous détruire ? Serons-nous en mesure de nous aimer avec une touche de normalité ? Un tas de questions qui mérite des réponses.

Je sors finalement de la chambre, prenant soin de fermer la porte derrière moi, puis je me dirige vers le salon. Je m'arrête net en constatant que H n'est pas seul. Dos à moi, assis sur un des tabourets qui entourent le bar, l'homme semble boire un café. Heath me repère rapidement. Sa tasse à quelques millimètres de ses lèvres, il stoppe son geste pour me détailler des pieds à la tête. Le poids de son regard sur mes cuisses est si intense que je les resserre, me rappelant ses caresses de cette nuit. Lorsque son invité se retourne, mes yeux sont toujours enracinés dans ceux de Heath qui, visiblement, ne voit pas d'un très bon œil le fait qu'un inconnu m'observe dans cette tenue.

*En même temps, si tu avais pris la peine de me prévenir...*

Ses yeux se chargent d'une lueur dangereuse, possessive, qui m'amuse autant qu'elle me fait frémir. Je sens le regard de l'autre type sur moi, mais je ne l'observe pas, bien trop fascinée par la réaction de H. J'ai presque envie de rire – comme si un autre mec que lui pouvait m'attirer, me combler. Heath est parfois naïf, penser que je puisse me satisfaire d'un autre homme alors que je peux l'avoir, *lui*. C'est de la folie.

Quand, durant toute notre vie, on a désiré une personne et qu'elle est enfin à notre portée, on ne la laisse pas filer, peu important les raisons.

— Scarlett... murmure la voix pas si inconnue que ça.

Je sursaute légèrement avant de me tourner vers elle. Mon cœur rate un battement lorsque je reconnais cette tignasse à mi-chemin entre le blond et le châtain, ses yeux si clairs qu'on pourrait les confondre avec le plus bel océan du monde. Les traits de son visage ont gagné en maturité, désormais, on reconnaît aisément les airs familiaux entre lui et son frère.

— Owen, dis-je, légèrement gênée.

La situation pourrait prêter à rire pour de multiples raisons si nous étions dans un film.

La première ? Owen est mon ex.

La seconde ? J'ai couché deux fois avec son frère, aucune avec lui.

La troisième ? Je suis partie sans lui donner la moindre explication.

La quatrième ? Je suis amoureuse de son frère. Et enfin, une cinquième pour la route, je suis à moitié à poil devant lui.

*Sinon, tout va pour le mieux.*

Owen se lève et s'approche de moi d'une démarche assurée. Il dégage toujours ce même magnétisme, ce petit truc en plus que je ne saurais décrire. Un immense sourire étire ses lèvres alors qu'à peine arrivé à ma hauteur, il me prend dans ses bras. Les miens restent ballants, tombant de chaque côté de mon corps. Par-dessus son épaule, je lance un coup d'œil interrogateur à H, j'aimerais bien qu'on m'explique ce qu'Owen fout ici. Il ne répond pas, son regard haineux focalisé sur son frère.

Owen s'écarte de moi, ses mains remontent sur mes bras pour se déposer sur mes épaules. Il m'observe de la tête aux pieds et, bien que je n'aie jamais été pudique, je dois reconnaître que son regard légèrement insistant sur mes cuisses me met mal à l'aise. Il finit par planter ses yeux clairs dans les miens, un sourire nostalgique aux lèvres. Il ne semble pas m'en vouloir, ou alors a-t-il enfin appris à faire semblant ?

Dans mes souvenirs, Owen était un véritable livre ouvert, incapable de cacher la moindre de ses émotions. Tout ce qui lui passait par la tête se lisait sur son visage, dans ses yeux et dans ses mouvements. Aujourd'hui, son sourire révèle une joie intense de me revoir, je ne suis pas certaine de partager cela. Évidemment, je suis ravie de constater qu'il va bien, il est vrai qu'entre tout ce qu'il s'est passé, je n'ai pas pris la peine de demander des nouvelles d'Owen à son frère. Peut-être qu'au fond, c'était secondaire.

Notre relation, avec du recul, est sans aucun doute la plus malsaine que j'aie connue. On peut lui trouver bon nombre de défauts, la naïveté n'en a jamais fait partie. Il savait que j'aimais son frère, pourtant il s'accrochait à moi comme une moule à son rocher. Qui fait ça ? Qui reste en couple avec une fille qui ne l'aime pas comme il le voudrait ? Et puis, il aurait pu avoir toutes les nanas du monde, Owen était du genre populaire et franchement canon, les meufs lui couraient après par dizaines. Je n'ai jamais compris sa fascination pour ma personne, bien que je ne l'aie pas rejeté.

C'était mon meilleur ami et si sa bouche n'avait pas été scellée à la mienne quatre-vingts pour cent de mon adolescence, j'aurais même dit qu'il était comme mon frère. Sauf que je ne tape pas dans l'inceste, donc cette comparaison est carrément bizarre.

— Comment tu te sens ? demande-t-il. Heath m'a raconté ce qu'il s'est

passé, tu dois être... terrifiée.

Ce n'est pas le mot que j'aurais choisi. *Choquée* serait plus adapté. J'étais terrifiée face à mes parents. Ça, c'était de la terreur, la vraie, celle qui te paralyse, qui te démolit le bide. La terreur qui t'empêche de fermer l'œil la nuit, qui t'oblige à être sur tes gardes matin, midi et soir, sept jours sur sept. Celle qui te dicte tes actes, te coupe le souffle, te plonge dans un noir constant et horrifique. Ce que je ressens aujourd'hui, ce n'est pas de la terreur. À peine une légère peur, je me sens en sécurité avec H bien qu'il ait failli hier. Je sais qu'il donnerait sa vie pour la mienne, qu'il me protégera jusqu'à son dernier souffle et peut-être même après.

C'est ce qui différencie Owen de H. Lorsque mon père a essayé de me tuer, Heath n'a pas hésité à entrer chez moi pour comprendre la provenance de mes cris. Quant à Owen, il est parti chercher de l'aide. Si H n'était pas monté, je serais morte. Mine de rien, il a surpris mon père et a laissé le temps au sien d'arriver. Heath fonce, Owen réfléchit. Sauf que lorsque notre survie se joue à la seconde, on n'a pas le temps de cogiter.

— Je tiens le coup, déclaré-je assez vaguement pour ne pas le faire flipper.

Je me vois mal lui dire : « Bah écoute, frérot, avec du recul, je m'en tape le vagin par terre. C'était lui ou moi, et tu connais ma spécialité pour la survie. Si c'était à refaire ? Je n'hésiterais pas une seule seconde. Rien. À. Foutre. Tellement que je me suis envoyée en l'air avec ton frère cette nuit, tu vois, ça prouve que je ne suis pas si traumatisée que ça. C'est bon, tu peux rentrer chez toi du coup, que je puisse enfin décider de comment dire bonjour à H, tu sais, l'homme de ma vie. » Ce genre de discours je pourrais le tenir avec H, hormis la dernière partie – plutôt crever que de lui avouer que je me trouve dans la même situation que les nanas couillonnes dans les bouquins pour couillonnes. Il ne serait pas choqué pour un sou, après tout, *il tue des gens pour se nourrir !* Mais Owen ? Bordel, il ferait un arrêt cardiaque dans la seconde, le pauvre.

Il est trop pur, pas assez abîmé par la vie. C'est dingue de le constater d'ailleurs. Il a grandi avec un frère bousillé et une nana complètement folle. Et lui, il s'en est tiré totalement sain d'esprit. Qu'il me donne son secret !

Il hoche doucement la tête, sans quitter mon regard. Pour ma part, je jette un coup d'œil à H qui fixe les mains de son frère sur mes épaules. Il n'a toujours pas desserré les dents. Sa jalousie manifeste réveille mon bas-ventre, m'excite au plus haut point.

OK, très bien, je suis amoureuse de lui et alors ? Je l'ai toujours été ! Ce n'est pas pour autant que le jeu s'arrête, bien au contraire, je ne vais pas lui faciliter les choses. Quand le jeu s'arrêtera, on pourra donc dire que notre amour est bel et bien mort.

— Je suis là maintenant, on va trouver qui te fait ça, je te le promets.

*Hum hum, si tu le dis.*

Je capte enfin le regard de H, je manque de jouir comme ça, juste face aux puits sans fond qui lui servent de prunelles. Il n'est pas en colère, non, il est carrément fou de rage et... j'adore ça. OK, on est repartis pour une phrase tellement cliché que j'ai pu lire dans mes bouquins olé olé mêlant loups-garous – les mâles alpha, c'est oui ! – et humaines en chaleur : revendique-moi, bordel de merde !

— Je suis content de te revoir, reprend Owen.

Visiblement, il est aussi aveugle qu'autrefois. Sans rire, mon *eye contact* avec H est si chaud qu'il ferait fondre la banquise plus rapidement que le réchauffement climatique (une minute de silence réclamée pour les ours polaires !). On pourrait presque croire qu'on baise avec nos yeux, une nouveauté pour ma part, mais bordel ! C'est aussi bon que des préliminaires.

— Moi aussi, réponds-je en lui jetant un bref coup d'œil.

Je ne mens pas, il m'a vraiment manqué. Pas aussi intensément que Heath, mais tout de même. Alors qu'Owen pose de nouveau sa main sur mon bras, la patience de son frère se rompt. Il s'approche d'un pas déterminé, bousculant le tabouret où était installé Owen quelques secondes plus tôt au passage. Lorsqu'il arrive à notre hauteur, il ne prend même pas la peine de repousser la main de son frère, il m'attire vers lui d'un geste ferme, ses doigts sur ma nuque et, sans la moindre hésitation, il plaque ses lèvres sur les miennes.

Son geste, il faut le reconnaître, est un peu puéril et... inutile. Toutefois, je ne peux empêcher un sourire niais d'étirer ma bouche.

*C'est bon, je suis prête pour jouer dans la prochaine comédie de Noël...*

Sa paume claque mes fesses, me faisant sursauter, avant qu'il ne plaque mon bassin contre le sien. Il m'embrasse fermement, presque méchamment, comme pour me punir d'avoir laissé son frère me toucher. Je manque de rire. Une de ses mains malaxe ma fesse tandis que l'autre s'enroule autour de mes cheveux.

Et il m'embrasse, encore et encore, jusqu'à en avoir le souffle coupé.



Jusqu'à ce que ma vue se brouille. Jusqu'à ce que j'en tremble. Il m'embrasse avec tant d'avidité qu'une seconde, j'oublie la présence de son frère, juste à côté de nous.

Il rompt finalement le baiser avant de jeter un regard noir à Owen. Mon sourire s'efface lorsque je comprends que leur relation ne s'est absolument pas améliorée. Bien au contraire. Ils sont irrécupérables.

— Oh, murmure H, faussement soucieux, j'ai oublié de te parler de ce point. Désolé frérot.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 31.

## côtÉ sombre

*Scarlett – 22 ans*

Heath est sorti faire des courses et prendre des nouvelles de Rafael. Ce dernier n'a pas répondu au message de H depuis que nous nous sommes quittés la veille et que Raf a... effacé mon crime.

Bien que je ne connaisse pas Raf autant que H, je réalise que c'est inquiétant. Qui sait, il s'est peut-être fait arrêter par la police, avec un cadavre dans le coffre, c'est bof. Ou alors, le tueur à gages n'était pas seul et son complice est tombé sur Raf.

Je tourne en rond dans l'appartement. J'ai envie de bouger, n'importe quoi. Rester ici, sous le regard à la fois joyeux et penaud d'Owen, j'ai l'impression de devenir barge. Il ne m'aide pas beaucoup, je dois le reconnaître. Owen n'a pas décroché un mot depuis le départ de son frère, ou même avant. Il a simplement souri lorsque H a enfin cessé de m'embrasser, puis a soufflé des félicitations qui, étrangement, semblaient sincères. Je ne sais pas comment il fait. Je n'ai jamais été amoureuse d'Owen, toutefois, s'il venait à me balancer son bonheur à la gueule, je lui exploserais la figure à lui et sa pétasse. Une réaction parfaitement adéquate face à la joie d'un ex. Bien sûr, s'il est heureux, tant mieux, je suis ravie pour lui, mais tant que je ne le suis pas pleinement également, alors qu'il garde son bonheur loin de moi.

— Alors, toi et Heath... commence Owen sans prendre la peine de terminer sa phrase.

Je m'arrête net face à lui. Il me fixe avec un demi-sourire à la fois curieux et nostalgique. Étrangement, je ne vois aucune rancœur dans son regard. Il pourrait, je comprendrais sans mal. Mais après tout, à quoi m'attendais-je ? On parle d'Owen Cross, *aka* l'homme le plus foncièrement gentil que cette terre n'ait jamais portée. Bien sûr, je l'ai déjà vu se

comporter comme le dernier des connards, avec son frère et même avec moi. Mais généralement, c'était plus maladroit que méchant.

En le regardant ainsi, plongée dans ses yeux clairs, je me dis que tout aurait été plus simple si j'avais su l'aimer comme j'aurais dû. On aurait eu une belle baraque, avec un chien, genre un labrador ou un truc dans le style. J'aurais eu un boulot qui m'aurait plu, vraiment. Un job dans le droit pour défendre les mêmes qui ont vécu la même chose que moi ou encore dans le social pour les aider à avoir une famille d'accueil aussi cool que les Cross. J'aurais eu une vie tranquille avec lui, j'en suis certaine. Peut-être banale, mais je m'en serais accommodée. Parfois, la banalité, c'est suffisant.

Au lieu de quoi, je ne sais combien de personnes veulent me voir avec une balle entre les deux yeux – pour les moins sadiques d'entre elles. J'ai quitté mon job sans démissionner. Je ne suis pas certaine de vivre jusqu'à demain. J'ai tué un homme. On a assassiné mon meilleur ami et je n'ai même pas pu me rendre à son enterrement.

En bref, ma vie est un ramassis de merde ces derniers temps. Pourtant... Pourtant, je ne regrette pas d'être partie il y a maintenant cinq ans. Owen et moi on est faits pour être amis, tout au plus. Il reste cet homme qui existe dans le blanc alors que je perdure dans le noir. Je ne parle pas seulement de mes émotions, mais de ma vie en général. J'ai une fâcheuse tendance à attirer le chaos et la destruction autour de moi, certaines personnes y trouvent leur place, comme H ou moi. D'autres, comme Sasha ou Owen finissent par se faire bouffer par la noirceur qui émane de ma vie. Ils ne sont pas faits pour vivre dans les ténèbres, voilà tout.

— Terrain glissant, répliqué-je finalement.

Parce que je me vois mal parler de la relation étrange que j'entretiens avec H, encore moins avec Owen. Il ne comprendrait pas, après tout, comment pourrait-il ? Ce qu'il y a entre Heath et moi, c'est... indescriptible. Aimer au point de détester ou alors détester au point d'aimer... c'est incompréhensible aux yeux des autres. Même moi je ne suis pas certaine de saisir la complexité de notre relation.

Ce que je sais en revanche, c'est qu'avec lui, je suis moi-même. Je n'ai pas besoin de porter un masque ou de cacher celle que je suis pour lui plaire.

Je sais qu'il aime que je lui tiennne tête et j'adore quand il joue son connard.

Je sais qu'il me hait et je le déteste aussi.

Je sais que ça me rend heureuse d'être proche de lui, autant que ça me donne la gerbe.

Je sais qu'il aime être avec moi, autant qu'il rêve de me voir morte parfois.

Je sais qu'on se hante mutuellement.

Je sais que notre relation tourne parfois – souvent – à l'obsession.

Je sais qu'on se fait du mal pour se faire du bien.

Je sais qu'on se fait du bien pour se faire mal.

Je sais qu'on est réellement en vie seulement lorsqu'on est ensemble.

Et par-dessus tout, je sais qu'on s'aime comme ce n'est pas permis.

Et c'est ce genre de relation que je veux. C'est H que je veux. Rien à foutre de la baraque, du clébard, de la vie banale et tranquille. La tranquillité et la banalité, ça ne m'a jamais définie, ça m'a toujours fait chier.

— Votre relation, ou d'en parler avec moi ? demande Owen.

Je me laisse tomber sur le canapé en face de lui, non sans soupirer. Dans ma tête, c'est le chaos, s'il savait. Ça tourne encore et encore, mes pensées filent et défilent si rapidement que je n'ai ni le temps ni l'envie de m'attarder sur l'une d'entre elles. Ce matin, j'étais consciente que mon gris serait passager, que ce n'était qu'une question d'heures avant de basculer soit en blanc, soit en noir. J'aurais parié sur le noir après mes frasques de la veille. Visiblement, mon propre esprit n'a pas fini de me surprendre. Bloquée dans le blanc, je redeviens esclave de ma réelle folie. Les gens pensent à tort que c'est dans les phases dépressives que je suis la plus barge. Foutaises ou naïveté, je ne saurais dire. Les épisodes maniaques, ça, c'est le pire. Penser à la vitesse de la lumière. Avoir un projet fou devenant tellement obsédant qu'il vous traverse le crâne toutes les trois secondes, mais être incapable de vous focaliser dessus parce qu'un autre le dépasse juste après. N'en avoir rien à carrer de la personne en face de vous, encore moins de ses émotions. Se sentir meilleur que tout le monde et vouloir le crier sur tous les toits.

Personnellement, j'adore ça. Hormis quand je suis en noir... ou en gris. En fait, je n'aime le blanc que lorsque je suis en blanc. C'est limite déprimant.

Je soupire une nouvelle fois avant de me relever.

— OK, déclaré-je en tapant dans mes mains. Je vais avoir besoin d'un verre, je te sers quelque chose ?

— De l'eau, merci.

*Même ce qu'il boit est ennuyeux...*

Je me dirige vers la cuisine avant d'ouvrir chaque placard à la recherche de mon Saint Graal. Hors de question d'avoir ce genre de discussion sobre. Mais alors, vraiment *impossible*. J'ai toujours détesté la bipolarité. Je ne supporte pas l'idée de ne pas être réellement moi-même, d'être contrôlée par un trouble. Toutefois, si je dois être parfaitement honnête, je m'en suis servie à plusieurs reprises. Imiter le noir m'a permis d'esquiver des discussions houleuses, des situations qui auraient pu me faire exclure de mon lycée par exemple ou perdre Owen, Sasha et même H. Malheureusement, à force d'en jouer, ceux qui me connaissent vraiment ont appris à distinguer le vrai du faux noir. Owen fait partie de ces personnes, qu'importent les années. Alors, me planquer derrière la bipolarité, c'est mort. Autant tenter l'alcool.

Je finis par tomber sur une bouteille de ce bon vieux Jack Daniel au fond du placard et après m'en être saisie, je retourne dans le salon. Owen me fixe, un sourire amusé aux lèvres.

— Toujours aussi tête en l'air, murmure-t-il plus pour lui que pour moi.

Il me faut quelques instants pour me souvenir de sa requête. Je jure avant de déposer la bouteille sur la table basse et de retourner chercher son verre d'eau. En même temps, quelle idée de boire de l'eau ?

Lorsque je reviens, je lui donne sa flotte, puis attrape ma boisson et m'installe à l'autre bout du canapé. Je bois à même le goulot une bonne gorgée, puis fais face à mon ex-petit copain.

— J'ai couché avec H, déclaré-je de but en blanc.

Pourquoi passer par quatre chemins ? Owen est loin d'être débile, et puis la démonstration de Heath tout à l'heure ne laisse pas beaucoup de suspense. Pour autant, je ne suis pas certaine de parler d'hier soir. Bien que je mente souvent – très souvent, je l'avoue – je n'ai jamais apprécié mentir à Owen. Pour ma défense, ce n'est pas ma faute. J'aime duper pour ne pas avoir à affronter la réalité. C'est un moyen comme un autre de me protéger.

— J'avais cru comprendre que c'était bien plus qu'une histoire de cul, rétorque-t-il.

Étrangement, sa voix est calme, posée, sans animosité. Qu'il me donne son secret !

— Je ne te parle pas d'aujourd'hui.

Je prends une nouvelle gorgée sans oser le regarder dans les yeux. Non

pas que j'aie honte, pas maintenant du moins. Simplement, je ne suis pas prête à assumer de le voir souffrir. La trahison est un sentiment que je ne connais que trop bien et à mon sens, c'est certainement le pire de tous. On n'est jamais trahi par nos ennemis. Non, elle vient de ceux qu'on aime, ceux en qui on tient. Nous ne sommes pas surpris quand la connasse du bahut ou du boulot nous fait un coup de pute, en revanche, quand notre petite amie couche avec notre propre frère... C'est ce que j'appelle le *high level* de la trahison.

— Explique.

Sa voix se fait plus tendue, presque douloureuse. Je lève rapidement les yeux vers lui – mauvaise idée. Il n'ose même pas me regarder. Ses iris sont focalisés sur son verre qu'il tient si fermement entre ses doigts que je crains qu'il ne le casse.

— La nuit de mon départ... commencé-je avant de prendre une nouvelle gorgée. Il y a eu du bruit au rez-de-chaussée. Je suis descendue pour voir si tout allait bien. H avait bu et on s'est disputés...

— Et vous avez baisé, me coupe-t-il fermement.

Je hoche doucement la tête avant de boire de nouveau.

— On a baisé, confirmé-je.

— Pourquoi ? demande-t-il. Pourquoi avec lui et pas avec moi ?

Je manque de rire face à l'absurdité de sa question. À cet instant, il me fait penser à un môme. Un caprice digne d'un enfant de cinq piges, du genre « Mais euh, pourquoi il a eu le camion et pas moi euh ? », les larmes et la morve en moins. Et je déteste les gosses capricieux. Résultat ? Mon filtre est parti en vacances sur Pluton, plus de pitié.

— Parce que j'étais amoureuse de lui.

*Bon, ça, c'est dit.*

— Et pas de moi ? s'insurge-t-il.

*Tu te fais du mal pour rien, Owen, arrête...*

— Ne prends pas cet air surpris, contré-je vivement. Même un aveugle l'aurait vu ! Et toi aussi tu l'as vu, tu l'as toujours su, tu as juste préféré fermer les yeux.

Il renifle avec dédain tandis que j'avale une nouvelle gorgée. Toutefois, je repose la bouteille. Étrangement, j'ai la tête qui tourne. J'ai une tolérance à l'alcool qui ferait pâlir de jalousie n'importe qui, pourtant, j'ai déjà l'impression d'être saoule.

— Non, j'étais seulement amoureux de toi, Scarlett. Je pensais que ce

n'était qu'un désir passager, qu'est-ce qu'il aurait bien pu t'apporter de plus que moi ?

Ma vision se brouille de plus en plus. Je lève une main tremblante vers mes yeux et l'observe sous toutes ses coutures. J'ai l'impression que mes mouvements sont au ralenti, tout comme mon cerveau. J'entends à peine Owen qui poursuit son monologue.

— Il ne t'aimera jamais comme moi, crache-t-il. Moi, je t'aime vraiment. Tu es le centre de mon monde, j'aurais tout fait pour toi.

Je m'affale un peu plus sur le canapé alors que ma bouche devient pâteuse. J'ai l'impression de flotter et... je n'aime pas du tout ça. Je tourne tant bien que mal la tête vers Owen, j'ai la sensation qu'elle pèse des tonnes.

Je distingue à peine sa silhouette en mouvement. C'est seulement lorsque je sens son souffle sur mes lèvres que je comprends qu'il s'est considérablement rapproché de moi, jusqu'à réduire toute distance.

— Mais tu n'as jamais su faire les bons choix, mon amour.

Il glisse ses doigts dans mes cheveux, passant une mèche rebelle derrière mon oreille. Je tente de lever les bras pour le repousser, cependant j'en suis incapable, mon corps ne me répond plus. Mon souffle s'alourdit sous la panique alors que les battements de mon cœur s'accélèrent.

— Qu'est-ce... Qu'est... ce... que... que... tu as... fait...

Je cherche mes mots, incapable de prononcer une phrase complète sans que ma langue me lâche. J'ai l'impression qu'elle gonfle dans ma bouche, m'empêchant par la même occasion de respirer. Ma tête tourne de plus en plus vite alors que je me répète inlassablement que ce n'est pas Owen, il n'aurait jamais fait ça.

— Je te protège de toi, mon cœur. C'est ça l'amour, le vrai. Ce n'est pas te protéger des autres, comme le fait mon écervelé de frère, non... Toi, tu dois être protégée des monstres dans ta tête. Ils t'obligent à prendre des décisions absurdes.

J'ai envie de lui hurler qu'il est devenu fou. Qu'aucun de ses propos n'est cohérent. Mais ma langue, tout comme le reste de mon corps, ne me répond plus. Je sens ses lèvres se poser sur mon front. Ce contact me dégoûte, j'ai l'impression qu'un inconnu me touche. Ce mec-là... Ce n'est pas Owen. Ce n'est pas celui que je connais.

Ce n'est pas le Owen qui m'apportait des jus d'orange pour me remonter le moral. Le même qui construisait des cabanes avec des couvertures et des

coussins pour me rassurer. Le même qui pouvait passer des heures à fixer le plafond avec moi. Ni celui qui pouvait m'écouter parler de tout et surtout de rien toute une journée. Ce n'est pas la même personne qui me prenait dans ses bras lorsque je faisais un cauchemar. Ni celui qui a passé toutes ses nuits avec moi pour que je puisse trouver un semblant de repos. Je ne veux pas croire que c'est avec cet homme que j'ai partagé mon premier baiser et toutes ces après-midi au skatepark. Je ne veux pas que ce soit lui qui m'ait dit « je t'aime » pour la première fois.

Non, il n'a pas le droit de tout gâcher. J'ai passé ma vie à idolâtrer Owen Cross. Cet homme si parfait, la personnification du vrai blanc, pas celui que je noircis par ma seule présence. Il était un modèle, le genre de but à atteindre pour être enfin achevé. Il n'a pas le droit de m'enlever ça. Parce que s'il s'avère que tout cela est vrai et pas seulement un cauchemar ou une blague de goût médiocre, alors... alors il n'y a plus d'espoir.

Owen, c'était ma foi en l'humanité. Après tout ce que j'ai vécu, plus d'une fois j'ai voulu mettre tous les êtres humains dans le même sac. Ils m'ont tous fait souffrir, alors pourquoi mes nouvelles rencontres seraient différentes ? Pourtant, il y avait toujours cette petite voix dans ma tête qui me rappelait qu'Owen n'était pas comme ça et que si lui pouvait être bon, alors pourquoi pas les autres ?

— Tu m'aimes, Scarlett. Tu m'as toujours aimé, tu as juste besoin de temps pour t'en rendre compte. Et je comprends, tu sais ? Les anges sont souvent attirés par les démons, c'est normal, la soif d'aventure ne connaît pas de limites. Tu as juste besoin de frisson et je vais t'en donner, je te le promets.

Mes yeux se ferment doucement, bien que je tente de résister, mes paupières sont trop lourdes. Il y a quelques instants encore, je pensais flotter sur un nuage, désormais j'ai l'impression de peser des tonnes. Comme une pierre jetée à l'eau, je coule dans les tréfonds de mon esprit sans pour autant perdre contact avec la réalité.

Je prends conscience de l'air qui se déplace autour de moi, bien avant de sentir ses mains sur mon corps. Une larme roule sur ma joue, elle aussi semble lourde. Elle me brûle comme de la lave tandis que l'appréhension me noue l'estomac. Serait-il capable de me violer ? L'ancien Owen n'aurait jamais fait ça, mais dans un sens, il ne m'aurait pas droguée non plus. Je ne connais pas cet homme, je ne sais pas de quoi il est capable et quelque part, au fond de mon esprit, une petite voix me souffle que rien de tout ceci n'est



réel.

Mon imagination, pour déformer ce qui est peut-être vrai, crée un monde parallèle. Un monde où je n'aurais pas tué cet homme dans la ruelle. Un univers où il ne m'aurait pas tuée non plus, simplement assez blessée pour me plonger dans le coma, et tout ceci serait le fruit de mon imagination tordue en attendant mon réveil... ou ma mort.

*Pitié, faites que ce soit le cas.*

Je sens qu'Owen me soulève avec une infinie délicatesse qui contraste avec ses actes précédents. Sa folie me fait peur. Je suis totalement flippée. Il me semble que je ne l'ai jamais été à ce point.

Il m'installe sur ce qui paraît être une chaise, je tente d'ouvrir les yeux pour confirmer mes soupçons, mais j'en suis incapable.

— Je deviendrai Heath, si tu le souhaites, si c'est ce dont tu as besoin. Je serai lui. Tu te rends compte de ce que je suis prêt à faire pour toi, mon amour ?

Il glisse une nouvelle fois ses doigts dans mes cheveux avant de caresser ma lèvre inférieure, s'attardant sur mon piercing.

— Cependant, nous ne pouvons pas être deux, poursuit-il plus froidement. Sais-tu ce que ça veut dire ?

*Non Owen, pas ça. Pas lui. Fais ce que tu veux de moi, mais ne lui fais pas de mal.*

— Il ne doit en rester qu'un. Tu ne pourras jamais m'aimer pleinement s'il rôde. Il ne te laissera pas m'aimer, il ne l'a jamais fait. Il doit mourir pour que nous puissions être heureux. Je sais que tu ne comprends pas encore, mais ça viendra. Il t'a empoisonnée avec son faux amour, je te promets de te guérir.

Je pleure. Je pense que c'est la première fois que je chiale en blanc. Je ne saurais dire si mes larmes coulent ou si c'est seulement dans ma tête. Ce que je sais en revanche, c'est que je préférerais mourir mille fois que de ressentir ce que je ressens actuellement.

*Pitié, pitié, pitié, je t'en supplie, je ferai tout ce que tu veux Owen. Je trouverai le moyen de t'aimer, je te le promets, mais ne lui fais pas de mal, pitié.*

— Dors, mon amour, je te retrouverai, même en enfer...

Il ne faut que quelques secondes à mon cerveau embrumé pour me souvenir de cette phrase.

Owen a tué Sasha.

Owen va tuer H.

Owen est devenu fou.

Et c'est dans le chaos et les suppliques de mon cœur meurtri ainsi que de mon âme en perdition que Morphée m'accueille froidement, comme si lui non plus ne voulait pas me voir sombrer dans le sommeil. Mes dernières pensées s'envolent vers H, espérant qu'il tarde encore pour rentrer, assez pour que je me réveille et que je puisse le prévenir lorsqu'il franchira la porte. Qu'il puisse fuir, qu'il m'abandonne. Je lui ordonne de survivre.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 32.

# elle va m'aimer

*Heath – 25 ans*

Dans l'ascenseur qui mène à mon appartement, je bouillonne. J'ai passé bien plus de temps que prévu à retrouver Raf qui se bourrait la gueule dans un bar dans le Queens. J'aurais pourtant dû m'en douter, aujourd'hui ça fait sept ans jour pour jour qu'il a quitté Aelys sans prendre la peine de lui dire au revoir.

Contrairement à Scar qui est partie pour des raisons qui me paraissent encore floues – en même temps, rien n'est clair avec cette nana – Raf s'est tiré pour protéger Aelys. Il n'a jamais pris la peine de me raconter les tenants et les aboutissants de son histoire avec elle. Je l'ai connu alors qu'il venait de quitter Los Angeles et accessoirement Aelys. Il était au fond du trou, mais quand je lui ai demandé pourquoi il ne la recontactait pas, il est resté vague.

Ce n'est pas un secret, lorsqu'on connaît Raf, on sait qu'il a morflé. C'est carrément écrit sur son visage, mais les seules personnes qui connaissent vraiment son passé, c'est son père, mort et enterré, et Aelys, un fantôme d'antan que je ne suis pas certain de vouloir connaître. Il n'y a qu'un type de femme pour anéantir autant un homme et j'en ai assez d'une dans mon entourage.

Quoi qu'il en soit, c'est un rituel pour Raf, se bourrer la gueule à chaque anniversaire de rupture pour oublier qu'il a perdu la femme de sa vie. J'aurais dû savoir où chercher. Je n'aime pas l'idée que Scar soit restée seule avec mon frère. Il serait capable de lui retourner le cerveau.

Je ne connais que trop bien la force de persuasion d'Owen et... on s'est enfin trouvés avec Scar, nous avons enfin une chance. Je ne veux pas que mon frère foute tout en l'air. Dès lors que je lui ai ouvert la porte au petit matin, j'ai regretté mon choix de l'avoir appelé. Peut-être parce qu'on avait

enfin couché ensemble avec Scar. Peut-être car, sans un mot, elle m'avait dit tout ce qu'elle ressentait cette nuit. Je ne veux pas perdre ça. Notre relation bancale, étrange, à la limite du malsain, c'est tout ce qui a de l'importance pour moi et je sais que si Owen le décide, il a le pouvoir de tout foutre en l'air.

J'espère que le message est passé ce matin. Scarlett est à moi, je ne laisserai personne se mettre entre nous, pas même mon propre sang. J'ai grandi maintenant, je ne suis plus ce frêle garçon que son jumeau a le pouvoir d'impressionner. Je ne suis plus le genre de personne qu'on émeut.

Quand je rentre dans mon appartement, je suis frappé par le silence. Même la télévision est éteinte. Je balance ma veste dans l'entrée avant de rejoindre le salon. Mon palpitant s'arrête net lorsque je vois Scarlett, attachée sur une chaise, au milieu de la pièce. La tête penchée en avant, elle semble inconsciente. Je me précipite vers elle, le cœur au bord des lèvres.

— Scarlett !

Alors que je ne suis plus qu'à un pas d'elle, quelque chose appuie vivement sur ma nuque. Je reconnais sans mal le canon d'une arme, ce n'est pas la première fois qu'un lâche essaie de me coller une balle dans mon dos. Toutefois, d'ordinaire, Raf est présent pour couvrir mes arrières. Il a cet instinct étrange, cette espèce de sixième sens pour sentir la merde avant qu'elle n'arrive. Sauf aujourd'hui. Aujourd'hui, il a noyé cet instinct dans l'alcool, et il comate actuellement sur son canapé. Je lève les mains en l'air, cherchant mon frère du regard. Du coin de l'œil, je vois Scar qui commence à doucement s'agiter, ce qui m'arrache un soupir de soulagement. Elle est en vie.

— Je n'avancerais pas plus à ta place.

*OK, celle-là, je ne l'avais pas vue venir.*

Je me crispe en reconnaissant la voix d'Owen. Je ne l'aurais pas deviné, c'est certain, mais désormais, toutes les pièces du puzzle s'emboîtent peu à peu.

— Que lui as-tu fait ? demandé-je sans détourner le regard du corps de Scar.

Ses yeux s'ouvrent puis se referment dans la seconde qui suit. Elle essaie de relever la tête, sans grand succès puisqu'elle retombe l'instant suivant.

Je vais le tuer.

— Elle s'en remettra. Installe-toi, mon frère, nous devons parler.

De sa main libre, il m'indique la chaise à côté de celle de Scarlett. Pour

autant, je ne bouge pas, cherchant une porte de sortie. J'ai plusieurs armes planquées dans mon appartement, seulement la plus proche se trouve sous la table basse du salon, il aura largement le temps de faire de mon dos une passoire. Je pourrais essayer de lui subtiliser son arme, mais les chances qu'il tire avant sont énormes. Je ne peux pas prendre le risque d'être blessé, sans quoi Scarlett se retrouvera sans défense face à mon frère. Je sais aussi que si je m'assieds, je scelle certainement mon destin, *notre* destin.

Une petite voix dans ma tête me rappelle qu'il s'agit d'Owen, mon frère. Il ne tirera pas, pas sur moi, pas sur Scar. Non pas par manque de courage, mais parce que ce n'est pas lui. Toutefois, celui que je connais, celui avec qui j'ai partagé le ventre de notre mère, n'aurait pas drogué Scarlett. Bordel, non, il n'aurait pas touché à un seul de ses cheveux.

— J'ai dit : assis ! hurle mon frère.

Scarlett finit par complètement ouvrir les yeux. Elle tourne la tête de gauche à droite avant d'essayer de bouger les bras. Peine perdue. Une corde lie ses jambes aux pieds de la chaise tandis que ses mains semblent attachées dans son dos.

Elle plante ses yeux d'une infinie beauté dans les miens. Rien qu'à croiser son regard, je constate qu'elle n'a pas encore quitté la phase maniaque. Je ne saurais dire si c'est bien, ou tout l'inverse. Scarlett est capable de grandes choses dans cet état. Catastrophiques ou au contraire, grandioses. Si elle parvient à canaliser ses pensées plus de quelques secondes, alors peut-être que c'est elle qui nous sortira de là.

D'un pas tendu, j'avance vers la chaise, juste à côté de celle où Scarlett est attachée. Elle me suit du regard, une lueur paniquée dans les yeux. J'essaie de paraître le plus serein possible, mais en réalité, je ne sais absolument pas comment nous allons nous en sortir.

Dans ma tête, c'est le chaos. Malgré tout, je n'arrive pas à comprendre pourquoi mon frère nous fait ça. Est-ce lui qui a mis une prime sur Scarlett, ou profite-t-il seulement de la situation ?

Je m'installe le plus lentement possible, cherchant encore une solution. Dès que je serai attaché, nos chances de sortir d'ici en vie se réduiront de moitié. À peine me suis-je assis qu'Owen passe dans mon dos, son arme toujours braquée sur moi. Il attache des menottes à mes poignets avant de repasser devant nous.

— Pourquoi ? murmure Scarlett.

— Tu connais déjà la réponse. Je pense que le comment t'intrigue

davantage, non ? Commençons par le commencement...

*Owen – 25 ans*

J'attrape une chaise que je traîne sur le parquet pour la positionner face à eux. Mon regard reste focalisé sur Heath, je sais que Scarlett ne tentera rien de stupide. Elle m'aime trop pour ça. Bien sûr, elle ne s'en rend pas encore compte, j'ai été trop gentil avec elle. Maintenant, j'ai compris, Scarlett n'a pas envie qu'on soit cool avec elle, elle veut un connard. Ce n'est pas grave, je l'aime assez pour changer.

Heath ne modifierait rien pour elle. Son amour a des limites, contrairement au mien, Scarlett le comprendra avec le temps. Je lui offrirai la vie qu'elle souhaite au fond de son cœur, et elle m'aimera pour ça. Elle me remerciera tous les jours de l'avoir libérée de l'emprise malsaine de mon frère.

— Tout a commencé quand tu es arrivée à la maison, mon amour. Je faisais tout pour toi, mais tu ne voyais que mon frère. Ça me rendait dingue ! Tu n'avais pas besoin d'un lâche dans ta vie, à cette époque tu ne comprenais pas à quel point il était faible, alors j'ai dû aviser. Payer Kevin pour qu'il s'en prenne à Heath était d'une facilité déconcertante. Je volais l'argent des parents et je te faisais accuser.

Comment mes chers parents auraient-ils pu remettre en cause ma parole ? Heath a toujours su s'attirer des problèmes, alors que moi, j'étais l'enfant parfait. Je *suis* parfait ! Heath n'était qu'une merde sur un trottoir, Scarlett devait le comprendre.

C'était sans compter sur son besoin maladif de l'aider. Je n'avais pas prévu qu'elle se reconnaisse en lui, je n'avais pas prévu que la douleur de mon frère résonne en elle. Ma Scarlett a tout l'air d'aimer souffrir. Je suis sûr que chacun des hématomes de mon frère, chacune de ses réactions, lui rappelait ce qu'elle avait vécu. Et pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de l'aider. Peut-être avait-elle pitié ?

Quoi qu'il en soit, ça n'a pas eu l'effet que je recherchais. Pourtant, j'ai préféré continuer. Parce que je connais Heath. Il se sentait faible et par conséquent, aucunement légitime d'approcher Scarlett. Mon frère a toujours eu cette envie, voire ce besoin, d'être le héros de l'histoire. Néanmoins,

face à Kevin, il était la victime. Comment aurait-il pu protéger Scarlett s'il n'arrivait pas à se secourir lui-même ? Alors, en effet, il ne chutait pas dans l'estime de ma Scarlett, mais lui se tenait éloigné pour ne pas paraître faible à ses yeux.

— Quand il t'a rejetée, j'ai cru que ce serait plié. Après tout, je te connais, je sais que tu n'es pas du genre à courir après qui que ce soit. Lorsque tu m'as embrassé, j'ai su que j'avais gagné une bataille, mais pas la guerre. Je voyais les regards que vous échangeiez. Et cette haine qui doucement s'installait, parce que c'était plus simple de se haïr plutôt que de s'aimer, pas vrai ?

J'ai détesté cette période ! Scarlett était à moi, pourtant j'étais parfaitement conscient que chacune de ses pensées était dirigée vers Heath. Je savais que quand elle m'embrassait, elle rêvait que ce soit lui qui y réponde. Parfois, la nuit, lorsqu'elle dormait, elle murmurait son prénom en se blottissant contre moi. Chaque fois je serrais les dents, persuadé qu'à force de se faire la guerre, ils finiraient par oublier qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre.

Après tout, j'avais un avantage certain. Nous étions ensemble, elle s'endormait dans mes bras, elle m'embrassait, elle me tenait la main dehors... Bref, tous ces trucs que font les gens en couple.

Scarlett n'a jamais eu la même conception du couple que le reste du monde. Pour elle, être avec quelqu'un n'implique pas forcément d'avoir des sentiments. Je l'ai compris bien plus tard, bien *trop* tard. C'était surtout une solution pour qu'on lui lâche la grappe. Puisqu'elle n'était pas comme les autres, puisque tout le monde s'attendait à un faux pas de sa part, se mettre en couple était principalement une façon de prouver qu'elle pouvait être stable. Ce n'était qu'une façade pour cacher ses réels désirs qui, à coup sûr, auraient prouvé au monde entier l'étendue de sa folie.

Il faut un certain mal-être pour aimer avec autant d'intensité, avec autant de douleur. Si elle avait aimé Heath à la vue de tous, tout le monde n'aurait eu d'yeux que pour elle – et pas dans le bon sens du terme. J'étais la façade qui lui permettait de planquer ses sentiments. Je ne veux plus de ça, désormais, elle m'aimera moi et seulement moi, comme elle aurait dû le faire depuis le premier jour.

Je lui ai tout donné, moi ! J'étais là dans les moments en blanc, j'étais là pour ceux en noir. Je lui ai tenu la main quand elle avait peur, je l'ai empêchée de me repousser lorsqu'elle ne se trouvait pas à la hauteur de



mon amour. J'ai mis ma vie entre parenthèses pour elle ! C'est moi qu'elle aurait dû aimer, et s'il faut que je lui retire son libre arbitre pour qu'elle le comprenne, qu'il en soit ainsi.

— J'ai tout fait pour toi, tu m'entends ? Tout ! Et pourtant, tu t'es comportée en parfaite salope. Cette nuit-là, je t'ai entendue sortir du lit et je t'ai suivie. Je vous ai regardés du haut des escaliers. Tu t'es toujours refusée à moi, pourtant, tu l'as laissé te baiser comme une chienne, te traiter comme telle ! Il n'y avait rien d'amoureux dans votre acte, c'était répugnant.

Scarlett secoue la tête sans détourner son regard perdu du mien. Je me rappelle de cette nuit comme si elle datait d'hier. Je me souviens des gestes de Heath, des gémissements de douleur de Scarlett, des soupirs satisfaits de mon frère. Cet enfoiré l'a baisée, elle souffrait et il aimait ça. Elle avait mal et pourtant, elle se laissait faire, à aucun instant elle ne l'a repoussé. Je revois les traits de son visage, son appel à l'aide silencieux. Une part de moi voulait intervenir, cesser ce massacre, mais l'autre, la principale, aimait la voir souffrir, agoniser sous les coups de reins de Heath. Je ne cessais de me répéter qu'après ça, elle ne serait plus en mesure de l'aimer.

Il l'a souillée. Il n'a fait preuve d'aucune douceur, d'aucune empathie. Il a été égoïste, elle lui a tout donné et lui n'a pensé qu'à son plaisir. Comment aurait-elle pu le regarder en face après ça ?

— Cette nuit-là, tu as demandé à Scarlett pourquoi elle s'endormait dans mes bras alors qu'elle t'a toujours aimé, déclaré-je en regardant Heath. Je me suis souvent posé la question, tu sais ? Elle a tourné encore et encore dans ma tête durant toutes ces années. Je me disais « si elle ne pouvait pas avoir Heath, pourquoi ne pas être restée célibataire ? » Désormais, j'ai la réponse. J'étais un fichu pansement. Je n'ai pas servi à grand-chose finalement, elle a juste caché la plaie pour qu'elle ne s'infecte pas, mais ma présence n'a jamais servi de point de suture.

Heath m'observe avec une expression indéchiffrable. Seul son regard parle pour lui : le vide, le néant. J'ai envie de lui hurler que c'est sa faute. Il a empoisonné l'amour de ma vie, il me l'a volée.

Sans Scarlett près de moi, la vie n'a aucun sens. Depuis son départ, j'existe seulement dans le but de la retrouver. J'ai monté une entreprise afin d'être en mesure de l'assumer financièrement pour qu'elle puisse se consacrer à l'écriture comme elle le faisait avant. J'aimais tellement la regarder griffonner dans ses journaux, assise en tailleur sur le lit, ses cheveux blonds encadrant son visage angélique. Elle aussi aimait que je la

mate. En réalité, elle aime être le centre de l'attention, que le monde tourne autour d'elle et pour ça, elle est prête à tout, quitte à jouer sur plusieurs tableaux. Elle aime plaire, qu'on la remarque, elle a besoin d'exister à travers les autres.

Elle apprendra à se contenter de mes yeux.

Scarlett est un joyau, une pierre si précieuse qu'elle a une valeur inestimable. Lorsqu'on possède un trésor si rare, on ne laisse personne la contempler par peur d'attiser la jalousie et d'attirer les voleurs. Quand elle sera à moi entièrement, corps et âme, je la garderai précieusement cachée. Après tout, ne dit-on pas que pour vivre heureux, il faut vivre cachés ? Elle est mon monde et bien plus que ça encore. Je refuse qu'un autre homme l'approche de nouveau, la souille par sa simple présence, gâche sa pureté par un regard.

— J'ai mis une prime sur toi, mon amour. Je m'excuse. Je le devais. Heath devait te retrouver, tu devais comprendre par toi-même qu'il n'était pas fait pour toi, que tu serais bien mieux avec moi. Malheureusement, je n'ai pas su me montrer assez patient – ou peut-être l'ai-je trop été, finalement. Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, la prime est levée, tu es en sécurité désormais, grâce à moi. Nous allons pouvoir être heureux.

Je pointe mon arme vers Heath, je sais que c'est la dernière chose qu'il me reste à faire. Mon premier plan a échoué, mais je savais que revenir dans sa vie, comme une fleur après de si longues années, n'aurait rien changé. En me revoyant, elle aurait cherché à retrouver mon frère, c'était certain. Je devais faire quelque chose de plus grandiose, afin de l'impressionner. Je voulais lui montrer que moi aussi, je pouvais me comporter comme un connard si c'était ce qu'elle souhaitait.

Croyez-le ou non, je ne suis pas heureux de devoir tuer mon frère. Même après tout ce qu'il a fait, je ne voulais pas en arriver à des extrêmes pareils. Tuer ce Sasha m'a déjà beaucoup coûté, mais il mettait à mal mon plan, il éloignait Scarlett de Heath. Elle devait comprendre qu'aucun homme ne l'aimerait aussi fort que moi, sinon, pourquoi aurais-je fait tout ça ?

— Attends !

Je me tourne vers Scarlett qui m'observe avec... amour. Mon cœur rate un battement. Je reconnais ce regard, je le reconnaîtrais entre mille, c'est ainsi qu'elle observait Heath lorsqu'on était adolescents. Je ne parviens pas à me détacher de ses yeux si profonds, de sa beauté angélique. Même avec toutes les modifications – que je trouve hideuses d'ordinaire – qu'elle a

apportées à son corps, elle est magnifique. Elle n'a aucune imperfection physique. Je dois encore modeler certains aspects de sa personnalité, quitte à la briser pour la reconstruire, toutefois ce n'est qu'un détail, nous aurons tout le temps pour ça.

— Oui, mon amour ?

Je sais ce qu'elle veut. Bien sûr, elle ne souhaite pas voir mon frère mourir, moi non plus, mais c'est une étape inévitable. Je dois le faire pour que nous puissions être heureux. Pour qu'elle m'aime moi et seulement moi.

— Tu ne penses pas..., commence-t-elle, avant de marquer un temps de pause, cherchant ses mots. Tu ne penses pas qu'il devrait voir notre amour ? Il devrait voir que toi, tu as réussi là où il a échoué. Toi, tu me rendras heureuse, pas vrai ?

Je hoche vivement la tête.

— Il devrait le voir, pour qu'il se rende compte de son échec, qu'il souffre comme tu as souffert, n'est-ce pas ?

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 33.

# plus rien de drôle

*Scarlett – 22 ans*

Il m'observe de ses grands yeux songeurs. Je suis obligée de déployer toute mon énergie pour ne pas rire. Non pas que la situation prête à la rigolade, bien au contraire, simplement je le pensais un peu moins naïf.

Il a monté un plan tiré par les cheveux qu'il perpétue depuis l'enfance et pourtant, il est si mal préparé à toute esquive de ma part. La partie la plus atteinte de mon cerveau essaie de prendre la situation à la légère, toutefois la part de moi la plus rationnelle se rend compte de tout ce qu'il a accompli jusqu'ici, et être positive m'est de plus en plus difficile.

C'est comme si toute sa vie, il avait prémédité cet instant. Celui où, rongé par sa folie, il se retrouverait au pied du mur, un flingue braqué en direction de son frère, son jumeau, son propre sang. H n'a pas décroché un mot, il est sans doute aussi – voire plus – déboussolé que moi. Merde, c'est son frère.

Naïvement, on a toujours cru qu'Owen était assez fort pour supporter *notre* folie. Nous savons désormais qu'Owen est en grande partie responsable de l'instabilité de son frère jumeau. Et ça, c'est un putain de choc.

Je n'arrive pas à croire que je n'aie rien vu. Bêtement, je pensais qu'on ne pouvait pas manipuler une manipulatrice, je me suis visiblement plantée. Parce que c'est ce qu'il a fait. Toute notre vie se résume aux manœuvres d'Owen. À ce stade, il pourrait me dire qu'il a scié la branche de l'arbre pour qu'elle casse et qu'Archie tombe de la table à langer, je ne serais même pas surprise. C'est tellement gros que j'ai eu du mal à y croire. Un instant, je me suis dit qu'il se foutait de nos gueules.

Et puis j'ai vu son regard.

Pour la première fois, j'ai vu une lueur que je n'avais jamais vue briller

dans ses yeux : la sincérité. Je ne m'étais jamais rendu compte de son absence, pour moi Owen était un mec bien, le summum de la perfection, pourquoi lui aurais-je cherché des défauts ? Aujourd'hui, je vois tout sous un autre angle et tout s'emboîte parfaitement.

Pourquoi un lycéen s'en serait pris à un collégien sans histoire, qui ne venait pas d'une famille extrêmement riche ? Pourquoi parmi tous les élèves du collège et même du lycée, Kevin et sa bande avaient choisi Heath comme victime ? Maintenant que je sais, je comprends mieux.

Aussi, pourquoi Owen, avec son statut de populaire du bahut, n'était jamais intervenu ? Pourquoi monsieur et madame Cross étaient si certains que c'était H qui volait leur argent ? Pourquoi pas moi, ou même Owen ? J'étais une presque inconnue, j'aurais dû être montrée du doigt en premier. Pourtant, quoi qu'il se passait dans la famille Cross, H était l'auteur des méfaits. Logique, puisque Owen s'assurait que son propre frère n'ait aucune chance de se défendre.

Du plus loin que je me souviens, Heath a toujours été une tête brûlée, c'est ce qui me plaisait tant chez lui. Aujourd'hui, il est certes plus réfléchi, mais au fond, je sais qu'il n'a pas perdu sa fougue. Quoi qu'il en soit, il avait un don inné pour s'attirer des emmerdes. Peu importaient ses intentions, ses actes, de la bêtise la plus ridicule à la connerie la plus magistrale, tout tournait toujours au vinaigre pour lui.

C'était facile de l'accuser. Moi la première, j'étais persuadée qu'il finirait par mal tourner. Dans une autre ville, moins paumée que Fargo dans le Dakota Du Nord, H aurait fini dans un gang ou une connerie dans le genre, c'est certain. Et je ne le juge pas, j'étais la première à foutre la merde plus tard. Nous n'avions que ça à faire là-bas. Néanmoins, tout le monde connaissait la réputation de Heath Cross et – avec tout l'amour que je leur porte – monsieur et madame Cross n'avaient pas davantage foi en leur fils que le reste de la ville. Ils l'aimaient, c'est certain, mais eux aussi pensaient qu'il finirait mal. Owen n'a pas dû se fouler énormément pour le rendre coupable aux yeux des autres. Pour ma part, je n'en avais pas grand-chose à faire, je le reconnais. Pour être parfaitement franche, je pensais également qu'il volait cet argent pour le donner à Kevin. Un genre de racket, ça aurait expliqué les passages à tabac qu'il recevait quotidiennement. Une espèce de démonstration de force pour pas que H oublie la thune. Ce n'était pas aussi tiré par les cheveux que d'imaginer Owen payer ces gars pour faire de la vie de son frère un cauchemar, dans le seul but de le voir baisser dans mon

estime.

En plus, il s'est produit l'effet inverse. J'avais du respect pour H, de la compassion aussi. Parce que je savais ce qu'on ressentait, allongé sur le sol, sans défense, priant pour que tout se termine vite. Je savais ce qu'on se dit dans sa tête quand le coup de trop approche. C'est un peu comme le verre de trop en soirée, on le sent arriver. Les personnes intelligentes s'arrêtent là, elles savent que si elles avalent ce verre, elles finiront la tête à l'envers, avec un inconnu dans leur pieu sans se souvenir comment elles en sont arrivées là. Toutefois, contrairement au verre de trop, le coup on ne peut généralement pas l'arrêter.

C'est à cet instant, lorsque tous nos muscles hurlent à l'agonie, lorsqu'on aimerait supplier sans que notre corps soit en mesure de répondre, quand notre vision se floute, que nos oreilles se bouchent pour ne laisser qu'un bourdonnement infernal... Oui, c'est exactement à cet instant qu'on prie pour mourir. Parce qu'au fond, on est parfaitement conscient que si on se relève, si notre cœur continue de faire son taf, tout recommencera. Peut-être pas le lendemain, mais quelques jours plus tard, on se retrouvera exactement au même point, priant pour que ça se termine.

Le coup de trop, il arrive juste après cette étape, lorsqu'on a tellement mal qu'au final, on ne ressent plus rien.

Lorsque chaque parcelle de notre peau est si abîmée qu'on pourrait y balancer de l'acide dessus sans qu'on ne cille.

Lorsque la douleur physique n'est plus qu'un lointain mirage.

Lorsque nos pensées ne sont plus réellement cohérentes, juste avant que le vide ne s'installe.

On ne pense plus à rien, c'est juste... vide. À cet instant, dans un dernier élan, notre cerveau envoie une ultime pensée : s'il me frappe une nouvelle fois, ce sera la fin. C'est là qu'on se retrouve face au coup de trop.

Personne ne peut le comprendre, vraiment. Sauf si on s'est mis dans cette situation. Parfois, on sort la phrase « c'est bon, je vais mourir » mais, même dans des circonstances merdiques, si on arrive à penser cela, alors on fait fausse route, il reste encore une chance. Lorsqu'on est réellement sur le point de claquer, on ne réfléchit qu'à une chose : « et si ça s'était passé autrement ? » Dans ma courte existence, je me suis retrouvée plusieurs fois dans cette situation. Quand mon père m'a tabassée si violemment que je suis restée dans mon lit pendant deux mois et demi sans pouvoir bouger, j'ai été soignée par un médecin payé au noir par mon géniteur. Quand ma mère

m'a maintenue la tête sous l'eau pendant ce qui m'avait semblé des heures, avant que je ne perde connaissance. Lorsque mon père a mis ce couteau sous ma gorge. Quand j'ai voulu mettre fin à mes jours chez les Cross, et la seconde fois chez Sasha.

Lorsque ces hommes, qu'Owen a engagés pour me tuer, ont bien failli y arriver, je me suis simplement dit « cette fois, c'est la bonne ». Je ne me suis pas réellement demandé ce que j'aurais changé dans ma vie pour ne pas atteindre ce point.

Heath connaît cette sensation, celle où on est persuadé, au fond de son âme, qu'on va crever. Celle où l'on compte les battements de notre cœur pour savoir combien de *secondes* il nous reste. Celle où on vacille, hésitant entre fermer les yeux et sceller notre destin ou se battre une seconde de plus. Rien que pour ça, il aura mon éternel respect. Qu'importe ce qu'Owen a fait pour le descendre dans mon estime, à mes yeux, H est un survivant. Comme moi. Et nous, les survivants, on mérite le respect, qu'importent les décisions qu'on a dû prendre pour vivre une seconde de plus. Il n'y a aucune moralité dans la survie.

Je plante mon regard dans celui d'Owen, prête à confirmer mes propos. La moralité, dans ma vie, elle n'a jamais eu réellement de place. En réalité, j'ai passé mon existence à me dire cette phrase bateau que tous les connards sans cœur ont dite un jour, au moins dans leur tête, « d'abord survivre, on verra plus tard pour les dégâts. » J'ai piétiné tout le monde avec ce mantra qui me colle à la peau. Rien à foutre des dommages collatéraux, j'essaie juste de vivre alors même que je peine à survivre. Au fond, c'est que des conneries et j'en suis consciente. J'ai juste été la dernière des salopes en prétextant le mériter parce que j'avais eu une vie de merde. Je suis habituée désormais, je n'ai plus réellement de remords, pas même en phase noire. Mais au fond, je ne veux plus être cette nana. Peut-être même que je ne l'ai jamais voulu.

Un peu comme cette fille au fond de la classe qui, au début, se sacrifiait pour qu'on la remarque, avant d'y devenir accro. De base, c'était juste un appel à l'aide. J'ai fait pareil toute ma vie, j'ai hurlé à l'aide à travers mon comportement, mais qui aurait bien pu le comprendre, hein ? Qui, dans ce monde, cherche réellement au-delà des apparences ? Et c'est complètement con de s'en apercevoir maintenant, parce qu'au final, ça va changer quoi ? Owen va buter H et je n'ose même pas imaginer ce qu'il a prévu pour moi.

Je retiens un rire nerveux. Putain, je suis vraiment trop conne. Me rendre



compte d'une évidence lorsque je suis au pied du mur alors que je l'ai face à moi chaque fois que je me regarde dans le miroir.

J'ai passé ma vie à attendre que quelqu'un se décide à être le héros de mon histoire, sans réaliser que l'héroïne, c'était moi. Je ne suis pas spectatrice, je ne l'ai jamais été. Je veux que ça change ? Eh bien, il faudrait peut-être que je me sorte les doigts du cul !

Je secoue la tête et décide de faire ce que je fais de mieux, une dernière fois. Et si je sors d'ici vivante, avec H, je me fais la promesse de reprendre ma vie en main, pour de vrai. C'est peut-être le gris qui parle, mais après tout, le gris, c'est moi, non ?

Alors, pour la dernière fois, je joue la peste blanche.

— Imagine, je reprends. Toi et moi, heureux, ici, ailleurs, n'importe où. Juste toi et moi. Et Heath, parfaitement conscient de mon bonheur, de notre bonheur... Imagine-nous nous aimer et lui, seul.

Owen ferme les yeux un instant, je sens le regard de H sur moi, mais je suis incapable de le regarder. Ce n'est pas le moment. Je ne dois pas laisser mes sentiments dicter ma conduite. Je sais pertinemment ce que je fais. Manipuler, c'est mon domaine, je m'entraîne depuis toujours. Toutefois, je ne sais pas faire ça en gris et en noir. Je ne sais pas mentir lorsque je suis juste Scarlett ou Scarlett la dépressive. Et le mensonge est la base de toute bonne manipulation.

J'aimerais rassurer H, lui dire que je n'en pense pas un mot, mais s'il n'y croit pas, s'il ne doute pas de mes sentiments pour lui, Owen aura des incertitudes. J'ai toujours cru que, des deux, Owen était celui qui me connaissait le mieux, mais aujourd'hui, je suis persuadée du contraire. Parce que H aurait vu mon mensonge, il aurait su qu'une vie heureuse ne m'intéresse pas s'il ne doit pas en faire partie, sous n'importe quelle forme. Qu'il me déteste, qu'il m'aime, je m'en fiche. Qu'on soit amis, plan cul, en couple, ennemis, rien à foutre tant qu'il est là si je tombe. Je pensais qu'Owen savait tout ça, je me suis visiblement trompée. Il n'a pas encore compris le genre de lien qui m'unit à son frère.

Quand je suffoque, il est la bouffée d'air qui me donne la force de reprendre ma respiration.

Quand je me noie, il est cette bouée de sauvetage qui me tire vers le rivage.

Quand une corde me serre le cou, il est cette chaise sur laquelle je peux me reposer.

Quand je m'envole trop haut, il est celui qui me ramène les pieds sur terre.

Quand mon cœur s'emballe, il est le seul à pouvoir le calmer.

Quand l'angoisse me noue l'estomac, en un seul mot, il me rappelle que je ne suis plus seule. Il est l'unique personne pour laquelle je mourrais. Il est le seul que j'aime si fort que je finis par le détester de me faire ressentir tout ça. Ce ne sont pas les délires lubriques d'Owen qui casseront ça, ni ceux de personne. C'est trop beau, trop fort, trop important. C'est trop violent, dérangent, blessant. C'est trop parfait.

— On aurait gagné, soufflé-je. On serait heureux tous les deux et tout le monde serait parfaitement conscient que rien ni personne ne peut nous séparer. Tu penses que j'aime Heath ? Non, mon cœur. Ce n'était qu'un désir passager, une erreur de parcours. Depuis le début, je sais qu'on est faits pour être ensemble, toi et moi, Owen. Sinon, pourquoi me serais-je mise avec toi il y a si longtemps ? Pourquoi aurais-je entretenu cette jalousie qui te va si bien ?

*Bordel, mais je dis vraiment de la merde ! « Mon cœur », et puis quoi encore ? Je lui taille une pipe aussi ?*

Je n'arrive pas à croire qu'il puisse imaginer qu'un seul de mes mots soit vrai. Son sourire angélique étire ses lèvres pleines. Les traits de son visage sont illuminés par la joie que lui procurent mes propos. Il y croit, dur comme fer.

— J'ai fait des erreurs, mon cœur, je ne pensais pas que ce jeu absurde entre Heath et moi irait si loin. Mais je sais que tu me pardonneras, parce que tu m'aimes comme personne ne m'a jamais aimée. Il n'y a que toi qui saches ce qui est bon pour moi. J'ai compris, maintenant.

Il ouvre si rapidement les yeux que je crains d'avoir dit une connerie, ou d'avoir été trop loin dans mes propos pour rester crédible. Lorsqu'il se rapproche de moi, à la vitesse de la lumière, tout mon corps se crispe de terreur. Bordel, non, je ne veux pas mourir comme ça, pas maintenant !

J'ai fait des trucs horribles dans ma vie, j'ai vécu pas mal d'atrocités aussi, ça n'excuse rien, j'en suis consciente, toutefois... tout le monde a le droit à une autre chance, non ? Même infime. Pour faire mieux. Et je sais que je peux y arriver. Je veux y arriver ! Pas seulement pour moi, mais parce que H a le droit d'être heureux lui aussi, et que j'ai besoin de lui dans ma vie.

Toutefois, et contre toute attente, Owen attrape mon visage en coupe et

plante ses yeux fous dans les miens. Un instant, mon empathie se réveille : j'ai pitié de lui. Je lis tous ses sentiments dans son regard et je m'en veux de lui avoir donné tant de faux espoirs. Je m'en veux de l'avoir rendu aussi – voire plus – dingue que moi. Je m'en veux d'avoir si violemment brisé cet homme qu'il ne reste plus rien de bon en lui. Je sais que je suis en grande partie responsable de ce qu'il se joue ici aujourd'hui et rien que pour ça, je mérite certainement tout ce qu'il a prévu de me faire vivre. Mais H, non !

Il n'a fait que suivre le jeu que j'ai lancé il y a plusieurs années déjà. Lui aussi est une de mes nombreuses victimes, comme Owen, Sasha... Archie. Toutes ces personnes ont souffert, certaines sont mortes parce que je faisais partie de leur vie. Et Owen ne mérite pas de tuer son frère par ma faute. H ne mérite pas de voir son frangin devenir fou à cause de moi...

— Je suis désolée, murmuré-je.

Une larme roule sur ma joue, alors que je répète ces mots une fois, puis deux et encore une autre. Et je le suis, parce que ce mec, en face de moi, ce n'est pas Owen, ce n'est qu'une enveloppe qui renferme un homme anéanti par mes soins.

Sans que je ne le sente, Owen me libère de mes liens et m'enlace. Par-dessus son épaule, je vois H qui me fixe tout en serrant les mâchoires. Mes yeux plantés dans les siens, je me demande comment je vais pouvoir le sauver. Je prends une grande inspiration avant de déclarer les mots qu'Owen a toujours voulu entendre de manière sincère, mais qui ne lui sont, encore une fois, pas destinés :

— Je t'aime.

Et tout dérape.

## 34.

# love to Death

*Heath – 25 ans*

Elle l'a dit.

Je l'ai vu dans ses yeux, avant même qu'elle ne les prononce, elle savait que c'était une très mauvaise idée. Son discours était parfait, si bien que j'en suis venu à me demander si elle n'était pas sincère. Toutefois, je me suis accroché à ce que je sais : Scarlett est une manipulatrice, Scarlett connaît mon frère et sait ce qu'elle doit dire pour l'amadouer, Scarlett ne se lance jamais dans quoi que ce soit sans être certaine de gagner – du moins lorsqu'elle n'est pas en blanc. Et c'est le cas aujourd'hui, même si elle l'imite relativement bien, elle parle trop doucement, moins fort, elle réfléchit beaucoup trop avant de prononcer le moindre mot... non, ce n'est pas du blanc.

Je sais aussi qu'elle apprécie Owen, peut-être même qu'elle l'aime, mais pas de cette façon. Elle n'est pas amoureuse de lui. Avant, j'avais du mal à saisir cette nuance. Aujourd'hui, j'ai compris qu'aimer comporte bien des variantes. On peut être attaché à quelqu'un, on peut tenir à une personne, sans en être amoureux. Bref, elle n'est pas amoureuse d'Owen.

Je sais qu'en revanche, elle est folle de moi. Elle l'a toujours été. À sa façon, bien sûr, mais ça ne change pas ses sentiments envers moi. Je sais que la haine qu'elle me porte ne fait qu'accentuer son amour pour moi. Je suis conscient qu'elle mourrait pour moi, pire encore, qu'elle vivrait pour moi. Je sais que son amour à mon égard ne connaît aucune limite. Je sais que je peux lui faire confiance sur tous ces points.

Et c'est pour cette raison que son « je t'aime » sonnait si vrai. Parce qu'elle ne l'a pas dit à Owen, elle me l'a dit à moi. Et la sincérité dans sa voix a gâché l'intégralité de son discours. À côté de ces mots, tout droit sortis de son cœur, de son âme, tout ce qu'elle a dit auparavant sonne

comme un mensonge.

Owen a entendu la même chose que moi. Il en a aussi déduit la même chose que moi. Dans une lenteur calculée, il repousse doucement Scarlett qu'il avait détachée pour la serrer dans ses bras.

— Dis : je t'aime, Owen, ordonne mon frère d'une voix lointaine en se relevant.

Scar fait mine de ne pas comprendre, plantant ses yeux interrogateurs dans ceux d'Owen. Elle essaie de gagner du temps. Et elle fait bien. Je me bagarre avec mon pouce depuis le début de cette conversation, toutefois, j'attends un bruit suffisamment fort pour pouvoir me le démettre en toute discrétion. Non pas qu'un os qui sort de son axe soit très bruyant, encore moins un pouce, bien que le craquement en soit audible, toutefois le hurlement que je vais tenter d'étouffer, lui, le sera. Je ne suis pas douillet, mais un os qu'on démet, ce n'est pas le kiff, j'en sais quelque chose, mon épaule garde encore des séquelles du passage de Kevin.

Finalement, après un duel de regards, Scarlett finit par céder et souffle :

— Je t'aime, Owen.

— Maintenant dit : je t'aime, H.

— Owen, murmure Scar en secouant la tête, ce serait un mensonge, tu le sais.

Sa voix tremble légèrement, tout comme ses mains. Elle ne parvient plus à cacher son anxiété. Bien que son expression faciale reste neutre, on note tout de même l'agitation de son corps. Elle jette un coup d'œil presque terrifié à l'arme qu'Owen a glissée dans sa ceinture.

— Ça ne t'a jamais dérangé, mon amour. Allez, un dernier mensonge, ordonne Owen.

Je ne reconnais pas la voix froide et calculatrice de mon frère. Je ne le reconnais pas tout court d'ailleurs. Encore moins lorsqu'il ressort son arme pour la braquer une nouvelle fois dans ma direction quand il constate que Scar se mure dans le silence.

— Dis-le ou je le bute !

Il retire le cran de sécurité de son flingue. Scarlett panique dans la seconde, perdant ainsi toute crédibilité, sans même avoir à parler. Ses yeux s'écarquillent, son corps se tend comme un arc prêt à lâcher sa flèche... Et elle crie.

— Je t'aime, H !

Owen laisse son arme tomber sur le sol avant de se jeter sur Scarlett. Son

poing s'enfonce sur sa mâchoire, la faisant chuter en arrière.

— Owen ! hurlé-je.

Il n'en a que faire, il s'assied à califourchon sur le ventre de Scarlett et lui assène un nouveau coup. Je n'attends pas plus longtemps avant de pousser violemment mon pouce vers mon petit doigt. Le craquement est instantané tout comme mon cri de douleur que je ne tente même pas de dissimuler. L'instant d'après, je suis debout et me dirige droit sur mon frère.

De ma main valide, j'agrippe son col et le tire en arrière afin qu'il lâche Scarlett. Lorsque mon regard tombe sur son visage, toute la colère que j'ai tenté de retenir explose. Tout, absolument tout est de sa faute.

Je me souviens de cette boule terrible dans mon estomac dès lors que je franchissais le seuil de la maison le matin. Je me rappelle la peur viscérale dans cette ruelle sombre, le soir en rentrant. Ce frisson qui partait de ma nuque pour se répandre dans l'intégralité de mon corps. La terreur qui me clouait parfois au lit.

Mon pied s'enfonce dans ses côtes.

Je me souviens des tonnes de questions qui s'immisçaient dans ma tête, encore et encore. Ces questions qui résonnaient comme un écho sept jours sur sept, celles qui m'empêchaient de fermer l'œil. Pourquoi moi ? Qu'ai-je fait ? Suis-je si monstrueux ? Et si c'était ma faute ? Et si je méritais tout ça ? Peut-être que je ferais mieux de crever, pour que tout s'arrête ? Pourquoi personne ne m'aide ? Pourquoi personne ne me tend la main ? Suis-je un lâche d'avoir peur ? Suis-je mauvais de leur souhaiter tout le malheur du monde ? Combien de temps me faudrait-il pour mourir si je me tranchais les veines ? La réserve de médicaments de Scarlett suffirait-elle à me faire passer l'arme à gauche ? Est-ce que sauter par la fenêtre me tuerait sur le coup, ou serais-je seulement paralysé ? Et si j'étais paralysé, s'en prendraient-ils encore à moi ? Ai-je le droit de crever ? Peut-être que je dois subir ça, un peu comme Scarlett l'a fait ? Et si ce n'était pas moi le problème ? Mais si, bien sûr que si, sinon, pourquoi s'en prendre à moi ? Ça fait mal de mourir ? Ça va s'arrêter un jour ? Il y a quoi après la mort pour les lâches comme moi ? Et si j'étais une merde ? Et si je ne méritais pas qu'on m'aide ?

Assis sur son torse, je frappe encore et encore son visage.

Je repense à ces matins, seul face au miroir, à contempler les bleus sur mon corps si frêle. Ces matins où je priais pour qu'il soit malade. Sans Kevin, le reste de la bande n'était rien, alors si lui était cloué au lit, j'aurais

pu avoir une journée de repos. Juste une.

— Tout ça pour rien, hurlé-je entre les coups que je fais pleuvoir sur son visage.

Parce que j'ai repoussé Scar de mon propre chef, sans prendre en compte l'humiliation quotidienne que je subissais. Je l'ai rejetée parce qu'elle était trop jeune, pas parce qu'on me tapait sur la gueule. Et quand j'ai enfin vu ce qu'il voyait, ce que j'ai vécu durant des années ne m'a pas empêché de l'embrasser, de la toucher, de coucher avec elle.

Scarlett, elle s'en foutait de tout ça. Ce que j'avais été, ce que j'avais traversé, puis fait à Kevin lorsque j'en ai eu la force, ça ne l'a jamais empêché de m'aimer. Elle m'aime moi et mes cicatrices. Moi et mes erreurs. Moi et ma colère. Moi et ma faiblesse. Moi et mes cauchemars. Moi. Juste moi. Et ça a toujours été le cas.

— Tu étais mon frère ! hurlé-je. Tu n'avais pas le droit de me faire ça !

Je martèle son torse, les larmes aux yeux. Parce que la vérité est là : je lui en veux autant que je m'en veux. Pour en arriver à des fins aussi extrêmes, il devait souffrir le martyre et moi, je n'ai rien vu. Une petite voix me souffle que tout cela est de sa faute. J'étais accaparé par ma souffrance, celle qu'il a engendrée et lorsque ce n'était pas le cas, c'était celle de Scar qui régnait dans ma tête. Je n'avais et je n'ai toujours pas les épaules assez larges pour supporter les maux de la terre entière. Il est vrai, je le reconnais, j'aurais peut-être dû me concentrer davantage sur mon frère, pas laisser Scar s'immiscer entre nous.

Mais il avait tout le temps l'air si heureux, si sûr de lui, bien dans sa tête et dans son corps. Il avait tout, je n'avais rien – sauf ce qui comptait le plus pour lui, visiblement.

— Je ne suis pas responsable des sentiments de Scarlett, dis-je en plantant mon regard dans le sien. Je ne suis pas responsable des miens non plus et encore moins des tiens.

J'entends Scarlett étouffer un sanglot derrière moi, mon cœur se serre sans que je prenne la peine de me retourner. Nous aurons tout le temps d'en parler une fois que mon frère ne sera plus une menace, ni pour elle ni pour moi.

— Tu as lancé tout le pays à la poursuite de Scar, craché-je. Elle aurait pu mourir si Raf n'avait pas fait le lien.

Cette perspective déclenche un long frisson dans ma colonne vertébrale. Elle aurait pu y laisser la vie pour quoi ? Pour qu'elle se rende compte

qu'elle ne m'aime pas ? Il n'a fait que nous pousser dans les bras l'un de l'autre.

— Je pourrais pardonner le harcèlement, soufflé-je en me relevant. J'aurais pu pardonner le fait que mes propres parents n'avaient aucune confiance en moi par ta faute. Mais on parle de Scarlett, Owen, Scarlett ! Nous la connaissons depuis qu'elle est gamine, on a vécu sous le même toit durant des années. Tu l'as aimée et elle t'a aimé aussi, peut-être pas comme tu le souhaitais, mais ce genre de truc, ça ne se contrôle pas. Tu le sais, non ?

Son regard est toujours focalisé sur le mien. Le mépris que je lis dans ses yeux me donne la nausée. Malgré tout, il reste mon frère et toute la haine qu'il me porte me fait plus de mal que je ne l'avouerai jamais. Il tourne la tête pour cracher du sang sur le sol, ainsi qu'une dent. Ma colère ne redescend pas, malgré sa figure mal en point. Je n'arrive pas à croire qu'il ait levé la main sur Scarlett. Je l'ai vu, plus d'une fois, se comporter comme un con avec elle. Comme le soir où il voulait coucher avec elle alors qu'elle affirmait ne pas être prête. Cette manière d'insister face à son refus m'avait retourné le bide. Toutefois, de là à la frapper... Il a perdu éternellement mon respect.

— Tu penses pouvoir la rendre heureuse ? ricane-t-il faiblement. Tu ne sais pas ce qui est bon pour elle. Regarde-la, tout est à refaire. Et c'est ta faute, j'étais parvenu à la rendre parfaite ! Tu as tout gâché.

Je recule légèrement, heurté par ses mots. Il donne l'impression de parler d'une poupée ou je ne sais quoi.

— Ne fais pas cette tête. Ma perfection n'est pas la tienne, mais avec moi, elle sera heureuse. Tellement heureuse !

— Comment veux-tu qu'elle soit heureuse en jouant un rôle ? murmuré-je, outré.

— Actuellement, elle joue un rôle. Il faut seulement la briser pour la reconstruire à la perfection.

J'entends un cri étouffé de la part de Scarlett tandis que je ne détourne pas mon regard de celui d'Owen. La tête légèrement penchée sur le côté, je cherche à distinguer une lueur qui me ferait dire que mon frère est toujours là, quelque part, tapi sous une tonne de crasse. Je ne vois rien, comment le pourrais-je face aux propos qu'il tient ?

— Regarde-moi cette salope qui s'envoie en l'air avec toi dès que tu lui fais les yeux doux. Ce n'est pas une femme bien, ce n'est pas ce qui était



prévu. Ce n'est pas celle que j'ai construite...

Je ne tiens plus. Je me jette sur Owen sans lui laisser le temps de poursuivre son horrible discours. Ma main valide s'enroule autour de son cou, serrant de toutes mes forces. Je me répète, encore et encore que ce n'est plus mon frère. Cet homme n'a plus rien à voir avec mon frangin. Entre être un connard comme mon jumeau et être un fils de pute comme ce type, il y a un fossé. Je ne saurais dire quand il l'a sauté, mais... Je refuse de laisser cet inconnu dans la possibilité de faire du mal à Scar.

Une main, douce, mais ferme, se pose sur mon épaule. Je l'ignore, mon regard planté dans celui d'Owen. Ses yeux sont grand écarquillés, sa bouche est ouverte. Il cherche son souffle sans être en mesure de le trouver.

— H, chuchote Scarlett.

Sa respiration s'écrase sur mon oreille, mais elle doit comprendre que je fais ça pour elle. Le Owen qu'on a connu n'existe plus, ce type est dangereux et prêt à tout. Je dois la protéger. Je le lui ai promis et tant que mon frère sera en vie, elle ne sera jamais en sécurité. Peut-être qu'elle me détestera pour ça, mais je préfère la savoir vivante et en colère plutôt que morte et fière de moi.

— H, s'il te plaît... lâche-le.

Comment peut-elle vouloir le laisser s'en tirer après tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait ? Sa compassion à son égard ne fait qu'accentuer ma colère. Est-elle aveugle au point de ne pas voir qu'il représente un réel danger pour elle ? Pour nous ?

— On peut tout oublier, Heath, mais jamais tu n'oublieras le jour où tu as pris la décision de tuer ton frère. On peut tout pardonner, mais pas ça. Et le pire, ce n'est pas d'en vouloir à un autre, c'est de vivre toute sa vie avec la culpabilité d'avoir mis fin aux jours de celui qu'on a aimé. Ne t'inflige pas ça.

Je tourne la tête vers elle. Ses grands yeux bleu océan remplis de larmes. Sa mâchoire rougie. Son nez saignant. Son air si triste qu'il me percute le cœur. Doucement, je relâche la pression autour de la gorge d'Owen qui, après une inspiration, tousse à n'en plus finir. Je me relève et, l'instant d'après, Scarlett me serre dans ses bras.

Je caresse ses cheveux, les yeux dans le vide. Encore tremblant de rage et de peur, je me demande ce qui nous attend désormais. On ne peut pas aller voir les flics, j'ai bien plus de sang sur les mains qu'Owen et Scarlett a tué un homme. Toutefois, je ne peux pas laisser Owen partir comme si de

rien n'était. Il reste dangereux.

Néanmoins, Scar a raison sur un point : je ne me le pardonnerais jamais si je venais à le tuer. Même si je ne le reconnais pas, dans ses actes, dans ses paroles, mon sang coule dans ses veines, le sien dans les miennes. On a partagé le même bide pendant neuf mois... Ce n'est pas rien. La famille n'a jamais tenu une place importante dans ma vie, évidemment, je les aime, mais ils n'ont pas été une priorité dans mon existence. Peut-être qu'au fond, je leur en veux de ne pas avoir vu ma détresse durant l'adolescence. Je ne sais pas.

— On se retrouvera en enfer, mon amour.

Nous nous tournons comme un seul homme vers Owen. Le cri de Scarlett résonne en même temps que la détonation. Elle se précipite vers mon frère tandis que je reste immobile à observer mon jumeau allongé sur le sol, une balle logée dans la tempe. Doucement, une mare rouge entoure le visage d'Owen tandis que Scarlett martèle son torse.

— Non, non, non, crie-t-elle en secouant le corps sans vie de mon frère.

Je sens une larme rouler sur ma joue. Je ne saurais dire s'il s'agit de soulagement, de terreur, de tristesse, de colère ou les nerfs qui retombent. Je vois le corps d'Owen, je sais qu'il est mort, mais mon cerveau n'a pas encore compris qu'il s'agit de mon frère, là, étendu sur le sol.

Je ne réalise pas que je n'entendrai plus sa voix, que je ne pourrai plus le haïr avec autant de ferveur que ce matin encore, que je n'aurai plus envie d'éclater sa tête sur le bitume, que je ne serai plus jaloux des regards complices qu'il échangeait avec Scar.

— Fais quelque chose ! hurle Scar en tournant son visage rempli de larmes vers moi.

Tel un automate, je m'approche d'elle. Je sais ce que je dois faire, mais elle n'a pas besoin de le voir. Elle n'a pas besoin de le savoir non plus. Et ce, même si je compte faire les choses bien. Je veux qu'il soit enterré, que nos parents aient un lieu où lui rendre visite et se recueillir, tout ça sans se douter qu'il avait pété les plombs.

Je vais écrire une lettre, nous avons toujours eu la même écriture, notre seul réel point commun. Je vais faire les choses bien, pour que mes parents n'aient aucun regret, qu'ils ne culpabilisent pas. Je vais le ramener à son appartement et l'allonger dans son lit, ou ailleurs, je ne sais pas encore. Il faut que je fasse croire qu'il est mort ailleurs. Le sol serait plus judicieux, je pourrais disposer le sang comme il faut. Je pourrais...

Je tombe à genoux à côté de Scarlett et la prends dans mes bras. Silencieusement, je pleure, alors qu'elle hurle dans mon cou.

Ce soir, mon frère a mis fin à ses jours. L'amour l'a rendu fou. La folie a tué mon frère. Il l'aimait tellement qu'il en est mort.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 35.

# parfaitement imparfaite

*Scarlett – 22 ans*

— Comment te sens-tu, aujourd’hui ? demande le docteur Hamilton, diplômé de l’université d’Harvard.

Son diplôme trône fièrement au-dessus de son bureau, impossible de passer à côté. Mon regard croise celui du psychologue qui me suit depuis que mon psychiatre a décrété que je n’avais plus besoin de lui, si ce n’est pour les ordonnances qu’il me communique par e-mail. Je crois qu’il ne m’aimait pas beaucoup, c’est réciproque. C’était un gros con. Hamilton est plus... tolérable.

Je réfléchis un instant à sa question. Comment je me sens aujourd’hui ? J’ai un peu de mal à mettre des mots sur mes émotions depuis que je suis sous lithium<sup>{10}</sup>. Elles sont... normales. Bien sûr, Rome ne s’est pas faite en un jour et le traitement a mis du temps à se mettre en place. J’ai traversé des périodes terribles, bloquée en épisodes dépressifs, puis en phases maniaques. C’était la merde. Toutefois, le pire reste lorsqu’on a déniché le bon dosage. Lorsque je me suis retrouvée face à moi-même, celle que j’étais réellement, j’ai cru défaillir. Lorsque j’ai regardé derrière moi et que j’ai enfin pris réellement conscience du mal que j’avais causé. Quand, même entourée, je ne me suis jamais sentie aussi seule.

Désormais, le traitement est en place depuis quatre mois et treize jours. J’ai toujours pensé que la bipolarité accentuait mes émotions et pourtant, je n’ai jamais autant ressenti que depuis qu’elle est mise sous silence.

Le manque des personnes qui me sont chères est devenu intolérable. Tout comme la solitude lorsque je ferme la porte de mon appartement. Ou encore la peur que tout recommence. Je ne me suis jamais sentie aussi faible, aussi bien physiquement que mentalement.

Je vais mieux, c’est ce que ne cesse de me répéter Hamilton et l’enfoiré

de psychiatre qui l'a précédé. Il faut du temps pour apprendre à se connaître, pour faire face à des émotions qui sont plus claires, plus tangibles, plus réelles. Continuer mon traitement, même si c'est parfois difficile, suivre la thérapie en étant sincère pour qu'elle fonctionne... Sincère, douce blague. Si je devais l'être, c'est Hamilton qui demanderait un suivi psychiatrique pour lui, peut-être même un internement.

Je me vois mal lui dire : « Il y a cinq mois, vingt-et-un jours et onze heures, mon premier petit copain, mon meilleur ami de toujours, mon frère, s'est tiré une balle dans le crâne sous mes yeux. Avant ça, il avait tué Sasha, un plan cul qui m'avait sauvé la vie un nombre incalculable de fois. Oh ! Et il avait aussi mis une prime sur ma tête. J'ai tué un mec. Et pour couronner le tout, il y a cinq mois, vingt-et-un jours et treize heures, l'homme de ma vie a claqué la porte de chez lui, son frère mort sur son épaule en me disant qu'il avait besoin de temps. Il n'est jamais revenu. Je ne l'ai pas revu. Et je suis triste. Terriblement triste. »

— J'ai failli replonger cette nuit, avoué-je tout de même.

Je coince mon ongle entre mes dents, n'osant regarder Hamilton dans les yeux. Mes mains tremblent, un des effets secondaires du lithium. Ça m'empêche de dessiner aussi bien qu'avant, mais je crois que je m'y habitue doucement. En revanche, je ne suis pas prête à me faire à l'idée que je vais certainement passer le reste de ma vie à chercher des chiottes pour pisser. Un autre effet indésirable. Ça et les nausées, ainsi que ma prise de poids. J'ai de moins en moins envie de gerber, mais je me souviens des premières semaines où je passais mes journées aux toilettes, hésitant entre pisser ou vomir. J'ai même cru être enceinte parce que cet abruti de psychiatre avait oublié de me parler des effets secondaires du lithium. Gamine, j'avais un autre traitement, moins violent et certainement moins efficace.

— Alcool ou drogue ?

Sa voix ne porte aucun jugement. Je m'en doutais, mais je dois reconnaître que j'ai un peu – beaucoup – honte de moi. Je ne pensais pas que ce serait aussi dur, encore moins pour la drogue. Je n'ai jamais consommé plusieurs fois la même pour éviter tout état de manque. Et lorsque j'étais chez Heath, je n'ai pas ressenti le besoin de me défoncer. Mais en ce moment, à chaque coup dur – et il y en a beaucoup – mon cerveau pense drogue, respire drogue, espère drogue. N'importe laquelle, tant qu'elle me déconnecte de la réalité. Je crois que le vrai problème vient

du manque des phases maniaques. Elles me permettaient de me reposer émotionnellement. Toutes ces pensées horribles, tous les actes affreux que j'ai commis, ils ne me hantaient pas en blanc. Désormais ils sont toujours là, encore et encore.

— Les deux, murmuré-je à demi-mot.

Lorsque je suis sortie promener Opium, le chiot offert par Raf il y a deux mois, j'ai vu cette meuf assise sur un carton à un mile de mon appartement. Ça aurait pu être moi. Elle était là, à moitié consciente, une aiguille enfoncée dans le bras, une bouteille presque vide dans la main. Elle semblait... loin. Et hier, j'avais envie d'être aussi loin qu'elle.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait ?

Pour de multiples raisons : Rafael m'aurait refait le portrait, ça aurait signifié que je suis aussi faible que je le pense et...

— S'il revient, je ne veux pas qu'il me voie comme ça.

S'il revient, j'aimerais qu'il puisse se dire « je n'ai pas réussi à sauver mon frère, mais elle, je l'ai sauvée. » Non pas que ça ait une grande importance pour moi, mais... il mérite de se dire qu'il n'a pas échoué. C'est pour cette simple raison que je suis ici aujourd'hui, que je n'ai pas replongé hier ni avant-hier, que je n'ai pas encore dégagé Raf de ma vie... J'essaie de m'en sortir pour lui prouver qu'il n'est pas responsable de la mort d'Owen. Il m'a sauvée, moi, un cas désespéré qui avait une prime sur la tête, un ex devenu fou à ses trousses. S'il a pu me sauver *moi*, il aurait pu sauver n'importe qui, sauf celui qui ne le voulait pas. Et je pense qu'Owen ne voulait pas d'une vie où il ne pouvait pas avoir ce qu'il convoitait. Il ne voulait pas d'une vie où il devrait se contenter de ce qu'il était en mesure d'avoir. Il ne voulait pas de ce monde. Il n'a jamais été fait pour lui. Je l'ai compris trop tard.

— Vous ne voulez toujours pas me parler de lui ?

— Je suis amoureuse de lui depuis toujours, ce n'est pas suffisant ?

— Pourquoi ?

Je le regarde sans comprendre le sens de sa question, il reprend :

— Pourquoi êtes-vous amoureuse de lui ?

Une nouvelle fois, je réfléchis à sa question. Des raisons, j'en ai à la pelle et pourtant, aucune d'elles ne semble être à la hauteur. Je pourrais parler de son physique, frôlant la perfection. Ou alors de tous les légers défauts sur son corps qui me rappellent qu'il existe bel et bien, qu'il n'est pas un mirage de mon esprit. Je pourrais lui parler de sa façon de me regarder, comme si j'étais

la seule personne au monde, ou de sa façon de me détester comme si nos sentiments étaient une condamnation. Je pourrais lui parler de sa force de caractère, de son courage, de son sourire qui brille dans le noir. De sa fougue et de sa folie. De son manque de tact et de son côté borné.

Je pourrais également lui parler des choses que je ressens quand je suis avec lui. Cette impression d'être en sécurité, même lorsque le ciel semble nous tomber sur la tête. De la force qu'il me donne pour affronter chaque situation compliquée. De sa façon de me tirer vers le haut sans même s'en rendre compte. De cette impression d'être la seule qui compte. De ce sentiment si puissant qu'est celui de se savoir aimé par une personne. Toutefois, la réponse est bien plus tragique. Je pourrais essayer de l'arranger, pour qu'elle ressemble réellement à de l'amour et non à un sauvetage d'une âme en peine. Mais il n'y a rien de romantique dans notre histoire.

— Parce qu'il a su m'aimer dans le chaos. Parce qu'il m'a donné envie de vivre lorsque je rêvais de crever.

Hamilton retire ses lunettes de son nez pour les poser sur son bureau. Il frotte ses paupières avant de lâcher un léger soupir.

— Il a toujours été là, pas vrai ?

J'acquiesce.

— Dans les bons, mais surtout les pires moments, poursuit-il alors que je hoche la tête une nouvelle fois. Néanmoins aujourd'hui, Scarlett, à l'aube de la libération de tes parents, il n'est pas là. Et je pense qu'il est temps que tu apprennes à gérer ce genre de situation seule.

— Je gère parfaitement ! contré-je, trop vite pour être sincère.

— L'ignorance n'est pas la réponse à tous les problèmes, Scarlett. Et je pense sincèrement que tu te mens à toi-même, que tu refuses d'admettre que tu es terrorisée à l'idée de les recroiser un jour. Je pense...

— Et moi, je pense que vous pensez beaucoup, je le coupe fermement. Oh, c'est facile pour vous, d'imaginer ce que je peux ressentir. Mais en réalité, vous n'en savez rien ! Absolument rien.

Petite, j'étais seule, délaissée et maltraitée. Personne ne m'aimait, pas même moi. Et puis, du jour au lendemain, on m'a balancée dans un foyer chaleureux, aimant et protecteur – parfois même trop aimant et trop protecteur.

Je suis passée de rien à tout, puis de nouveau à rien tout en sachant que je pourrais retrouver le tout si je mettais ma fierté de côté. Vous me suivez ?

Je n'avais rien, je n'étais rien. Le lendemain, j'étais tout, j'avais tout. Et puis j'ai tout perdu, mais je savais que je pouvais tout retrouver en faisant marche arrière. Les Cross ne m'auraient jamais fermé la porte de chez eux. Et quelque part, j'en suis consciente, je me suis confortée dans ce filet de sécurité. Aujourd'hui, celui-ci a cédé.

Non pas parce qu'ils m'empêcheraient de rentrer chez eux si je le souhaitais, je sais qu'ils m'accueilleraient à bras ouverts, en revanche, moi je ne pourrais pas les regarder dans les yeux en sachant qu'un de leurs fils a mis fin à ses jours par ma faute et que l'autre a disparu des radars, là aussi, un peu à cause de moi.

Et aujourd'hui, je n'ai à nouveau plus rien, je ne suis plus rien. Toutefois, je refuse d'avouer que j'ai peur. Non, je suis terrifiée à l'idée que mes parents me retrouvent et me fassent payer toutes ces années qu'ils ont passées enfermés. Et je suis en colère aussi, parce que le juge leur a accordé une réduction de peine. Et moi, ma peine à moi, qui la réduit ? Ils m'ont presque tuée et quelque part, ils ont tué une partie de moi. Je ne leur pardonnerai jamais et ce n'est pas treize ans derrière les barreaux qui réduiront ma rancœur, ma haine, ma douleur et ma peur.

Mais ça, qui peut le comprendre, hein ? Un psy ? Parce qu'il a fait ses études à Harvard, il a aussi un master en gamine maltraitée, humiliée, violentée, séquestrée, sous-alimentée, rabaissée et ce, tous les jours, toutes les heures, pendant trois très longues années ? Ils en avaient pris pour vingt ans et à mes yeux, c'était déjà trop peu. Mais treize ? Je vis depuis seize ans avec l'impression d'être une merde, de ne rien valoir, de ne rien mériter. Je vis depuis seize ans en étant esclave de mon cerveau et des pensées qu'ils ont immiscées dans ma tête. Et eux, avec une simple lettre adressée au juge où ils demandent pardon, ils sont libérés ? Ils ne se sont jamais excusés auprès de moi, même si ça ne changerait pas grand-chose, ils n'ont jamais montré aucune trace de remords, de regret, de peine... Non, ils ont demandé pardon à un juge. Et ça, ça fait vraiment mal.

— Scarlett...

Je lève les yeux vers la pendule derrière lui avant de quitter mon siège.

— La séance est terminée, à la semaine prochaine, déclaré-je en quittant le bureau.

J'essaie. J'essaie vraiment de devenir une meilleure personne. Je suis inscrite aux alcooliques anonymes et je me rends à chaque réunion, idem



pour les narcotiques anonymes. J'ai postulé à l'université, dans l'optique de reprendre mes études dans le droit. Pour ce point, je reconnais que j'ai eu besoin d'aide, j'ai fait un crédit auprès de Raf après que ma banque a refusé. Il a insisté pour me les payer dans leur intégralité comme dédommagement pour n'avoir pas été présent ce soir-là, évidemment, j'ai dit non. Je n'ai pas perdu ma fierté en cours de route !

Je me suis améliorée en tant qu'amie. Je ne suis pas aveugle, Raf s'inquiète également pour H même si, lui, a encore de ses nouvelles de temps en temps. Pour ma part, Heath n'a pas répondu à un seul de mes nombreux appels ni à mes messages. Au départ, j'ai insisté, avant de comprendre qu'il reviendrait lorsqu'il se sentirait capable de le faire. Je prends des nouvelles à travers Raf. Lui navigue entre Seattle et New York. Il voulait que je reste là-bas avec lui, mais j'ai décliné. New York sans H, ça n'a aucun intérêt.

Quoi qu'il en soit, j'essaie d'être là pour lui. Lorsqu'il est à Seattle, on ne sort pas beaucoup, j'ai peur de retomber dans mes vieux travers, mais il ne m'en tient pas rigueur. On mate des films en bouffant des pizzas. On parle de tout et de rien. Et parfois, je vois ses regards ambigus, j'entends ses remarques floues, mais... je les ignore. C'est mon ami. Et j'ai trop de fois gâché des amitiés pour une partie de jambes en l'air.

Alors oui, j'essaie de devenir une meilleure personne, mais j'ai vraiment l'impression que le Karma s'acharne violemment sur moi. Quand je pense que tout rentre dans l'ordre, il y a toujours une nouvelle merde qui me tombe sur la tronche. Et j'en ai un peu marre.

J'ouvre la porte de mon appartement, les bras chargés de courses. En rentrant du psy, je me suis souvenue que manger était accessoirement vital. Depuis que j'ai appris pour la libération de mes parents, il y a une semaine, je me nourris exclusivement de glace. Pas très sain et encore moins équilibré. Avec le traitement, j'ai pris du poids. Juste assez pour sortir du seuil critique, mais je sais que je dois faire attention. Celui que je prends avec les médicaments, ce n'est pas celui que je suis censée prendre, et manger de la glace, certes, ça fait grossir, mais là encore ce ne sont pas les bons kilos. Je dois apprendre à avoir une alimentation saine, équilibrée et surtout constante. Un repas matin, midi et soir.

*Ce n'est pas facile de faire comme les grands, moi j'veus l'dis !*

Mon sac s'écrase sur le sol lorsque j'aperçois une silhouette assise dans

mon fauteuil. La pénombre de mon appartement m'empêche de distinguer de qui il s'agit, toutefois mon cerveau se souvient très bien de ce qu'il s'est passé la dernière fois que je me suis retrouvée dans cette situation.

En revanche je suis un peu plus préparée. Raf a glissé des armes un peu partout dans mon appart après une séance intensive au stand de tir. Je saisis celle dans le pot de fleurs sans fleurs. La peur me noue l'estomac, si bien que je n'ose parler, même lorsque la silhouette se lève.

— Tu devrais vraiment mettre un autre verrou à cette porte. On entre avec une facilité déconcertante.

L'arme toujours dirigée dans sa direction, mon corps est pris de violents tremblements suite aux sanglots que j'étouffe tant bien que mal. J'ouvre puis referme la bouche, incapable de prononcer le moindre mot tandis qu'il comble l'espace qui nous sépare.

Il avance jusqu'à ce que l'arme s'enfonce dans son torse, mon index frôle la détente dans des tremblements incontrôlables. Je ne me souviens plus : ai-je retiré le cran de sécurité ? Si, par malheur, je venais à appuyer, est-ce qu'une balle se logerait dans son corps ?

— Tu comptes me tirer dessus, Scar ? me demande-t-il.

Je retrouve le sens de la parole. D'une voix que j'espère dure, je balance :

— Peut-être. J'hésite encore. Tu as hésité avant de m'abandonner, toi ?

Il laisse échapper un ricanement presque mauvais.

— Et toi ? rétorque-t-il.

— Tu vas m'en vouloir toute ma vie ? J'avais seize ans ! dis-je en appuyant fermement l'arme contre son plexus.

— Je n'ai pas oublié ! Maintenant, tu sais. Tu sais ce qu'on ressent lorsque la personne qu'on aime le plus au monde nous abandonne dans un monde bien trop grand pour nous !

Ma bouche s'entrouvre, alors que la rage que je retenais depuis son départ s'immisce dans chaque parcelle de mon corps. Je pensais être rongée par la tristesse et la compassion, mais visiblement j'ai encore du mal à reconnaître mes émotions. Certes, j'étais triste, toutefois la colère a, à un moment, pris le pas sur le chagrin. J'avais besoin de lui ! Entre ma prise en main express, mon deuil, la libération de mes parents... j'avais besoin de son soutien et lui n'était pas là ! Évidemment, je comprends qu'il ait pu avoir besoin de temps. Owen était son frère, son jumeau, et il est mort sous nos yeux. Néanmoins, il ne m'a pas donné de nouvelles pendant presque six

mois !

*Six putains de mois !*

Et aujourd'hui, il m'annonce que c'était une espèce de vengeance ? Bordel, il veut réellement que je lui tire dessus, je ne vois pas d'autre explication.

— Tu te fous de ma gueule, hein ? Putain, dis-moi que c'est une blague !

Je glisse le pouce de ma main libre entre mes dents. Je ne m'étais pas rongé les ongles depuis l'enfance, désormais, je passe mes journées à le faire. Hamilton pense qu'il s'agit de ma façon de déstresser. Il doit dire vrai, je n'en sais rien. Toutefois, je me souviens que mes parents ne supportaient pas ça. Vraiment pas du tout. Ça avait le don de mettre mon père fou de rage.

— Owen est mort, craché-je. Il est mort, et c'est à cause de moi. Tu sais ce qu'on ressent lorsqu'on vit tous les jours avec cette culpabilité incessante sans pouvoir en parler à personne ?

Je me vois mal en discuter avec Hamilton, je ne sais pas jusqu'où le secret professionnel me protège et étrangement, je n'ai pas envie de tester ses limites. Je pourrais en parler avec Raf, mais je ne souhaite pas qu'il s'inquiète, il fait déjà tant pour moi, je ne veux pas qu'il pense que ses efforts sont vains. Alors je suis seule. Et ça me fait peur.

J'ai un rapport particulier avec la solitude. J'aime être seule, pouvoir m'enfermer dans ma bulle sans que personne n'y ait jamais accès. En revanche, elle m'a toujours fait extrêmement peur. Lorsqu'on est seul, les maux pèsent des tonnes.

— Owen est mort parce qu'il est devenu fou, Scar. Tu n'es pas responsable de ça.

— Si ! hurlé-je. Il est devenu fou parce qu'il m'aimait.

Et les mots de mes parents résonnent de nouveau dans ma tête. Je suis le mal. Je fais souffrir toutes les personnes qui m'entourent, de près ou de loin. Je devrais disparaître.

H se saisit de mon arme, je ne résiste pas. Il la dépose sur la table dans l'entrée avant d'attraper mon visage en coupe. Il plante son regard sérieux dans le mien, embué de larmes. Ses yeux, si noirs, ne laissent rien transparaître de son état d'esprit, comme toujours. Ses traits sont, eux aussi, fermés à toute émotion si ce n'est son air sérieux qui, un instant, me rappelle celui de son père.

— Je t'aime, Scarlett. Je suis fou de toi, comme ce n'est pas permis. Pourtant, jamais je n'aurais sciemment mis ta vie en danger. Jamais je

n'aurais assassiné ton ami, qu'importe votre relation. Jamais au grand jamais, je ne t'aurais droguée. Et plus important encore, jamais je n'aurais voulu te changer.

Il glisse une mèche de mes cheveux – redevenus blonds il y a trois semaines – derrière mon oreille avant de reprendre :

— Quand on aime quelqu'un, Scar, c'est avec ses défauts et ses qualités. On peut l'aider à devenir une meilleure personne, seulement si elle en a envie. Pour ma part, je suis amoureux de tes qualités et je suis fou de tes défauts. Tu es comme tu es et souvent, je déteste ça. Mais jamais je ne voudrais que tu changes pour... moi. Si tu as envie d'avancer, c'est avant tout pour toi que tu dois le faire.

Il récolte la larme qui roulait sur ma joue avant de caresser ma peau de son pouce.

— Owen... il ne t'aimait pas toi. Il aimait l'image qu'il avait de toi. Vois ça comme un tableau. Il y a certaines personnes, insensibles à l'art, qui vont apprécier la beauté de l'œuvre, sa perfection. Alors que ceux qui aiment la peinture, eux, tomberont sous le charme de ce qu'ils ressentent en observant le tableau. Ils aimeront les légères imperfections que l'artiste aura laissées volontairement, parce qu'il sait que la perfection n'a aucune saveur. On aime la perfection, on tombe amoureux des imperfections.

Et il m'embrasse.

## 36.

# le feu rencontre l'essence

*Heath – 25 ans*

Nos bouches scellées, Scarlett me pousse vers son salon. Je n'arrive pas à croire qu'elle ait refusé de rester à New York, et qu'elle ait souhaité revenir ici. Contrairement à elle, je ne suis pas parvenu à totalement disparaître. Je n'étais pas là physiquement parlant, mais à travers Raf, je m'assurais que tout était sous contrôle ici.

J'ai su que je devais revenir quand j'ai appris pour la libération de ses parents. Jusqu'ici, je voulais qu'elle évolue pour elle et seulement pour elle. Qu'elle avance en étant parfaitement consciente qu'elle pouvait y arriver seule. Je suis parti pour elle, car je la connais mieux que quiconque. Je savais que les paroles de mon frère auraient tourné encore et encore dans sa tête. Parce qu'elle est ce qu'elle est, elle se serait remise en question et, à travers moi, elle aurait essayé de devenir une perfection qui ne lui ressemble pas.

Scarlett est comme ça et je pense qu'elle ne changera jamais, qu'importe le nombre de thérapies qu'elle mettra en place. Je sais que c'est parfaitement inconscient, mais elle veut plaire à ceux qu'elle aime. Parce qu'elle n'a pas su plaire à ses parents. Être parfaite. Sauf avec moi, elle sait aussi qu'elle peut être qui elle veut. En revanche, les paroles d'Owen auraient tout remis en question. Je devais me tenir éloigné pour qu'elle devienne une meilleure version d'elle-même, seulement pour elle.

Je m'en fiche de sa bipolarité, j'ai appris à vivre avec, j'ai appris à aimer ses noirs et à ne pas la tuer durant ses blancs. J'ai compris que ce n'était pas la bonne façon d'agir. Parce que même si ça n'avait plus d'importance pour moi, ça avait un impact dévastateur sur elle. Scarlett devait reprendre son traitement, recommencer une thérapie, mais elle devait le faire pour les bonnes raisons.

Gamine, elle l'a fait pour se faire « accepter » par mes parents, par Owen et par moi. Nous, on l'aimait, avec ou sans son trouble et, quelque part, sa bipolarité, en particulier les épisodes de manie, la rassurait. À cette époque, elle ne voulait pas réellement changer. C'est semblable à un fumeur qui arrête de fumer, il y a deux possibilités : soit il veut arrêter et il y arrive, soit on veut qu'il le fasse et il n'y parvient pas. Comme pour beaucoup de choses, une thérapie fonctionne seulement si on a vraiment envie de changer les choses.

Aujourd'hui, je suis certain que Scar a réellement envie de changer. Il n'y a qu'à voir les courses étalées sur le sol : des légumes frais, des fruits, de la viande, du poisson... Autrefois, elle se nourrissait de pâtes. Quand elle pensait à manger. Il n'y a pas une seule bouteille d'alcool et Raf m'a assuré qu'elle refusait même une bière. Sa consommation de cigarettes a considérablement augmenté, mais pour le coup, je ne peux que la comprendre. Entre le stress, l'arrêt de drogue et d'alcool, possiblement la peur, elle compense par autre chose.

— H, murmure-t-elle contre mes lèvres.

Je souris doucement avant de la soulever. Elle enroule ses jambes autour de mes hanches alors que j'avance vers le canapé. Elle m'a manqué. Beaucoup. Terriblement. Plus d'une fois j'ai cru craquer, à un cheveu de quitter le chalet de mes parents dans le Montana pour la rejoindre et simplement la prendre dans mes bras, en lui assurant que tout irait bien. J'ai toujours eu ce besoin quasi viscéral de la rassurer, de la protéger.

La savoir avec Raf me mettait hors de moi. Je savais qu'il ne tenterait rien, par respect pour moi. Mais je connais aussi Scarlett et sa manière de se venger. Elle est comme ça : Scarlett se venge de tout et de rien, à des échelles différentes, en fonction de la trahison en face. Pour l'avoir abandonnée, elle n'aurait pas hésité à s'envoyer en l'air avec mon meilleur pote. Je ne sais pas si Raf aurait franchi le pas, mais il reste, lui aussi, comme il est et face à une Scarlett séductrice, je ne connais aucun homme qui garderait sa queue dans son froc.

Je la dépose sur le canapé, sans détacher ses lèvres des miennes. Notre baiser est fort, intense, violent, certainement à la hauteur de notre manque. Rapidement, nos fringues s'échouent sur le sol alors qu'elle ondule son bassin sur ma queue tendue.

Mon regard tombe sur son corps nu, ses seins ronds, son ventre plat... Elle n'est plus aussi maigre qu'avant. Elle est mince, certes, mais je ne vois

plus ses côtes. Ses tatouages ont également évolué. À côté du prénom d'Owen, un ange est apparu. D'une beauté fascinante, ce dernier est divisé en deux : un côté angélique avec un demi-cercle au-dessus de sa tête et une aile en plumes. Son visage est souriant, doux. L'autre côté est plus sombre, une corne sur le crâne, un rictus méchant, méprisant, un regard dur, une aile en pointe comme les démons dans les films et séries. Le bien et le mal dans un dessin. La partie la plus sombre et la plus lumineuse d'Owen. Il est parfait.

De l'autre côté, mon prénom est toujours inscrit, sans grande modification, si ce n'est cette phrase, juste sous mon prénom : « *Fire Meet Gasoline.* » Je souris doucement en embrassant sa peau. Mes lèvres glissent sur sa bouche, son cou, ses seins, son ventre... Elle se cambre sous chaque baiser, son épiderme se couvre de frissons. Lorsque j'atteins ses cuisses, je mordille celle de gauche pour l'inciter à écarter les jambes.

Elle n'hésite pas et l'instant d'après, ma langue cajole son clito. Elle se cambre, gémit, glisse ses doigts dans mes cheveux. J'aime sa façon d'onduler et de me repousser en même temps. Sa façon de balancer sa tête en arrière, la bouche entrouverte. J'aime son goût, ses gémissements et sa manière d'enrouler ses jambes sur mes épaules pour me plaquer contre son intimité alors que, de ses mains, elle tire mes cheveux en arrière.

Je la pénètre de mon index tout en continuant à jouer avec ma langue sur son bouton de chair plus que réceptif. Elle arque ses hanches, plaquant son pubis trempé contre ma bouche avide. Sa respiration est chaotique, je sens les prémices de l'orgasme lorsque son vagin se contracte autour de mon doigt. Mon majeur rejoint mon index alors que j'accélère la cadence dans la moiteur de sa chatte tout comme les cercles que j'impose avec ma langue sur son clitoris. Mes dents la mordillent et elle jouit. Le dos cambré, la tête rejetée en arrière, la bouche ouverte et le souffle court.

Lorsque les tremblements de son corps se calment, je me redresse. Mes bras encerclent son visage tandis que ma langue glisse sur mes lèvres humides. Je prends un instant pour contempler sa beauté : ses yeux d'un bleu si foncé qu'il tourne presque au noir lorsqu'elle est en colère, son petit nez percé, sa lèvre inférieure elle aussi, légèrement plus charnue que la supérieure. Ses joues rouges, cette mèche blonde qui colle à son front... Même si la coloration lui allait à merveille, je l'ai toujours préférée avec sa couleur naturelle. Ainsi, haletante, un léger sourire aux lèvres, je crois que je ne l'ai jamais vue aussi belle.

— J'ai envie de toi, murmure-t-elle.

Je souris, doucement. Ça fait longtemps que je ne l'ai pas taquinée, non ?

— Hum, vraiment ? demandé-je en faisant mine de me relever. Moi, j'ai une petite faim. Pas toi ?

Je fais mine de me relever, mais Scarlett se redresse vivement et enjambe mes cuisses. Son intimité trempée frôle ma queue tendue à l'extrême, alors qu'elle plante un regard noir dans le mien.

— J'ai dit : j'ai envie de baiser.

— Tant de vulgarité, chuchoté-je, mes lèvres à quelques centimètres des siennes.

— Tu adores ça, rétorque-t-elle en se laissant glisser le long de mon érection.

Mes mains sur sa taille, je ne retiens pas un soupir de plaisir. Elle lâche un cri lorsqu'elle atteint la garde, ses bras entourant ma nuque. Un instant, elle ne bouge pas, puis entame de lents mouvements de hanche. Je la laisse prendre les commandes, quelques secondes seulement avant de me redresser.

Mes doigts s'enfoncent dans sa peau et je commence des va-et-vient secs, brutaux. Je sais ce qu'elle aime et elle me le confirme lorsque ses gémissements résonnent dans la pièce. Ma bouche rencontre son téton que j'aspire, la faisant gémir un peu plus fort.

Mes coups de reins sont rapides, à l'instar de ses hanches qui ondulent. Nous cherchons à nous soulager, vite. En somme, on baise. Nous aurons tout le temps de faire l'amour le reste de notre vie.

Elle jouit la première, le corps presque renversé en arrière. Il me faut quelques allers-retours supplémentaires pour la rejoindre.

Assise sur l'îlot de la cuisine, Scarlett me regarde couper les poivrons, tout en mangeant une carotte.

— Tu étais où ? me demande-t-elle finalement.

— Dans le Montana.

— Au chalet ?

Je hoche la tête tout en repensant à tous les Noëls que nous avons passés là-bas. Mes parents ne l'avoueront jamais, mais ils l'ont acheté seulement pour les vacances de Noël. Il n'y a pas d'hiver plus beau que dans les forêts du Montana, lorsque la neige recouvre le sommet des résineux et tapisse le sol.



— Je me souviens des soirées que nous passions au coin du feu à jouer à des jeux débiles, ricane-t-elle.

— Ils étaient débiles parce que tu perdais, la taquiné-je.

Plus mauvaise joueuse qu'elle, tu meurs. Scarlett est du genre à envoyer un plateau de Monopoly dans les flammes parce qu'on lui vole sa rue de la paix. On l'a appris à nos dépens. Après cet épisode, les deux cases bleu foncé lui étaient réservées. Je revois les regards noirs qu'elle nous lançait lorsqu'on tombait sur ces cases avant elle. Même le Diable en personne n'aurait pas osé les acheter.

— Vous trichiez ! s'insurge-t-elle.

Non, nous étions juste plus malins, mais j'acquiesce, un sourire aux lèvres.

— Tu te souviens lorsqu'on se racontait des histoires flippantes avant de dormir ? me questionne-t-elle.

Je hoche une nouvelle fois la tête. Il n'y a que deux chambres au chalet : celle de mes parents et celle que nous partagions Scar, Owen et moi. Souvent, avant de nous endormir, on s'amusait à se conter des histoires horribles. Résultat ? Personne ne passait une bonne nuit, encore moins Owen. Il était doué pour les raconter, mais bordel, il les encaissait tellement mal...

— J'aimerais y retourner, murmure-t-elle.

Je détourne mon regard du poivron pour porter mon attention sur elle. Seulement vêtue de mon tee-shirt, elle fixe ses pieds qu'elle balance d'avant en arrière. Je pose le couteau sur le plan de travail et m'avance vers elle. Je me fraie une place entre ses cuisses puis attrape son menton entre mon index et mon pouce. Je souris doucement face à son air presque enfantin.

— On y retournera, affirmé-je. À Noël, comme avant, vendu ?

Elle hoche lentement la tête sans détourner son regard du mien.

— On fait quoi, maintenant ? me questionne-t-elle.

— On va commencer par manger...

— Je ne parle pas de ça, H. Je parle de nous deux.

— Oh, ça, dis-je avant de l'embrasser. On se donne enfin une chance d'être heureux. On le mérite.

Elle acquiesce un faible sourire aux lèvres.

— Ça ne va pas être facile tous les jours, me prévient-elle.

— C'est ce qu'on appelle couramment la vie, Scar. Ce n'est jamais simple, mais elle mérite qu'on se batte un peu, tu ne penses pas ?

— H...

— Je sais, Scar, la coupé-je. Parfois, on va tellement se détester que l'un de nous deux fera mal à l'autre. De temps en temps, je rêverai de te tuer et toi aussi. Et alors ? C'est comme ça qu'on s'aime, non ? Nous n'avons pas besoin d'être comme les autres pour être heureux. Et puis, si c'était trop facile, tu aurais déjà pris la porte. Et moi aussi.

— Je crois qu'on aime bien se compliquer la vie, ricane-t-elle avant de prendre un air plus sérieux. Je t'aime.

— Je sais. Redis-le pour voir.

— Va te faire prendre.

— Je préférerais te prendre.

Elle éclate de rire puis me pousse gentiment.

— T'es nul.

— Mais tu m'aimes.

— Paraît-il. Mais ne prends pas trop confiance, Heath Cross, à tout moment je te casse les dents.

Je l'embrasse en étouffant mon rire. Je crois que je suis, pour la première fois de ma vie, vraiment heureux.

# Épilogue

*Scarlett – 32 ans*

Marie me prend dans ses bras avant même que je n’aie le temps de franchir le seuil de la porte. Par-dessus son épaule, je vois son mari filer une légère tape sur le dos de son fils. Ils m’ont formellement interdit de les appeler monsieur et madame Cross. Les débuts ont été périlleux, mais aujourd’hui, les nommer par leurs prénoms n’est plus un problème.

— Vous avez fait bonne route ? me demande-t-elle en s’éloignant d’un pas, me laissant respirer. J’ai entendu que la chaussée que vous prenez habituellement était fermée. Un arbre si j’ai bien compris, c’est tout de même affolant que...

J’ai arrêté d’écouter, je crois que H aussi. J’adore Marie, mais bon Dieu ce qu’elle est bavarde. Je pénètre dans le chalet tandis qu’elle continue son monologue sous l’oreille attentive de Raf qui, lui, n’est pas encore habitué à passer à autre chose quand Marie est lancée.

Je rejoins Louis et dépose un baiser sur sa joue. Son état de santé se dégrade semaine après semaine, mais il s’accroche. Un an, pratiquement jour pour jour, après la mort d’Owen, les médecins ont trouvé une masse dans son poumon. Après presque neuf ans de chimio, six rechutes et beaucoup trop de faux espoirs, il a décidé d’arrêter tous les traitements. H et Marie lui en ont voulu. Pas moi. Je réalise qu’il peut en avoir marre de se battre pour des résultats si peu satisfaisants. La chimio le rend malade et désormais, il a plusieurs tumeurs trop importantes pour être opérées. Je crois que les métastases retrouvées dans son cerveau il y a deux mois ont précipité sa décision. C’était la fois de trop, voilà tout.

— Je suis heureux d’être avec vous ce soir, murmure-t-il pour que je sois la seule à entendre.

Il semble de plus en plus fatigué, mais il s’accroche, pour Marie. Derrière son sourire, on est tous parfaitement conscients qu’elle n’est pas prête à dire au revoir à l’amour de sa vie. Je la comprends, même si j’ai déjà eu quelques

discussions houleuses avec elle à ce sujet. Évidemment, moi non plus je n'ai pas envie de voir partir Louis et je pense que lorsque viendra l'heure pour H de s'en aller, si je ne suis pas morte avant, je le suivrai dans la seconde. On ne peut pas vivre sans son âme sœur une fois qu'on l'a trouvée et qu'on a goûté au paradis à ses côtés. Néanmoins, je ne supporterais pas de le voir souffrir pour moi. Je ne conçois pas que Marie ne le laisse pas partir.

— Je suis heureuse de te voir, affirmé-je.

Il sourit en hochant la tête avant de déposer un tendre baiser sur mon front.

Mon regard navigue dans la pièce. D'abord, sur Raf. Il n'a pas beaucoup changé, égal à lui-même, toujours aussi canon et toujours aussi insupportable. Il n'a pas trouvé la femme qui partagera sa vie, quelque chose me dit qu'il n'a pas encore fait le deuil de sa relation avec Aelys. Je comprends. J'ai été à sa place, par chance, H est réapparu dans ma vie comme un boulet de canon propulsé à toute vitesse. Je n'aurais jamais pu aimer un autre homme comme j'aime le mien. Toutefois, j'ai essayé de parler à Raf, il n'y a rien de comparable à un premier amour.

Déjà, car c'est nouveau et qu'ensemble, on découvre un nouvel univers qu'on n'aurait jamais pu imaginer. Ensuite, parce que pour la première fois, on confie notre cœur à une autre personne, on lui fait confiance pour en prendre soin, sans assurance, sans garantie et tant que ça fonctionne, c'est magique. Le jour où ça lâche, en revanche, le monde entier s'effondre. Plus rien n'a de sens et personne, je dis bien personne, n'égale celui à qui nous avons tout donné. Cependant, rien ne nous fera souffrir autant que lui. Les histoires qui suivront seront peut-être intenses, violentes, douloureuses, parfaites, imparfaites, mais elles ne seront jamais comme *la première*.

Ça ne veut pas dire qu'elles ne méritent pas d'être vécues, au contraire, je pense même qu'elles *doivent* l'être avec toute l'intensité possible.

J'ai eu la chance de rencontrer l'amour de ma vie alors que je n'étais qu'une enfant. Toutefois, s'il a toujours été le bon, il nous a fallu longtemps pour trouver le bon moment. Et c'est un peu ça, l'amour. On peut rencontrer la bonne personne, celle qui, on le sait, nous rendra plus qu'heureuse, celle avec qui on veut partager sa vie, si ce n'est pas le bon moment, alors ça ne marchera pas. Comme dit si bien Raf : avant l'heure, je ne suis pas là, après l'heure, je suis déjà parti. L'amour peut se résumer à cette phrase, enfin, je crois.

Peut-être qu'Aelys reviendra dans la vie de Rafael, qu'elle bousculera son univers comme H a pulvérisé le mien, en attendant, il se doit de vivre avec toute l'intensité du monde. Il le mérite. Sentant certainement mon regard sur lui, il se détourne de Marie et m'adresse un large sourire accompagné d'un clin d'œil séducteur. Je ricane en secouant la tête pour seule réponse.

Mes yeux tombent ensuite sur la photo d'Owen accrochée au-dessus de la cheminée. Depuis son décès, Marie met toujours une assiette supplémentaire à sa place. Comme s'il était encore un peu avec nous. Quelque part, c'est le cas. Dans nos souvenirs, dans nos cœurs... Je lui ai pardonné, complètement. Je crois qu'en réalité, je ne lui en ai jamais voulu, alors je me suis pardonnée à moi-même parce que l'enfant et l'ado qui ont partagé ma vie n'auraient pas voulu me voir culpabiliser. Après sa mort, lorsque H, Marie et Louis ont vidé son appartement, ils sont tombés sur un diagnostic psychiatrique. Owen souffrait de multiples troubles de la personnalité qui ont, sans aucun doute, joué sur ses agissements. Non traités, ils ont fini par avoir sa peau. Il n'était pas responsable de ses actes et nous ne l'étions pas non plus de n'avoir rien vu. Il a pris la décision de se taire, de ne pas se faire soigner, comme je l'ai fait avant lui, et les conséquences ont été désastreuses.

Bien que je regrette de ne pas avoir remarqué sa souffrance, de ne pas avoir su l'aider, je ne culpabilise plus. Owen aura toujours une place importante dans ma vie et dans mon cœur. Je ne regretterai jamais de l'avoir connu, d'avoir vécu ce que j'ai vécu avec lui. Et plus tard, je parlerai de lui à mes enfants, je leur dirai que leur oncle était un homme exceptionnel qui n'a jamais su trouver sa place dans ce monde bien trop grand pour lui. Je leur raconterai les moments géniaux que nous avons passés dans ce chalet avec leur père et lui. Et je leur dirai d'être heureux d'avoir un oncle comme lui, même s'il ne fait pas partie de leur vie, je sais que de là où il est, il doit être heureux.

Les bras de H entourent ma taille avant qu'il ne dépose un doux baiser sur ma tempe. Je ferme les yeux et me love contre son torse. En dix ans, nous avons fait du chemin tous les deux. Il continue ses activités, mais nous sommes d'accord sur un point : je ne veux rien savoir, je ne veux pas être mêlée à tout ça. Il m'a seulement assuré que, désormais, Raf choisissait des contrats qui lui correspondaient davantage : en bref, mon mec tue des méchants. Je ne tolère toujours pas, mais ça soulage ma conscience. De plus, je sais qu'il a l'impression d'aider à sa manière et peut-être qu'il a

raison. Il élimine des enfoirés qui ne méritent même pas de fouler ce sol et parfois, la justice n'est pas à la hauteur de leur crime.

En parlant de justice, j'ai passé mon diplôme de droit. Désormais spécialisée dans les droits de l'enfance, je plaide dans des tribunaux pour enfants et défends ces gosses qui ne méritent pas de connaître l'enfer. Aujourd'hui, j'ai le pouvoir d'aider une poignée de ces mêmes à s'en sortir avant qu'il ne soit trop tard, je peux hurler pour tous ceux qui n'ont plus de voix. Parfois, c'est dur. Je me reconnais dans certains cas et rester professionnelle n'est pas facile lorsque le visage des parents de l'enfant que je défends est remplacé par celui des miens.

Je fais de mon mieux. Je m'en suis sortie car j'étais bien entourée. Parce que j'ai eu la chance de tomber dans une famille aussi formidable que les Cross. Grâce à Marie, Louis, Heath et Owen, je suis heureuse aujourd'hui, j'ai traversé l'enfer, et alors ? Je suis plus forte que ce que mes parents pensaient. Je suis toujours debout. Je veux que tous les mêmes que je défends aient la même chance que moi et pour ça, je me battraï jusqu'à mon dernier souffle. Aucun enfant sur terre ne mérite de vivre ce à quoi j'ai survécu et aucun parent sur terre ne mérite la pitié lorsqu'ils se transforment en monstre. Je suis fière de faire ce que je fais.

Mes géniteurs ne sont jamais réapparus et je n'ai pas cherché à savoir ce qu'ils devenaient. Ils ne méritent pas de faire partie de ma vie. Je me suis assez torturé l'esprit par leur faute, aujourd'hui j'ai le droit d'être heureuse. Et j'ai tout pour l'être.

J'aime H, chaque jour un peu plus. Parfois, je me dis que ce n'est pas possible de l'aimer plus fort et puis je le regarde et finalement, je pense que je ne l'aimerai jamais assez. Bien sûr, ce n'est pas facile tous les jours. Il m'a fait pleurer, je lui ai rendu au centuple. Il y a des fois où je ne peux même pas rester dans la même pièce que lui sans vouloir l'étriper, d'ailleurs, il garde une cicatrice d'un de ces jours, lorsque je lui ai balancé un vase sur la tête. Un bout de verre lui a tranché le front, mais je crois qu'il ne m'en veut plus. Parfois, il se tire sans me donner de nouvelles pendant plusieurs jours – je sais de source sûre qu'il déprime sur le canapé de Raf. Et souvent, je fais pareil – et me retrouve au même endroit que lui. Il y a des jours où je le déteste parce que je ressens trop de choses avec lui. Mais malgré tout ça, il n'y a pas une seconde qui s'écoule sans que je ne l'aime à mourir.

— Tu devrais faire attention, Scarlett, tu as pris du poids depuis

septembre, bientôt, tu ne pourras plus rentrer dans tes tailleurs.

*Marie et son tact naturel, bonjour.*

— Si je ne mangeais pas pour deux, je l'aurais très mal pris, rétorqué-je.

Un blanc de quelques secondes s'installe dans la pièce avant que H ne pose ses mains sur mon ventre, confirmant ce que tout le monde avait certainement compris. Marie hurle littéralement de joie, affirmant qu'elle va être grand-mère tandis que Louis attrape ma main et la serre fermement. Raf nous sourit, ce n'est pas une surprise pour lui, il l'a deviné lorsque j'ai refusé la seule bière que je m'autorise lorsqu'on passe une soirée ensemble.

Raf tend sa bouteille vers nous et souffle :

— À ta santé, mon p'tit pote.

Je souris en déposant ma main sur celle de H.

*Rhett Owen Sasha Cross.*

Heath m'embrasse le sommet du crâne et aujourd'hui, je peux l'affirmer sans mentir : je suis heureuse.

Je m'appelle Scarlett Cross, trente-deux ans, toutes mes dents, et c'était mon histoire. Celle d'une fille qui a appris à être heureuse dans le chaos.

**Clap de fin.**

# remerciements

On pourrait croire qu'avec le temps, il est plus facile d'écrire des remerciements. Ce n'est pas le cas. Pas le mien en tout cas. Je ne sais toujours pas par où commencer ni comment. Encore moins ceux-là.

Ce roman, Scarlett et H, c'est certainement le plus dur que je n'aie jamais eu à écrire, le plus dur que je n'écirai jamais. Je me suis fracassé le cœur avec eux, je me suis retourné le crâne dans tous les sens aussi. J'ai pleuré, beaucoup, vraiment beaucoup. Parfois, j'ai ri un peu, pas souvent.

Il y a entre ces lignes tellement de vérités, les miennes, que je n'ai jamais su dire. Des silences que je hurle ici. Peut-être aussi quelques appels à l'aide, ceux de l'adolescente que je fus. Ce roman, c'est... une part de moi, de mon histoire, de mes peurs, de mes rires, de mes larmes. Une part de ce que je suis, mais qui ne me définira jamais.

C'est ainsi que j'ai écrit mon premier roman, pour rencontrer celle que j'étais, cracher mes démons derrière des mots. Si je les écris, si je les partage, ils ne sont plus vraiment à moi, pas vrai ?

Quoi qu'il en soit, ce roman m'a ouvert les yeux sur beaucoup de choses. Les montagnes que j'avais su traverser la tête haute comme Scarlett, et aussi la souffrance que j'avais imposée à beaucoup de monde, sans le vouloir, sans le savoir, sans être en mesure de l'empêcher.

Ce roman a été comme un point final à celle que j'ai été et bon nombre de personnes m'ont suivie dans cette aventure. Aujourd'hui, le temps est venu de les remercier.

Emma, Cam, je ne sais même pas par où commencer. Merci de m'avoir tenu la main lorsque je m'effondrais, de m'avoir fait rire avec vos *memes* sans queue ni tête. Depuis pas mal de temps maintenant, vous êtes l'essence de mon feu, et en même temps, le canalisateur de celui-ci. Mes amies depuis plusieurs mois, formant des années. Je ne vous remercierai jamais assez. Votre simple présence dans mon existence est un cadeau que je chéris précieusement.



Gwendoline, Lisanne et Iliana, je ne saurais vous remercier assez pour le travail que vous avez fourni sur ce manuscrit, vos retours m'ont réchauffé le cœur et vos larmes l'ont brisé (même si bon... je reste une auteure sadique donc...) Merci d'avoir été ces Alphas lectrices mémorables !

Je tiens également à remercier Caroline et toute l'équipe Plumes Du Web pour cette chance que vous me donnez. Merci pour votre confiance et pour votre travail.

Remerciement tout particulier à Geny, cette formidable éditrice qui m'a complètement... bouleversée ? Ouais, je pense que c'est le bon mot. Avec les années, un travail acharné et des rencontres formidables, j'ai désormais plusieurs personnes qui croient en mes écrits, même si ce n'est pas encore entièrement mon cas. Mais jamais, au grand jamais, je n'ai rencontré une personne qui avait autant foi en l'un de mes romans. Il ne me semble pas connaître une personne aussi bienveillante, gentille et encourageante qu'elle. Je n'ai pas les mots pour exprimer toute ma gratitude. Merci, pour tout.

Merci à mes lecteurs Wattpad, sans qui cette aventure n'aurait pas eu la même saveur. Merci à celles et ceux qui me suivent depuis août 2019 et aux lecteurs qui sont arrivés par la suite. Merci pour vos commentaires. Merci d'avoir fait de moi celle que je suis aujourd'hui.

Merci à toi, cher lecteur, qui lit ces mots et ceux qui ont précédé. Merci d'être arrivé jusqu'ici, j'espère que tu as passé un bon moment avec Scarlett et H. Je ne te serai jamais assez reconnaissante pour tout ce que tu fais pour moi, sans même t'en rendre compte. Finalement, tu es un peu ma première source d'inspiration, celle qui n'a pas de prix. Merci, pour absolument tout.

Je pense avoir fait le tour, même si j'ai l'impression d'oublier la planète entière, LOL ! On se revoit bientôt.

Xoxo

Maze Perkins.

### **Vous avez aimé *Chaotic Mind* ?**

Le soutien des lectrices et des lecteurs  
est un maillon essentiel dans la vie des écrivains.  
Si vous avez apprécié votre lecture, n'hésitez pas à  
soutenir l'auteure en laissant un commentaire  
sur le site où vous avez acheté cet e-book,  
ou encore sur les groupes de lecture !

### **Vous n'avez pas aimé ?**

L'auteure et l'équipe de Plumes du Web restent à votre disposition,  
n'hésitez pas à nous faire part de vos remarques et de vos suggestions en  
utilisant notre formulaire de contact :  
[www.plumesduweb.com/contact](http://www.plumesduweb.com/contact)

**Merci !**

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Profitez d'offres exclusives et d'infos en avant-première en vous inscrivant à notre newsletter :

[www.plumesduweb.com/newsletter](http://www.plumesduweb.com/newsletter)

Retrouvez toute l'actualité de Plumes du Web sur notre site et sur les réseaux sociaux :

[www.plumesduweb.com](http://www.plumesduweb.com)

[www.facebook.com/PlumesduWeb](https://www.facebook.com/PlumesduWeb)

[www.instagram.com/plumesduweb](https://www.instagram.com/plumesduweb)

[twitter.com/PlumesduWeb](https://twitter.com/PlumesduWeb)

[www.tiktok.com/@plumesduweb](https://www.tiktok.com/@plumesduweb)

ET

Découvrez dès maintenant de nouveaux horizons avec quatre autres histoires de notre



COLLECTION  
RUBIS

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

JENN GUERRIERI

# FADED

## Rose

***Romance contemporaine (2 tomes)***

Alden Hayes, célèbre guitariste des Chainless, a l'habitude de briller sous les projecteurs. Mais lorsqu'il est frappé par un drame qui lui brise la vie et le cœur, il peine à s'en remettre. Dans sa douleur, Carla, la fille de son producteur, lui offre une rose éternelle. Un geste symbolique, censé l'aider à se relever de cette tragédie.

Trois ans plus tard, Carla est devenue étudiante en musicologie à New York et s'épanouit au sein de ce qu'elle nomme « le club des ratés », sa bande d'amis loufoques. Même si Alden demeure son idéal masculin, son prince à la beauté aristocratique et au charme ravageur a été clair : pour lui, elle est comme sa petite sœur. Blessée que ses sentiments ne soient pas réciproques, l'étudiante tente alors de s'éloigner du musicien. Une initiative qui n'est pas au goût de ce dernier. Car Carla a bien grandi. Elle n'est plus l'adolescente fragile qu'il a connue autrefois, mais une jeune femme endurcie, qui s'affirme à travers son look grunge et ses colorations capillaires.

Entre tension et inextricable attirance, leur amitié est mise à rude épreuve. Carla découvrira bien vite que derrière les manières affables du rockeur, se cache une âme emplie de noirceur.

Qui est vraiment Alden... et que lui cache-t-il ?

CHLOÉ WALLERAND  
THE  
DEVIL'S  
SONS

*Dark Romance (5 tomes)*

Entrer dans un gang ? Jamais Avalone n'aurait pu l'envisager. Trouver une famille au milieu de toute cette violence ? Encore moins.

Et pourtant...

Si je pensais passer ma première année d'université de la façon la plus banale qui soit, concentrée sur mes études, accompagnée de deux ou trois amis, rien n'aurait pu me préparer au tournant qu'allait prendre ma vie.

J'aurais dû comprendre qu'avoir une meilleure amie dont le frère fait partie des Devil's Sons allait être une source d'ennuis. Mais la dernière chose que j'imaginais, c'était de me retrouver liée aux activités d'un gang païen du Michigan. Encore moins forger une amitié avec ces bad boys armés. Et certainement pas être attirée par Clarke Taylor, le plus incontrôlable et dangereux de ces garçons...

Désormais, je suis piégée, et je n'ai qu'une seule option : les aider.

Contre mon gré...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

CINDY LIA

# UNDERGROUND

*Dark romance*

Son job, il le connaît. Ses démons, il les subit.

Cinq ans que Riley dézingue à tout-va pour le compte de gros requins.

Sa spécialité ? Le huis clos. De contrat en contrat, cet expert en enlèvements forme les meilleurs à ses côtés.

Son répit ? La souffrance. Âme torturée, Riley n'a plus rien à perdre. Aussi, lorsqu'un gros bonnet lui confie une ultime mission, il n'hésite pas. La somme est alléchante, le challenge à la hauteur.

Rien qu'un contrat de plus avec son équipe dans les sous-sols de cette maison isolée de banlieue.

À moins que les règles ne changent, à moins que la fille ne résiste, à moins que le jeu ne commence... maintenant.

Quand le gibier se rebelle, la chasse est ouverte !

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

ILSA MADDEN-MILLS

# Dear Ava

## *Romantic Suspense*

Les riches et populaires Sharks règnent sur la prestigieuse école de Camden Prep.

Il fut un temps où je voulais faire partie de leur monde... jusqu'à cette fameuse nuit, jusqu'à cette fête où tout a basculé. Celle où je me suis réveillée dans les bois, sans aucun souvenir. Seule et démunie.

Mais désormais, je suis de retour. Et je ne les laisserai plus m'atteindre. Ils ne parviendront pas à me détruire.

Pourtant, la dernière chose à laquelle je m'attendais, c'était de recevoir une lettre d'amour anonyme de l'un de ces types.

Pitié ! Je déteste chacun de ces enfoirés pour ce qu'ils m'ont fait.

La question est, quel Shark est mon admirateur secret ? Knox, le quarterback balafre ? Dane, son frère jumeau ? Liam, le connard de service ? Ou Chance, l'ex qui m'a larguée... ?

Mais surtout, lequel d'entre eux est responsable de ce qu'il s'est passé cette nuit-là ?

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

<sup>{11}</sup> L'ostinato est un procédé de composition musicale consistant à répéter obstinément une formule rythmique, mélodique ou harmonique accompagnant de manière immuable les différents éléments thématiques durant tout un morceau.

<sup>{2}</sup> Aux États-Unis, le lycée commence au 9ème grade, équivalent français de la 3ème.

<sup>{3}</sup> « Je souffre d'amour, souffre pour nous », paroles de la chanson *Fire Meet Gazoline* de Sia.

<sup>{4}</sup> Le quartier de haute sécurité, ou QHS, est un département carcéral ayant des mesures de sécurité plus poussées que dans les autres départements d'une prison, incluant l'isolement, et réservé aux prisonniers présumés ou reconnus comme dangereux ou présentant un fort risque d'évasion.

<sup>{5}</sup> Référence à *Carrie au bal du diable*, film d'horreur sorti en 1976, adapté du roman horrifique *Carrie* écrit par Stephen King, publié en 1974.

<sup>{6}</sup> Chat dans *Alice au pays des merveilles*. Il sourit tout le temps dans la version Disney !

<sup>{7}</sup> Vantablack est un matériau en nanotube de carbone qui ne reflète pratiquement pas du tout la lumière. Ce noir est considéré comme le pigment le plus foncé du monde.

<sup>{8}</sup> « Ma belle » en Italien.

<sup>{9}</sup> Paroles de la chanson *Fire Meet Gazoline* de Sia.

<sup>{10}</sup> Le lithium est utilisé pour traiter la manie et prévenir les épisodes de manie et de dépression. C'est le psycho régulateur le plus souvent prescrit pour lutter contre les troubles bipolaires.